LIVRE II

LA COUPOLE

CHAPITRE PREMIER

LA COUPOLE SOLAIRE

Les cultes ouraniens avaient, sans les éliminer, vaincu les cultes chthoniens. Les morts ne rentraient plus au giron de la Grande Mère, mais étaient portés vers les astres sur les ailes des psychopompes. Si les anciens dieux vivaient encore leur vie obscure dans les antres où ils accordaient aux initiés la faveur de guérisons et de prophéties, les nouveaux dieux habitaient les hauteurs célestes. L'un d'eux, le Soleil, les soumit peu à peu à sa puissance et, imitant les Rois des Rois de la Perse, les souverains hellénistiques, puis les Empereurs romains, établit une autorité que confirmait le monothéisme grandissant. N'était-il pas tout désigné pour établir son autorité sur les dieux ? N'est-il pas l'astre le plus éclatant du ciel et aussi l'astre capable de se substituer à l'antique divinité chthonienne de la fécondité, lui dont les rayons ressuscitent la végétation ?

Comme les cultes solaires se répandirent au moment même où les architectes commencèrent à savoir construire de vastes coupoles, le symbolisme de cette forme cosmique se combinera avec celui de l'astre suprême, avec celui du dieu, et bientôt avec celui du Christ.

1

SOL INVICTUS

Le soleil avait joué un rôle éminent, sinon primordial en plusieurs religions.

L'Europe occidentale et septentrionale, peut-être dès la fin de la période néolithique, en tout cas aux âges du bronze, du fer [1] avait pratiqué le culte du soleil. L'astre circulaire se déplace dans le ciel sur un char que traînent des chevaux (fig. 91). Ce char, qui deviendra celui d'Apollon, existe aussi bien chez les prémycéniens, comme le prouve le bandeau d'argent, découvert à Syros, que chez les Scandinaves, ainsi que le montre le chariot trouvé dans l'île de Seeland (vers 1300 av. J.-C.).

1. DÉCHELETTE, *Le culte du soleil aux temps préhistoriques*, *R. A.*, 1909, I, 305-336, résumé dans le *Manuel*, t. II.

Le soleil se lève, à l'Est et les morts, à l'époque de la Tène, sont inhumés, tournés vers l'astre dont ils semblent attendre une survie [1]. Le soleil disparaît le soir à l'horizon et l'Apollon hyperboréen navigue sur un vaisseau dont la proue et la poupe sont décorées de cygnes. Cet animal

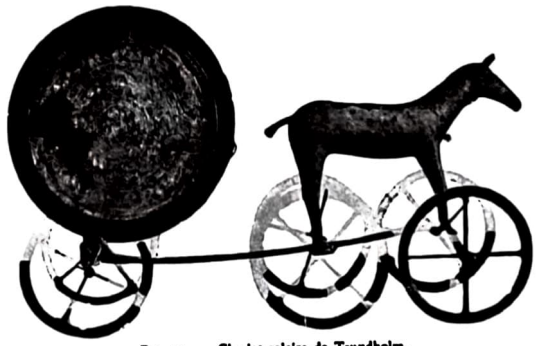
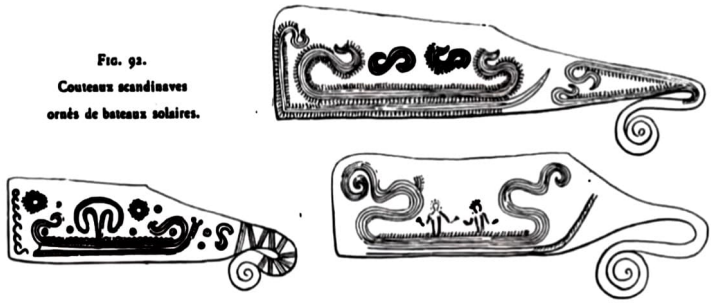


Fig. 91. — Chariot solaire de Trundholm.

est aussi dans les Védas le symbole du soleil et ce fait montre l'unité des croyances indoeuropéennes et par suite, leur antiquité (fig. 92). La Grèce recueillera le mythe de Cycnos, fils d'Apollon, changé en cygne après sa mort. Les Ligures pratiquaient le même culte [2].

Fig. 92.
Couteaux scandinaves
ornés de bateaux solaires.



En Égypte, où semble, à l'époque paléolithique, avoir régné un culte du ciel, générateur de la pluie fécondante [3], divers dieux solaires étaient connus qui s'unirent : Khepsi, le scarabée,

1. Salin, *Civilisation mérovingienne*, I, 192.
2. Piganiol, *Essai*, 13. Chez eux Cycnos était fils de Sthenelus. Ovide, *Métam.*, II, 367-372. Cycnus, d'après une autre légende est fils de Neptune, *ibid.*, XII, 64.
3. Wainwright, *The Sky religion in Egypt...*, 1938.

dont la boule ressemble au disque solaire, devient l'astre qui se lève, Ré, le soleil, à son zénith, Aton, le soleil à son coucher. La IVe dynastie adopta Ré, qui, chaque jour, après s'être purifié dans les eaux souterraines, monte à bord de la barque M'andjet, dont les voiles l'entraînent à travers le ciel vers l'Ouest, où il trouve la barque Mesenktet, que ses compagnons halent à travers l'obscurité du séjour inférieur et les détours étroits d'un défilé analogue au serpent. Sous les Ve et VIe dynasties Ptah, dieu de la Terre, reçut le disque solaire ; les Pharaons construisent alors des temples à ciel ouvert, qui comportaient un obélisque, symbole du rayon solaire et prirent un second nom où entrait celui de Ré. Des autels étaient consacrés au soleil et parfois

Fig. 93 — Symboles de Shamash, Sin et Ishtar. Koudourrou de Melishipak II. (Musée du Louvre.)

ornés du disque comme à Abousir [1]. Peut-être Ré, dieu universel, qui s'élève au-dessus des dieux locaux et devient leur générateur, est-il, un dieu importé. Ré est le maître de l'Univers, le soleil, qui, le jour, règne sur les vivants et, la nuit, sur les morts. La XIIe dynastie eut pour patron Amon, mais, au XIVe siècle, Amenophis IV fait d'Aton le dieu unique, le démiurge, et voulut imposer son culte [2]. Il devançait son temps et Amon reprit le pouvoir. La conception du dieu universel Ré n'en pénétra pas moins la religion égyptienne et modifia les mythes helléniques et peut-être les croyances des Hébreux.

Chez les Sumériens le ciel est divisé en zones qui correspondent aux dieux. A l'origine le soleil est inférieur à la lune [3] et vient même assez bas dans la hiérarchie. Shamash est le soleil levant,

1. Jéquier, *Manuel d'archéologie égyptienne*, 337.
2. Sur la doctrine atonienne, cf. Sainte-Fare-Garnot, *Religions égyptiennes antiques*, 254.
3. Cf. *supra*, p. 61.

qui s'élance sur son char, dont le cocher est le dieu Bounéné, et, le soir, il pénètre dans le monde inférieur par la porte que gardent les hommes scorpions. Il est alors le dieu Outtou et se confond avec Enaki, seigneur du sol, dieu de la fertilité et des eaux jaillissantes [1]. Des cérémonies avaient lieu le matin au lever du soleil. Longtemps Shamash (fig. 93) demeure associé à Sin, la lune, et Ishtar, l'étoile de Vénus [2] ; il est symbolisé par le disque ailé, la roue à quatre rais et son emblème est même imposé dès le III[e] millénaire à divers animaux [3].

Fig. 94. — Plateau votif de Shilak in-Shoushinak de Suse. (Musée du Louvre.)

On retrouve Shamash chez les Hittites, où il se dresse debout sur les montagnes, coiffé de la tiare à cornes, où il est le fils du Grand Dieu et de la Grande Déesse [4].

Les peuples sémitiques adoptèrent Shamash, qui devint Shams chez les Arabes primitifs, mais est une divinité féminine soumise au dieu Lune [5]. Le dieu Lune, supérieur au soleil, c'est le dieu Mên des Anatoliens, maître du monde, porteur du bonnet étoilé, monté sur des taureaux.

1. Contenau, II, 619, 623, 920 ; Dhorme, *Les religions babyloniennes*, 86.
2. Contenau, I, 228, 899 ; Dhorme, 60.
3. Anna Roes, *R. A.*, 1938, I, 153.
4. Contenau, II, 958 ; IV, 1854.
5. Dhormes, *R. H. R.*, 133-134, 1948, 43. Si l'on croit W. Dörpfeld la Gorgo Artemis serait une imitation de la divinité solaire arabe Shams, en particulier au fronton de Palaeopolis (Corfou).

Il sera remplacé par Attis, qui se transformera en dieu solaire et paraîtra sur le bélier, domptera le lion et sera fêté à l'équinoxe de printemps [1].

Shamash est appelé Shapash ou Shapsou chez les Phéniciens, qui en font aussi une déesse, comme les Sabéens. Peu à peu, dans les pays de l'Asie antérieure et en Syrie, les dieux agraires sont assimilés au soleil, qui rend des oracles à la place des dieux souterrains [2].

Les Hébreux, originaires de la Mésopotamie, n'ignoraient pas ces cultes. Abraham conserva ceux du dieu lune et de Hadad [3]. Élie, qui s'élève sur un char de feu, traîné par des chevaux, est analogue à Shamash. Le dieu solaire est parfois symbolisé par la colonne de feu et l'on s'est demandé si le dieu n'est pas symbolisé par les colonnes qu'on aperçoit, à la fin du XIII[e] siècle, sur un plateau votif du Louvre, dressées près du temple, où des fidèles font des libations en l'honneur de Sit Shamsi, le soleil levant [4] (fig. 94). Clément d'Alexandrie [5] écrira que Dionysos est représenté par les Thébains sous la forme d'une colonne, indiquant à la fois la stabilité divine et la lumière inextinguible qu'aucune forme ne peut rendre. La colonne serait un symbole analogue à celui de l'obélisque égyptien.

Dans la religion grecque ouranienne Hélios ne jouera d'abord qu'un rôle secondaire, si ce n'est à Rhodes, dans cette île soumise aux influences syriennes [6]. Apollon, dieu crétois et asiatique [7], dépendra toujours de Zeus ; il n'est pas encore le maître absolu ; il ne saurait, dit Héraclite [8], transgresser ses limites, et, s'il ne les respecte pas, les Érinyes, servantes de Diké, sauront le ramener. On sait l'aventure et le désastre de Phaéthon. Malgré la dévotion des Orphiques à Hélios [9], le soleil ne jouira que tardivement, sous l'influence du Pythagorisme et du Stoïcisme, d'une place privilégiée.

Le culte du soleil se développa en Asie durant les derniers siècles avant l'ère chrétienne et en Occident durant les premiers siècles de cette ère, grâce au Mithriacisme. Chez les Iraniens Ahoura-Mazda siège dans la lumière infinie, le Garotman, au-dessus du soleil et reçoit les âmes saintes. Les Perses priaient le soleil levant [10], qui, feu purificateur, vient disperser et frapper les esprits ténébreux, les miasmes, les monstres ; ils célébraient le culte sur les hauts lieux et le temple était la voûte céleste elle-même. Aussi jugeaient-ils que les dieux ne devaient pas être enfermés et, lors de leur invasion en Grèce, détruisirent-ils tous les sanctuaires. La religion iranienne se chargea en Mésopotamie d'éléments babyloniens et le mithriacisme fut le résultat de ce mélange, que les Mages introduisirent en Asie Mineure. Le Mithriacisme se développa à côté du Zoroastrisme antique et exerça son influence à la fois sur l'Occident et sur l'Orient [11].

1. Graillot, *Cybèle*, 208.
2. Dussaud, *Religion des Hittites*, 367, 406, 408, 410.
3. Contenau, IV, 1864.
4. Contenau, II, 921.
5. *Stromates*, I, 24. Traduct. Genoude, 103.
6. Frazer, *The Worship of nature*, I, 441, 667.
7. Ch. Picard, *Éphèse*, 550.
8. *Fragment*, 94.
9. Harrison, *Prolegomena*, 462.
10. Le culte du soleil levant existe chez beaucoup d'autres peuples. Pour les Incas, voir Frazer, *Le Rameau d'or*, trad. II, 316.
11. Nous résumons ici les beaux travaux de F. Cumont, en particulier son livre sur *Mithra* ; Jacobsen, *Les Mânes*, I, 141, a protesté contre ce mirage oriental et prétendu que le mithriacisme avait exercé peu d'in-

Chez les Perses primitifs, encore mêlés aux Indous, Mithra avait été le dieu de la lumière et, par suite, de la fécondité et de la vérité. Triomphateur du ciel et des ténèbres, il devint le dieu des armées. Les progrès de Zoroastre avaient réduit son rôle ; il tint le milieu entre Ormuzd, qui règne au-dessus du soleil, et Ahriman, qui gouverne les régions inférieures. Lors du séjour à Babylone, Mithra fut assimilé à Shamash, le soleil. D'après les Mages, à l'origine était le temps infini, que nous retrouvons ailleurs sous les noms de Ἀιών, Κρόνος, Saturne, Baal.

Les fidèles de Mithra le représentèrent sous l'aspect de la divinité à tête de lion, au corps entouré par le serpent, dont les replis signifient le cours du soleil, l'éternité. Ce dieu tient les clefs qui ouvrent les portes de la voûte céleste, par où le soleil apparaît à l'aurore et disparaît au couchant et qui sont placées sous les signes du Capricorne et du Cancer ; d'où le rôle malé-fique que joue le Scorpion, lors de la mort du dieu. Le Temps crée le Ciel et la Terre et celle-ci, fécondée par son frère, donne naissance à l'Océan. Nous avons trouvé chez les Grecs une filia-tion analogue, lorsque nous avons parlé de Vesta. Cumont a montré toutes les assimilations possibles, entre ces croyances et celles des Grecs et la place que tiennent également chez eux le feu, Vulcain, et l'eau, sœur du feu. Les sources sont vénérées ; les temples s'établissent près d'une source, « fons perennis », image de la fécondité, du rafraîchissement spirituel, de la puri-fication.

Le Soleil, monté sur son char, est traîné par des chevaux qui représentent le feu, l'air, l'eau, la Terre. Les Mages empruntèrent à Babylone le culte des planètes, qui donnent leur nom aux sept jours de la semaine et deviennent les sept ciels où séjournent les âmes. Suivant leur place dans le Zodiaque, elles exercent, au moment de la naissance, leur pouvoir sur l'homme, esclave de la Fatalité, mais l'homme peut s'adresser à Mithra, qui placé entre le ciel et l'enfer, est le médiateur, le μεσίτης. Mithra, dieu solaire, est flanqué de deux génies, Cautès et Cautopatès, dont les torches, l'une levée, l'autre abaissée, comme celles de Phosphoros et Hesperos, sym-bolisent la vie et la mort. Mithra, dieu de la lumière, apparaît à l'aurore au bas de la voûte céleste ; il semble naître de la roche, de la pierre [1] ; il porte la couronne radiée et le manteau étoilé.

D'autres légendes s'ajoutèrent au mythe du Dieu, tel celui du taureau entraîné dans une caverne et sacrifié. Du sang répandu par l'animal divin naissent les plantes salutaires, mais la terre est submergée par un déluge, incendiée par le feu. Enfin Mithra triomphe, il est ἀνίκητος, invincible ; il remonte au ciel dans le char du soleil. L'homme doit imiter Mithra, supporter comme lui les épreuves. Si son âme cède au mal, elle est entraînée par Ahriman aux enfers ; si elle résiste, elle traverse les sept portes du ciel, gardées chacune par un ange, se dépouille chaque fois de ses passions et parvient à la lumière éternelle, où elle attend la résurrection de la chair.

Le fidèle, lors de son initiation, subit des épreuves qui symbolisent cette ascension et qui comportent sept degrés ; il reçoit une sorte de baptême ; il communie sous les deux espèces du pain et du vin. Le pain non levé était marqué d'une croix et cette communion représentait les agapes du soleil et de Mithra. Le culte se célébrait dans une grotte, tout comme celle d'Isis

fluence en Occident, où les vieilles croyances chthoniennes étaient restées vivaces. Il faudrait distinguer les milieux populaires traditionalistes, les légions recrutées en Orient et les classes cultivées, éprises de syncré-tisme.

1. On a supposé également que le feu né du briquet justifiait cette comparaison ; Cumont, *op. cit.*, I, 159.

ou celle d'Attis. On a retrouvé des sanctuaires mithriaques ou des grottes soit naturelles, soit creusées à demi dans le rocher et situées, autant que possible, auprès d'une source ou d'un cours d'eau. La voûte de ces antres cosmiques symbolisait le ciel ; elle est parfois perforée de trous imitant les astres [1] ou peinte en bleu et semée d'étoiles, comme à Doura-Europos. Le temple se terminait souvent par une abside semi-circulaire ou polygonale [2] ou même rectangulaire [3], qui contenait le bas-relief montrant le sacrifice du taureau et une estrade surélevée. Le cintre qui entourait le relief était, en certains temples, orné des signes du Zodiaque.

Le mithriacisme rencontra en Asie Mineure des cultes comme ceux de la Grande Mère ou d'Attis, qui devinrent des cultes solaires, ou comme celui du dieu lune Mên, identifié avec Attis. Les Pythagoriciens, qui avaient emprunté des conceptions scientifiques à l'Égypte, prirent au Mithriacisme des notions cosmologiques. Que les Grecs aient connu les doctrines des Mages, le fait est attesté par les allusions de Platon dans la *République*, par le dialogue pseudo-plato-nicien l'*Axiochos*, par les textes de Lucien [4]. Des assimilations furent établies : Zeus, l'éther, la partie supérieure du ciel, fut comparé à Ormuzd ou Orosmadès, qui, d'après Antiochus de Commagène, trône dans l'atmosphère sereine et lumineuse. Il domine le soleil, Apollon, qui conduit les Muses dans les cercles du monde, tue les monstres des ténèbres, porte la lyre à sept cordes, image de l'harmonie cosmique, triomphe de Marsyas et de sa flûte, qui excite les passions impures. Héra est la partie inférieure du ciel, l'air [5]. Au séjour des dieux s'oppose le Tartare ἀνήλιος, privé de soleil, que Plutarque, d'après l'*Axiochos*, décrit comme un vaste gouffre, où règne le chaos, antithèse du Cosmos serein.

Pour les Pythagoriciens le soleil est le créateur : « γίνεσίν τε ἀνθρώπων ἐξ ἡλίου πρῶτον γενέσθαι » affirme Parménide [6]. La légende de Pythagore comportait bien des épisodes qui pouvaient être transposés en mythes solaires. Ménandre, à la fin du IVe siècle, fait d'Hélios le premier des dieux, et pour marquer sa révérence emploie le terme προσκυνεῖν, signifiant la pros-ternation devant le soleil levant, fréquente dans les cultes orientaux [7] et que signalait déjà Platon [8].

Le stoïcisme renforça ces idées, conçut la Cité du Monde à l'instar de la Cité du Soleil. Les romans hellénistiques s'inspirent de ces images, lorsqu'ils représentent leurs anticipations [9]. Les systèmes astronomiques, comme ceux d'Hipparque (vers 170 av. J.-C.), viennent donner à ces doctrines une base scientifique, en faisant du soleil le centre du monde, le pivot des pla-

1. Cumont, *Mithra*, I, 198 ; II, 203 ; cf. le temple de Mithra sous l'église Saint-Clément à Rome.
2. Près de Heddernheim.
3. Doura-Europos, Cumont, 209-211 et Cumont, *Doura-Europos* ; Du Mesnil du Buisson, *G. B. A.*, 1935, I.
4. Cumont, *Symbolisme funéraire*, 48 ; Schuhl, *Formation de la pensée grecque*, 363, a montré l'influence de l'astrologie babylonienne sur la médecine grecque.
5. Voir les critiques que Saint Augustin adresse à ces conceptions dans la *Cité de Dieu*, IV, 10 et 11 et les textes d'Euripide cités par Labriolle dans son édition de la *Cité de Dieu*, cf. aussi : Schlachter, *Der Globus*, 96.
6. *Vorsokrat.* I², 138. Cf. Delatte, *Vie de Pythagore par Diogène Laerce*, 210.
7. Cf. L'expression de Clément dans le *Protrep.*, 5, 68 : « Ἥλιε, σὲ γὰρ δεῖ προσκυνεῖν πρῶτον θεῶν, ὃς οὐ θεωρεῖν ἐστί τοὺς ἄλλους θεούς.
8. *Lois*, X, 886 a.
9. J. Bidez, *La cité du monde et la cité du soleil chez les stoïciens. Bull. acad. royale de Belgique, classe des Lettres*, 5e série, t. XVIII, 244-290 et Gernet, *R. E. G.*, 1933, 293.

nètes et c'est encore un astronome, Julien de Laodicée, qui proclame la toute-puissance du soleil dans le cosmos [1].

Les Grecs, cependant, n'imitèrent pas les grottes mithriaques. Le type de leurs temples existait depuis trop longtemps, mais peut-être l'ouverture des temples hypèthres est-elle pratiquée pour placer le dieu sous la voûte céleste, comme le faisaient les Thraces pour Sabazios. Tertullien [2] déclare, à propos du sanctuaire du soleil, à une époque il est vrai, bien postérieure, que l'on ne devait pas consacrer sous un toit celui qu'on voit à découvert.

Le mithriacisme et le pythagorisme rencontrèrent en Orient le monothéisme hébraïque. Pour les Juifs Dieu est le très haut. Le Zeus Hypsistos, avec ses anges, est un dieu judaïsé, dont le culte se répand en Asie Mineure, quand les Séleucides y eurent installé des colonies juives [3]. La notion de sainteté, qui est appliquée à ce dieu, est aussi une idée israélite. Zeus Hypsistos fut assimilé à des dieux qui avaient été soumis à la même action. Des dieux solaires syriens, Ba'al Śammin, le Ba'al des cieux, Hadad héliopolitain ou le Ba'al damascénien se confondirent avec Zeus, puis Jupiter, et, en 320 de notre ère, un temple est encore élevé à Aumos Helios. Les Syriens, déclarait Tacite, adorent le soleil levant [4]. En Commagène Jupiter Dolichenus porte des traces de toutes ces influences et conservera longtemps à Rome son caractère de dieu solaire [5].

Par un mouvement contraire, les idées pythagoriciennes pénètrent dans le monde juif. Isidore Lévi a montré le rôle qu'elles jouèrent chez les Esséniens, qui vénéraient le soleil et observaient des rites semblables à ceux des acousmatiques [6].

Les idées issues du Zoroastrisme et relatives au soleil et au feu ne s'étaient pas répandues seulement vers l'Ouest, mais encore vers l'Est ; elles gagnèrent la Bactriane et le nord de l'Inde où elles se rencontrent jusqu'à l'époque goupta et même au VII[e] siècle de notre ère. Le dieu solaire y est accompagné d'acolytes qu'on peut identifier avec les Dioscures et les Cabires [7], si bien que l'hellénisme a rejoint en ces régions les doctrines iraniennes.

A Rome les cultes orientaux s'infiltrent dès le III[e] siècle av. J.-C. C'est d'abord le culte de Cybèle, de la Grande Mère, qui avait déjà pris son caractère ouranien, sans perdre d'ailleurs son caractère de divinité féconde, sans renoncer aux pratiques des Galles, aux débauches mystiques. Elle y a pour parèdre Zeus, appelé le souverain du monde, le Pantocrator [8], le très haut, hypsistos, le ciel éternel, Caelus æternus, Optimus Maximus. Dans la première moitié du II[e] siècle av. J.-C. survinrent les divinités alexandrines, Isis et Osiris, qui s'installent dans l'Italie du Sud et pénètrent à Rome à l'époque de Sylla [9]. Des temples furent élevés à Isis et Serapis à

1. Cf. *Catal. des astr. grecs*, I, 1838, p. 135, cité par SCHLACHTER, *Der Globus*, 99 : « Ἥλιος...ἔχων ὃς ἐν ἑαυτῷ τὴν τῶν ὅλων οὐσίαν τῇ τῶν στοιχείων φύσει ἀνακεκραμένος, βασιλεύς καὶ ἡγεμών, τοῦ σύμπαντος κόσμου καθεστώς, πάντων καθηγούμενος καὶ πάντων ὧν γενεσιάρχης ». Inscription Ἡλίῳ θεῷ μεγίσ[τῳ], WADDINGTON, n° 2407.
2. *De spect.*, ch. VIII, *P. L.*, I, 639.
3. GRAILLOT, *Cybèle*, 217, 226. CUMONT, *Jupiter summus et exsuperantissimus. Archiv. für Religionwiss.*, IX, 1906, 323.
4. EISLER, *Weltenmantel*, 36, 372 ; DUSSAUD, *Syria*, I, 1, TACITE, *Hist.*, III, 2.
5. P. MERLET, *R. A.*, 1947, I, 10.
6. *La légende de Pythagore*, 277 et conclusion.
7. HACKIN et CARL, *Mém. de la Délég. archéol. française en Afghanistan*, VII, 1936.
8. GRAILLOT, 32, 194, 196, 320.
9. LAFAYE, *Les divinités alexandrines*, 40.

Pompéi, à Rome en 38 ap. J.-C. par Caligula et encore vers 215 par Caracalla, en 299 par la colonie égyptienne qui bâtit son temple doré, au nom révélateur [1]. Un temple fut consacré aux divinités solaires de la Syrie, sur le Janicule, au I[er] siècle et refait aux II[e] et IV[e] siècles [2].

Le Mithriacisme est apporté par les pirates que captura Pompée en 67, par des négociants, des prêtres ; il trouve des fidèles dans l'armée, dont Mithra est le dieu. Au début du règne de Constantin, Mithra finira par prendre place parmi les dieux protecteurs de l'Empire.

Le culte solaire se développe en même temps ; un temple est élevé dans le jardin de César au soleil palmyrénien [3], puis nous verrons sé dresser un temple circulaire au cirque Maxime et le temple d'Aurélien, lorsque sous cet empereur triomphera cette religion.

Le syncrétisme romain assimile toutes ces divinités, Jupiter, Apollon, les Ba'al, Melkart-Hélios Sérapis [4] et Apulée [5] fait dire à Isis : « C'est moi dont la volonté gouverne les voûtes lumineuses du ciel » ; il la vêt du manteau qui « étincelle d'innombrables étoiles ». Comme Mithra, comme le soleil, Isis est invincible [6]. Attis figure sur les sarcophages avec Dionysos, dieu des Saisons, symbole de la résurrection solaire [7].

Toutes ces religions se fondent en une sorte de monothéisme solaire et une théologie se constitue [8], influencée à la fois par le néopythagorisme, le stoïcisme et les religions orientales. Le néopythagorisme, grâce à Posidonius d'Apamée [9], dont s'inspire Cicéron dans le *Songe de Scipion* et dans le *De natura deorum* [10], se répand à Rome au I[er] siècle av. J.-C. avec Nigidius Figulus et se perpétue durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne : la basilique pythagoricienne de Rome nous montre tous les symboles qu'il mit en circulation [11]. Plutarque nous a laissé dans ses écrits un aperçu de cette doctrine qu'il professait et que les néoplatoniciens, avec Plotin, unirent au mysticisme oriental. Proclus au V[e] siècle sera l'un des derniers représentants de cette école. Le stoïcisme n'eut pas moins d'importance et l'on sait comment un Marc-Aurèle joignait à l'observation de ses préceptes la révérence pour le soleil.

Pour tous ces hommes il existe un Dieu suprême, le Très Haut, dont le soleil est le représentant, le médiateur. Depuis les pythagoriciens, depuis Platon, cet astre éclatant n'est pas seulement l'ordonnateur du Cosmos, mais l'inspirateur, la lumière de la raison, le φῶς νοερόν. Déjà, en Mésopotamie, c'était Shamash qui avait dicté son code à Hammourabi [12]. En Égypte, c'était Shou le dieu de la lumière, distinct du soleil qui avait établi l'ordre dans le monde [13]. Le soleil

1. PIGANIOL, *Constantin*.
2. NICOLE et DARIER, *Le sanctuaire des dieux orientaux au Janicule*, et GAUCKLER, *Le couple héliopolitain*, *Mélanges d'archéol. et d'histoire*, 1909, XXIX, 1-86 et 239-268.
3. GAUCKLER, *ibid.*, 256, a montré les rapports du couple héliopolitain et du Iaribolos palmyrénien.
4. *C. I. G.*, 6002.
5. *Métam.*, XI, 762.
6. *C. I. L.*, VI, 353.
7. CUMONT, *Symbolisme funéraire*, 481.
8. CUMONT, *La Théologie solaire*, *Mém. présentés par divers savants à l'Acad. des Insc.*, XII, 2[e] partie, 1909, 447.
9. MÉAUTIS, *Recherches sur le pythagorisme*, 1922, 8.
10. « Tribuenda est sideribus divinitas », *De nat. deorum*, II, 15.
11. CARCOPINO, *La basilique pythagoricienne*.
12. DHORME, *Les religions babyloniennes*, 14.
13. SAINTE-FARE-GARNOT, *Religions égyptiennes antiques*, 41.

est devenu, avec Apollon, le dieu de la divination, de l'illumination [1]. Le corps vient de la Terre, l'âme le souffle vital de la Lune, mais l'esprit, le νοῦς vient du Soleil, qui est le seigneur et le Roi [2]. Lorsque Mani établit au IIIe siècle son culte de la lumière, il combine toutes ces doctrines ; il assimile Zeus, Jupiter, Zoroastre, Attis, Bouddha, Jésus, tous fils de la lumière éternelle, νοῦς κόσμου. Après Platon [3], il fait du soleil le bien suprême et Arius n'ignore pas ces thèses, quand il proclame le Christ μέρος ὁμούσιον τοῦ πατρός [4].

Les hermétiques reconnaissent un dieu unique, un pur esprit, νοῦς, père de toutes choses volonté suprême, qui confie au démiurge, comme le faisait le dieu de Platon, le soin de créer

Fig. 95. — La roue solaire.
1 et 2) Irlande. 3) Kilmuckridge (Wexford).

et de gouverner le monde avec l'aide de ses sept ministres, les planètes [5]. Notre esprit, notre νοῦς nous met en contact direct avec le νοῦς infini et nous en permet la vision [6]. Le soleil est le symbole de l'être suprême, de la raison de la vérité [7].

La résistance au christianisme s'est réfugiée à la fois dans les mystères issus des vieux cultes chthoniens, dans les religions orientales, dans les spéculations cosmiques. N'est-il pas caractéristique que Symmaque, l'un des derniers défenseurs du paganisme, ait été à la fois pontife de Vesta et du Soleil, curial d'Hercule, isiaque, grand prêtre de Mithra [8]. Ce cumul de fonctions religieuses nous est attesté par d'autres exemples : Vettius Agorius Prætextatus est dit dans son épitaphe en 384, grand prêtre de Vesta, grand prêtre du Soleil initié aux mystères de Dionysos, de Cybèle, d'Éleusis, hiérophante [9].

Le culte solaire s'était peu à peu transformé en une religion spiritualiste. Deux prières nous

1. Contenau, IV, 1897.
2. Plutarque, *De facie in orbe lunae*, 944e ; *De Isida*, 353 b.
3. *Repub.*, 56.
4. Dölger, *Antike und Christentum*, II, 302.
5. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, 260, 270.
6. Festugière, *L'enfant d'Agrigente*, 142.
7. Le XVIe siècle reprendra cette assimilation : Ripa, dans son *Iconologie* déclare que la Vérité doit tenir un soleil pour montrer qu'elle est la lumière. Bernin, dans la statue qui décorait l'entrée de son palais (aujourd'hui à la villa Borghèse) met un soleil dans la main de la Vérité.
8. Gasquet, *Essai sur le culte et les mystères de Mithra*, 137.
9. Buecheler, *Carmina epigraphica*, 111.

montrent comment le soleil et le ciel sont devenus le siège du destin : celle de Firmicus Maternus et celle de Licinius. Le premier déclarait : « Qui que tu sois, ô Dieu... et toi, ô Prince de tous les astres... soleil souverainement bon, souverainement grand, qui, chaque jour, par la conduite bien réglée de ton pouvoir suprême, ne cesses de faire succéder matin à matin, grâce à qui, par une divine disposition, tous les êtres vivants, reçoivent en partage une âme immortelle, qui, seul, ouvres les portes du séjour d'en-haut, qui gouvernes à ton gré l'ordre des des-

Fig. 96. — Le soleil sur une hampe.
Autel d'Assour. (Musée de Stamboul.)

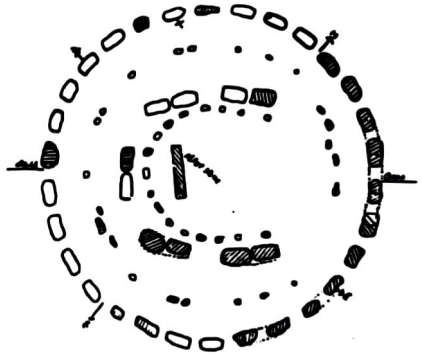


Fig. 97.
Cercle de Stonehenge (Angleterre).

tinées... » [1]. Licinius, au début du IVe siècle, disait à son tour : « Quicquid est divinitatis in sede cœlesti » ; « Tout ce qui est divin réside au ciel. » Les dieux se dissolvaient dans la lumière de l'Ether. Toutefois les vieilles habitudes n'étaient pas mortes et les images du Soleil survivaient.

***

L'astre apparaît comme un disque ; aussi les premiers emblèmes du soleil ont été circulaires aussi bien dans les pays nordiques qu'en Mésopotamie [2]. Ce cercle se transforme en roue (fig. 95), en rosace et, pour indiquer le mouvement, en hélice, en swastika, ou se résume en une croix [3]. Le dieu gaulois à la roue est un héritier du dieu solaire. Tous ces symboles survécurent jusqu'à l'époque mérovingienne en notre pays qui n'avait pas oublié ces vieux cultes [4].

1. A. J. Festugière, *Trois dévôts païens, Firmicus Maternus.*
2. Contenau, I, 380 ; II, 908, 1031 ; Déchelette, II, fig. 166.
3. D'après Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, 42, la rosace à pétales rayonnants signifie le soleil, la rosace en spirale, la lune.
4. Salin, *La Civilisation mérovingienne*, II, 190.

Ce cercle est comparé à un bouclier. Il figurait d'ailleurs sur les boucliers celtes et Ovide écrira [1]

Ipse Dei clipeus terra cum tollitur ima
Mane rubet terraque rubet, cum conditur ima

et Tertullien reprendra la comparaison [2].

Les Pæoniens [3], qui adoraient le soleil, le représentaient par un petit bouclier fixé au sommet d'une hampe. Cet emblème était fort vieux : dès le XIII[e] siècle av. J.-C., sur un autel assyrien du Musée de Stamboul, Gilgamesh, le héraut de Shamash, tient de même sur une hampe le cercle à huit rayons [4] (fig. 96). Aussi nommera-t-on « imagines clipeatæ », images dans un bouclier les effigies des Empereurs, comprises dans un cercle qui a le sens solaire. Ce cercle solaire figure sur des stèles funéraires de l'Illyrie [5] et sur le sarcophage chrétien de la Gayolle. Pour mieux indiquer son caractère, l'artiste l'entoure parfois des signes du Zodiaque.

Fig. 98. — Le disque ailé, cylindre syro-hittite. (Bibliothèque Nationale.)

Des temples consacrés au soleil seront bâtis sur un plan circulaire. On a voulu voir un sanctuaire de cet astre dans le cercle de pierre de Stonehenge en Angleterre (fig. 97), dont la partie centrale aurait été formée par une sorte de fer à cheval contenant l'autel du soleil [6]. Hécatée affirmait que les Hyperboréens possédaient de tels temples et Macrobe a décrit la rotonde de Zilmissos en Thrace, dont le toit était ouvert à la partie centrale [7].

Certaines danses circulaires, qui étaient à l'origine les rites magiques de religions chthoniennes ont pris tardivement une signification solaire, lorsque les divinités comme Cybèle sont devenues ouraniennes. Les corybantes et les galles parurent alors reproduire par leur chrorégraphie les mouvements du soleil [8] et la cymbale étincelante de la déesse semblait en refléter les rayons [9].

Le soleil se résume parfois en un triangle, qu'on voit en Égypte, en Assyrie, en Syrie [10] et qui est peut-être le prototype de celui qui désignera Dieu dans l'art chrétien.

Le déplacement du soleil suggère plusieurs métaphores ; le soleil est une roue flamboyante et l'on sait qu'à la Saint-Jean, au solstice d'été, l'usage s'est longtemps conservé de lancer d'une hauteur une roue enflammée. Cette roue à son tour fait naître l'image du char qui entraîne

1. XV, 192, 193 ; cf. XIII, 110. La comparaison avec le bouclier se retrouve chez des peuples divers. Elle existe même en Amérique chez les Aztèques où le dieu Touatiuh est représenté avec un bouclier dorsal orné de rayons (J. Eric Thompson, *La Civilisation aztèque*, 117).
2. *Apolog.*, XVI, 9 ; *P. L.*, I, 370. Voir la note e de cette page sur cette comparaison dans l'antiquité.
3. D'après Maxime de Tyr, cité par Dölger, *Sol Salutis*, 41. Les Paeoniens habitaient entre le Vardar et la Struma.
4. Contenau, II, 1031.
5. Piganiol, *Constantin*.
6. Col. Hawley, *Archeol. Journal*, 1920, 324, 326.
7. Textes cités par Piganiol, *Essai...*, 202. La rotonde de Zilmissos était dédiée à Sabazios, assimilé au soleil. *F.* Robert, *Thymélé*, 126.
8. Graillot, *Cybèle*, 212.
9. C'est encore en Anatolie qu'on fabrique la plupart des cymbales.
10. Contenau, I, 217, II, 952.

l'Apollon hyperboréen, Shamash, Hélios, Élie. C'est sur un quadrige qu'Hélios était représenté au Parthénon, où il s'opposait à Séléné [1], que trainaient sur un char des griffons attelés à des rênes de laurier [2].

Le soleil opère sa course à travers les cieux. Il est assimilé à un oiseau. L'Égypte lui donne

Fig. 99. — Le disque ailé. Bas-relief de Suse. (Musée du Louvre.)

pour compagnon Horus le faucon. La Mésopotamie, la Perse (fig. 99), puis le royaume hittite, la Syrie, la Phénicie (fig. 100) dotent d'ailes le disque solaire [3]. Ces ailes font penser à l'aigle qui vole très haut, qui devient l'attribut de Shamash [4], des dieux solaires et bientôt de Zeus, qui entraîne vers les cieux Enkidu, puis Ganymède [5] et qui, sur des monnaies d'Asie Mineure, apparaît sous le baldaquin céleste.

1. Ch. Picard, *Manuel*, II, 360, n. 1, 423, fig. 173, 432, etc...
2. Sid. Apoll. *Carm.*, II, 307.
3. Contenau, II, 951, 1035 ; III, 1153, 1432, 1445, 1470. Sur les transformations de ce thème, p. 1468.
4. Contenau, I, 187, 298, 625 ; Dussaud, *R. A.*, 1903, I, 134.
5. Dhorme, *Religion des Babyloniens*, 313.

Le soleil ressuscite chaque jour et sa ménagerie s'enrichit d'un autre volatile, le phénix qui renaît de ses cendres [1], et qu'Hérodote [2] nous montre, doré et pourpre, transportant jusqu'au sanctuaire d'Hélios le corps de son père, enveloppé de myrrhe.

Le soleil éveille les humains par ses rayons, le coq par son cri et cet oiseau est consacré à l'astre, est appelé comme lui ὁ ἠλέκτωρ, le brillant.

L'astre éblouissant paraît projeter des rayons : des épaules de Shamash [3] sortent des flammes. La couronne radiée d'Hélios est une traduction différente de la même idée (fig. 101).

1

2

Fig. 100. — Le disque ailé.
1) Linteau d'Eddé près de Byblos. 2) Linteau de Byblos. (Musée du Louvre.)

Le soleil est ardent et les Égyptiens lui associent la lionne Sekhet, la dévorante. Le soleil se lèvera, au moment de la canicule, dans le signe du Lion ; dès l'époque de Sumer, cet animal est le symbole de Nergal [4].

Le soleil délivre des miasmes, il est le roi des astres ; il va donc paraître assis sur un trône et ce siège, après avoir été porté par des génies, mi-hommes mi-bêtes, ressemblants à Enkidu (fig. 102), est soutenu par ses lions ou tout au moins est orné de leurs protomés [5]. Peut-être l'Égypte qui orne de telle façon le trône de Khéphren, le siège de Tout-Ank-Amon (fig. 103), a-t-elle reçu de Mésopotamie ce type de trône royal dont s'empareront Cybèle, Zeus, les empereurs romains, qui servira à travers toute l'histoire et dont useront encore Napoléon, Louis XVIII et Louis-Philippe.

1. Piper, *Mythologie der Christlichen Kunst*, I, 447 ; Sainte-Fare-Garnot, *Religions égyptiennes antiques*, 46, bibliographie.
2. II, 73. Ovide, *Métam.*, XV, 392, reproduit la même légende.
3. Contenau, I, 380 ; II, 619.
4. Contenau, II, 620 ; Graillot, *Cybèle*, 196 n. 7.
5. Contenau, III, 147, 1136 ; IV, 2188. Voir le sarcophage de Ahiram à Byblos.

Le symbolisme des couleurs ne sera pas moins durable. Chaque planète chez les Babyloniens était désignée par une teinte qui correspondait à un métal, Vénus par le blanc ou le jaune clair et par l'étain, Saturne par le noir et le plomb, Jupiter par le pourpre et l'airain, Mercure par le

Fig. 101. — Hélios radié. (Cabinet des Médailles.)

bleu et le fer, Mars par le rouge et l'alliage monétaire, la lune par l'argent et le soleil par l'or [1]. Lorsque les archanges furent assimilés aux planètes, ils leur empruntèrent leurs couleurs : Gabriel, ange du feu, reçut l'or, Michael, ange des eaux, l'argent [2].

1. Voir dans Wuilleumier, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1927, 195, les épithètes appliquées au soleil et tirées de l'or. On notera que dans la science héraldique, d'origine orientale, on voit fréquemment le soleil à seize rayons, dont huit ondoyants, comme dans les images de Shamash, le lion, l'aigle, le paon, le coq, tous animaux du soleil. Ces images étaient peut-être empruntées aux boucliers, aux écus qui auraient conservé la tradition des boucliers solaires en même temps que celle des figures apotropaïques.
2. W. Lueken, *Michael*, 56.

Les statues des dieux solaires furent dorées : dans l'adyton de Delphes se dressait l'image en or d'Apollon. Attis bénéficia du même honneur [1]. Les symboles solaires sont également dorés. Au temple de Byblos, sur le linteau de l'entrée, le disque ailé était figuré en or [2]. La porte

Fig. 102.
Le trône du soleil porté par ses hérauts. Tell-Halaf.

A droite : Fig. 103.
Trône de Tout-Ank-Amon (Musée du Caire.)

du temple, qui symbolisait la porte que chaque matin ouvre le dieu, est elle-même dorée, que ce soit à Byblos, à Palmyre ou sur l'image du temple solaire qu'on voit dans la synagogue de Doura-Europos [3].

Le char du soleil était couvert d'or ; d'or était le moyeu, d'or le timon, d'or la jante des roues :

1. Graillot, *Cybèle*, 213.
2. L'inscription de donation par le roi de Byblos Yehowmilk a été publiée par Dussaud, *Syria*, VIII, 1927, 117.
3. Contenau, III, 1464 ; Dumesnil du Buisson, *G. B. A.*, 1932, II, 84.

Aureus axis erat, temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.
Per juga chrysolithi positæque ex ordine gemmæ
Clara repercusso reddebant lumina Phæbo.

(Ovide, *Metam.* II, 107.)

Ces symboles passent dans le décor profane : de même que Trimalcion exhibait sur sa table un surtout fait des signes du Zodiaque, il avait fait tracer sur le battant d'une porte les sept planètes, les jours fastes et néfastes, indiqués par des points de diverses couleurs [1].

Toute cette symbolique, va s'établir sur les coupoles déjà décorées d'étoiles qui signifient le ciel [2], le jour où les souverains se présentent comme les hypostases du soleil.

2

SOUVERAINS ET COUPOLES SOLAIRES

La sagesse émane du Soleil ; l'intelligence, disaient les stoïciens, est une sorte de feu, πῦρ νοερόν, que nous dispense cet astre. L'homme qui participe à l'harmonie céleste est le μυστικὸς ἀνήρ [3]. Comme par vocation le souverain doit gouverner les hommes ainsi que les dieux régissent le monde, il est leur représentant, leur incarnation sur la terre.

Dès les premiers temps de l'histoire Enneatoun de Lagash, est le vicaire, le patesi du dieu Tammouz, le nourrisson de la déesse Ninharsag, l'époux de la déesse Inina et il est déifié après sa mort [4]. Le souverain est l'image du dieu Mardouk, le soleil de Babylone et le symbole pénètre l'architecture : le palais est un temple solaire, le trône est le trône du Dieu et la cour royale est pareille à la divine [5]. Le Roi primitif est un prêtre, un pontife ; comme le dieu, il règle le sort des hommes ; il est un juge et le code d'Hammorabi est inspiré par le dieu. Les rois assyriens ajoutent à leurs noms celui du dieu solaire : Adad V s'intitule Shamsi (824-810). Sur le koudourrou de Mardouk-Zaker-Shamsi Ier (851-828) figurent les attributs de l'astre, le disque, le croissant de lune, l'étoile d'Ihstar, le lion. Les rois se font adorer à partir de Sargon. Moret reconnaît [6] « dans cette divinisation du souverain non point tant la vanité d'un homme qu'une conception d'empire » ; certes, mais aussi, une conception mystique des rapports qui existent entre le ciel et la terre, le divin et l'humain, l'invisible et le visible. Ces coutumes passent chez les Hittites dont les rois reçoivent le titre magnifique de soleils et arborent comme signe de leur pouvoir le cartouche surmonté du disque ailé [7] qu'ils ont emprunté aux Égyptiens.

1. Pétrone, *Satyricon*, XXX.
2. Thermes de Stabies, maison de Caecilius Jucundus à Pompéi, cf. Lehmann, *art. Bulletin*, XXVII, 1915, fig. 58, 59.
3. Marrou, Μυστικὸς ἀνήρ, Paris, 1938.
4. Contenau, I, 287, 288.
5. Rutten, *R. H. R.*, sept.-déc., 1939, 121.
6. Moret, *Des clans aux Empires*, 245.
7. Moret, *ibid.*, 170 ; Jouguet, *L'impérialisme macédonien*, 332 ; Contenau, II, 621, 968 ; III, 1164, 1168 ; IV, 1854 ; Moret, *Des clans aux Empires*, 360.

Selon le cycle d'Héliopolis les premiers rois d'Égypte ont été des dieux : leurs successeurs héritent à la fois de leur pouvoir et de leur divinité, ils se disent dieux, fils de dieux, descendants de Ré [1] ; ils sont des Horus, des soleils. Dès la IIIe dynastie Zoser se déclare le soleil d'or, Khéphren et Mykerinos s'intitulent les fils de Ré [2], les pharaons se font appeler notre soleil et leur couronnement est désigné comme le lever de l'astre (Rha) ; chaque jour ils illuminent leur royaume. Ils tiennent comme le soleil, le sceptre, symbole de la foudre. Ils siègent comme le dieu ; le Rameseum comportait une salle tétrastyle analogue aux cellæ de la statue ou de la barque qu'on voyait dans les temples. Le plafond du palais, comme celui du sanctuaire, représentait le ciel ; l'Horus d'or, les mosaïques d'ivoire, de pierres précieuses, d'écailles, d'ébène, que nous retrouverons sur la coupole de la maison dorée de Néron, évoquent la splendeur et l'éclat des astres [3].

Les Rois de Perse, les souverains parthes, s'ils ne se proclament pas des dieux, se disent les vicaires, les élus des dieux, qui leur confèrent le « Hvarena », la gloire morale et matérielle ; ils empruntent comme Cyrus, disait-on, leur nom au soleil ; ils imitent dans leurs résidences les salles tétrastyles et siègent comme des dieux, sous le baldaquin céleste, sous le signe du platane d'or. Peut-être ont-ils emprunté aux potentats indiens le type des colonnes hélicoïdales avec rinceaux, grappes, oiseaux picorant, qui soutiendront plus tard certains baldaquins chrétiens et qu'imitera le Bernin [4].

Alexandre, le premier des Grecs, ose se proclamer dieu, se faire représenter en Hélios. Ses successeurs, les Séleucides, l'imitent : Demetrius Poliocrète se déclare Hélios, figure en soleil parmi les étoiles, porte le manteau céleste, l'égide, se coiffe du diadème, tient le globe. Ces souverains se font appeler sauveurs, bienfaiteurs, maîtres, despotes, titres accordés aux dieux [5]. Les rois de Pergame sont adorés de leur vivant, possèdent un collège de prêtres et deviennent dieux à leur mort. Alexandre et les diadoques ont voulu unir par un culte commun les peuples soumis, leur en imposer par un cérémonial, qui, au scandale des Grecs, comportait la prosternation, et les éblouir par un luxe oriental. Ils habitent des palais aussi brillants que les temples des ouraniens. Zeus ne vivait-il pas dans un palais d'or où il recevait Héra [6] et son temple d'Antioche n'était-il pas revêtu d'or [7], annonçant la « domus aurea » que dans cette ville bâtira Constantin, palais et église.

Rome subit, dès le Ier siècle av. J.-C., l'influence de cet Orient, avec lequel elle se trouve en relation : elle a hérité du royaume de Pergame, combat les Parthes. Antoine se croit déjà le souverain de l'Égypte. César ne résiste pas à cette contagion : il porte au théâtre le diadème radié [8] et Cicéron [9] s'exclame : « quem is honorem majorem consecutus erat, quam ut haberet

1. Saint-Fare-Garnot, *R. H. R.*, 134, 1918, 168.
2. R. Vallois, *L'arch. hell. à Délos*, 143, 308-309.
3. *Ibid.*, 145 ; Athénée, XII, 539 d et Quinte Curce cité par R. Vallois, *op. cit.*, 293 ; C. Huart, *La Perse antique*, 41 ; Jouguet, *op. cit.*, 414, 445.
4. Schlachter, *Der Globus*, 65 ; Alföldi, *Mitth. der deutschen Archeol. Institut. Röm. Abt.*, t. 50 ; Bouché-Leclercq, *Astrol. grecque*, 567.
5. Scott, *Imperial cult under the Flavians*, 1936, 20.
6. Euripide, *Hippolyte*.
7. R. Vallois, *op. cit.*, 304. Sur les palais des rois Mèdes, cf. Polybe, X, XXVII, 9.
8. Nissen, *Orientation*, 414 ; Virgile (*Énéide*, XII, 161) représente Latinus, éponyme de la race, la tête ceinte de douze rayons d'or, emblème du soleil, son aïeul.
9. *Phil.*, 2, 210.

pulvinar, simulacrum, fastigium, flamen ? ». Un lit divin, une statue, un fronton, un flamine, n'étaient-ce pas tous les privilèges des dieux et des rois ? Vitruve le dit (V, 6, 9), qui qualifie les « fastigia » et les « signa » de « res regales ». La veille du meurtre de César, Calpurnie, sa femme, rêve que s'écroulait le fronton, le « fastigium », qui était jadis réservé aux temples. César s'était proclamé Jupiter Julius, avait institué la confrérie des Luperci Juliani et donné au mois de Quintilis le nom de Julius. Auguste fit déclarer divus, divin, son père adoptif, lui consacra un temple en 29, mais montra plus de prudence que lui. S'il accepte d'être reconnu comme dieu par les Paphlagoniens, s'il tolère que les poètes lui disent, comme Virgile, « Deus nobis hæc otia fecit », lui proposent une place dans les cieux entre la Vierge et le Scorpion [1], s'il laisse courir la légende qu'à son entrée à Rome le soleil l'avait enveloppé d'une auréole [2], frapper des monnaies où son image est accompagnée du soleil et de l'étoile [3], appeler Augustus le mois de Sextilis, célébrer en son honneur les jeux augustules, s'il introduit dans la cité Apollon, cet étranger, et lui dédie en 28 sur le Palatin, près de son palais, en reconnaissance de la victoire d'Actium, un temple où le dieu du soleil, conduisait sur le fronton un étincelant quadrige, s'il permet qu'on le fasse naître des amours de sa mère et d'Apollon, du moins Auguste ne dresse, à Rome aucun temple en son honneur et ne s'y fait pas adorer comme un dieu.

Une réaction se produisit même contre les superstitions étrangères. Déjà sous le triumvirat d'Octave, Antoine et Lépidus, les magiciens, les astrologues furent chassés ; sur le conseil de Mécène, Auguste fit brûler tous les livres fatidiques. Tibère expulsa les sectateurs des religions égyptiennes et juives et les astrologues. Et pourtant Auguste avait consulté à Apollonia les « mathématiciens », le devin Théogène, et Tibère aurait étudié, à Rhodes, l'astrologie, aurait attaché à sa personne l'astrologue Thrasyllus, se serait adonné à cet art, persuadé que le Destin, la Fortune dirigeaient tout [4]. Nombreux furent encore les empereurs qui exclurent les devins, Claude, Vespasien [5], les écrivains qui raillent ces supersitions, Horace, Tacite, Suétone, Juvénal, sans changer les mœurs. A la cour même de Tibère, Libo Drusus écoutait les Chaldéens, se livrait aux mystères de la magie, évoquait les morts [6]. Sous le règne de Claude, Agrippine, pour éloigner Lolla Paulina, qui avait manqué épouser l'empereur, l'accuse de consulter les magiciens. Ces croyances astrologiques se mêlent chez certains néoplatoniciens aux conceptions orphiques, stoïciennes. Porphyre, disciple de Plotin, dans son Traité sur les statues des Dieux prétend démontrer que ceux-ci figurent le monde céleste, les neuf sphères, les signes du Zodiaque, la Lune, le Soleil [7].

Dans une telle société toutes les religions étrangères étaient bien accueillies. Le culte solaire, favorisé par le syncrétisme monothéiste, par les progrès du mithriacisme, par le culte de Sérapis, pénètre de plus en plus la religion romaine et contribue à transformer le culte impérial. Tibère le comprit, lui qui, avec quelque ostentation de simplicité demandait pour seul temple

1. Virgile, *Buc.*, I, 6 ; Georg., I, 25-40.
2. Suétone, *Aug.*, 95.
3. Gundel, *Sterne*, 415.
4. Suétone, *Auguste*, 94 in fine ; *Tibère*, 14, 36, 69 ; Tacite, *Annales*, VI, 20 ; Dion Cassius, LV, 11, cf. Bouché-Leclercq, *Divination*, IV, 325 et suiv.
5. Tacite, *Annales*, II, 75 ; Dion Cassius, LXVI, 10, 9 ; Carcopino, *Basilique pythagoricienne*, 64.
6. Tacite, *Ann.*, II, 27, 28.
7. Ch. Clerc, *Théories relatives au culte des images*, 253.

le cœur de ses concitoyens, qui méprisait les vaines apparences. Il fit jeter dans le Tibre la statue d'Isis, mais ses successeurs ne l'imiteront pas.

Les souverains empruntent aux rois hellénistiques les attributs divins, le globe, l'aigle, et se font représenter comme des astres [1]. Ils sont le soleil, sont nommés comme lui, pieux, heureux, invaincus; ils vêtent le costume d'Apollon, tel que le décrit Ovide [2], la toge pourpre et coiffent la couronne du laurier daphnéen, font porter devant eux, dans les cérémonies officielles, le feu céleste et terminent leur vie — quand ce n'est point par une mort tragique — par une apothéose; ils deviennent alors les compagnons du soleil et sont emportés vers lui par Phœbus, qui déclare au dieu : « Je viens de m'élancer vers toi, avec Trajan, sur mon char attelé de chevaux blancs » [3]. Ils sont représentés comme Marc Aurèle sur un bas-relief d'Éphèse (musée de Vienne) conduits par Hélios, la Lune et les Étoiles.

***

De telles croyances ne pouvaient manquer d'exercer une influence sur l'architecture. Le palais impérial, comme celui des vieux patesi, est le temple du soleil ; il reproduit certaines dispositions adoptées déjà par les souverains hellénistiques. La partie centrale est occupée par une rotonde que la science des architectes va couvrir d'une vaste coupole. Déjà à Khorsabad une voûte s'étendait au-dessus de la salle du trône [4] et Plutarque, dans sa vie d'Alexandre, nous dit que « ce fils du ciel » recevait en campagne dans une tente soutenue par cinquante poteaux dorés et couverte d'un ciel travaillé avec art. Il est fort possible que cette tente ait été un rappel de la tente du ciel et qu'elle soit l'ancêtre du dais royal. Le mot dais lui-même, issu de δίσκος, le cercle, prouve le sens ouranien de cet attribut.

Caligula, cet arrière-petit-fils d'Antoine, cet ami d'Hérode Agrippa, fut, on l'a répété, le premier « qui ait osé introduire à Rome les principes et les mœurs des monarchies orientales » [5]. On a cru qu'il avait simplement cédé à sa mégalomanie, lorsqu'il avait symboliquement uni par un pont son palais au Capitole, agrandi sa demeure jusqu'au Forum, annexé, pour le transformer en vestibule, le temple de Castor et Pollux, mais Suétone, qui s'est plu [6] à décrire les coutumes asiatiques, à nous le montrer la barbe teinte en or, tenant le foudre de Jupiter, le trident de Neptune ou le caducée de Mercure, nous donne ce détail topographique, après avoir rappelé qu'il voulait se faire proclamer roi et qu'il s'attribuait la majesté divine et il ajoute que, dans ce nouveau vestibule, Caligula, se tenait souvent entre les deux frères, s'exhibait aux visiteurs pour se faire adorer. Or, Castor et Pollux sont les symboles des deux hémisphères ; ils sont des dieux cosmiques [7] qu'accompagnaient les étoiles du matin et du soir. Suétone nous dit encore que Caligula se consacra un temple, qu'il y fit placer sa statue dorée et qu'il se fit sacrifier des phénicoptères (flamants), des paons, des coqs de bruyère, des pintades, des faisans,

1. K. Scott, *The imperial cult under the Flavians*, 68, 69.
2. *Métam.*, XI, 165.
3. Cumont, *Mithra*, 279 et suiv. C'est aussi Phœbus qui transporte Néron dans Lucain, *De bello civ.*, I, 47.
4. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 25.
5. G. Bloch, *L'empire romain*, 90.
6. *Caligula*, 52, 22.
7. Nissen, *Orientation* a montré que plusieurs temples étaient orientés sur les Gémeaux.

tous oiseaux voués au Soleil, et sur la cuirasse que porte son image au Musée de Naples nous voyons figurer le Char du Soleil.

Ce soleil resplendit d'un éclat sans voile dans le palais de Néron. Cet empereur s'était fait initier aux mystères de la déesse syrienne et de Mithra, favorisait ceux d'Isis, célébrait Attis. Il accueillit le culte d'Hélios et porta la couronne radiée (fig. 104) ; il fit embaumer Poppée selon les rites étrangers, au lieu de l'incinérer à la mode romaine [1].

L'Orange, dans son intéressant article sur la Maison dorée [2] a montré tous les emprunts effectués par Néron aux traditions orientales. Pour recevoir Tiridate, roi d'Arménie, Néron trône dans le costume triomphal de Mithra ; Tiridate l'appelle son dieu, sa μοῖρα, sa τύχη [3], son destin, sa fortune, et se prosterne devant lui. Mithra n'était-il pas le maître du destin, de la fortune, le moteur des sphères célestes ? En l'honneur de ce roi, Néron donna une fête dans le théâtre couvert d'or, avec des acteurs vêtus de costumes dorés.

Fig. 104. — Néron radié. (Cabinet des Médailles.)

Le palais que fit construire Néron n'est pas moins étincelant. Suétone [4] a décrit cette Maison dorée, ses immenses portiques, ses jardins, les pavillons aux parements d'or, ornés de pierres précieuses, de coquillages. La salle principale, où se trouvait le trône, était ronde et coiffée d'une coupole cosmique, qui tournait sur elle-même jour et nuit : « quæ perpetuo, diebus ac noctibus, vice mundi, circumageretur. » Une telle coupole imitait les globes astronomiques comme celui d'Archimède. Elle devait être mue par la force hydraulique au moyen d'un des systèmes qu'indique Vitruve [5], lorsqu'il décrit les appareils circulaires qui reproduisaient la course du soleil, son passage dans les signes du Zodiaque, l'inégalité des jours ; elle était certainement en bois comme les plafonds des autres salles, où, par des panneaux mobiles en ivoire [6], on laissait tomber tout un printemps de fleurs et de parfums. On pouvait dire de l'Empereur, comme Ovide du soleil : « Temperat orbem » [7] en prenant ce verbe en tous ses sens. Au-dessus de cette coupole s'élevait sans doute un dôme, qui apparaît en une médaille. Les fenêtres des pièces, nous dit Dion Cassius, étaient garnies de plaques faites d'une pierre analogue à l'albâtre et nommée ἀφρίτης, qui donnait à la lumière le ton doré du soleil.

Dans le vestibule du palais se dressait le colosse de cent vingt pieds [8]. Vespasien le trans-

1. Tacite, *Ann.*, XVI, 6.
2. *Domus aurea, der Sonnenpalast*, dans les *Serta Eitremiana*, Oslo, 1942 (Symbolæ Osloens. Suppl., XI).
3. Gauckler, *Mél. d'arch. et d'hist.*, XXIX, 1909, 250 a montré les rapports entre la Tyché, la Dea syria Atargatis et la Fortuna Primigenia des Romains, née du Ciel et de la Terre, souveraines dispensatrices des biens.
4. *Néron*, 31.
5. *Livre*, IX, in fine.
6. L'ivoire était un matériau noble utilisé par les dieux et les rois. Lorsque Vulcain surprend Mars et Vénus, il ouvre aux Olympiens les portes d'ivoire. Mercure trouve dans le palais de Cécrops des chambres ornées d'ivoire et d'écaille. Ovide, *Métam.*, II, 757, IV, 185.
7. *Métam.*, I, 770 ; IV, 169.
8. J. Gagé, *Mél. arch. et hist.*, 1928, 110. Préchac dans sa petite thèse sur le Colosse de Néron avait soutenu qu'il représentait l'Empereur sur un quadrige. Celui-ci aurait été transporté par Hadrien sur son tombeau (château Saint-Ange) et remplacé par la statue munie du gouvernail qu'on voit sur des monnaies postérieures. L'habitude de dresser une statue du souverain dans le vestibule du palais n'était pas nouvelle : on l'observe dès l'époque d'Assurnazirpal ; elle se maintiendra au temps de Constantin.

forma, dit-on, en statue du soleil, et dut simplement changer la tête, qui représentait l'effigie de Néron, υἱος Ἡλιος, de ce chanteur couronné qui croyait, en jouant de la cithare, présider comme Apollon, à l'harmonie des mondes. La voie sacrée bordée de portiques, formait la nef de ce sanctuaire héliaque.

Peut-être Néron s'était-il rappelé la description que dans le *Critias*, trace Platon du palais de l'Atlantide : au centre s'élevait le temple entouré d'une muraille d'or. La voûte, tout entière en ivoire, était ornée d'or, d'argent, d'orichalque. Les murs, les colonnes, les parois étaient couverts d'ivoire, les statues étaient en or. Neptune debout sur son char conduisait six coursiers ailés et sa tête touchait la voûte du temple. Dans le parc, comme dans celui de la Maison dorée, des piscines, des aqueducs, des hippodromes, un bassin où évoluaient des trirèmes, s'offraient aux plaisirs des habitants.

Néron connaissait, en tout cas, la description que, au deuxième livre des *Métamorphoses* (1-30) Ovide fait du palais du Soleil :

> Regia solis erat sublimibus alta columnis,
> Clara micante auro flammasque imitante pyropo ;
> Cujus ebur nitidum fastigia summa tegebat,
> Argenti bifores radiabant lumine valvæ...

Cet or, ce « pyropus » (alliage d'or et de cuivre), ces portes étincelantes, cet ivoire sur les plafonds ne les retrouvons-nous pas chez l'Empereur. Vulcain avait ciselé sur les murs du palais solaire le ciel, la terre et les eaux ; c'était une demeure cosmique, où l'on voyait le jour, les mois, l'année, les Heures, placées à des intervalles égaux et le Printemps couronné de fleurs et l'Été tout nu, porteur d'épis, et l'Automne foulant les raisins et l'Hiver glacial. C'était aussi la maison du temps, que mesure le Soleil. Néron, cet esthète, a prétendu jouer le rôle du Soleil.

Cette Maison dorée, Othon et Vitellius la continuèrent [1]. Les Flaviens, par contre, peut-être en souvenir de cette vieille Italie dont ils étaient issus et dont ils prétendaient respecter les habitudes, peut-être sous l'influence des Juifs qui entourèrent certains d'entre eux ou des Chrétiens qui existaient dans leur famille, auraient réagi contre le culte solaire et, sur l'emplacement de la Maison dorée et de ses jardins, ils firent construire des Thermes et le Colisée. Vespasien, cependant, donna au Colosse les attributs solaires et, si l'on encroit les *Mirabilia*, le Colisée aurait été un temple du soleil. Des auteurs modernes [2] ont repris cette thèse contestée et remarqué que l'arène mesure 365 pieds, soit le nombre des jours de l'année, de même que le périmètre de la Rome Flavienne compte trente-six fois (le nombre des decans) ces 365 pieds. On voit sur les monnaies de Vespasien, qui suivait en l'espèce Galba, apparaître la Tyché, la Fortune portant la Victoire, cette déesse qu'invoquait Tiridate, que les Séleucides avaient mise à l'honneur [3] et qui personifiait le Hvarena Mazdéen.

Domitien laissa les Romains placer sa statue au Capitole parmi celles des Dieux, les auteurs le traiter de dieu, de Dominus ; ils présidait aux fêtes, vêtu de pourpre, une couronne d'or sur

1. Suétone, *Othon*, 7.
2. Nissen, *Orientation*, 374, qui indique toutes les correspondances.
3. Graillot, *Cybèle*, 161.

la tête [1]. Il protégea les divinités alexandrines et fit rebâtir leur temple démoli en 80 [2]. Un usage oriental se manifeste sous les règnes de Titus et de Domitien, celui de représenter sur les monnaies le trône vide [3]. Eumène, lieutenant d'Alexandre, nous raconte Diodore de Sicile (XVIII, 60), à la suite d'un songe durant lequel il vit son chef défunt porteur des attributs royaux, ordonna de construire un trône sur lequel il fit déposer les insignes, le sceptre, le diadème, la couronne et, en 318 av. J.-C. organisa une cérémonie de révérence. Ce trône vide était-il un souvenir du trône cosmique des Indes [4] ? Déjà chez les Babyloniens, après le triomphe de Marduk sur les dieux infernaux, Anum, le dieu du ciel avait placé en son domaine le trône de son fils et l'on se contentait pour désigner certains dieux de montrer leur trône muni de leur insigne, la tiare à cornes [5]. Ce trône vide, c'est le « pulvinar » divin, où paraissent également les « exuviæ », les emblèmes, le dauphin de Neptune, le casque de Minerve, la couronne de Vénus et de Mars, le foudre de Jupiter [6]. Le Sénat avait décidé après la mort de Germanicus que dans toutes les places destinées aux prêtres d'Auguste, serait disposé une chaise curule sur laquelle serait déposée une couronne de chêne [7]. Nous verrons des cérémonies célébrées à Byzance devant le trône vide, paré des insignes impériaux et nous retrouverons cette image dans les églises chrétiennes.

Les Antonins acceptèrent de nouveau l'assimilation avec le soleil ; Hadrien, qui collectionna en sa villa de Tivoli les images de tous les dieux orientaux, fit aménager aussi une salle dont la voûte simulait le firmament et semblait couverte du voile céleste orné d'étoiles, des signes du Zodiaque. Les angles de ce voile étaient occupés par Jupiter, Mars, Vénus et, semble-t-il, par Léda, comparée à Séléné, la Lune, c'est-à-dire par quatre planètes.

Si la disposition actuelle du Panthéon est bien, comme on le croit aujourd'hui, l'œuvre d'Hadrien, cet édifice nous prouverait aussi l'influence exercée par l'astrologie sur l'architecture. Dédié à la famille des Jules, le Panthéon possède un axe orienté à 175°, parce que la naissance de César fut marquée par l'apparition d'une comète en ce secteur du ciel [8]. Cet axe correspond au lever du soleil le 1er avril, jour de la fête de Vénus, déesse mère des Jules, et le 16 septembre, jour des jeux romains. Le Panthéon est divisé, comme le templum étrusque, en seize zones [9], que séparent des niches et dont chacune, sauf celle de l'entrée, est occupée par une statue divine, exactement choisie (fig. 105). La coupole forme vingt-huit fuseaux, soit les sept planètes multipliées par le nombre mystique quatre. Au centre l'oculus est ouvert, comme dans les temples solaires, comme dans le sanctuaire de Sabazios en Thrace ; il symbolise Zeus, l'éther. Dion Cassius (LIII, 27) se demande si le nom de Panthéon fut donné à ce monument, parce qu'il contenait les images des dieux ou bien « à cause de sa forme en tholos, qui ressemble à celle du ciel ». La coupole du Panthéon est encore une coupole ouranienne.

1. Suétone, *Domitien*, 4 ; K. Scott, *Imperial cult under the Flavians*, 162. Dominus, maître des esclaves, s'oppose à princeps, chef de l'état libre.
2. K. Scott, *op. cit.*, 38.
3. Alföldi, *op. cit.*, 1935, 50, p. 135, 136.
4. Auboyer, *Cahiers archéologiques*, III, et *Le trône et son symbolisme dans l'Inde ancienne*, 1949.
5. Dhorme, *Religion des Babyloniens*, 13, 308.
6. K. Scott, *ibid.*, 52.
7. Tacite, *Annales*, II, 73.
8. Nissen, *op. cit.*, 270, 340.
9. Le souvenir de la division en seize parties survivait chez les Romains, Martianus Capella en parle encore au Ve siècle, cf. Bouché-Leclecq, s. v. Haruspice, *D. A.*, III[1], 19.

Antonin le Pieux, ce Numa ressuscité, résolut de faire revivre les vieilles divinités italiques ; il n'en favorisa pas moins le culte de Cybèle, laissa s'installer celui de Jupiter Dolichenus [1]. Son fils adoptif Marc-Aurèle en bon stoïcien, proclamait dans ses œuvres (VIII, 19), la prééminence du soleil et des Syriens invoquaient en sa faveur Jupiter Héliopolitain [2].

Né en Tripolitaine, entouré d'Orientaux, Septime-Sévère revint au culte du soleil, éleva un palais dont le vestibule était le Septizonium. On a beaucoup discuté sur cet édifice [3]. Il est

Fig. 105. — Rome. Le Panthéon.

difficile de n'y pas voir un symbole des sept planètes, des sept ciels. L'empereur y dressa sa statue en cosmocrator, en maître du cosmos, au milieu des dieux planétaires, et posséda lui aussi, une salle cosmique où il rendait la justice, comme les souverains babyloniens, sous un plafond ou une voûte représentant l'horoscope impérial. Déjà Auguste avait, sur des monnaies, figuré le Capricorne, signe sous lequel il était né [4].

Le palais communiquait avec le Cirque, image de l'Univers [5]. L'arène est la terre, l'euripe la

1. Graillot, *Cybèle*, 150 ; Lugli, *Mon. ant. di Roma*, III, 590.
2. Inscription de Gaïonas trouvée au temple des divinités syriennes, cf. Nicole et Darier, *Mél. arch. et hist.*, 1909, XXIX, 64 et Gauckler, *ibid.*, 240.
3. Hülsen, *Das septizonium des Septimus Severus*, Berlin, 1886 ; Dombart, dans *P. W.*
4. Suétone, *Auguste*, 94.
5. Bibliographie de ce symbolisme dans Merlin-Poinssot, *Mélanges Picard*, II, 734.

mer, les douze portes des « carceri », des boxes d'où s'élancent les chars, sont les douze signes du Zodiaque. Des obélisques solaires se dressent sur la spina ; les chars traînés par quatre chevaux comme celui d'Hélios, imitent le cours de l'astre. Déjà Néron, au dire de Suétone [1], avait voulu égaler le soleil en conduisant son char. Les auriges font sept fois le tour de la piste, en souvenir des sept planètes et des sept jours de la semaine ; chaque fête comprend vingt-quatre courses, comme la journée vingt-quatre heures. On peut se demander si le geste consulaire qui ordonne le début des épreuves ne prétend pas reproduire le geste divin qui impose aux astres leur mouvement. C'est pourquoi sur leurs diptyques les nouveaux consuls auraient plus tard, même à l'époque chrétienne, tenu à se faire représenter en cette attitude, afin de montrer qu'ils participaient en quelque manière à la divinité solaire de l'empereur. Géta, fils de Septime-Sévère apparaît sur ses monnaies, non seulement le chef radié, mais la main levée, comme Hélios, et il se proclame « soleil et fils de l'empereur soleil invaincu » « *Severi Invicti Augusti Pii Filius* » [2].

Nous ignorons si Elagabal, ce prêtre syrien du dieu solaire, auquel il associa le culte de la Magna Caelestis Carthaginoise [3], modifia le palais. Il aurait bâti sur le Palatin un vaste temple du soleil pour abriter la pierre noire apportée de Syrie en 219 [4]. Le petit monument consacré en 235 sous Maximin le Thrace (Musée du Capitole), qui représente le Sol sanctissimus et la Lune sous les noms de Malachbelos et d'Aglibolos atteste les relations du culte solaire avec la Syrie. Le culte d'Elagabal était un culte personnel, Aurélien en fit un culte officiel, afin de mettre en ce panthéon qu'était devenue la religion romaine, où s'étaient introduites tant de divinités étrangères, cet ordre qu'il rétablissait dans l'Empire [5]. Le soleil n'est plus une idole locale ; il est le grand dieu et les statues d'Hélios et de Ba'al, qui se dressaient dans le temple nouveau indiquaient que le dieu solaire, adoré sous le premier nom en Occident, sous le second en Orient, n'était qu'une seule et même divinité, le dieu suprême. Des fêtes et des jeux étaient donnés le 25 décembre, jour de la naissance du soleil, que célébraient aussi les disciples de Mithra. Aurélien est le premier empereur qui s'intitule officiellement sur une monnaie Dieu et Seigneur par la naissance « Deo et Domino nato Aureliano (Augusto) ». Il porte le diadème et un costume brodé d'or.

Le temple construit sur le Campus Agrippæ, a disparu, mais Palladio put encore au XVI[e] siècle en exécuter un plan [6] ; si son relevé est exact, on entrait d'abord dans une cour terminée par deux absides et entourée d'un péristyle formé de deux ordres superposés et de niches, analogue aux cours de Baalbek et Palmyre. Au centre d'une seconde cour s'érigeait le temple du soleil, qui était circulaire et formé d'une cella entourée d'un péristyle. La forme de la vieille tholos était adaptée maintenant au culte ouranien.

Aurélien était originaire de cette Illyrie où nous avons vu que le culte du soleil était répandu [7]. Son prédécesseur Claude II, fondateur de la seconde dynastie des Flaviens [8] venait de la même

1. Néron, 53.
2. Alföldi, *loc. cit.*, 1935, 4, 107.
3. H. Frère, *Sur le culte de Cœlestis*, *R. A.*, 1907, II, 21-35.
4. Eug. Strong., *Rome antique*, 287.
5. Homo, *Aurélien*, 184-199.
6. Lugli, *Mon. Antichi di Roma*, III, 275.
7. Cf. *supra*, p. 156.
8. J. Maurice, *La dynastie solaire des seconds Flaviens*, *R. A.*, 1911, I.

province. Constance Chlore, petit-neveu de Claude II, aurait également pratiqué le culte du Soleil en Gaule, où la vénération pour Apollon Hélios était ancienne. Cette dynastie s'oppose à celle des Joviens et des Herculéens, celle de Galère, Maximin Daia, Licinius, Dioclétien. Constantin se proclama Hélios, frappa des monnaies où l'on voit son père Constance accueilli par le Soleil, grava sur ses propres médailles, après Gallien, l'inscription « soli invicto comiti » ; il est représenté nimbé, assis sur le trône, porteur d'un bouclier où figure le char d'Hélios, installé comme Mithra, au milieu des signes du Zodiaque. Sur le Forum de Constantinople il dressa au sommet d'une colonne de porphyre la statue d'Apollon Hélios, porteur du globe [1].

Fig. 106. — Licinius emporté vers le Soleil. Camée. (Cabinet des Médailles.)

Licinius, lui-même, tout jovien qu'il fût, célébra le culte du Soleil et, sur le camée du Cabinet des Médailles, apparaît emporté vers l'astre par le quadrige [2] (fig. 106).

La rotonde astrale semble être devenue une salle obligatoire dans les palais impériaux. Dioclétien en possède une à Spalato [3]. Constantin refit à Constantinople le palais de Septime Sévère. On y pénétrait par la Chalcé, dont le toit en bronze était couvert d'or, métal solaire, on traversait les bâtiments des scholes, où se trouvait une rotonde, dont la coupole, τροῦλλος, était, à la mode des tholoi, supportée par huit colonnes. Les audiences étaient accordées dans le grand Triklinos de la Magnaure, dont le trône, dit « de Salomon », prétendait reproduire celui que décrit le Livre des Rois [4] et qui était, en fait, celui des souverains babyloniens. Le trône était porté par des lions mécaniques, qui se dressaient et rugissaient, tandis que dans les arbres chantaient les oiseaux. Lorsque le visiteur se prosternait, selon le rite du culte solaire, le trône était vivement hissé et, quand l'adorateur se relevait, il pouvait contempler l'Empereur, dieu environné par l'éclat doré de la coupole. Un autre trône existait dans le Consistoire où se réunissait le conseil de la Couronne et où étaient reçus les Ambassadeurs ; il scintillait d'or et de pierres précieuses et il était placé sous un ciborium (κιβώριον, χαμελαυκιον) [5].

Le triomphe du christianisme n'interrompit pas ces pratiques. Les religions orientales, en particulier la religion solaire ne disparurent pas aussitôt [6]. Lorsque Julien essaya d'enrayer

1. Piganiol, *Constantin*, 25, 41, 48, 53, 64, 162, 171, pl. VI, 6.
2. *Ibid.*, 120, 121, pl. IV.
3. Zeiller-Hébrard, *Spalato*.
4. I, *Rois*, X, 18-20.
5. Ébersolt, *Le grand palais de Constantinople*, 29, 42, 44, 68.
6. Cette influence des cultes orientaux en Gaule est attestée par l'onomastique ; cf. J. J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, 50.

les progrès du christianisme, il prétendit établir un culte qui satisfît à la fois la raison philosophique et les traditions populaires, qui fût une sorte de synthèse des religions ; il publia un opuscule sur le soleil Roi, fils du Dieu Unique, envoyé pour créer le monde, maintenir l'harmonie du Cosmos, médiateur entre le monde intellectuel et le monde sensible, souverain qui trône dans le ciel. Attis devint le dieu préposé à la matière, Cybèle la Providence, qui veille sur l'univers. Lorsque Attis se laisse séduire par la nymphe, qui est cette matière, la Grande Mère envoie vers lui les lions solaires, le punit par la mutilation, mais le ressuscite [1].

A Rome on célèbre encore au IVe siècle les fêtes isiaques [2] et les empereurs Julien, Jovien, Valentinien, firent reproduire sur leurs monnaies les images d'Isis et de Sérapis. Sur le calendrier de 354 le frontispice qui précède les anniversaires de la naissance des Césars, nous montre les divinités astronomiques et le génie de l'Empereur tenant le globe sur lequel est posé le phénix [3]. Ce même emblème qui symbolise maintenant l'éternité, apparaît aussi sur des monnaies frappées par les empereurs chrétiens [4] ; Firmicus Maternus écrit son traité de la *Mathesis*, où il fait de l'astrologue le prêtre du Soleil et de la Lune [5]. Lorsque les sculpteurs sur ivoire montrent l'apothéose d'un empereur, vers 450, ils le représentent enlevé au-dessus du char du soleil, vers les signes du Zodiaque par des génies ailés [6] (fig. 107).

Certains Pères de l'Église eux-mêmes ne purent renoncer aussitôt aux comparaisons séculaires. Eusèbe déclare que Constantin resplendit comme le soleil, qu'il rejoint les dieux après sa mort, qu'il trône sur la voûte céleste [7]. Constantin avait substitué le Christ à Hélios, mais peut-être en sa pensée les confondait-il ; il se proclame toujours le représentant de Dieu sur la terre [8]. Ses successeurs n'hésitent pas à parler de leur divinité ; en 474, Léon et Zénon célèbrent leur « adorata nostræ divinitatis purpura » [9]. Constance II s'intitule « æternitas mea ». Le palais demeure le palais divin, le θεῖον παλάτιον.

Les habitudes ne changent pas plus que les expressions. Théodose trône sous un baldaquin, dont la coupole est portée par quatre aigles célestes [10] et les oiseaux se retrouvent sur les images d'autres baldaquins impériaux [11] (fig. 108). Nous verrons ce type de baldaquin reproduit dans les églises. L'intermédiaire est facile à découvrir. Lorsque les illustrateurs de manuscrits dessinent le trône de David [12], ils copient le trône impérial. Quand l'autel sera réputé le trône du Christ, ils l'abritent sous un ciborium pareil à celui de l'empereur, à celui de David. Justinien, après la sédition Niké, refait la chalcé et établit une nouvelle coupole. Justin II, son neveu

1. Graillot, *Cybèle*, 539.
2. Alföldi, *A festival of Isis in Rom under the christian emperors of IV° century*, Budapest, 1937, in-4.
3. Millet dans A. Michel, *Histoire de l'Art*, I, 107.
4. Schlachter, *Der Globus*, pl. I, 3.
5. Bouché-Leclercq, *Divination*, IV, 338.
6. Ivoire du British Museum, cf. Pierce et Taylor, *Art byzantin*, pl. 123.
7. *Vie de Const.*, I, 43 ; *P. G.*, XX, 958 ; IV, 69 ; *P. G.*, XX, 1223 ; cf. Brehier et Battiffol, *Les survivances du culte romain impérial*, 41.
8. Gasquet, *L'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, 1879, p. 38.
9. *Code Just.*, XII, 29, 3, cité par Brehier-Batiffol, *op. cit.*, 23.
10. Manuscrit grec à la Bibl. Nat., reproduit par Omont, *Manuscrits grecs*, pl. XLI et par Lehmann, *Art Bulletin*, 1945, 20 et Missorium de Madrid.
11. Omont, *op. cit.*, XXIII.
12. Ivoire de l'Impératrice Irène (reproduit dans Diehl, *Manuel*, I, 375 et dans Wilpert, *Mosaiken*, I, 58).

(565-578) abrite son trône sous un baldaquin, dont la voûte, portée par quatre colonnes et quatre arcs « simule les degrés de latitude du cercle convexe » et est ornée d'or et de pierres précieuses [1]. Il contient le Chrysotriclinos octogone couvert d'une coupole, βασιλική καμάρα, où étaient percées seize fenêtres. Cette division en seize sections que nous avons observée au Panthéon se retrouve

Fig. 107.
Scène d'Apothéose. Ivoire du British Museum.

Fig. 108. — L'impératrice Irène. Ivoire.
(Musée National de Florence.) Photo Alinari.

en des églises comme Saint-Serge et Saint-Bacchus (Kutchak aya Sofia), dont la coupole est formée de seize pans. En 694, Justin II construisit pour recevoir les factions des « phiales » ou pavillons, sur la terrasse appelée l'héliacon, et il y abrita toujours son trône sous un baldaquin [2]. Au milieu du IX[e] siècle Théophile bâtit le triconque, précédé du péristyle appelé sigma,

1. Corippus, *De laudibus Justini minoris*, 191.
2. Ébersolt, *op. cit.*, 101.

parce qu'il dessinait une sorte d'abside, où s'installait l'Empereur [1]. A la fin du même siècle Basile décore les salles du Kenourgion de mosaïques qui le représentent siégeant sur son trône, parmi les Généraux, et, dans sa chambre à coucher dorée, levant les mains vers la croix et le ciel d'or. Les symboles ont changé ; l'idée est semblable. Partout resplendit l'éclat du soleil, emblème de Dieu, lumière de l'intelligence, harmonie du monde, image de la sagesse et du pouvoir de l'Empereur.

Le souvenir de ces salles astrologiques ne disparaît pas au moyen âge : Jacques de Voragine dans la *Légende dorée* (vie de saint Sébastien, 20 janvier) raconte que le gouverneur de Rome, Cromatius, atteint de maladie, fait appeler Polycarpe, prêtre, et Sébastien. Ceux-ci lui ordonnent de briser les idoles ; mais il ne guérit pas ; Cromatius avoue qu'il possède une chambre où se trouvait représenté « tout l'arrangement des étoiles, que son père y avait dépensé plus de deux cents livres pesant d'or et qu'il savait ainsi d'avance tout ce qui devait arriver ». Cromatius détruit la chambre et recouvre la santé. L'auteur du pèlerinage de Charlemagne décrit au grand palais de Constantinople une salle tournante.

La coupole est une réduction de ce cosmos, dont les pythagoriciens et les platoniciens, depuis tant de siècles, entretenaient leurs disciples. Elle devint, par suite, un signe honorifique ; aussi la voit-on dominer des arcs de triomphe, celui de Marc-Aurèle à Tripoli, de Septime Sévère à Latakieh, peut-être celui de Caracalla à Tebessa [2], qui date de 214 ; elle s'installe sur les portes des villes, qui sont des passages triomphaux et dont le nom, parfois donné plus tard [3], de portes dorées, est caractéristique. A Constantinople la porte d'or était l'arc de triomphe célébrant la victoire sur Maxime (308) ; Théodose II en fit une entrée. A Jérusalem, nous retrouvons une porte dorée, qui recevra une coupole, cette coupole que, par imitation, Saladin placera encore sur les portes du Caire [4].

Le souvenir des salles babyloniennes est vivace chez les souverains sassanides et leurs successeurs. Philostrate, au III[e] siècle, décrit, dans sa vie d'Apollonius, le palais de Babylone avec sa voûte, sa « tholos », ornée des symboles du ciel et scintillante d'or. C'est là, dit-il, que le roi rend la justice. Le trône persan, a noté L'Orange, est désigné par le même mot que la voûte, « taqdès ». Les salles à coupoles de Firuzabad, Sarwistan, Kasr i-Schrin semblent avoir été des salles du trône où le Roi était dominé par une énorme couronne d'or, suspendue à la voûte, comme les couronnes au-dessus des autels chrétiens. Au VII[e] siècle Chosroès place son image dans la rotonde de son palais, comme s'il y siégeait, parmi celles du soleil, de la lune, des étoiles. Cette coupole, comme celle de Néron, était mobile et perforée ; le souverain pouvait, comme le dieu, répandre sa pluie, par un rite de magie sympathique. C'est dans cette salle qu'il plaça la croix du Christ enlevée à Jérusalem, « telle une compagne de sa divinité » [5].

Les califes, à leur tour, siègent en majesté dans une abside, comme nous le montre une peinture de Kousair'Amra et comme le prouvent les récits des chroniqueurs [6].

1. Ébersolt, *op. cit.*, 112.
2. Le couronnement a été en partie détruit et la reconstitution comporte une part d'hypothèse. Gsell, *Monuments antiques de l'Afrique*, I, 183.
3. Zeiller-Hébrard, *Spalato*.
4. L. Hautecœur, *Les mosquées du Caire*, pl. 34.
5. Texte cité par L'Orange, *loc. cit.*
6. Sauvaget, *La mosquée de Médine*, 131, n. 13.

Dans toutes ces salles le cérémonial [1] est quasi identique. Emprunté par les rois hellénistiques aux rois d'Assyrie et de Perse, il fut introduit en Occident par les Empereurs romains, confirmé par Dioclétien, conservé par les Byzantins et témoigne de la conception divine du pouvoir. Il exercera son action sur la liturgie chrétienne.

Le visiteur, qui paraît devant l'Empereur, doit se présenter les mains couvertes, il s'agenouille, comme on le voit sur une médaille de Constance Chlore, puis se prosterne aux pieds de

1 2

Fig. 109. — Les empereurs sous le baldaquin à rideaux.

1) Constantin II. 2) César Constance Gallus (d'après Wilpert, Mosaiken, I. 75).

la divinité et cette « proskynèsis », qui scandalisait jadis les Grecs et leur semblait un signe d'esclavage, que Ménandre acceptait cependant devant le soleil, devient générale. Elagabal fut un des premiers empereurs qui se fit adorer « à la façon des Persans » [2]. L'Empereur porte un costume qui le distingue, Auguste avait décidé que seuls les magistrats auraient droit à la pourpre ; les empereurs finirent pas s'en réserver le privilège [3], lorsqu'ils s'identifièrent aux dieux ; ils firent écrire en lettres d'or certains de leurs diplômes [4], ils firent broder d'or leur toge, quand ils s'assimilèrent au soleil, se couvrirent de bijoux, coiffèrent la couronne radiée, qui au IVe siècle,

1. Alföldi, *Mitth. d. deutsch. arch. Institut. Röm. abt*, 49, 1934, I, 157 ; 50, 1935, 144.
2. *Hist. aug.* Alex. Sévère, 18, 3.
3. S. v. purpura, *D. A.*
4. R. Ettinghauser, *A survey of Persian art*, p. 1944.

est remplacée sur les images par le nimbe [1], ils s'assirent sur le trône flanqué de lions. L'audience était une théophanie, une apparition du dieu. Le baldaquin ou l'abside, où ils résidaient, était d'abord caché par un voile, qu'on tirait comme celui de l'autel. Ce rideau cachait déjà le souverain sacré aux regards des visiteurs dans les palais de la Perse antique. En Égypte, le pharaon trônait sous un dais et les requêtes lui étaient remises par une sorte de fenêtre [2]. L'empereur est saint ; il est sacré [3]. Ces rideaux existent en de nombreux documents : sur le calendrier de 344 Constantin II et César Constance Gallus apparaissent sous un baldaquin d'où pendent des rideaux [4] (fig. 109). La même disposition existe sur l'ivoire du Bargello représentant l'impératrice Irène, sur la mosaïque de Saint-Apollinaire in classe à Ravenne, qui nous montre Constantin IV [5]. Lorsqu'on lit la description du palais de Constantinople, on constate que les portes, les absides sont voilées par des tentures (θύλα ou καρτίναι) [6].

Pendant des siècles, Asiatiques, Romains, Byzantins admirèrent les coupoles célestes des résidences royales ou impériales, cillèrent devant tous ces ors solaires, tinrent le souverain pour le modérateur du monde, le contemplèrent prosternés, quand il se révélait soudain, trônant en majesté, entre les rideaux écartés, auréolés de la couronne radiée, dans l'attitude d'un dieu. Il n'est pas surprenant que, lors du baptême de Théodose II, Porphyre, évêque de Gaza, ait déclaré aux assistants : « si ces pompes terrestres qui ne durent qu'un temps ont un tel éclat, quelle doit être la splendeur des pompes célestes préparées pour les justes » [7] !

L'Église, qui pendant les trois siècles de la période militante, s'était contentée de maisons privées, puis de simples basiliques, qui cachait ses croyances sous des allégories communes, va, lorsqu'elle triomphe, adopter pour sa liturgie le cérémonial oriental de la cour, imiter dans son architecture les absides, les baldaquins, recueillir et christianiser ce symbolisme.

1. Les dieux antiques portaient parfois le nimbe, mais on s'est demandé si celui d'Artémis ne serait pas plutôt la traduction du voile qui tombe de son modus, de chaque côté de la tête. Ch. Picard, *Éphèse*, 528.
2. Ch. Huart, *La Perse antique*, 177 ; Jouguet, l'*Impérialisme macédonien*, 345.
3. Frazer, *Le rameau d'or*, trad. I, 241-243.
4. Wilpert, *Mosaiken*, I, 75.
5. Reproduit dans Van Marle, *Italian schools of painting*, I, 37.
6. Ébersolt, *op. cit.*, 35, 40.
7. Cité par Millet dans A. Michel, *Hist. de l'Art.*, I, 128.

CHAPITRE II

LA COUPOLE CHRÉTIENNE

La comparaison qu'instituèrent beaucoup de Pères de l'Église entre le Christ et le Soleil ne scandalisait nullement les fidèles d'une époque traditionnellement accoutumée à penser par images, à découvrir de perpétuelles correspondances et formée depuis longtemps à tenir l'astre pour divin. Ce mode de réflexion avait déterminé le syncrétisme religieux qui permit aux anciens d'établir une hiérarchie des dieux et de concevoir le monothéisme. La réforme d'Aurélien avait eu pour objet de persuader Orientaux et Occidentaux de l'identifié de Ba'al et de Hélios et le manichéisme tendit à confondre tous les dieux.

Le Christianisme put sembler aux nouveaux convertis être le résultat d'un pareil syncrétisme : les Juifs y retrouvaient la notion du dieu unique, les Égyptiens, les Romains, habitués aux triades, la Trinité, les sectateurs de Mithra un médiateur né dans une grotte, ceux d'Attis et d'Adonis un dieu qui ressuscite, ceux d'Isis, de Cybèle une Vierge Mère, les néopythagoriciens la croyance à l'immortalité. Les néophytes pouvaient-ils oublier aussitôt leurs croyances passées et perdre du jour au lendemain leur mentalité ? Saint Cyprien, évêque d'Antioche, en Pisidie, mort en 304, qu'on appelle Cyprien le Magicien, avait été à sept ans myste de Mithra, à dix dadouque (porteur de torche) aux mystères d'Éleusis, à quinze téleste de Héra en Argos, puis d'Artémis Tauropole à Lacédémone, à vingt myste d'Isis en Égypte et il avait pratiqué la divination phrygienne dans les sanctuaires de la Grande Mère [1]. Devenu chrétien, son esprit pouvait exorciser toutes les divinités qui l'avaient habité, les considérer comme les suppôts d'un diable qu'il faut prendre à bras le corps, qu'on peut interpeller [2], mais son esprit continuait de se mouvoir dans les formes, dans les « catégories », auxquelles il était accoutumé. Les gens du peuple assimilaient le Christ, la Vierge, les Saints aux idoles de la veille, consacraient à la Panaghia les grottes de Cybèle et d'Artémis et faisaient de la Grande Mère la Théotokos.

Il ne faut pas juger les hommes de ce temps avec notre mentalité actuelle.

1. Graillot, *Cybèle*, 545 ; Maury, *La magie*, 353.
2. *Acta sanctorum*, *Boll.*, 22 sept., 122.

1

LE CHRIST SOLAIRE

La religion solaire, qui triomphait à la fin du IIIe siècle, devait conserver d'autant plus de prestige aux yeux des nouveaux convertis que Constantin, l'auteur de la paix de l'Église, appartenait à une dynastie d'empereurs fidèles au Soleil, que la Cour pratiquait un cérémonial issu, en partie, de ce culte, que les stoïciens, les néopythagoriciens, les néoplatoniciens professaient la prééminence du Soleil, déclaraient que le νοῦς permet la vision des idées, de l'Être suprême. Les mystiques chrétiens, héritiers de ces croyances, soutiennent que l'esprit peut être illuminé par la clarté de la Sainte-Trinité et connaître Dieu. « Cette plongée dans l'infini, a écrit le Père Festugière [1], devient une plongée dans la nuit, une ignorance infinie. Cette doctrine de l'ignorance infinie, de la nuée divine se retrouve chez tous les mystiques philosophes païens et chrétiens, Platon, les hermétistes, Plotin et son école, Origène [2], Evagrius, Grégoire de Nysse, le Pseudo-Denys. »

Cette nuée d'or, qui déjà dans l'antiquité païenne, est un signe divin, les Pères la trouvaient dans la Bible. Lorsque Dieu se manifeste aux Hébreux, il prend l'aspect d'un feu éblouissant. *L'Exode* est un des livres où les exemples sont les plus nombreux : « Alors le Seigneur apparut à Moïse dans une flamme qui sortait du buisson (III, 3), le Seigneur descend sur le Sinaï parmi les feux (XIX, 18) ; lorsqu'il est présent dans le tabernacle, une nuée s'élève devant l'entrée et les Hébreux adorent le Seigneur qui leur a dit : « Vous ne pourrez voir mon visage, car aucun homme ne me verra sans mourir » (XXXIII, 9, 10, 20). Cette nuée biblique brille toujours dans les *Nombres* (IX, 3), dans les *Rois* (VIII, 12) ; elle emplit le temple de Salomon, lors de sa dédicace : « Alors Salomon dit : le Seigneur a déclaré qu'il habiterait une nuée. » Ezéchiel (VIII, 2) voit Jéhovah comme une figure de feu et Isaïe (IX, 2) déclare « qu'une grande lumière apparut au peuple hébreu, alors qu'il marchait dans les ténèbres et le jour se leva pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre et de la mort ». L'auteur des Psaumes (18-19, 5, 7) s'écrie : « Dieu a placé sa tente dans le soleil ; il est comme un époux qui sort de la chambre nuptiale ; il est fort, plein d'ardeur, il court, comme un géant dans sa carrière ; il part de l'extrémité du ciel et arrive jusqu'à l'autre ». Élie est enlevé dans une nuée sur un char qui est celui du soleil.

L'*Évangile*, en bien des passages, est fidèle à la tradition biblique : lors de la Transfiguration, le Sauveur apparaît à Pierre, Jacques et Jean dans une nuée et la présence de Moïse et d'Élie précise le souvenir des feux d'autrefois (*Matthieu*, XVII) ; c'est dans une nuée que Jésus s'élève vers le ciel (*Actes des Apôtres*, I, 5). C'est encore dans une nuée qu'à la fin des siècles apparaîtra le Fils de l'Homme (*Matthieu*, XXIV, 31) et Jésus dit lui-même à Caïphe : « Vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel (XXVI, 64). L'*Apocalypse* nous présente maintes visions semblables : Jésus vient dans les nuées, tout

1. *L'enfant d'Agrigente*, 142, 144.
2. Sur l'influence pythagoricienne subie par Origène, cf. Rougier, *L'immortalité céleste*, 92.

œil le verra » (XIX, II, 18). Ne sont-ce pas de tels passages des Écritures qui incitaient Juvénal (XIV, 96) à prétendre que les Juifs adoraient les nuées et la divinité du ciel ?

Nil præter nubes et cœli numen adorant.

Les nuées ne s'éteignent point dans la littérature chrétienne : dans une nuée le labarum apparaît à Constantin ; une nuée brille au-dessus de la basilique de Sainte-Hélène à Poitiers, pour annoncer la victoire de Clovis sur les Ariens.

Cette nuée est la lumière, c'est aussi la vérité. Déjà le psaume 42, qu'on chante à la messe, priait Dieu d'envoyer lumière et vérité « Emitte lucem tuam et veritatem ». Dieu, disait le psaume III-IIO, est une lumière au milieu des ombres. Nombreuses sont les prières où se trouvent unies la lumière et la vérité [1]. Saint Jean, qui a subi des influences néoplatoniciennes et qui, au début de son évangile, assimile Jésus et le Logos, ce Logos qui, pour les Pythagoriciens et les Stoïciens, était une émanation du soleil [2], répète à son tour : « La lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière [3] et le Christ déclare : « Je suis la Lumière du Cosmos » (VIII, 12) et cette phrase nous la trouverons inscrite sur le livre que tiendra le Christ dans les absides, sur les coupoles. Nous lisons parfois une paraphrase : au-dessus de la porte royale de Sainte-Sophie, l'église de la Sagesse divine, l'église de cet attribut du Logos [4], une mosaïque représente le Christ assis, tenant un livre où sont inscrits ces mots : « Je suis la paix et la lumière du monde. » D'un côté se dresse saint Michel, la lumière, de l'autre, la Vierge, la paix, et non loin de Sainte-Sophie, s'élève l'église de la Paix, Sainte-Irène. Sur une fresque du XI[e] ou XII[e] siècle, dans la maison des martyrs saint Jean et saint Paul au Mont Cœlius, le livre porte cette inscription : « Lux ego mundi nutu qui cuncta creavi » [5]. La phrase de saint Jean est, par contre, exactement citée à Monreale. On la retrouve au quattrocento : elle figure sur la banderole que tient l'Enfant Jésus dans la Madone de la Via dell'Agnolo par Luca della Robbia (au Bargello, à Florence).

Les écritures contiennent aussi des souvenirs des anciennes cosmologies et de l'astrologie orientales. Lorsque Malachie (IV, 2) annonce le Sauveur, « le soleil de Justice, qui se lèvera pour les Hébreux qui ont une crainte respectueuse de son nom et qui trouveront le salut sous ses ailes », il pense au globe ailé qui représentait le dieu solaire. Lorsque les Mages sont convoqués par Hérode, c'est en fait, pour tirer un horoscope (*Matthieu*, II, 7). Ils sont guidés par l'étoile qui les conduit vers le Christ, cette étoile qui apparaît lors des grands événements. Cette étoile se retrouve dans les hymnes nestoriens, nés en Mésopotamie [6]. Lorsque le Christ expire,

1. Prière de l'évêque Sérapion dans la liturgie alexandrine ; prière dite lors du baptême, après l'exorcisme DUCHESNE, *Origines du culte*, 78, 318.
2. DÖLGER, *Antike und Christentum*, I, 271, a pu écrire : « Sonne und Sonnenstrahl als Gleichnis in der Logostheologie des christlichen Altertum. » Sur le Logos, sceau de Dieu, cf. DÖLGER, *Sphragis*, 1911, 15. Le 16 octobre 1951 le *Monde* publiait une déclaration du légat pontifical d'après lequel Pie XII voit le soleil s'agiter et « lui transmettre des messages muets, mais éloquents ».
3. Déjà Adonis est appelé Lychnos, la lumière. SAINTYVES, *Les grottes*, 182.
4. Les Manichéens placent la δύναμις de Jésus dans le soleil, la σοφία dans la lune. DÖLGER, *Antike und Christentum*, II, 314.
5. P. ALLARD, *La maison des Martyrs saint Jean et saint Paul à Rome*, 1907, 71.
6. DÖLGER, *Sol salutis*, 174, n. 2.

« le soleil, dit Luc (XXIII, 45) fut obscurci » et toute éclipse était considérée dans l'antiquité comme une rupture du cours des astres, comme l'annonce d'une catastrophe. Saint Pierre voit le ciel s'ouvrir et il aperçoit un voile dont les quatre coins s'abaissent vers la terre et qui contient tous les quadrupèdes et les reptiles et les oiseaux [1]. C'est le voile cosmique.

Il semble même que les images de certains cultes orientaux aient inspiré les auteurs : le Christ, dans l'*Apocalypse* (XIX, 11-18) apparaît les yeux flamboyants, la tête couronnée du diadème fulgurant, vêtu d'une tunique couleur de sang sur laquelle était écrit : le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs ; il est monté sur un cheval blanc et Loisy [2] a rappelé que déjà Mithra était représenté sous ces traits, Le nombre 7 qui revient sans cesse dans l'*Apocalypse*, les sept étoiles qui accompagnent le bon Pasteur et qui représentent la voûte céleste [3], les sept planètes, sont souvent invoqués par les sectateurs de Mithra.

Jésus est le Cosmocrator. Saint Matthieu dit qu'il fait lever chaque jour le soleil sur les bons et les méchants ; qu'il fait pleuvoir sur les justes et les injustes (V, 45)et saint Paul, dans l'Épitre aux Philippiens (II, 9, a) que Dieu a donné à Jésus le pouvoir sur les cieux et les enfers ; « c'est toi, écrit encore saint Clément dans sa lettre, à la fin du I[er] siècle, c'est toi qui par tes œuvres a manifesté l'immortelle harmonie du monde » [4]. Jésus règle les saisons [5] ; il est le moteur de l'univers [6].

Juifs, Grecs, Asiates, Romains, convertis au christianisme continuent d'employer les expressions, les images dont, païens, ils avaient accoutumé de se servir. Les premiers mots même du *Pater* « Notre Père qui êtes aux cieux » est l'exacte traduction du Divus Pater [7]. Certaines inscriptions chrétiennes utilisent des termes païens : sur le tombeau de l'enfant Theodosius on lit : « que le Christ, le grand roi de l'Olympe, donne la paix à son corps » [8].

Lorsque la religion solaire se fut développée en Orient et en Occident aux II[e] et III[e] siècles, l'assimilation se fit plus étroite encore. Il importait de montrer aux sectateurs d'Hélios que le vrai Dieu possédait toute la puissance accordée à cette idole. Les *Évangiles* contenaient des passages qui pouvaient être invoqués : « Le soleil levant nous a visités d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, pour désigner nos pas dans la voie de la paix ». On reprit à Malachie l'expression « sol justitiæ », mais on emprunta aussi au Mithriacisme celle de « sol salutis » [9], de « sol invictus ». Ces métaphores cachaient l'intention, consciente ou inconsciente, d'établir un syncrétisme qui facilitât les conversions aux fidèles de la religion solaire.

Le Christ, soleil qui se lève à l'Est, descend à l'Ouest dans le royaume des morts, comme Rê, comme Mithra, et l'on rencontre chez les Pères la double appellation du Christ soleil levant [10], ἀνατολή ou Ἥλιος ἀνατολῆς, et du Christ soleil des morts. Le Christ est appelé aussi le Très Haut

1. *Actes des Apôtres*, X, 11.
2. *Mystères païens*, 220.
3. CABROL, I, 3006.
4. DUCHESNE, *Origines...*, 62.
5. Prière eucharistique du rite oriental, *ibid.*, 63.
6. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, IV, 31.
7. BOISSIER, *Rev. des deux Mondes*, 1[er] juillet 1886, 56.
8. *C. I. L.*, XII, 3750, inscription de la Gaule.
9. Voir sur ce sujet les ouvrages de DÖLGER, *Sol salutis*, *Sol justitiæ*.
10. DÖLGER, *Sol salutis*, 148.

ὕψιστος [1]. Saint Paul montre Jésus assis au plus haut du ciel à la droite de la souveraine Majesté [2]; Dieu réside ἐν ὑψίστοις, ἐν ὑψηλοῖς et les fidèles chantent le *Gloria in excelsis Deo* [3]. Les Pythagoriciens nommaient déjà le dieu unique ὁ ὕψιστος θεός et les sphères célestes, ὁ ὑψίστος κύκλος; et Cumont a montré l'origine chaldéenne de ce terme, qu'on retrouve dans la Bible, et qui, dans l'antiquité caractérise Zeus, Attis ou Sabazios, que les Romains traduisaient par summus et superantissimus [4]. On se rappelle que Zeus trônait aussi ἐν ὑψίστοις, au-dessus du soleil, et que Mithra ou Shamash étaient les intercesseurs, les médiateurs entre le Très Haut et la création. Constantin, dans la lettre où il invite le clergé d'Afrique à suspendre ses persécutions contre les donatistes, emploie encore, parmi d'autres termes strictement chrétiens, l'expression Deus summus [5] et à la même époque se développa l'hérésie des hypsistaires.

Certains nouveaux convertis pouvaient prendre à la lettre ces comparaisons et appeler aussi le Christ, roi des astres, soleil étoilé; ils faisaient graver sur leurs tombeaux des inscriptions où ils demandaient, comme leurs ancêtres païens, à vivre dans les étoiles : « vivit et astra tenet... qui gaudet in astris... nunc super astra manet... in pace astra pete... spiritus astra petit, etc... [6]».

Beaucoup de chrétiens demeuraient fidèles aux superstitions astrologiques, malgré la méfiance des Pères et la condamnation de saint Augustin [7]. Grégoire-le-Grand lui-même reprend la vieille conception apparue en Grèce avant le Ve siècle et soutient que les étoiles sont les âmes des morts vertueux [8]. Pour l'évêque Théodore de Mopsueste, ce sont les anges qui meuvent le soleil, la lune, les étoiles et des théologiens font des douze anges de l'Eden les signes du Zodiaque, des sept archanges les sept planètes, qui se trouvent devant le trône, dans l'Empyrée [9].

On peut même se demander si certains symboles n'auraient pas pris chez des fidèles habitués aux spéculations astrologiques, chez des disciples convertis des « mathematici » un sens différent de celui qu'on leur accordait généralement. Le poisson signifie Jésus, parce que le mot Ἰχθύς est formé des premières lettres de Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ, Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur [10], mais le poisson, en certains Zodiaques, est un décan et est appelé le visage du soleil, ὄψις τοῦ Ἡλίου; il est chez les Égyptiens le premier des décans, le Seigneur, le roi [11]. De même dans les listes grecques des décans, on rencontre le bélier, κριός et l'on sait la fréquence du

1. ὕψωμα signifiait en astronomie l'ascension de l'astre; cf. Boll, *Sphaera*, 5, à propos du manuscrit attribué à Teukros le Babylonien et qui serait du 1er siècle de notre ère, et Bouché-Leclercq, *Divination*, I, 235.
2. *Hebr.*, I, 3.
3. Prière avant la fraction du pain, d'après les *Constitutions des Apôtres*, cf. Duchesne, *Origines du culte*, 64, 170, 546.
4. Delatte, *Vie de Pythagore*, 214; Cumont, *Les religions orientales*, 3e édition, 99, et *Archiv für Religionswiss.*, VI, 1909, 323.
5. Piganiol, *Constantin*, 140.
6. Wilpert, *Mosaiken*, I, 54; Cabrol, I, 3006.
7. « Mathematicorum fallaces divinationes et impia deliramenta », *Confessions*, VII, 9.
8. *Moralia*, XVII, 18, cf. Gundel, *Sterne*, 122.
9. Gundel, *Sterne*, 100.
10. Dölger, Ἰχθύς, *Das Fischsymbol in frühchristl. Zeit*, 1920, a étudié les diverses origines : le symbole du poisson dans les religions orientales; les prêtres-poissons de Mésopotamie, le poisson d'Atargatis (cf. Dussaud, *Religion des Hittites*, 395), le poisson symbole du Logos, symbole du baptême. Dölger a montré comment l'expression Θεοῦ Υἱος avait été une forme d'opposition au culte impérial.
11. Sur toutes ces croyances astrologiques, cf. Gundel, *Dekane*, 31, 40, 57, 58, 61 et Boll, *Sphaera*, 473.

criophore dans les catacombes et sur les sarcophages [1]. L'α et l'ω représentaient aussi les décans égyptiens. Parmi ces décans figurent souvent les noms des archanges. Les Juifs déclaraient Michaël, leur protecteur, le chef des milices célestes, qui se tient avec Gabriel, Ariel et Raphaël devant le visage du Seigneur. Or, les textes grecs et latins appellent le décan πρόσωπον, facies [2]. Saint Michel terrasse le dragon, parce que les décans s'opposent, se neutralisent. Il sera représenté comme l'était Horus tuant le crocodile, par exemple sur un bas-relief de Baouît conservé au Musée du Louvre. L'art chrétien, qui a placé le Christ parmi les signes du Zodiaque, n'aurait-il pas conservé des traditions encore vives chez les Orientaux convertis ?

Les Pères de l'Église ont réagi contre ces survivances païennes, qui se manifestent chez les Priscillianistes et les Gnostiques, mais la répétition de leurs efforts montre la puissance des vieux préjugés. En Gaule, Héliognosti ou Deinvictiaci prétendent combiner l'héliolatrie et le christianisme [3] et leur hérésie n'était pas extirpée au VIIe siècle [4]. Hermès Trismégiste n'avait-il pas affirmé que le Christ devait être adoré comme le Soleil, après le Dieu tout puissant ? Saint Cyrille de Jérusalem en 348, puis saint Augustin reprochèrent à des fidèles de croire que le Christ était le soleil : « Non, disaient-ils, il est le créateur du soleil » [5]. Saint Léon (440-461) proteste contre la coutume encore répandue chez des chrétiens d'adorer le soleil levant jusque sur les marches de la basilique de Saint-Pierre.

***

La liturgie et l'iconographie portent témoignage de l'influence exercée par ces croyances.

Au moment où se constitue ce qu'on a appelé l'art triomphal de l'Église, où se forme la liturgie, apparaissent toute une série d'oraisons, de préfaces, insérées dans le rituel de la messe, se crée la cantilène romaine, le chant grégorien [6]. Ces modifications s'accomplissent alors que le Christ est assimilé au Soleil.

Les Chrétiens avaient rompu dès l'époque apostolique avec la tradition juive du Sabbat [7] et adopté le Dimanche pour leurs réunions ecclésiastiques, parce que, disaient-ils, Dieu avait créé la lumière, le soleil, un Dimanche, que Jésus était ressuscité un Dimanche, était monté au ciel un Dimanche et paraîtrait dans le ciel, pour juger les hommes un Dimanche [8]. Le Dimanche était depuis l'invention de la semaine planétaire par les Chaldéens le jour du Soleil et vers 320 Constantin ordonna de sanctifier « le jour vénérable du soleil ».

La naissance du Christ, célébrée en Orient le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, qui est le jour

1. Le type du criophore existait en Mésopotamie, dès la première dynastie de Babylone, et il s'est maintenu dans cet art (Contenau, II, 848; III, 1138). Le moschophore existait aussi dans l'art grec (cf. Picard, *Manuel*, I, pl. VIII).
2. Gundel, *Sterne*, 93.
3. Cumont, *Mithra*, I, 492, 5.
4. Saint Éloi combattra encore leurs doctrines (homélie, dans sa vie par saint Ouen) Barthélemy, *Vie de saint Éloi*, 1847, 169.
5. Saint Cyrille, *Cat.*, XI, 21; Saint Augustin, Tract., XXXIV, *in Joannem*, 2, *P. L.*, XXV, 1652.
6. Batiffol, *La messe*.
7. Duchesne, *Origines*, 24.
8. Dölger, *Sol. salutis*, 177; Nissen, *Orientation*, 395.

de l'Adoration des Mages, l'anniversaire du Baptême et des noces de Cana, c'est-à-dire de trois théophanies, fut, à partir du IVe siècle, peut-être même du IIIe, reportée au 25 décembre « dies natalis solis » [1], jour où le soleil semble renaître, où depuis Aurélien étaient donnés les jeux solaires au Circus Maximus, image du soleil, où les disciples de Mithra célébraient la naissance de leur dieu dans une grotte. Trois messes furent célébrées durant la nuit de Noël et l'une d'elles s'appelait la messe de l'Aurore, du lever du soleil, ἀνατολή. Il se peut qu'à l'origine cette messe ait été une station en l'honneur de sainte Anastasie [2], mais le choix même était peut-être le résultat d'une volonté symbolique, ἀνάστασις signifiant la résurrection du Seigneur, comme ἀνατολή, celle du soleil [3].

Ces rapprochements furent faits dès cette époque par des adversaires du christianisme, qui prétendaient identifier le Christ et le soleil ; saint Jean Chrysostome y répondit dans son homélie *De solstitiis et æquinoctiis* ; « On nomme ce jour aussi fête de l'Invictus, certes, mais, qui est aussi invincible que Notre-Seigneur qui a vaincu la mort ? Si l'on dit que c'est la fête du Soleil, n'est-il pas aussi le soleil de la justice, comme l'a dit le prophète Malachie ? » [4].

Le feu symbolisait l'ardeur du soleil : une lampe brûlait toujours dans la Maison dorée et les Empereurs étaient précédés par les porteurs du feu céleste, emblème iranien de la perpétuité du pouvoir [5]. Les Juifs avaient placé un chandelier dans le tabernacle, et Salomon, dans le Temple, dix chandeliers d'or et le chandelier à sept branches, sans doute image des planètes. Le ciborium à son tour comporte une lampe ou des cierges [6]. L'autel est éclairé lui aussi par des cierges : on en compte trois sur la mosaïque de la basilique de Tabarca. Prudence compare Dieu à la lumière qui éclaire la nuit, à l'éclat des cierges et saint Augustin écrit [7] : « quid est autem sapientia nisi lumen spirituale et incommutabile... Lumen ego Pater, lumen Filius, lumen Spiritus Sanctus, sicut autem non tria lumina, sed unum lumen ». Léon VI interdit de chanter la messe sans lumière et un *ordo romanus* de 1254 fixera à sept le nombre de cierges, sans doute en souvenir de l'Apocalypse. Pour la symétrie, au XVe siècle, on réduira ce nombre à six, mais l'obligation des sept cierges sera maintenue pour les messes pontificales [8]. Dans le

1. D'après USENER, *Weihnachtsfest*, en 354 ; Mgr DUCHESNE (*Bull. critique*, XI, 1890, 41) place la date d'institution de la fête de Noël entre 243 et 336. Dès 242-243, dans le traité du Pseudo-Cyprien sur le comput pascal, le Christ est dit né le jour où l'on fêtait le sol invictus (cf. CUMONT, *Mithra*, I, 335 et les observations d'Usener dans la seconde édition de son livre). DUCHESNE, *Origines du culte*, 278, croit que la date du 25 décembre fut obtenue en calculant celle de la conception. On aurait fixé celle-ci en tenant compte de la date de la mort du Christ, le 25 mars ; le Christ, en sa perfection, devait avoir vécu un nombre complet d'années, donc aurait été conçu le 25 mars. Le même calcul avait été fait par les fidèles de Cybèle. Comme les Hilaries de la Magna Mater étaient célébrées le 25 mars, neuf mois avant le natalis invicti, ils en avaient inféré que Mithra était le fils de la Grande Mère (CUMONT, *op. cit.*, I, 161, n. 10). Le 25 mars était d'ailleurs une date solaire, celle de l'équinoxe et nous verrons l'importance de cette date pour l'orientation des églises. La fête de Noël fut introduite à Antioche vers 375, à Alexandrie vers 430 (DUCHESNE, *op. cit.*, 271, 272) cf. aussi KELLNER, *Heortologie*, 1911, 95.

2. DUCHESNE, *op. cit.*, 280.

3. Les trois messes de Noël prirent ensuite un autre sens : la première célébrait la naissance éternelle ou hypercosmique de Jésus, la seconde sa naissance spirituelle dans l'âme de chaque fidèle, la troisième la naissance corporelle du Logos (SAINTYVES, *Les Grottes*, 197).

4. USENER, *op. cit.*, 348.

5. CUMONT, *Religions orientales*, 214.

6. Cf. *supra*, p. 138.

7. *De trinitate*, VII, 3, 6 ; *P. L.*, XLII, col. 939.

8. BATIFFOL, *La messe*, 83.

rite lyonnais jusqu'au XIXe siècle se dressera devant l'autel de la cathédrale Saint-Jean un grand chandelier à sept lumières [1].

La fête des Luminaires fut célébrée dès le IVe siècle. Commentant les paroles du vieillard Siméon : « mes yeux voient le salut de la lumière qui se révéla aux nations », saint Cyrille d'Alexandrie exhortait les fidèles à fêter « brillamment avec des lampes brillantes le mystère de ce jour » et le pseudo-Cyrille disait : « offrons ces cierges à la lumière véritable qu'est le Christ [2]. Cette fête de l'Ypapanti fut célébrée solennellement à Byzance. Le jour de la Chandeleur les Chrétiens formaient une procession et tenaient un cierge à la main. N'était-ce pas le jour où la Vierge avait présenté au temple Jésus, lumière du monde ? [3].

***

L'iconographie n'est pas moins instructive.

Le christianisme se présenta d'abord comme un judaïsme réformé [4] ; aussi emprunta-t-il ses images symboliques à la Bible ; certaines d'entre elles, Jonas sauvé de la baleine, les Hébreux sauvés de la fournaise, Suzanne sauvée des deux vieillards, Daniel sauvé des lions étaient, comme Le Blant l'a montré, l'illustration d'une prière funéraire, prise au rituel juif [5]. Les représentations allégoriques du Christ sont aussi parfois imitées de thèmes antiques [6], Orphée, Criophore, Christ docteur, qu'on pourrait appeler le μουσικὸς θεός. Quelques thèmes nés à cette époque survivront mais se modifieront sous l'influence des idées nouvelles. Tel est le cas, par exemple, du motif de l'agneau : apparu dans les catacombes, il est encore présent après le IVe siècle sur les mosaïques, les coupoles (fig. 110), les absides [7] ; vers lui se dirigent les brebis qui viennent de Jérusalem et de Bethléem, de l'ancienne et de la nouvelle Église [8] ; il apparaît sur le mont du Paradis, d'où s'écoulent les quatre fleuves, symboles des évangélistes, et qui a la forme de l'omphalos, mais le Concile de 693 prohibera cette allégorie, car « le Tout-Puissant, c'est le Christ ». Et pourtant on pourrait en citer encore de nombreux exemples au cours des siècles.

1. DOM DENYS BUENNER, *L'ancienne liturgie romaine, Le rit Lyonnais*, p. 143.

2. *P. G.*, XXXIII, 120. Une fête des lampes ardentes existait en Égypte ; il s'agissait de permettre à Isis de retrouver les restes d'Osiris ; HÉRODOTE, II, 62.

3. BATIFFOL, *Études de liturgie*, 199-213. Le symbolisme du cierge put d'ailleurs être différent à Jérusalem ; le feu nouveau était à Pâques le symbole de la résurrection ; le cierge pascal paraît inconnu à Rome, mais connu en Haute Italie, en Gaule, en Espagne, puis au VIIIe siècle dans la Basse Italie. Il répond à la même idée (DUCHESNE, *Origines*, 263). Les cierges des funérailles et des tombeaux ont même sens. A Byzance, un édifice appelé les Lychni contenait des lampes et un chandelier à sept branches que les Empereurs allumaient avant d'adorer la croix ; ÉBERSOLT, *Le grand palais de Constantinople*, 33.

4. DOM. H LECLERCQ, *Manuel d'arch. chrétienne*, 166. LOISY a même prétendu démontrer que les *Actes des Apôtres* dans leur rédaction actuelle avaient été modifiés à la fin du Ier siècle pour montrer que l'église chrétienne représentait le judaïsme authentique.

5. DUCHESNE, *op. cit.*, 63.

6. Sur les emprunts à l'Antiquité, cf. PIPER, *Mythologie der Christlichen Kunst*, 1847-1852 et Ed. HATCH, *The influence of greeks ideas and usages upon the Christian Churchs*. Londres, 1890.

7. Ve siècle : mosaïques du baptistère du Latran ; VIe, l'agneau porté par quatre anges à Saint-Vital de Ravenne ; cath. de Parenzo ; VIIIe, Sainte-Marie antique à Rome ; IXe, Sainte-Praxède à Rome. Sur le symbolisme de l'agneau, cf. LECLERCQ, dans *Cabrol*, I, 877.

8. Ce thème paraît à Sainte-Constance (mosaïque détruite au XVIIe siècle), puis aux Ve et VIe s., à Saint-Apollinaire in classe à Ravenne, au VIe, aux Saints-Cosme et Damien, à l'Oratoire de Sainte-Félicité à Rome, au VIIIe, à Sainte-Marie Antique ; au IXe, à Sainte-Cécile, Sainte-Praxède, Saint-Marc, Saint-Martin aux Monts à Rome.

L'iconographie rare d'abord dans les provinces, plus abondante à Rome, change de caractère aux Ve et VIe siècles. Les conceptions que nous avons exposées en sont la cause et les thèmes adoptés vont préciser le caractère de l'abside et de la coupole.

Les théophanies vont être représentées et l'abside et la coupole, ces deux images du ciel, vont servir de cadre à ces apparitions. A la fin du Ve siècle le pseudo-Denys professait qu'on ne

Fig. 110. — Ravenne. Saint-Vital. Mosaïque du Chœur. Photo Alinari.

peut nommer Dieu, mais que l'on « doit célébrer ses œuvres en s'inspirant de ses apparitions merveilleuses, qui, dans les temples ou ailleurs ont éclairé nos initiateurs ou les prophètes » [1].

Les épiphanies n'étaient pas inconnues de l'antiquité classique, mais les dieux asiatiques se manifestaient plus volontiers que les dieux helléniques et ils recevaient plus souvent l'épithète d'ἐπιφάνιος [2]. La Bible offrait de nombreux exemples. Isaïe ouvrait le ciel aux fidèles :

1. Millet, dans A. Michel, I, 186.
2. Ch. Picard, *Éphèse*, 362.

« Je vis le Seigneur (Adonaï, c'est-à-dire le maître, le cosmocrator) assis sur un trône haut et élevé et les pans de sa robe emplissaient le temple. Des séraphins se tenaient devant lui ; ils avaient chacun six ailes ; de deux ils se couvraient la face, de deux se couvraient les pieds, de deux ils volaient et ils criaient l'un à l'autre et disaient : saint, saint, saint est Yaveh des armées, toute la terre est pleine de sa gloire » (VI, 1-4). Le « sanctus » introduit dans la messe [1], prouve

Fig. 111. — La vision de l'Apocalypse. Rome. Saint-Paul-hors-les-Murs. Arc triomphal.

l'importance accordée à cette vision. Peut-être cette insertion fut-elle facilitée par le syncrétisme alors en honneur : des dieux antiques, Attis, Esculape, Minerve, Saturne, Mithra étaient également honorés du titre de Sanctus, Sanctissimus.

« Le ciel est mon trône, dit Yaveh, dans un autre passage d'Isaïe (LXVI, 1) et la terre est l'escabeau de mes pieds. » Les apparitions célestes se renouvellent chez Ézéchiel (X, 1 et suiv.) « Et je vis et voici que sur le firmament qui est au-dessus de la tête des Chérubins, il y avait comme une pierre de saphir, quelque chose paraissant un trône apparut au-dessus d'eux. » Les Chérubins entourent ce trône monté sur quatre roues. Cette vision écrite durant la captivité

1. Batiffol, *La messe*, 203.

de Babylone attribue à Dieu le trône des souverains mésopotamiens, que conservèrent les Sassanides et qui figure sur un plat de l'Ermitage ; les chérubins sont les êtres fantastiques de l'Assyrie. Daniel (VII, 4) unit les visions mosaïques et celles d'Ézéchiel et enflamme le trône et les roues. Ce char solaire est celui sur lequel Élie est monté au ciel (Les Rois, IV, II, 11). La vision d'Ézéchiel évoquée dans les textes [1] est représentée par les peintres de Baouit, par les miniaturistes [2].

Les visions apocalyptiques ne sont pas très différentes. Le trône est toujours dressé dans le ciel (II, 2-8) et « celui qui était assis était semblable à une pierre de jaspe et de sardoine et il

Fig. 112. — Ravenne. Saint-Apollinaire in classe. Abside. Mosaïque. Photo Alinari.

y avait autour du trône un arc-en-ciel, qui ressemblait à une émeraude ». Ce trône est entouré de vingt-quatre autres où étaient assis vingt-quatre vieillards, vêtus de robes blanches et coiffés de couronnes d'or. Il sortait du trône des éclairs, des tonnerres, des voix. Sept lampes ardentes brûlaient davant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu. Autour du trône, comme les chérubins d'Ézéchiel sont groupés le lion, le taureau, l'aigle, l'homme, tous munis de six ailes et les vieillards disaient : « Vous êtes digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance et c'est vous qui avez créé toute choses ». C'est à Dieu pantocrator que

1. Dans la *traditio legis christianæ* du baptême, dans la prière d'oblation de Serapion (liturgie d'Alexandrie), dans l'hymne appelé Keroubicon, dans la liturgie de Constantinople, dans le Gloria en grec (Constitution des Apôtres), où Dieu est appelé ὁ καθήμενος ἐπὶ τῶν χερουβιμ (Duchesne, *Origines*, 78, 80, 176, 320).
2. Miniature de l'Évangile syriaque de Rabula à Florence, 586 (Rabula aurait copié un modèle grec) ; manuscrit du Cosmas Indicopleustes du Vatican (VI[e] siècle) ; Homélie de Grégoire de Nazianze à la Bibliothèque Nationale (VI[e] siècle).

s'adresse ce nouveau Sanctus et Dieu trône sur l'arc-en-ciel [1], apparaît sur les ciboria [2] dans les fresques, les mosaïques qui reproduisent souvent, en tous ses détails, cette vision johannique. Comme l'a montré F. Van der Meer [3], Byzance, jusqu'à l'époque des Paléologues, s'est montrée fort réservée à l'égard de ce thème apocalyptique, qu'accueillirent, au contraire, la Cappadoce, l'Égypte copte et surtout l'Afrique et Rome. On le rencontre pour la première fois

Fig. 113. — Baouit. L'Ascension, fresque d'après Cledat.

semble-t-il, dès le V[e] siècle sur l'arc triomphal de Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome (fig. 111). Cent ans plus tard, vers 540, voici de nouveau les vingt-quatre vieillards à l'église des Saints-Cosme et Damien, au Forum, sur une mosaïque détruite de Sainte-Praxède [4]. Le trône et le symbole des Évangélistes [5] existent en 432-440 à Sainte-Marie Majeure, au V[e] ou VI[e] siècle au couvent blanc de Sohag et à Baouit, en Égypte, et ce motif survivra en maints évangéliaires, comme celui de Lothaire (à la Bibliothèque Nationale), puis dans les mosaïques byzantines et les fresques et sculptures romanes.

A ces visions s'apparentent d'autres théophanies moins nettement décrites dans les textes.

1. Les arcs soutenant la coupole d'Édesse, d'après une description, étaient ornés d'arcs-en-ciel (V[e] siècle) Grabar, *Cahiers archéologiques*, II, 1947.
2. Un des plus vieux exemples est le ciborium du Latran donné par Constantin (*Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, 172, 191).
3. *Majestas Domini, théophanies de l'Apocalypse dans l'art chrétien. Studi d'Antichità Cristiana pubblicati per cura del Pontif. istit. di archeol. crist.*, XII, 1938.
4. On ne saurait donner ici une liste de toutes les œuvres qui représentent cette vision ; pour l'Italie voir l'index iconographique de Van Marle, *Italian Schools of painting*, t. VI. Pour la France les ouvrages de M. E. Mâle.
5. Les symboles des évangélistes existaient au IV[e] siècle à Sainte-Pudentienne, au V[e] au Baptistère de Naples, à Saint-Paul-hors-les-Murs, vers 500 sur une mosaïque détruite de San-Prisco, près Capoue ; au VI[e] à Saint-Vital de Ravenne, Sainte-Radegonde de Poitiers.

Il était naturel que dans la basilique du Sinaï fût représenté le Seigneur qui donne la loi à Moïse. La Transfiguration apparaît dès le temps de Justinien, peut-être auparavant. A Saint-Apollinaire in classe à Ravenne, le Christ est remplacé par la croix (fig. 112), mais le Pantocrator se manifeste au-dessus de l'abside. A la même époque la Transfiguration existait sur une

Fig. 114. — Évangéliaire syriaque de Florence. L'Ascension.

mosaïque disparue de l'ancienne cathédrale de Naples, sur une mosaïque du Mont Sinaï. Elle paraît au temps de Léon III (795-816), sur la mosaïque de l'église des Saints-Nérée et Achillée à Rome. Elle symbolisait, d'après saint Jérôme, le séjour éternel du chrétien dans la maison de Dieu [1].

L'Ascension est aussi représentée à Baouit (*fig.* 113), sur les ampoules de Monza, ce qui indique son existence à Jérusalem, sur un ivoire de Munich, sur la porte de Sainte-Sabine à Rome et elle se combine, dans l'Évangile de Rabula à Florence, avec la vision d'Ézéchiel (fig. 114).

1. Grabar, *Martyrium*, II, 195.

***

Les artistes, pour représenter ces théophanies, ces visions empruntent souvent des détails à l'iconographie solaire.

Le Christ n'est plus l'éphèbe grec imberbe. Il porte les longs cheveux et la barbe. On a souvent attribué cette transformation à l'influence syrienne ; n'est-elle pas due aussi à l'influence des

Fig. 115. — Sarcophage de Junius Bassus. Rome. Crypte de Saint-Pierre.

modèles divins de l'Antiquité ? Le Christ est représenté en Zeus, il tient le globe d'une main et il bénit de l'autre, imitant le geste d'Hélios [1]. Il est le Cosmocrator, le Pantocrator. Déjà les Constitutions des Apôtres l'appellent κύριε, βασιλεῦ ἐπουράνιε, θεέ, πάτερ, παντοκράτωρ [2]. Il

1. S. v. *Sol.*, *D. A.*, 1383, fig. 6498.
2. Duchesne, *Origines*, 176.

Fig. 116. — Rome. Saint-Laurent-hors-les-Murs. Arc triomphal.

Fig. 117. — Ravenne. Saint-Vital. Abside. Mosaïque. Photo Alinari.

réside, comme Jupiter, dans l'éther. De même qu'en 337 Constantin défunt fut lors des cérémonies funéraires représenté sur des peintures au-dessus de la voûte céleste [1], en 359 sur le sarcophage de Junius Bassus, préfet de la Ville, conservé dans la crypte de Saint-Pierre, le Christ trône sur cette voûte que soutient le Dieu Uranus [2]. Uranus sous le voile céleste porte le trône (fig. 115) comme les ennemis vaincus soutiennent celui du Roi de Perse à Persépolis (v[e] siècle

Fig. 118. — Parenzo (Italie). — Abside. Mosaïque. Coll. des Hautes Etudes.

av. J.-C.) [3]. Ce symbole signifie que le trône du Christ est dans le ciel (*Psaume* XI, 4 ; 103, 19) et que le Sauveur règne sur le ciel comme sur la terre (Matthieu, 28, 18).

A la même époque voici le Christ sur le globe du monde dans l'une des niches de Sainte-Cons-

1. Eusèbe, *Vie de Const.*, IV, 69 ; *P. G.*, XX, 1224.

2. Sur des sarcophages de Brescia et d'Alger, le Christ pose les pieds sur la tête d'Uranus, comme sur un escabeau, ainsi que le faisaient les souverains orientaux sur le corps des vaincus, dans les bas-reliefs.

3. Cf. Saint Paul, *Heb.*, I, 13 et X, 13 « asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied ».

tance [1], puis au baptistère de Naples et en beaucoup d'édifices [2] (fig. 116, 117, 118). Le thème survivra durant tout le moyen âge [3].

Le soleil radié apparaît encore sous son aspect traditionnel en bien des monuments chrétiens. Il brille au-dessus de saint Pierre qui pêche les âmes, sur le sarcophage de la Gayolle ; il dirige son char au-dessus des bergers sur une mosaïque de S. Aquilino à Naples [4] ; il illumine les Nativités [5], les baptêmes du Christ [6].

C'est de Jésus qu'émanent maintenant les rayons du soleil. Cette splendeur, l'Église la chante [7] et les artistes essayent de la représenter sur les vases peints [8], sur les mosaïques [9]. Ces rayons, sur une mosaïque byzantine du Louvre, unissent le Christ à Moïse, à Élie et aux trois apôtres de la Transfiguration. Ce miracle avait eu pour préfigure l'apparition de Dieu à Moïse sur le Sinaï et la mosaïque de la basilique, bâtie sur ce mont sacré, nous montre pour la première fois, comme l'a remarqué Grabar [10], cette nuée lumineuse. L'aura, qui enveloppe Jésus, a parfois pour bordure l'arc-en-ciel, qui, dans la Bible, fut un témoignage de l'alliance accordée à Noé. Jésus sera maintes fois assis sur cet arc en ciel lui-même [11] (fig. 119). La mandorle lumineuse, qui existe dès le Ve et VIe siècle en Égypte, à Esneh, Assouan, au Couvent blanc, qui se répand dans tout le bassin méditerranéen, ne cessera plus d'indiquer le rayonnement solaire de Jésus, que souligne, en certains monuments, la présence du Zodiaque.

L'aura peut être un cercle, souvenir du bouclier solaire. Dans un bas-relief conservé à l'église de Quintanilla de las Viñas, à Burgos [12], le soleil apparaît au centre du « clipeus », que portent deux génies ailés. Les « imagines clipeatæ », enlevées par des Victoires, étaient très fréquentes sur les sarcophages païens ; elles symbolisaient l'ascension de l'âme vers les sphères célestes, son triomphe sur la mort ; elles devinrent pour les Empereurs une image d'apothéose. Le Christ remplace le soleil et les anges se substituent aux Victoires. Si la chapelle de saint Zénon, à l'église de Sainte-Praxède, où le Pantocrator occupe le centre de la coupole et les anges les pendentifs (fig. 120), fournit l'exemple le plus célèbre de l'adaptation de ce thème à la coupole, il n'est ni le premier ni le seul. Un siècle auparavant Paul Ier avait fait représenter le même sujet sur la façade de l'Oratoire de Sainte-Marie, situé devant l'atrium de la basilique Vaticane. Il est probable que les médaillons qui apparaissent dans les basiliques, dès le IVe ou le Ve siècle, étaient une imitation de ces « imagines clipeatæ ».

1. Piganiol, *Cahiers archéologiques*, I, 1945, interprète différemment certaines de ces reproductions. Il estime qu'à la cathédrale de Sion à Tripoli (XIIe s.) le Christ siège comme Dionysos sur l'omphalos. Il se peut qu'ici comme en bien d'autres cas, se soit produite une contamination entre le cercle du monde et l'omphalos, centre du monde. Sur ce thème, cf. Piper, *Mythologie der Christ. Kunst.*, II, 65.
2. Abside de Saint-Vital de Ravenne, vers 578-590, sur l'arc triomphal de Saint-Laurent-hors-les-Murs ; au VIIIe siècle Adrien Ier fait exécuter à l'abside de Saint-Théodore, près le Palatin la mosaïque du Saint-Sauveur. Sur l'arc de Parenzo, le Christ est assis sur le globe du monde parmi les Apôtres.
3. Wilpert, *Mosaiken*, I, 265. Wilpert rappelle que, dans le Virgile du Vatican, les bergers étaient déjà dominés par le soleil.
4. Par exemple avant 1126, à l'abside de Saint-Clément de Tahull en Espagne, où Jésus, dans la mandorle entre l'α et l'ω de la vision, est assis sur la sphère céleste parmi les symboles des évangélistes.
5. Psautier Barberini ; Triptyque Mazolini, à Pérouse, etc...
6. Millet, *Iconographie de l'Évangile*, 172 et suiv.
7. « Gaudeat se tantis tellus irradiata fulgoribus et æterni regis splendore » Duchesne, *Origines*, 557.
8. Garrucci, *Pitture Vetri*, pl. 1713.
9. Arc triomphal de Saint-Paul-hors-les-Murs, 540.
10. *Martyrium*, II, 191.
11. Coupole de Sainte-Sophie de Salonique ; une des coupoles de Saint-Marc de Venise semble la reproduire. Sainte-Sophie de Constantinople, après le tremblement de terre de 976.
12. Lozoya, *Historia del arte hispanica*, I, 191.

L'aura peut être symbolisée par le cercle des séraphins, chérubins, trônes, dominations, puissances, principautés, archanges, anges, qui, selon saint Denis l'Aréopagite, forment autour

Fig. 119. — Salonique. Sainte-Sophie. Coupole. Mosaïque. Photo Le Tourneau.

du Seigneur autant de cercles, dont la lumière augmente à son contact [1]. Des néoplatoniciens ne parlent-ils pas des sphères célestes qui s'incurvent autour de Dieu [2] ?

Le cercle solaire, depuis les temps chaldéens, était parfois ailé. Les « imagines clipeatæ » sont entourées de petites têtes d'anges également ailées, qui leur donnent le même aspect, ces figures reproduisent celles des Vents [3], dont la Bible faisait les envoyés de Javeh [4]. Les faces joufflues de ces petits psychopompes peupleront les scènes célestes jusqu'au XIXe siècle.

Parfois l'arc-en-ciel ou la bordure de la mandorle sont remplacées par une couronne de fleurs, mais regardons bien les espèces, elles symbolisent les quatre saisons, c'est-à-dire le cours du

1. E. Mâle, II, 8.
2. Dietrich Mahnke, *Unendliche Sphäre*, 64.
3. Cumont, *Symbolisme funéraire*, 143, 172, 173.
4. *Psaume*, 104-103, 3.

temps qui régit le soleil, le Cosmocrator [1] (fig. 121) et les Saisons sont dites les sœurs d'Eiréné, la paix.

Le cercle, la couronne disparaissent et la représentation se fait plus réaliste : le Christ se manifeste dans les nuages [2] que les Psaumes (104, 103, 2) comparent au vêtement de Dieu.

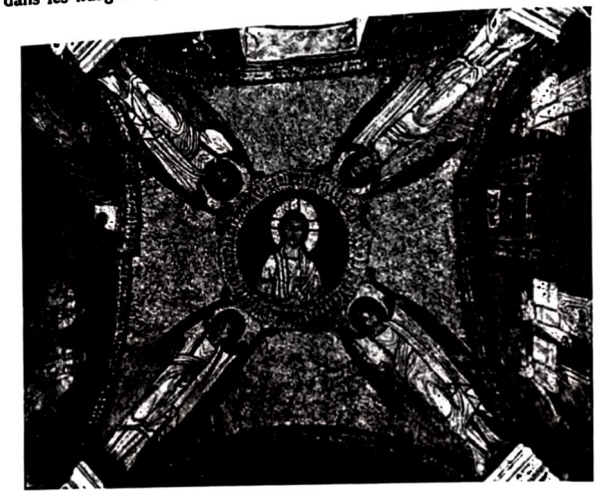


Fig. 120. — Rome. Chapelle Saint-Zénon à Sainte-Praxède.

Jésus porte donc le manteau des divinités célestes, scintillant d'or [3], constellé [4], qui couvre aussi la Vierge [5] et même saint Paul, car l'apôtre fut ravi jusqu'au troisième ciel [6].

Le Christ, comme le soleil, est vainqueur des animaux maléfiques, des démons chthoniens. Il écrase l'aspic et le basilic [7] (fig. 122), sans doute parce que le psaume 91-90, 13, a dit « vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic ; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon », mais aussi

1. Cette couronne entoure parfois des saints ; elle manifeste la puissance divine. Dans la première moitié du Ve siècle, à Saint-Ambroise de Milan, à la chapelle Saint-Victor en 461-468, à la chapelle Saint-Jean-l'Évangéliste du Latran à Rome (Wilpert, *Mosaiken*, pl. 83, 86). Les saisons décorent le pavement d'une église de Tyr (au Louvre), comme elle avaient ornés bien des pavements à l'époque païenne.
2. Cf. *infra*, p. 211.
3. Mosaïque de Sainte-Pudentienne (fin du IVe siècle), des Saints-Cosme et Damien, vers 530.
4. Eisler, *Weltenmantel*, I, 86.
5. Eisler a rappelé qu'au mont Éryx, en Sicile, l'image de la Vierge est cachée par sept voiles qu'on enlève le 15 août. Ces sept voiles couvraient aussi Isis.
6. II, *Cor.*, XII, 2.
7. Chapelle archiépiscopale de Ravenne. Wilpert, *Mosaiken*, pl. 89 ; cf. Tertullien, *Adversus Valentinianos*, II, 3.

parce que Apollon tua le Python, Hercule-Melkart l'Hydre de Lerne et le Lion de Némée, Persée le dragon, Horus le crocodile typhonien [1].

Le Christ est flanqué du soleil et de la lune [2], qui, tels l'α et l'ω, signifient l'éternité et qui existaient sur les cylindres chaldéens, les koudourrous, les effigies des décans syriens, sur les

Fig. 121. — Milan. Église Saint-Ambroise. Mosaïque.

bas-reliefs mithriaques, sur les représentations d'Isis et Sérapis, de Jupiter Dolichenus, de Jupiter Héliopolitain, sur les effigies impériales à partir de Vespasien et de Titus. Il se peut, d'ailleurs, comme nous avons essayé de le montrer jadis [3], que le jour où ils apparurent dans les crucifixions, ces astres n'aient pas seulement signifié l'éternité, mais aient aussi joué le rôle de psychopompes.

1. Bas-relief de Baouit au Louvre, annonçant les images de saint Georges et de saint Michel, cf. Boreux, *Bull. des Musées de France*, oct. 1929, 208.
2. Ivoire Barberini ; fronton copte de la collection Nurrit Boutros Gali bey, au Caire.
3. *R. A.*, 1921. Dans une note (*R. H. R.*, 133-134, 1948, 40), M. Deonna a écrit que nous faisions dater ce thème des crucifixions chrétiennes. Il suffit de lire notre article pour constater que pendant dix pages nous étudions les origines antiques. On souhaiterait que les citations de cet érudit fussent toujours aussi exactes et impartiales qu'elles sont nombreuses. Avant nous M. Chauvet dans sa brochure, *Sol et Luna* avait indiqué le sens d'éternité, dont E. Drioton a montré l'existence en Égypte (*Bull. de la Soc. d'archéol. copte*, 1944, X, 71).

Les oiseaux du soleil accompagnent le Christ. Le phénix [1], est, au dire de Lactance, d'Eusèbe [2] l'image du Sauveur ressuscité, comme il était dans l'antiquité celle de l'astre renaissant. Il apparaît perché sur la croix ou sur une branche en plusieurs sarcophages et sur les mosaïques. Le Christ le désigne parmi les nuées aux saints Cosme et Damien vers 530. Les artistes chrétiens suivaient les descriptions et les images anciennes. Il suffit de lire dans les *Métamorphoses* (XV, 392-407), les discours qu'Ovide prête à Pythagore pour découvrir les analogies : le Phénix

Fig. 122. — Ravenne. Chapelle archiépiscopale.

ressuscite ; il demeure au plus haut des palmes ; mort il est étendu sur une couche de plantes odorantes et transporté au temple d'Hypérion, père du Soleil. On devine les rapprochements que pouvaient suggérer de tels vers.

L'aigle solaire est le symbole de saint Jean, parce que l'Évangéliste, comme lui, nous élève au ciel, peut-être aussi parce que le Logos, la raison, est pour les néoplatoniciens une émanation du soleil. Le coq, qui chante à l'aurore, chasse les démons de la nuit et annonce l'apparition de l'astre, avait déjà, chez les Mazdéens, une signification sacrée, chez les Grecs une vertu purificatrice [3]. Il marque la fin des Vigiles et le début des Matines, d'après la pèlerine Æthéria ; il combat dans les mosaïques d'Aquilée, vers 315, la tortue infernale. Le paon, fréquent dans les mosaïques chrétiennes et déjà présent dans les païennes ou hermétiques, comme celle de

1. Roscher, *Lexicon*, III, 345.
2. *Vita Const.*, IV, 72.
3. Ch. Picard, *Manuel*, III, 335.

Lambridi [1], où il boit au canthare, est un symbole, fort décoratif, à la fois du soleil et de l'éternité. On connaît le beau paon du Vatican qui provient du tombeau d'Hadrien. Le scarabée chez les Égyptiens était consacré au soleil, dont sa boule était l'image ; il représenta le Christ [2].

L'étoile qui, dans les monnaies domine la tête des Empereurs [3], brille au-dessus du Christ au cimetière de Priscilla, figure naturellement dans les adorations des Mages, comme celle de Sainte-Marie-Majeure (432-441), surmonte dans un sarcophage de Manosque le chef des apôtres et peut alors être une allusion aux douze constellations zodiacales que le soleil parcourt chaque année [4]. Les vieux sigles astraux sont même conservés : l'étoile à huit branches est dessinée sur les voûtes d'arête à Kiev, dont les retombées, comme à Sainte-Sophie de Constantinople, rappellent les puissances célestes [5].

Dieu le Père n'est pas représenté durant les premiers siècles de l'art chrétien, car le prophète l'a dit, nul ne peut voir sa face sans mourir, mais il est évoqué lui aussi par un souvenir solaire. La main céleste sort des nues ou du cercle et se tend aussi bien vers l'Empereur Constantin qui monte au ciel sur un quadrige [6] que vers les apôtres et les saints. Ce motif était fort ancien : Contenau [7] en a montré l'origine. Du disque solaire égyptien, à l'époque d'El-Amarna, se détachent des rayons que terminent des mains offrant au Roi, sur l'obélisque brisé du British Museum, l'arc divin. Chez les Hittites le soleil devient un triangle d'où tombent des sortes de bandelettes — et ce triangle que nous retrouvons dans les cultes héliaques [8], existe aussi dans l'art chrétien — tandis qu'en Assyrie, du disque solaire sortent deux mains.

La Vierge participe à ces splendeurs astrales. Les païens ne manquaient pas d'insister sur les comparaisons établies entre Marie et les vieilles divinités ; ils l'assimilaient aux déesses-mères, à Isis, la Virgo cœlestis, portant le petit Horus [9]. Dans la description donnée par Teukros le Babylonien, au Ier siècle après J.-C., Isis est dite ἐν ἀετῷ, soit qu'elle ait pris place dans un temple hypètre, qui recevait les rayons de Rê, le soleil [10], soit que la statue fut dressée « sub divo ». Isis était représentée comme la Vierge du Zodiaque et figurait assise sur le trône et nourrissant l'enfant. Abou ma' sar, au IXe siècle, citant un texte de Teukros, déclare que beaucoup de peuples nomment Jésus l'enfant que tient cette vierge mère et note l'étoile qui apparaît au-dessus de sa tête. Ibn Wahsiya répète cette affirmation et le byzantin Kamateros, dans son traité sur le cercle du Zodiaque, se contente de remarquer que la Vierge astrale nourrit un enfant et siège sur un trône. Le culte de la Vierge se développe surtout après le Concile tenu à Éphèse, en 431, sur cette terre où avaient régné la Grande Mère et Artémis ; les Pères lui décernèrent le titre, non pas de mère du Christ, comme le voulait Nestorius, mais de Mère de Dieu et la placèrent au ciel auprès de son fils. Dès 432 Sixte III élevait Sainte-Marie-Majeure et en France,

1. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, 248.
2. Dölger, *Antike und Christentum*, II, 230.
3. Grabar, *l'Empereur byzantin*, 227.
4. Leblant, *Sarcophages de la Gaule*, 142 et pl. 2.
5. Millet, dans A. Michel, *Hist. de l'art*, I, 192.
6. Brehier-Batiffol, *Survivances du culte impérial*, 42.
7. I, 217, fig. 132 ; II, 952 ; III, 1460.
8. Gauckler, *Mélanges d'arch. et d'hist.*, XXIX, 1909, 258, sur les autels et les candélabres triangulaires.
9. Reitzenstein, *Zwei Religiongeschichtliche Fragen*, 130.
10. Boll, *Sphaera*, 18, 27, 261, 417, 513. Une monnaie représente Isis sous un baldaquin dont le fronton est orné du Soleil ailé.

au VI^e siècle, sans doute après la domination des Wisigoths ariens, les mosaïques de la Daurade à Toulouse racontèrent les épisodes de sa vie [1].

Cette assimilation du Christ au Soleil, ces survivances des vieux cultes expliquent le nombre des scènes célestes qui décorent les conques des absides ou la demi-sphère de la coupole.

2

LE CHRIST ROI ET JUGE

L'influence de l'iconographie impériale et du rituel des cérémonies romaines et byzantines se combine avec celle de l'iconographie solaire et aboutit à des thèmes analogues, puisque les empereurs étaient eux-mêmes considérés comme les représentants du Soleil [2]. Eusèbe, qui, dans sa *Vie de Constantin*, écrit un de ces panégyriques que les Pères de l'Église prononçaient à la fête du saint, n'hésite pas à appliquer au souverain des épithètes, comme celle de « divinus », qui surprennent sous la plume d'un évêque, mais que nous font comprendre les survivances du culte impérial. Par contre, il utilise dans ses œuvres apologétiques des termes empruntés au répertoire monarchique. Dieu est un « empereur céleste » ; il répète, après Isaïe, que les arcs du ciel lui servent de trône et la terre d'escabeau (fig. 123) ; les armées célestes montent la garde autour de lui ; les puissances célestes sont ses gardes du corps, ses « doryphores », ses porteurs de lances ; elles le reconnaissent pour leur « despote », leur maître, leur roi [3]. Eusèbe emploie les expressions en usage depuis l'époque hellénistique pour les souverains orientaux. Saint Augustin appelle le Christ « fidei imperator clementissimus » [4].

Les honneurs impériaux sont accordés au Christ, dont les successeurs de Constantin reconnaissent maintenant la royauté. Il porte le nimbe. Le nimbe rond était celui d'Osiris, il signifiait en Égypte que le défunt se transformait en Osiris [5]. Il entourait la tête d'Éos, sur un miroir de Vulci, qui montre l'Aurore enlevant Céphale [6]. Le nimbe apparaissait sur les monnaies derrière la tête des empereurs ; il était devenu quasi habituel chez les Antonins, avait reparu sous Constantin, il figure au III^e siècle derrière les quatre divinités de Palmyre sur un bas-relief de Horus (Bruxelles), mais il était encore inconnu de l'iconographie chrétienne [7] ; il ne doit pas être confondu avec le grand nimbe, entourant le corps tout entier, qui existe déjà dans les catacombes et qui représente la nuée céleste, la lumière [8]. L'auréole devint l'apanage du Christ,

1. E. Mâle, *Mélanges Picard*, 682. La Daurade d'après R. Rey, *Annales du Midi*, 1949, daterait du V^e siècle et rappellerait par son plan l'octogone du tombeau de la Vierge à Jérusalem, édifié vers 450.
2. Cette influence de la Cour sur l'iconographie a déjà été signalée par Mgr Wilpert, *Mosaiken*, I, 57, par Brehier et Batiffol, *Les survivances du culte impérial romain*, 1920, p. 155, par Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*, 1936.
3. *Paneg.*, I, 196-197, éd. Heckel, cité par Ebersolt, *le grand palais de Constantinople*, 2.
4. *Epist.*, CXVIII, 32 ; *P. L.*, t. 33, vol. 448.
5. M. W. de Grüneisen, *Mém. présentés à l'Acad. des Insc.*, t. XII, 2^e partie, 719, a montré l'origine du nimbe rectangulaire et ses transformations.
6. Reproduit dans Ducati, *Arte classica*, 274.
7. Brehier-Batiffol, *op. cit.*, 39.
8. Chapelle des Sacrements A^2, Wilpert, *Mosaiken*, I, 97.

de la Vierge, puis des saints. On dota même les vivants glorieux d'un nimbe carré, qui, absent de l'art grec, fut employé en Occident du V^e au XIII^e siècle [1].

Le globe, symbole de la puissance céleste, que les empereurs tenaient comme Zeus, est bientôt placé dans les mains de Jésus, de Marie, des anges, des saints [2]. Le Christ est vêtu du costume impérial, tout comme les ecclésiastiques portent les ornements des fonctionnaires de la Cour [3]. Il est entouré d'anges qui portent la lance des doryphores impériaux, accompagné de ses apôtres, des saints qui constituent sa cour céleste [4].

Fig. 123.
Le College Sacre. Ivoire du Musée de Dijon.

L'autel n'est plus considéré seulement comme le tombeau du Christ, mais comme le monument de sa souveraineté. L'autel impérial comportait une table sur laquelle était placée l'image du souverain, cachée par un voile et encadrée de cierges allumés. On lui offrait des sacrifices, on lui faisait des prières [5]. L'assimilation de l'autel impérial et de l'autel chrétien nous apparaît nettement en plusieurs cas : lorsque Constance II (337-350) voulut réconcilier les donatistes et les catholiques, il envoya en Afrique Paulus et Macarius. On annonça que ces deux personnages assisteraient à la fête eucharistique ; les fidèles placèrent alors sur l'autel l'image de l'Empereur et l'on y célébra la messe [6].

L'autel est aussi le trône du Christ, il occupe l'emplacement du trône impérial qui se dressait, par exemple, sur le βῆμα du Chrysotriclinos, dont la conque était ornée d'une image du Christ [7]. La Cour se tenait en demi-cercle derrière le trône, dans l'hémicycle, comme le clergé derrière l'autel. Les rideaux qu'on tirait pour découvrir à certains moments de l'audience le souverain dieu, nous les avons vus suspendus autour de l'autel ou même devant l'abside tout entière [8]. Les rideaux sont fermés au moment de la Consécration prononcée à voix basse, dans le mystère [9]. Dans la

1. Wilpert, *Mosaiken*, I, 107.
2. Schachter, *Der Globus*, 105.
3. Brehier-Batiffol, *op. cit.*, 53 ; Wilpert, *Mosaiken*, I, 75 ; J. Braun, *Die liturgische Gewandung... Verwendung und Symbolik*, Freiburg im B., 1907.
4. Sur le rôle des doryphores à la Cour impériale, cf. Ebersolt, *op. cit.*, 28.
5. Dölger, *Antike und Christentum*, II, 174. On obligeait ceux qui étaient accusés d'être chrétiens d'offrir à l'image de l'Empereur de l'encens et du vin ; Pline le Jeune, *Lettres*, X, 97.
6. Dölger, *Antike und Christentum, ibid.*, d'après Optatus de Milève, III, 12.
7. Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople*, 80, 81.
8. Cf. l'image du ciborium de la mosaïque absidale de Sainte-Marie Majeure à Rome. Cette habitude existait encore au XII^e siècle : Tétraévangile syriaque du British Museum (Millet, *Iconographie de l'Évangile*, 518).
9. Batiffol, *La messe*, 209 et suiv.

liturgie byzantine, le voile est replié après le *Credo* : on attendait pour l'ouvrir que les catéchumènes fussent sortis. Les mystères ne devaient être célébrés que devant les initiés [1]. En Orient, l'iconostase remplaça plus tard les rideaux, mais conserva les mêmes fonctions. Les rideaux qu'on voit sur l'ivoire du musée de Dijon représentant le Christ parmi les Apôtres (v[e] siècle) évoquent ces rites (fig. 123). On figura également les rideaux de chaque côté de

Fig. 124 — Rome. Sainte-Agnès. Abside. Mosaïque. Photo Anderson.

certains personnages : on note leur présence de part et d'autre des défunts [2]. Symbolisent-ils l'entrée du Paradis, comme l'ont voulu certains auteurs [3] ? Il est exact qu'ils cachent l'entrée des sanctuaires [4]. Peut-être sont-ils devenus simplement une marque d'honneur. Lorsque les rideaux étaient tirés et que l'Empereur se manifestait, les assistants se prosternaient, comme les fidèles pendant l'élévation. Les uns et les autres se tenaient en orants, les mains levées, répétant un geste que connaissaient déjà les contemporains de Goudéa [5].

Les lampes, qui brûlaient au-dessus de l'Empereur et qui figurent encore dans la Bible de Charles le Chauve, où l'on voit le souverain recevant le livre de la main du comte Vivien et des moines de Marmoutier, étaient suspendues, nous l'avons dit, au-dessus de l'autel [6].

La Vierge, elle aussi, figure en souveraine à Sainte-Marie-Majeure (432-440), à la chapelle de Saint-Laurent du Volturne (826-843) : elle porte la couronne et le manteau impérial. Des saintes

1. Duchesne, *Origines*, 87.
2. Sarcophage de Tarragone, reproduit dans Lozoya, *Historia del arte hispanica*, I, 176.
3. P. Allard, *La maison des martyrs saint Jean et saint Paul au Mont Celius*, 59.
4. Voir *supra*, p. 138. On voit encore ces rideaux sur des monuments postérieurs. Ex. représentation symbolique de l'église de Sardes dans le manuscrit du Beato de Gerone. Lozoya, *op. cit.*, I, 323.
5. Contenau, II, 755.
6. Cf. *supra*, p. 139, 182.

même, comme Agnès, reçurent en Occident cette parure royale, emblème de leur grandeur [1] (fig. 124).

***

Comme l'empereur, comme le souverain sassanide juge, [illegible], sous la coupole étoilée, le Christ, à la fin des jours, apparaîtra au Levant, pour prononcer le jugement dernier. Le trône est préparé, c'est celui de l'hétimasie [2] (fig. 125, 126). Il rappelle à la fois le trône du Soleil

Fig. 125. — Ravenne. Baptistère des Ariens. Coupole.
(Le trône est à la partie supérieure de la gravure.)

1. Rome, Sainte-Agnès, VIII[e] siècle.
2. Vers 432-440, Sainte-Marie Majeure ; v[e] siècle, Baptistères des Ariens et des Orthodoxes à Ravenne ; VI[e] siècle, mosaïque des Saints-Cosme et Damien à Rome ; IX[e] s., Saint-Zénon à Sainte-Praxède à Rome. Wilpert, *Mosaiken*, pl. 70, 72, 101, 115.

qui se dressait dans le temple de la déesse syrienne à Hiérapolis et qui était vide, parce qu'il était indécent, au dire de Lucien, de représenter le dieu [1], le trône vide de la Grande Mère, où se trouve déposée une étoffe [2] et aussi le trône impérial, garni du manteau de pourpre et parfois de la couronne, insignes de la souveraineté devant lequel, à la Magnaure, on devait s'incliner [3].

Le Jugement dernier fut d'abord décrit par les auteurs : dès le IVe siècle, Éphrem le Syrien imagine l'événement terrible, mais c'est seulement entre le VIIe et le IXe siècle [4] que cette scène fut représentée dans le cadre cosmique que lui avait préparé le célèbre manuscrit de Cosmas.

FIG. 126. — Le trône avec saint Pierre et saint Paul.
Rome. Chapelle de Saint-Zénon à Sainte-Praxède. Mosaïque.

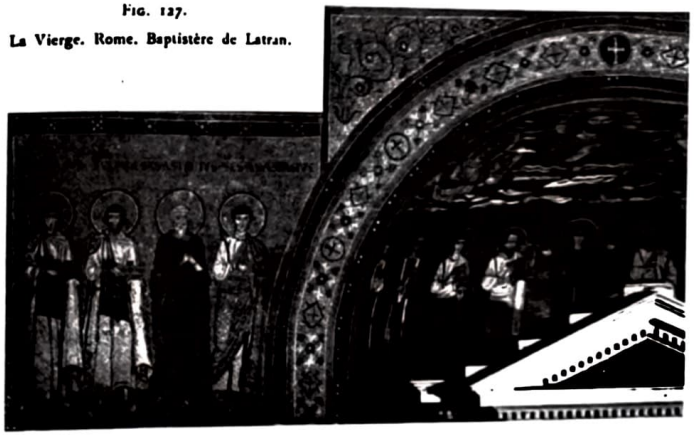
Les théologiens des premiers siècles de l'ère chrétienne discutèrent pour savoir si l'âme des justes serait jugée aussitôt après la mort ou seulement à la fin du monde, que l'on croyait prochaine. Tertullien, fidèle aux vieilles idées populaires, croyait que le mort demeurait en sa tombe et attendait la résurrection finale. Le ciel n'est ouvert pour personne tant que la terre subsiste. Seuls les martyrs ont la prérogative d'accéder sans délai au Paradis [5]. Saint Jean dans l'*Apocalypse*, Perpétue dans sa vision, n'ont pas aperçu près du trône de Dieu d'autres âmes que celles des martyrs [6]. Origène pense à peu près comme Tertullien.

1. RÉVILLE, *Religions à Rome*, 72.
2. GRAILLOT, *Cybèle*, 326.
3. ÉBERSOLT, *Le grand palais de Constantinople*, 69.
4. MILLET dans A. MICHEL, *Hist. de l'art*, I, 185.
5. Les textes ont été réunis par JACOBSEN, *Les mânes*, I, 159, III, 308.
6. TERTULLIEN, *De anima*, 55 ; *P. L.*, II, 745.

Aux IIIe et IVe siècles les conceptions de Tertullien étaient encore partagées par des évêques, comme le prouve le canon du Concile d'Elvire, qui interdit de troubler dans les cimetières l'âme des morts par la lueur des lampes ardentes ; cependant les inscriptions chrétiennes prouvent le progrès de la croyance au jugement immédiat. Les païens se flattaient alors de parvenir à la béatitude du monde sidéral ; les chrétiens seraient-ils demeurés seuls dans l'attente d'un séjour meilleur ? « Les justes brilleront, comme le soleil dans le royaume de leur Père », avait écrit saint Matthieu [1].

L'âme comparait alors devant le tribunal céleste qui est composé de la Trinité, de la Vierge, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs. Paulin de Nole emploie une

FIG. 127.
La Vierge. Rome. Baptistère de Latran.



expression caractéristique, qui montre l'assimilation constante du monde divin et de la cour impériale ; il appelle cette assemblée de juges le sénat céleste [2]. Saint Cyprien [3] y adjoint les confesseurs.

Lors du jugement, la Vierge, accueillie par son fils qui la bénit [4] (fig. 127), les martyrs, les saints joueront, selon les Pères Cappadociens, selon saint Basile [5], le rôle d'intercesseurs. La Vierge, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux, est aussi entourée par les anges et ce thème ne cessera d'être traité par les artistes jusqu'à Cimabue et Duccio [6] (fig. 128).

1. XIII, 63.
2. JACOBSEN, *op. cit.*, III, 308.
3. *De mortalitate*, 26.
4. Oratoire du baptistère du Latran vers 640 ; oratoire élevé vers 705 à Saint-Pierre par Jean VII ; Santa Maria della Navicella, 817-824.
5. DELAHAYE, *Origines du culte des Martyrs*, 133.
6. Santa Maria in Domnica, IXe siècle, où la Vierge trônante est entourée d'anges dont les auréoles brillent sur fond d'or. Ce triomphe de la Vierge est, en général, postérieur à la proclamation de la Theotokos.

Comment les artistes imaginèrent-ils ce divin séjour ? Dès que l'Église triomphe, le thème est constitué. A Saint-Pierre de Rome on voyait le Christ trônant entre saint Pierre et saint Paul, princes des apôtres. Quatre fleuves symbolisent les quatre évangiles et dans leur onde viennent s'abreuver les cerfs, tandis que les brebis accourent de Bethléem et de Jérusalem. Ces quatre fleuves, les brebis se retrouvent à Sainte-Constance, où le Christ donne la loi à saint Pierre et saint Paul, les cerfs au tombeau de Galla Placidia. Tous ces motifs sont groupés à la fin du

Fig. 128. — Rome. Santa Maria in Dominica.

IVe siècle à Sainte-Pudentienne, où le Christ trône parmi les apôtres dans la Jérusalem céleste, entre l'église des Circoncis et celle des Gentils, où la frise des brebis a été supprimée au XVIe siècle. C'est là une conception quasi dogmatique et symbolique du Paradis.

Ce Paradis est ailleurs le séjour idyllique et pastoral, les Champs-Élysées qu'imaginaient les anciens Grecs ; il est le παράδεισος, le beau jardin pareil à celui des rois de Perse et de Babylone. Dans la liturgie alexandrine les vivants demandent au Seigneur de rassembler les morts « dans un lieu de verdure, près des eaux de repos, dans le paradis de joie ». Les artistes des catacombes suivirent les termes de cette prière. Dans ce paradis, dont les mosaïstes conserveront

certains éléments, se dressent souvent des palmiers [1], non seulement parce que cet arbre est fréquent en Orient, parce qu'il était l'arbre sacré du Soleil, d'Apollon et figurait dans une pièce au Pythion de Délos [2], mais parce que son nom grec permet une série de jeux de mots symboliques : palmier se dit en grec φοῖνιξ, comme le phénix, emblème de la résurrection, qui figure à la coupole étoilée du baptistère de Naples avec des paons et des colombes, et aussi comme la pourpre, attribut du pouvoir. Les palmiers soutiennent le cercle central à la coupole de Santa Matrona à San Prisco [3], séparent les martyrs qui défilent à Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne. La signification est très nette à Sainte-Cécile de Rome (817-824), et à Sainte-Praxède où le

Fig. 129. — Rome. Sainte-Constance. Mosaïque.

Christ, que flanquent de chaque côté trois saints, est entouré de palmiers et dominé par la main céleste (fig. 135, 140). Le palmier est quelquefois remplacé par le cyprès sur les mosaïques : les cyprès toujours verts étaient, nous l'avons vu, un des arbres habituels des bois sacrés ; à Sainte-Sophie de Constantinople des lampadaires en forme de cyprès, où brillaient d'innombrables lumières avaient même signification symbolique.

Sous les pieds des bienheureux des fleurs sont écloses et nous nous rappelons les mosaïques hellénistiques et surtout les tapis persans, tout ornés de fils d'or et d'argent, où les fleurs étaient rehaussées de perles et de pierreries multicolores [4]. Faut-il voir dans les rinceaux, dans les pampres de vigne, dans les guirlandes qui ornent les voûtes de Sainte-Constance (fig. 129),

1. Le palmier en Égypte était consacré à Thot, la lune. Sainte-Fare-Garnot, *La vie religieuse dans l'ancienne Égypte*, 44.
2. R. Vallois, *L'arch. hell. à Délos*, 33.
3. Wilpert, *Mosaiken*, pl. 75.
4. Description du tapis de Ctésiphon (637) dans Mâle, *La fin du paganisme*, 183.

du baptistère du Latran (fig. 130) et de tant d'autres édifices [1] autre chose qu'un motif décoratif ? Ces rinceaux étaient fréquents sur les frises des temples, sur les sarcophages païens [2] ; la vigne était en Mésopotamie le symbole de la fécondité divine [3] ; elle paraissait sur tous les monuments consacrés à Dionysos, à Bacchus [4]. Ces thèmes prirent dans le christianisme un sens très net : la vigne est la vraie vigne qui fournit le vin de la communion [5] et les fêtes de la

Fig. 130. — Rinceaux. Rome. Oratoire de Latran.

vendange se trouvent sanctifiées. A Constantinople ces fêtes étaient célébrées officiellement et le patriarche bénissait les fruits [6]. Les pampres décorent les colonnes de l'abside et du ciborium qui encadre l'autel, où le vin est transformé en sang [7].

Devons-nous même, avec Strygowski [8], qui insistait sur les origines iraniennes, voir en ces images une preuve de l'esprit mazdéen ? Ces rinceaux, ces décors floraux seraient une manifestation du Hvarenah, de la puissante bienfaisance de Dieu, parfois symbolisée par l'arbre de

1. Les exemples sont innombrables. On en trouve en Égypte à Bagawat, à Baouit, à Rome, à Sainte-Marie Majeure, au baptistère du Latran, à Ravenne, à Saint-Vital, Galla Placidia, au baptistère des Orthodoxes, à Constantinople, à Salonique, etc..., etc...
2. Mosaïque de Vénus Anadyomène à Timgad.
3. Contenau, IV, 1849. Sur la déesse Geshtin-an-na dont le nom signifie vin du ciel ; cf. Dhorme, *Religions de Babylone*, 124.
4. Triomphe de Bacchus à El Djem (Musée du Bardo à Tunis), à Sousse (Benoit, *L'Afrique méditerranéenne*, fig. 118, 120).
5. Cumont, *Religions orientales*, 34, 80.
6. Ébersolt, *Mélanges d'archéologie*, 85.
7. Oratoire de Jean VII (705-707) à Saint-Pierre.
8. *Origin of christian church art.*

vie. Sans doute les représentations des « Paradis » jouissaient d'une grande vogue dès l'époque hellénistique dans le monde alexandrin, puis à Rome [1] et elles ont pu servir de modèles aux artistes chrétiens. Choricius décrit les grenadiers, les pommiers parmi lesquels, à l'église de Saint-Serge de Gaza, voletaient des oiseaux [2]. Parfois même des chasses étaient représentées en des sanctuaires tout comme dans les palais sassanides. Ces scènes qu'on voyait par exemple

Fig. 131. — Casaranello. Coupole.

au v[e] siècle à la basilique de Djemila, qui indignaient saint Nil, reparurent à l'époque iconoclastique à Byzance : Constantin V fit remplacer par un verger et une volière le cycle évangélique qui figurait à l'église des Blachernes. Que ces traditions aient exercé une influence, rien de plus certain, mais ces motifs devenus souvent un simple décor dans l'art alexandrin prennent alors un sens mystique.

Le paradis persan devient le paradis céleste. A côté des représentations quasi-réalistes, empruntées au églogues, existent des schématisations, qui plaisaient déjà aux Orientaux. La preuve de

1. Grimal, *Les jardins romains*, 1943.
2. Millet, dans A. Michel, *Hist. de l'art*, I, 174, 188.

ce symbolisme est facile à administrer : à El-Bagawat, dès l'époque constantinienne, une chapelle comporte ces rinceaux ; les oiseaux picorent, mais sainte Thècla, la protomartyre est présente et le martyrium de Jérusalem, promesse de résurrection y figure. Dans l'abside de Sainte-Marie-Majeure, refaite par Torriti en 1296, mais qui conserva les éléments anciens, les rinceaux entourent les saints. Sur la coupole de Santa Matrona à San Prisco [1], les rinceaux,

Fig. 132. — Rome. Saint-Clément. Mosaïque de l'Abside.

où des oiseaux grapillent des raisins, sont encadrés par les palmiers qui, occupant les pendentifs, entourent le cercle céleste et affirment le symbole. A Sainte-Constance, la vendange est faite. Le Christ lui aussi cueille les fruits et les porte au Paradis. Dans les tombeaux, les baptistères, ces vignes sont la promesse de la récompense céleste. Sur la voûte du chœur de Saint-Vital à Ravenne, les rinceaux, toujours hantés par les oiseaux, sont séparés par des anges qui, debout sur le globe, soutiennent au centre l'agneau ; à Casanarello (VI[e] siècle) (fig. 131) [2] ils

1. Wilpert, *Mosaiken*, pl. 75.
2. *Ibid.*, pl. 108.

entourent le firmament, où brille la croix. Des feuillages garnissent même la bordure de l'orbe céleste [1] et évoquent à la fois les couronnes saisonnières, dont nous avons dit le sens, et les rinceaux paradisiaques. Ces fleurs, ces palmiers, ces cyprès toujours verts, sont là pour abriter les béatitudes des justes.

Dans toutes ces images le Christ est parfois remplacé par la Croix. On lit dans les *Actes de Jean* (XII, 2-8) dus à des Gnostiques, que Jésus crucifié apparut dans une caverne à Jean et

Fig. 133. — La coupole étoilée. Ravenne. Mausolée de Galla Placidia.

que la voix de Dieu s'éleva pour dire à l'apôtre : « J'appellerai cette croix la lumière, tantôt l'intelligence (νοῦς), tantôt le verbe (λόγος), tantôt Jésus, tantôt le Christ... tantôt la Résurrection, d'autre fois le Fils, d'autres fois le Père, d'autres fois l'Esprit, la Vie, la Vérité, la Foi ». La croix représente tous ces symboles. Son culte se développe surtout lorsque Lactance et Eusèbe répandirent la version du « cœleste signum » apparu à Constantin, avant sa victoire sur Maxence, et quand l'Empereur eut dressé à Jérusalem la croix gemmée. Au palais de Daphné, Constantin fit représenter sur la voûte cette croix étincelante, sous laquelle son corps vêtu de pourpre fut exposé après sa mort [2]. Cette croix gemmée apparaît à Rome sur l'abside de Sainte-Pudentienne à la fin du siècle ; elle brille dans le ciel, parmi les étoiles, soit que les artistes aient

1. Wilpert, *Mosaiken*, 117, 118. Abside de Saint-Clément vers 1125. Bartoccini, *Félix Ravenna*, fig. 10.
2. Ebersolt, *op. cit.*, 49.

voulu illustrer le récit d'Eusèbe d'après qui Constantin vit la croix dans le soleil, soit qu'ils aient évoqué le miracle survenu en 351 à Jérusalem, où les habitants aperçurent, planant sur le Golgotha, une croix lumineuse [1]. Aussi cette croix est-elle entourée, comme le Christ, d'une mandorle que portent parfois les anges [2]. A Sainte-Marie-Majeure, la Croix pose sur le trône céleste et nous rappelle que, le 3 août, au grand Palais de Constantinople, on plaçait la croix sur le trône du Chrysotriclinos [3]. En certaines images, à l'intersection des deux bras est figuré le buste du Christ et nous sommes en présence d'un symbole de la Transfiguration [4]. La croix est parfois assimilée à l'arbre de vie [5] et l'on sait que le Hom se dressait dans le paradis iranien.

Fig. 134.
Rome. Abside des Saints-Cosme et Damien.

Fig. 135.
Rome Sainte-Cécile. Abside.

Elle sort des rinceaux paradisiaques à l'abside de Saint-Clément à Rome (fig. 132). En divers monuments le chrisme est formé par la croix dont le bras vertical comporte une anse pour dessiner un P. Nous sommes en présence d'un symbole numérique. La lettre grec ΙΧ désigne le nombre cent. Or, si l'on additionne les valeurs représentées par les diverses lettres du mot ΙΧΘΥΣ, le salut, on obtient 2 + 70 + 8 + 9 + 10 + 1 = 100. La croix est l'emblème du sol salutis [6]. Cette « isopsephie », d'origine pythagoricienne, nous montre le sens mystique que les contemporains attribuaient aux signes. Si l'on excepte Sainte-Pudentienne, la majorité des monuments où la croix apparaît est byzantine et l'on se souvient qu'à l'époque iconoclaste les artistes se contentèrent de peindre dans les églises cet emblème de la vie chrétienne.

1. Coupole de Sainte-Sophie de Constantinople ; Baouit ; Galla Placidia et abside de Saint-Apollinaire in classe à Ravenne ; Sainte-Irène de Constantiople ; Sainte-Sophie de Salonique.
2. Oratoire de Sainte-Croix au baptistère du Latran (461-468) ; croix dans la mandorle aux couvents de Sohag (entre 1070 et 1124) ; Monneret de Villard, *Les couvents près de Sohag*.
3. Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople*, 81, n. 1.
4. Abside de Saint-Apollinaire in classe à Ravenne.
5. Cf. *supra*, p. 125.
6. Dölger, *Sol Salutis*, 74.

***

Tous ces motifs représentés dans les absides, sur les coupoles sont des thèmes célestes. Aussi ont-ils pour fond le firmament, qui est représenté de manières diverses.

Nous retrouvons la voûte étoilée qui, après avoir figuré sur les tombeaux antiques, s'étend sur les catacombes [1], sur les sanctuaires [2] (fig. 133). Les nuages entourent la croix à Sainte-Puden-

Fig. 136. — Rome. Ancienne basilique de Saint-Pierre. L'abside.

tienne à la fin du IVe siècle, le Christ à l'abside des Saints-Cosme et Damien (526-530) (fig. 134) ; ils dominent la tête du Sauveur à Saint-Vital de Ravenne (547), son buste au baptistère du Latran (642-649), servent de fond à Sainte-Cécile de Rome (817-824) (fig. 135), exactement comme ce fond étoilé apparaît derrière Jupiter trônant et portant le globe du monde sur des manuscrits de l'*Énéide* [3].

Ces motifs avaient l'inconvénient d'éparpiller l'attention, de papilloter derrière les personnages, de nuire à l'unité décorative. Aussi les artistes ont-ils recouru aux vieux symboles du ciel ; les Grecs et les Romains l'avaient représenté par un cercle et avaient même parfois, comme au Panthéon, ménagé un oculus au sommet de la coupole, pour permettre aux rayons du soleil, à l'éther de pénétrer dans l'édifice, ou l'avaient remplacé par un « scutum », un bouclier, emblème

1. Wilpert, *Mosaiken*, I, 93.
2. Abside de la basilique du Latran ; tombeau de Galla Placidia à Ravenne, baptistère de Naples, San Prisco, Saint-Vital de Ravenne ; Casanarello (VIe siècle), Saint-Silvestre de Rome (847-855).
3. Codex romanus (Bibl. Nat. Lat., n° 3867), reproduit dans Ducati, *Arte classica*, 898. Ce manuscrit du VIe siècle reproduit peut-être un manuscrit du IVe.

du Soleil. Le cercle céleste est une expression familière de la littérature hermétique, qui florit du IIe au IVe siècle [1].

Les artistes décrivent ce cercle à la partie supérieure de la coupole ou le résument par un demi-cercle à la clef de l'abside. Sur l'arc de triomphe de Sainte-Marie-Majeure il est peint en vert pour rappeler l'émeraude dont parle l'Apocalypse ; on le voit à la basilique et au baptistère du Latran, sur la porte de Sainte-Sabine. Il est entouré à Sainte-Sophie de Salonique (VIIe siècle) par l'arc-en-ciel, à Sainte-Agnès de Rome (625) par une zone étoilée.

Ce cercle contient parfois l'ombelle, la tente du ciel, qui prend souvent un aspect schématique : l'auteur de la tombe de M. Clodius Hermès, aux catacombes de Saint-Sébastien à Rome,

Fig. 137.
Ravenne. Mausolée de Galla Placidia.

Fig. 138. — Ombelle et Couronne. Ravenne.
Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf.

ou celui de la mosaïque de l'abside du vieux Saint-Pierre [2] (fig. 136), s'étaient contentés de festonner le cercle céleste. Ce motif qu'on retrouve à l'oratoire de Sainte-Rufine du Latran (IVe siècle) persistera jusqu'au moyen âge [3]. L'ombelle radiée se combine naturellement avec la coquille godronnée [4] et semble s'incurver en une petite niche, dont les bords forment des sortes de courtines ondulées et relevées [5] (fig. 137, 138, 139), sans doute pour rappeler les voiles qui cachent le Saint des Saints et ce rapprochement se confirme, quand on voit cette coquille se transformer en une manière de petit ciborium, qui domine la tête de la Vierge, des saints et des anges [6].

1. Exemple : ὁ κύκλος ὁ ἀθάνατος τοῦ θεοῦ. (Hermès, XIII λόγος ἀπόκρυφος. 17, p. 125. Éd. Parthey, cité par Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, 283.)
2. Wirth, *Römische Wandmalerei*, pl. 50; Wilpert, *Mosaiken*, I, 362.
3. Abside de Saint-Clément vers 1125 (Wilpert, pl. 117, 118) ; abside de Sainte-Marie du Transtevère (XIIe s.) ; mosaïque de Jacopo Torriti à Sainte-Marie Majeure, 1296.
4. Sainte-Marie Majeure, sur l'arc, où le grand prêtre est dominé par cette ombelle à coquille (352-366), Wilpert, *op. cit.*, pl. 17.
5. Galla Placidia à Ravenne (entre 424 et 451) ; Wilpert, *op. cit.*, pl. 50. Saint-Apollinaire neuf (Wilpert, *op. cit.*, pl. 100). Au-dessus de Théodora dans la mosaïque de Saint-Vital. Baptistère des Orthodoxes, au-dessus des trônes (449-458) Wilpert, pl. 81.
6. Ivoire de la J. Ryland's library à Manchester. Parenzo (VIe siècle).

Les représentations du firmament sont, comme jadis, colorées en bleu, par exemple à l'abside du baptistère du Latran, au mausolée de Galla Placidia à Ravenne. Pour manifester la gloire de Dieu, l'éclat du Paradis, l'or, emblème du soleil, qui scintillait sur les coupoles impériales, resplendit dans les églises, rappelle les conceptions cosmologiques traditionnelles et satisfait le goût oriental du luxe. Une technique nouvelle permit d'obtenir l'effet de transparence, de luminosité désirée. En 317 la basilique civile du consul Junius Bassus, à Rome, est encore ornée de mosaïques exécutées, suivant la méthode ancienne, de morceaux de marbre, mais déjà des morceaux de verre y sont incrustés [1]. La mosaïque d'émail, dont le succès est contemporain

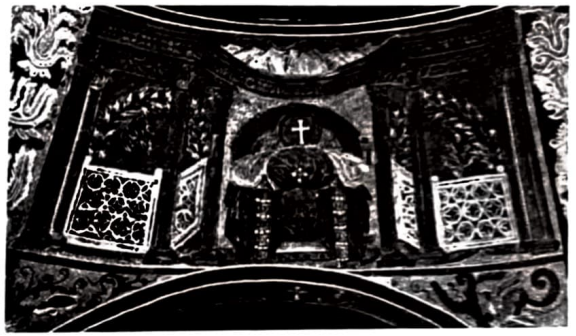


Fig. 139. — Le trône. Ravenne. Baptistère des Orthodoxes.

de la diffusion des bijoux barbares ornés de verroterie, est, comme eux, d'origine orientale. Elle permettait aux rayons lumineux de se réfracter dans la masse et d'acquérir ainsi une puissance, une vie, une atmosphère, que la simple réflexion ne pouvait donner. Une feuille d'or, fixée sous les petits cubes de verre, brillait d'un éclat jusqu'alors inégalé. Ce procédé, qui se répandit au IVe siècle, séduisit les architectes qui couvrirent d'or les absides, les coupoles, les arcs des arcades. Combien d'églises sont appelées des églises d'or ! Le Saint-Sépulcre est le « Dominicus aureus » [2] ; l'église d'Antioche, bâtie par Constantin, admirée par Eusèbe, fut appelée la « domus aurea ». La basilique de Saint-Martin à Ravenne, celle de Saint-Victor à Milan sont nommées « in cœlo aureo » [3] et à Toulouse s'éleva la « Daurade ».

Les sanctuaires semblent vraiment annoncer le paradis : Dieu, les saints sont présents sur les coupoles, sur les conques des absides ; les lampes de verre suspendues aux voûtes sont autant d'étoiles qui semblent illuminer toutes ces théophanies [4]. Le fidèle se croit ravi, comme saint Paul, jusqu'à l'empyrée.

1. Pératé, dans André Michel, *Hist. de l'art*, I, 39 ; Courbaud, *Le bas-relief romain*, 352.
2. Hospinien, *De templis*, 53.
3. Wilpert, *Mosaiken*, pl. 84, I, 85, I.
4. Paul le Silentiaire comparait les lumières de Sainte-Sophie à la Grande Ourse, aux Hyades, aux Pléiades ; Mâle, *Fin du paganisme*, 212.

3

LE SYMBOLISME DE L'ABSIDE ET DE LA COUPOLE

Ces images apparaissent sur la coupole, sur l'abside, sur l'arc triomphal. La place qu'elles occupent est également symbolique.

L'abside est une demi-coupole et l'on pourrait se contenter de cette explication pour lui conférer le sens céleste, mais bien des textes nous prouvent qu'il faut aller plus loin. L'abside représente pour le chrétien du IVe siècle et des temps suivants la partie de la voûte céleste où se lève le Sol Salutis, où le Christ est monté au ciel, et d'où, Sol Justitiæ, il viendra pour juger les vivants et les morts.

Plusieurs érudits ont étudié le problème de l'orientation. Nissen [1] a publié une série de volumes qui mériteraient d'être repris et complétés. D'après lui les temples égyptiens sont bâtis dans toutes les directions de la rose des vents ; ceux de la Syrie et de la Grèce exposent leur façade vers l'Orient, ceux d'Asie Mineure vers le couchant. A Rome, temples, puis églises primitives affrontent aussi bien le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest [2].

Cependant lorsqu'on y regarde de près, on constate certains faits. Il semble bien tout d'abord que l'Égypte présente aux points cardinaux les faces de ses temples et la Mésopotamie leurs angles. De plus ces directions variables ne sont pas dues au hasard ou à la fantaisie de l'architecte. En Égypte, sous l'Ancien Empire, les temples voisins des pyramides sont orientés vers le lieu où se lève le soleil lors de l'équinoxe. L'Akhat, le saint des saints du temple est l'horizon oriental, qui vit poindre le soleil à l'aurore du monde [3]. Sous le Nouvel Empire les axes sont déterminés par le lever de certaines étoiles. C'est ainsi que Tiele a montré qu'à Dendera le temple d'Hathor est dirigé vers Sirius, l'étoile de la déesse. Il importe donc de connaître le dieu auquel le temple était consacré et Nissen a noté l'influence de la répartition des décans dans le cercle astrologique pour la détermination des zones célestes qui leur sont assignées. Il reconnaît aussi qu'en Grèce la position du temple est soumise à celle de certaines étoiles [4].

Comme le Christ fut assimilé au Soleil, il importe de savoir si les orants se tournaient vers l'Est, suivant la vieille habitude des Persans, des Babyloniens. Les Hébreux issus de la Mésopotamie avaient conservé ce rite. Le psaume 67-68 dit « Jouez de la lyre en l'honneur de Dieu qui est monté jusqu'au ciel du côté de l'Orient ». Ces survivances des cultes solaires scandalisaient certains prophètes. Ézéchiel (VIII, 16) voit dans le parvis intérieur de la maison du Seigneur, entre le vestibule et l'autel, environ vingt-cinq hommes qui tournent le dos au temple et dont le visage regarde l'Orient : ils adorent le Soleil et le Seigneur en est irrité. Job (XXXI, 26) se reproche à soi-même d'être resté fidèle à ces vieilles pratiques et « d'avoir regardé le soleil dans son grand éclat et la lune, lorsqu'elle était le plus claire ». Le Temple de Jérusalem était orienté vers le Levant et certaines sectes juives, comme celle des Esséniens, adressaient leurs prières au Soleil levant. Elles étaient à la fois respectueuses des coutumes antiques et soumises à l'influence des Pythagoriciens, qui sacrifiaient aussi au Soleil levant [1]. Chez les Grecs, un oracle, découvert en Phrygie, ordonne de placer l'autel d'Apollon à Claros « du côté des rayons du soleil qui voit au loin » [2].

A l'époque chrétienne les Égyptiens demeuraient fidèles eux aussi en certains temples à l'orientation solaire. A Alexandrie, le Serapeum était disposé de telle manière que le jour de la fête du dieu, rappelant la visite du Soleil à Sérapis, le rayon de l'astre pénétrait exactement par une petite fenêtre et venait se poser sur les lèvres de l'effigie [3]. Dans le roman d'Apulée, un prêtre égyptien ranime un cadavre en adressant une prière au Soleil levant [4]. Le *Kyrie eleison* est un hymne d'origine égyptienne qu'on chantait à l'apparition de l'astre [5].

Chez les Romains les augures, d'après Frontin, tiraient une ligne Est-Ouest qui était le décumanus du templum, de l'espace céleste ainsi découpé, la voie principale du camp, de la ville. Servius [6], après Ovide [7], parle des prières adressées à l'Orient. Plutarque, qui écrivait à la fin du premier siècle de notre ère, nous dit dans sa *Vie de Numa* (XIV, 4) que ce pieux roi priait le soleil et estime que la conversion des orantes, leur περιστροφή, était une imitation du mouvement cosmique. Les frères arvales célébraient le culte de la déesse Dia en regardant vers l'Est [8] et Vitruve, dans son traité d'architecture (IV, 5) recommande de tourner vers le couchant le visage de la statue divine placée dans le temple, afin que le sacrificateur ou les suppliants qui s'adressent à elle, la voient à l'Orient. Porphyre, au IIIe siècle, répète ce précepte qui aurait été, d'après lui, généralement respecté dans les temples [9]. Les rayons du soleil pénétraient ainsi par la porte et semblaient illuminer la divinité. Les cultes solaires, répandus à Rome depuis le début de l'ère chrétienne, comportaient une prière matinale à l'astre et Apollonius de Tyane, d'après Philostrate, adressait ses hommages au Soleil trois fois par jour, à l'aurore, à midi, au coucher de l'astre [10].

Les Chrétiens hésitèrent suivant les régions entre les diverses règles. Saint Matthieu, dans son évangile (VI, 5, 6) leur prescrivait de ne pas imiter les hypocrites dont les prières sont ostentatoires, mais de se retirer en leur maison et de prier le Père « qui voit ce qui se passe dans le secret et en donnera la récompense ». Cette conception, toute intime, toute morale de la prière, se heurtait aux habitudes. Les premiers chrétiens se recrutèrent parmi les Juifs, qui priaient tournés vers Jérusalem, ou parmi les Gentils, qui regardaient l'Orient [11]. Lorsque les commu-

1. *Templum, antiquarische Untersuchungen*, 1869, et *Orientation, Studien zur Geschichte der Religion*, Berlin, 1906-1910, cf. aussi Strzygowski, *Kleinasien*, 1903.
2. Nissen, *Orientation*, p. 29, 59, 409.
3. Sainte-Fare-Garnot, *La vie religieuse dans l'ancienne Égypte*, 67.
4. Cette thèse contredit celle de Doxiades, *Raumordnung in griechischen Städtebau*, 1937 et articles dans les Πεγνικὰ χρονικὰ de 1938, d'après qui les temples grecs sont implantés selon l'angle de vue d'un spectateur placé à un endroit donné. Leur direction serait donc déterminée par des considérations esthétiques. A Délos, la plupart des temples sont orientés vers l'Est ou tournés vers le Sud (R. Vallois, *L'arch. hell. à Délos*, 151).

1. Cumont, *Lux perpetua*, 154. La basilique pythagoricienne de Rome était orientée Est-Ouest, cf. Carcopino, *La basilique pythagoricienne*, 221.
2. Ch. Picard, *Éphèse...*, 391.
3. Pettazoni, *Mélanges Picard*, II, 809.
4. Lafaye, *Divinités d'Alexandrie*, 104.
5. Dölger, *Sol Salutis*, 62.
6. *Ad. Aen.*, XII, 172.
7. *Fast.*, IV, 777.
8. Dölger, *op. cit.*, 51, 57.
9. *Antre des Nymphes*, 3.
10. Réville, *op. cit.*, 51, 57.
11. Dölger, *op. cit.*, 198.

nautés se réunissaient dans les maisons privées, le presbyterium était installé à l'est de la salle [1]. A Rome les fidèles respectèrent l'habitude païenne et le prêtre disait la messe face à l'assemblée.

Quelques Pères de l'Église ne voyaient pas sans indignation la survie de ces rites païens. Tertullien, à la fin du IIe siècle, écrivait avec humeur que certains prenaient le soleil pour le Dieu des Chrétiens, parce que ceux-ci se tournaient vers l'Est pour prier et célébraient le dimanche [2]. Combien de Pères ont répété cette plainte et protesté contre la prière au soleil levant [3] Constatant la force des usages, d'autres essayèrent de donner à cette prière un sens chrétien : Origène [4], le pseudo-Athanase [5] et, à la fin du IVe siècle, saint Jean Chrysostome [6], saint Augustin déclarent que cette attitude ne signifie nullement l'adoration au soleil, mais qu'elle est un hommage à Dieu, créateur de cet astre. Au milieu du IIIe siècle, la Didascalie des douze apôtres, expliquait que le chrétien se tournait vers l'Est, parce que le Fils de l'homme apparaîtrait de ce côté au dernier jour [7].

La liturgie conserva quelques traces de ces habitudes. D'après les Constitutions des Apôtres [8], les fidèles qui avaient prié durant la nuit, se prosternaient au lever du soleil, devant Dieu ascendant, lorsque les catéchumènes étaient sortis, et la pèlerine Æthérie rapporte qu'à Jérusalem, à la fin du IVe siècle, au moment où le ciel commençait à s'éclairer, les fidèles chantaient les hymnes des matines. Les canons de Basile (vers 400, canon 97) prescrivaient au diacre, après la Communion, d'inviter les assistants à regarder vers l'Est et à penser au Salut. Le moyen âge conserve le souvenir de ce geste et la *Légende dorée* raconte que saint Paul, avant d'être décapité, se tourna vers l'Orient pour prier.

Il était donc nécessaire que les édifices fussent orientés et déjà les Constitutions des Apôtres le recommandaient [9].

L'orientation des églises est à la fois une survivance des habitudes païennes, une interprétation du psaume 67-68, mais c'est aussi un acte de foi dans la venue du Seigneur lors du Jugement dernier, que les premiers chrétiens croyaient prochain. N'entendons-nous pas dans les *Actes des Apôtres* (I, II) les anges demander aux disciples : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous à regarder le ciel ? Ce Jésus, qui d'auprès de vous a été enlevé au ciel viendra de la même manière que vous l'avez vu monter ». C'est pourquoi on tournait vers l'Orient le lit des mourants, et suivant un vieil usage en honneur chez les fidèles du Soleil, les tombeaux des défunts, pour qu'ils fussent prêts au premier appel du Seigneur [10].

L'Orient, c'était aussi la région du paradis terrestre, préfigure du Paradis céleste, et les Constitutions des Apôtres recommandaient aux fidèles de se souvenir au lever du soleil « τῆς ἀρχαίας νομῆς τοῦ κατὰ ἀνατολὰς παραδείσου ». L'Orient est le symbole du bien, par opposition à l'Ouest

1. WIELAND, *Mensa und confessio*, 103.
2. *Ad Nationes*, I, 13 *P. L.*, I, 579 ; *Apol.*, XVI, 9, 11 ; *P. L.*, I, 370, 371.
3. Cités par NISSEN, 398.
4. *Contre Celse*, VIII, 66 ; *P. G.*, XI, 1616.
5. *Quaest.*, 37 ; *P. G.*, XXVIII, 617, 620.
6. *Hom.*, 10, 5 ; *P. G.*, II, 118.
7. DÖLGER, *op. cit.*, 172, 324.
8. DUCHESNE, *op. cit.*, 61. *Const. apost.*, II, 57, 58 : « τῷ Θεῷ τῷ ἐπιβεβηκότι ἐπὶ τὸν οὐρανὸν τοῦ οὐρανοῦ κατὰ ἀνατολάς. »
9. II, 57, *P. G.*, I, 724.
10. DÖLGER, *op. cit.*, 258. L'orientation des tombes existait dès l'époque de la Tène et de Halstatt (DÉCHELETTE, *Manuel*, II², 604 ; SALIN, *Civilisation mérovingienne*, II, 192.

qui, depuis des siècles, était le lieu de la mort, du péché, du mal. Lors du baptême, le candidat, une fois dévêtu, se plaçait face à l'Occident et par trois fois renonçait à Satan [1]. Le baptême orthodoxe a conservé ce rite. Peut-être les absides ou les niches dans les baptistères ronds ou polygonaux avaient-elles pour objet, non seulement de fournir, comme on l'a dit, des vestiaires aux Catéchumènes, mais d'indiquer la direction, la « qibla ».

Ce symbolisme ne supprima pas les habitudes païennes chez tous les chrétiens et nous avons dit les hérésies qui conservaient, à côté des dogmes de l'Église, les pratiques des religions solaires. Au Ve siècle Léon le Grand (440-460) reprochait encore aux fidèles leurs superstitions astrologiques et s'indignaient de les voir se tourner vers le soleil levant : « curvatis cervicibus in honorem se splendidi orbis inclinant » [2].

Peut-être fût-ce pour éviter ces signes d'idolâtrie que, au IVe siècle, certains Pères préconisèrent à Rome le maintien de la disposition séculaire des temples, où le prêtre officiait face aux fidèles [3].

Dès cette époque cependant les communautés d'Occident imitèrent celles de l'Asie : la basilique de Valcabrère, près Lugdunum Convenarum (Saint-Bertrand de Comminges) possède déjà une abside orientée. Il en est de même vers 470 à la basilique épiscopale de Lyon [4]. L'église gauloise avait sans doute adopté les rites introduits par les missionnaires syriens. Au Ve siècle, l'Europe semble avoir presque partout orienté ses absides, même à Rome, où, toutefois, la liturgie maintint une exception pour la messe pontificale, parce que la basilique de Saint-Pierre était dirigée vers l'Ouest, mais, quand le pontife priait devant sa chaire, il devait se tourner vers l'Est [5]. Paulin de Nole écrivait que la basilique de Saint-Félix, « regardant le tombeau », n'était pas orientée, comme c'est l'usage [6].

La différence d'orientation de l'abside aux premiers siècles de l'ère chrétienne explique la différence de son aspect en Orient et en Occident. A Rome, où le Soleil levant pénètre dans l'édifice par la façade, l'abside peut être obscure, fermée, tandis qu'en Asie elle ouvre ses fenêtres aux premiers rayons de l'astre. Ces lueurs matinales déterminaient de mystérieux effets : Nissen cite le cas d'une chapelle élevée dans le couvent de Sainte-Catherine, au Mont Sinaï, où, une seule fois dans l'année, le soleil, pouvant dépasser la cime des montagnes, illuminait une petite baie ornée d'une croix.

Le soleil se lève à l'Orient, mais le lieu de son apparition change avec les saisons. Vers quel endroit précis devait-on diriger l'axe de l'église ? Comme, d'après les traditions enregistrées par Tertullien, Jésus était mort le 25 mars [7], on estima qu'il fallait choisir le point où le soleil se lève le jour de l'équinoxe. La tradition s'est maintenue jusqu'au moyen âge et Durand, dans son *Rationale div. off.* (I, 5), rappelle nettement cette obligation.

Quand il s'agissait, par contre, d'une église dédiée à un saint, fallait-il l'orienter vers le point

1. DUCHESNE, *Origines*, 343 ; en certains rits le baptisé ou son parrain doit cracher vers l'Ouest, séjour de Satan. Sur cet acte considéré dans l'antiquité comme apotropaïque : cf. FRAZER, *Le Rameau d'Or*, trad., I, 310.
2. DÖLGER, *op. cit.*
3. NISSEN, *Orientation*, 412.
4. MÂLE, *La fin du paganisme*, 128, 133.
5. BATIFFOL, *La messe*, 78.
6. *Épist.*, 32, 13 (*P. L.*, t. 61, p. 337).
7. Sur la date exacte de la mort de Jésus, voir E. MIREAUX, *La Reine Bérénice*, 1951, p. 225-233.

équinoxal ou vers le point où le soleil se lève le jour de la fête du saint, tout comme jadis on orientait les temples vers l'étoile assignée au dieu ? Il semble qu'on adopta les deux solutions. Plusieurs des églises romaines consacrées à saint Jean, né, d'après la tradition, le 25 juin, c'est-à-dire lors du solstice d'été, furent dirigées de ce côté. Nissen a montré que l'orientation de certaines églises dépendait de la date fixée pour la fête du saint [1]. Il ne faut pas toutefois oublier que certaines églises, au cours des siècles, ont changé de patron. Quant aux églises romaines dédiées à la Vierge, Nissen a constaté que quatre étaient orientées sur le soleil levant au jour anniversaire de la naissance de Marie.

L'abside représente donc la conque orientale du ciel. Tout comme les disciples de Mithra y plaçaient le bas-relief du tauroctone, comme les Juifs à la synagogue de Doura montrent Dieu se manifestant dans l'arche et interrompant le sacrifice d'Isaac, les Chrétiens y représentent les scènes qui se passent en cette région du monde, le Christ assis sur son trône, tel que l'ont vu les prophètes ou l'auteur de l'*Apocalypse*, les théophanies, les apparitions de Dieu et du Christ, la vision de Moïse au Sinaï, la Transfiguration, l'Ascension. C'est là que le Christ jugera l'humanité, là qu'il accueille en son Paradis, la Vierge, les Apôtres [2], les Saints. Sous cette conque reposent souvent les reliques des martyrs [3] qui attendent le jour de la résurrection finale et la récompense de leurs mérites décrits sur les murs [4].

L'abside est une figure du ciel. L'inscription qu'on pouvait lire sur celle de Saint-Martin de Tours nous prouve la réalité de cette interprétation : « quam metuendus iste locus, vere templum Dei est et porta cœli » [5]. « Combien redoutable est ce lieu : il est vraiment le temple de Dieu et la porte du ciel ! »

Le moyen âge n'a pas cessé de faire la même comparaison. A l'époque carolingienne, Walafrid Strabo et Raban Maure cherchant l'étymologie du mot abside, déclarent que le terme vient d'ἅπτω, allumer une torche, et qu'il signifie la partie où se manifeste la lumière. En fait, le mot abside semble venir plutôt de ἅπτω ajuster, courber. Il possédait déjà en grec ces sens symboliques : Euripide [6] l'emploie pour désigner le cercle du soleil, Aristote [7] l'arc-en-ciel, Platon [8] et Lucien [9] la voûte du ciel. L'assimilation était donc ancienne et il n'est pas étonnant que les artistes chrétiens aient placé dans l'abside les apparitions, les théophanies, les représentations du Paradis.

La coupole conserve aussi la signification de la sphère céleste, du cosmos. Paulin de Nole [10] parle de la « cella stellato speciosa tholo », de la coupole ornée d'étoiles comme les coupoles païennes. La coupole porte parfois des cosmogrammes, par exemple à Mar Aba de Nisibis et,

1. *Orientation*, 434.
2. Le Christ parmi les Apôtres apparaît dès le début du IVe siècle sur une fausse abside des catacombes de Domitilla (WILPERT, *Die Malereien der Katakomben*, pl. 125, cf. pl. 193 au milieu du IVe s.).
3. Cette idée explique peut-être la présence d'une chapelle des reliques voisine de l'abside. Cf. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*. A la fin du IIIe siècle, à Uzalum en Afrique, les reliques de saint Étienne furent placées « in loco absidæ ». DELAHAYE, *Origines du culte des Martyrs*, 98.
4. A Saint-Martin de Tours, l'abside était ornée des miracles du saint.
5. CABROL, I, 184.
6. *Ion*, 88 ; cf. HEUZEY, s. v. abside, *D. A.*, et BAILLY, *Dict.*
7. *Météor.*, 3, 2, 3.
8. *Phædr.*, 243 b.
9. *Bis acc.*, 33.
10. *Carm.*, XXV, 178.

s'il est vrai, comme l'affirme le manuscrit de Cosmas Indicopleustès, conservé à la Bibliothèque Laurentienne, que Mar Aba était un mage converti, on constaterait la persistance des vieilles traditions chaldéennes [1]. Le Seigneur qui figure sur la coupole n'est pas, nous l'avons remarqué, Dieu le Père, dont on ne saurait voir le visage sans mourir, mais le Cosmocrator, le Pantocrator et peut-être les théologiens se souvenaient-ils inconsciemment des doctrines païennes qui faisaient du monde la création du médiateur. Le thème du Pantocrator, du Dieu qui commande les mouvements du monde, qui régit l'harmonie du Tout, semble avoir été d'origine orientale.

Fig. 140. — Le Christ et les saints. Sainte-Praxède de Rome.

On le trouve déjà chez les païens à Palmyre, au centre d'un plafond, où le ciel est porté par les sirènes et les planètes. Dans les coupoles chrétiennes, le Pantocrator est souvent entouré de zones circulaires qui évoquent celles du ciel [2] et que soutiennent les anges [3] (fig. 120), les symboles des évangélistes, les apôtres, les aigles [4]. Il n'est pas étonnant que ce motif se soit maintenu surtout en Orient, où l'on constate après le VIIIe siècle une renaissance à la fois de l'astrologie et de la dogmatique. L'Église militante avait, durant les trois premiers siècles, donné à ces scènes de genre un sens symbolique encore voilé ; l'Église triomphante avait représenté le Christ Roi et, pour instruire les fidèles, constitué, sous l'influence des pères Cappadociens, tout un cycle de représentations. Comme l'a très bien dit Millet [5], le jour où les masses furent converties, elle demanda aux artistes de suggérer les mystères aux initiés.

1. EISLER, *Weltenmantel*, II, 623.
2. Les zones existent déjà dans les fresques de Bagawat.
3. Presbyterium de Saint-Vital à Ravenne ; Sainte-Praxède à Rome ; Torcello.
4. LEHMANN, *Art Bulletin*, XXVII, 1945.
5. Dans A. MICHEL, *Hist. de l'art*, I, 176, 177.

***

Les symboles attachés à la coupole ou à la demi-coupole de l'abside, par un phénomène très fréquent, émigrent en des formes voisines.

La voûte en plein cintre et la voûte d'arête furent assimilées à la coupole. Cette association est attestée par Servius, qui, au mot « testudo », écrit « camera incurva vel fornicata, quæ secundum eos qui scripserunt de ratione templorum, ideo sic fit ut cœli imaginem reddat » [1]. Ainsi la voûte en berceau ou le cul-de-four sont pour les théoriciens l'image du ciel. Le mot camera veut alors toujours dire voûte. Faut-il rapprocher le grec κάμαρα du nom de la déesse Lune, comme l'a fait Eisler [2], ce qui lui conférerait dès l'antiquité un sens ouranien ? Mais cette comparaison devait dater de l'époque où des dieux chthoniens, comme le dieu lunaire Mên, étaient devenus célestes et c'est peut-être la forme de l'arceau [3] qui a suggéré la métaphore et peut-être même le surnom de la déesse Lune. C'est seulement à l'époque du Bas-Empire que le mot camera s'appliqua à l'espace situé sous la voûte et prit le sens de chambre. Le titre donné au Camerarius, au Camérier montre l'évolution [4]. Le Camérier assiste l'Empereur ; il se trouve donc avec lui pendant les cérémonies sous la « camera », sous la voûte. Le moyen âge conserva à camera le sens de voûte [5]. Que la voûte ait possédé un sens cosmique, les déclarations de Cosmas indicopleustès nous en apportent la preuve et, comme ces conceptions semblent être d'origine mésopotamienne, elles expliqueraient le type des églises voûtées en berceau du Tur Abdin.

Dès les Ier et IIe siècles [6], dans les Catacombes, les voûtes sont décorées de motifs qui annoncent ceux des coupoles, mais la rareté des voûtes dans les basiliques occidentales limita aux absides, puis aux coupoles, les thèmes que nous avons indiqués. Il n'en fut pas de même en Orient et dans les régions soumises à l'influence byzantine. A la fin du VIe siècle, à la chapelle archiépiscopale de Ravenne, les symboles des Apôtres et les anges figurent sur une voûte d'arête. Lorsque ces voûtes s'étendirent sur l'église, elles remplacèrent parfois la coupole et les scènes s'étendirent sur ces voûtes. Les églises romanes nous en fournissent de nombreux exemples.

Les illustrateurs des manuscrits en vinrent à placer les scènes sacrées sous des fausses voûtes : l'auteur de l'évangile syriaque de Florence simule une sorte d'abside pour encadrer la Pentecôte (fig. 141).

L'abside était une grande niche ; les images des dieux étaient souvent placées dans l'antiquité sous une niche [7] et cette habitude persista, Ces niches, après le règne d'Auguste, sont parfois décorées de coquilles aussi bien dans les édifices païens, comme le temple rond de Baalbek, que dans les absides chrétiennes, telles que celles des couvents près de Sohag en Égypte.

1. *Ad aen.*, I, 505. Servius écrit à la fin du IVe siècle et le mot « templa » peut signifier ici les églises, encore que des temples païens, comme celui de Spalato, aient été voûtés. Cf. Hébrard-Zeiller, *Spalato*, 165.
2. *Wellenmantel*, 629.
3. Cf. *supra*, p. 62.
4. Notre ami Henri Frère, professeur à l'Université de Nancy, a bien voulu nous indiquer l'apparition de ce terme.
5. Mortet, *Mélanges d'archéol.*, 1915, II, 296, 297.
6. Wilpert, *Die Malereien der Katakomben.*
7. Cf. *supra*, p. 58.

La coquille, d'autre part, encadrait Vénus et elle résuma la niche qui la contenait. Le nombre des niches à coquilles est immense sous l'Empire. La sculpture copte [1] nous en fournirait de multiples exemples [2]. On y retrouve Vénus [3] avant d'y rencontrer, comme en d'autres parties de

Fig. 141. — Évangile syriaque de Florence. La Pentecôte.

l'Empire, la Vierge [4], les Mages [5] et, sur les sarcophages, sur les miniatures, les apôtres, les anges [6] (fig. 142, 143).

La coquille s'installe, non plus sous une archivolte, mais sous un fronton, dont nous avons dit le sens divin [7], dans une moulure rectangulaire [8] (fig. 144). Elle forme auréole à la chaire de

1. Monneret de Villard, *La scultura a Aknas*, 60-62.
2. Duthuit, *La sculpture copte*, pl. XXXIV-XXXVII ; Monneret de Villard, *op. cit.*, II, pl. 190.
3. Duthuit, *op. cit.*, pl. XXVII-XXVIII.
4. *Ibid.*, pl. XI b et c. *Ambon de Salonique*, *Ve siècle*.
5. *Ambon de Salonique*.
6. *Diptyque du British Museum*. Le Christ trônant dans l'évangéliaire d'Etschmiadzin. Cf. Diehl, *Manuel*, I, 215, 255. Patène de Riha, près Antioche, représentant la Communion des Apôtres ; Bréhier, *L'art byzantin*, 125.
7. Cf. *supra*, p. 163.
8. Plaque d'ivoire dite de Murano au Musée de Ravenne. Diehl, *Manuel*, I, 301.

Fig. 142. — Le Christ trônant.
Évangéliaire d'Etschmiadzin, d'après Strygovski.

Fig. 143.
Diptyque du British Museum.

A gauche : Fig. 145. — Parenzo. L'Annonciation.

Maximien à Ravenne [1] et ailleurs. Elle se confond même avec le type transformé de l'ombelle et nous l'avons vu dominer, au début du v^e^ siècle, les saints de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne [2], où la couronne suspendue indique la qualité des personnages, et l'ange de l'Annonciation à Parenzo [3] (fig. 145).

La niche peut aussi se rétracter, être résumée par son arc de tête, qui évoque à la fois, la

Fig. 144. — Ivoire de Murano. (Musée de Ravenne.)

coupole, le baldaquin ou l'arc de triomphe. Le terme ἀψίς, fut même appliqué à cet arc par exemple dans l'expression ἀψίδες τροπαιοφόροι, arcus cum tropæis, arcs avec trophées [4]. Cette réduction existait déjà à l'époque païenne dans les stèles [5], les sarcophages. Elle subsiste sur les sarcophages chrétiens, dans les manuscrits, où le Sauveur, les Apôtres, le Chrisme [6], les défunts sont dominés par un arc. L'arcosolium des catacombes, des tombeaux en est un agran-

1. Elle se substitue même à l'auréole, comme à la cathédrale de Salerne vers 1100. Van Marle, *Italian Schools of painting*, I, 137.
2. Cf. *supra*, p. 212, n. 5.
3. Van Marle, *op. cit.*, I, 39.
4. Courbaud, *Le bas-relief romain*, 56.
5. Stèle du Musée municipal de Séville. Lozoya, *Historia del arte hispanica*, I, 661.
6. Couvercle d'un sarcophage au Musée Lyklama à Cannes (*G. B. A.*, 1931, II, 334). Les évangélistes sous les arcades, évangéliaire de Rabula à Florence. Diehl, *Manuel*, I, 253.

dissement. L'arc devient un signe honorifique : Honorius [1] (fig. 146), Théodose Ier [2] (fig. 147), Constantin IV [3] trônent sous l'arc. La disposition est identique à celle du prothyron, de Spalato (fig. 148), où Domitien apparaissait aux assistants et nous savons qu'au palais impérial de Constantinople un tel arc reposait sur des colonnes [4] et était appelé τροπική, comme les signes du Zodiaque, et cette identité d'épithète suffit à en indiquer le caractère cosmique. On peut se

Fig. 146. — Diptyque de Probus. (Aoste.)

demander si l'arc qui rompt souvent l'entablement, qui existe, dès 151, au temple d'Atil dans le Djebel Hauran en Syrie et dont les exemples se multiplient après le IIe siècle [5], a seulement un rôle de décharge et n'est pas destiné au centre de la façade, à jouer ce rôle honorifique. L'arc est accordé rétrospectivement aux rois hébreux [6] (fig. 149), aux villes personnifiées ou divinisées [7].

1. Diptyque de la cathédrale d'Aoste, 405.
2. Plat en argent de l'Académie historique de Madrid.
3. Mosaïque de Saint-Apollinaire in classe, à Ravenne, 672-677.
4. Ébersolt, *Le grand palais de Constantinople*, 29, 94.
5. A. Vallois, *Arch. hell. à Délos*, 365 ; Butler, *Architecture*, 341.
6. Plats de Chypre représentant le mariage de David (Musée de Nicosie), Saül et David (Diehl, *Manuel*, I, 313 ; Brehier, *L'art byzantin*, 124.
7. Base de la colonne d'Arcadius à Constantinople, démolie en 1729. Dessin au Trinity College à Cambridge, reproduit dans Grabar, *L'empereur byzantin...*

Tous ces symboles passent d'une forme à une forme analogue : l'arc est remplacé par des arbres dont la ramure imite la courbe. Peut-être sommes-nous ici en présence d'une importation orientale, car ce thème est connu de l'art boudhique [1]. Ailleurs à l'arc se substitue un voile qui existait dans les représentations de divinités marines [2], qui semble avoir été parfois

Fig. 147. — Disque de Théodose. (Madrid.)

un souvenir de la conque de Vénus [3], qu'on trouve également au-dessus d'Hélios et de Séléné [4], de l'Aurore, de l'Éther, des Phosphoroi [5], au-dessus du ciel sur la cuirasse de la statue d'Auguste (au Vatican) et qui persiste dans la sculpture copte [6], dans les manuscrits [7].

1. Mâle, *La fin du paganisme*, 258 ; Wilpert, dans ses *Mosaiken* a étudié ce type.
2. Triomphe d'Amphitrite au Musée de Timgad. Le voile leur servait alors à naviguer. Cf. Monnaie de Cyzique. Ch. Picard, *Manuel*, III, 202, 203, n. 4.
3. Vénus Anadyomène au Musée de Timgad.
4. Diptyque de la Cathédrale de Sens.
5. Piper, *Mythologie der Christlichen Kunst*, 47 ; Cabrol, *Dict.*, I, 3030.
6. Duthuit, *op. cit.*, XXXII.
7. La mort dans la prière d'Isaïe du Psautier de Paris (Omont, *Fac similés*, pl. XIII.

Le fronton conserve le sens honorifique qu'il avait dans l'antiquité. C'est sur le tympan des temples grecs qu'étaient représentées les épiphanies ; c'est un fronton qui assimilait à un temple la maison de César. C'est un fronton ou parfois un simple triangle qui dans les monnaies impériales était le symbole du « divus » [1]. C'est encore le mot fastigium qu'emploie l'auteur du *Liber Pontificalis* pour désigner le ciborium du Latran. Le fronton apparaît dans les sarcophages, sur les plats d'argent, sur les ivoires [2]. La façade des églises était rarement ornée ; pourtant

Fig. 148. — Spalato. Péristyle du Palais de Dioclétien.

nous savons qu'à Saint-Pierre, qu'à Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome, qu'à Parenzo des mosaïques ornaient les murs pignons. La forme même du toit conférait sa dignité à ces scènes sacrées.

On assiste parfois à des redoublements de formes : ces niches prennent place à la base de l'abside. Imitant la disposition qu'on observait au temple de Baalbek, les architectes qui élevèrent les chapelles des couvents près de Sohag en Égypte [3] et, plus tard, ceux des églises romanes creusèrent un ou deux rangs de niches, qui, ailleurs, furent simplement simulées par

1. K. Scott, *Imperial Cult...*, 53.
2. Diptyque du Consul Anastase, Diehl, 289.
3. Monneret de Villard, *Les couvents près de Sohag.*

les peintres. La niche peut aussi s'ouvrir sous un fronton, comme à la façade de la basilique de Chakka [1].

La niche ou l'arc sont devenus des sigles qui, telle l'auréole, signifient le séjour céleste, puis

Fig. 149. — Mariage de David. Plat d'argent (Musée de Nicosie.)

se contentent d'être des marques d'honneur. Ils confirment, en tout cas, le symbole de la coupole et de la demi-coupole [2]. Leur forme est imitée dans les manuscrits et les peintures et elle perd souvent tout sens.

4

LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Le symbole ne s'étend pas seulement de la coupole et de l'abside aux formes dérivées ou voisines, mais encore du sanctuaire à toute l'église qui devient la maison de Dieu, le palais du Roi des Rois, la Jérusalem céleste.

1. Butler, *Architecture...*, 367.
2. Cette confusion des formes se manifeste dans le langage : εἴλημα, καμάρα, ἀψίς ont à la fois le sens de voûtes et d'arcs (Ébersolt, *op. cit.*, 261).

Tant que les communautés se réunissent en des demeures privées, où l'on dresse un autel provisoire, on ne peut dire — et les Pères insistent sur l'universelle présence, sur l'ubiquité de Dieu — que le Seigneur réside dans l'église, qu'il possède une maison. Il est encore, si l'on ose employer ce terme, en meublé. Deux idées vont, entre autres, déterminer un changement, la première est celle de la Jérusalem céleste, la seconde celle de la Cité de Dieu.

L'habitude de penser par symboles favorisa ces comparaisons. Saint Paul, dans son épître aux Hébreux (III, 9, IX, 24), avait dit que la maison de Dieu, c'est le fidèle, que « Jésus n'est pas dans un sanctuaire fait de main d'homme, qui est seulement la figure du véritable, mais il est entré dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu ». Le sanctuaire de l'église est donc une figure d'un véritable sanctuaire, le ciel. Dans les esprits populaires, l'image possède les qualités de l'objet représenté. Déjà les païens, comme Pline, déclaraient que dans le temple la présence de Jupiter n'était pas moins sensible ni moins réelle que parmi les astres et au sein des célestes demeures [1].

La comparaison de l'église avec la Jérusalem céleste se répand, semble-t-il, au IIIe siècle : elle est nettement indiquée dans l'hymne « Urbs beata Jerusalem » [2]. Elle est empruntée à l'*Apocalypse* (III, 11-12) : « Je viendrai bientôt ; conservez ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne. Quiconque sera victorieux, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu et le nom de la Ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel, venant de mon Dieu, est mon nom nouveau. »

Dieu, dans l'ancienne loi, avait choisi pour demeure Jérusalem [3]. La nouvelle Jérusalem est le ciel, où Jésus accueillera les fidèles. Cette Jérusalem céleste, saint Jean la décrit (*Apocalypse*, XXI, 2) ; il la voit qui descend du ciel, «ornée comme une épousée, qui se pare pour son époux..., illuminée de la clarté de Dieu, et la lumière qui l'éclairait était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe. Elle est entourée d'une haute muraille, percée de douze portes que gardent douze anges, où sont inscrits les noms des douze tribus d'Israël, qui reposent sur douze fondements, où sont les noms des douze apôtres. La Ville est carrée et sa hauteur est égale à sa largeur et à sa longueur [4]. La muraille est bâtie en jaspe et la ville est d'un or pur semblable à du verre très clair, ses fondations sont faites de pierres précieuses, jaspe, saphir, chalcédoine, émeraude, sardonyx, sardoine, chrysolithe, bérythe, topaze, chysopase, hyacinthe, améthyste. La Ville est un temple, parce que le Seigneur tout puissant, l'agneau en est le temple ».

Cette Jérusalem, Constantin veut en donner la figure à l'ensemble où il réunit l'Anastasis, le Golgotha, la basilique. La croix qu'il dresse est couverte de pierres précieuses et les pèlerins nous ont dit leur émerveillement. Lorsque la religion triomphe, les Chrétiens prétendent en leurs églises suggérer cette Jérusalem céleste et en symboliser la promesse. Les représentations du Paradis se souvenaient du jardin fleuri, fréquent dans les catacombes. On retrouve encore les palmiers, les feuillages, les rinceaux de vignes, ces Champs-Élysées idylliques transportés dans les cieux, mais désormais on voit aussi une ville, un palais, où trône le Seigneur entre les rideaux, la Jérusalem céleste, image radieuse de la terrestre [5]. A Sainte-Pudentienne (fig. 150)

1. *Paneg. de Trajan*, I.
2. KITSCHELT, *Die frühchristliche Basilika*, 14.
3. *Paralip.*, II, VI, 2 et VII, 16.
4. Nous retrouvons ici le cube cosmique (p. 112), qui, en certains pays, est l'image de la Terre.
5. PERATÉ, dans A. MICHEL, *Hist. de l'art*, I, 57, a bien indiqué cette transformation.

on a prétendu reconnaître les édifices mêmes de Jérusalem et la croix gemmée de Constantin. A Saint-Georges de Salonique, sur la coupole, des baldaquins, des colonnes torses, toutes les architectures à la mode lors du dernier style de Pompéi, évoquent la richesse de cette ville idéale.

Cette Jérusalem nouvelle est la cité du Christ ; elle apparaît à la fin du IVe siècle sur un groupe de sarcophages, où elle sert de fond à la « traditio », au Christ docteur. Le type aurait été créé en Lombardie et en Gaule, mais il n'est pas inconnu de l'Orient [1]. Les mosaïques nous montrent des cités fortifiées, d'où sortent les brebis qui se dirigent vers l'Agneau, cet agneau dont l'Apo-

FIG. 150. — Rome. Sainte-Pudentienne. L'abside.

calypse disait qu'il était le temple céleste. Ces villes, c'est l'ancienne Jérusalem, l'« ecclesia ex circumcisione », l'église des Juifs ; c'est Bethléem, « l'ecclesia ex gentilibus », l'église universelle, la tente, que sur le Mont Thabor voulait dresser saint Pierre, tout ébloui par la lumière de la Transfiguration. Les villes qu'on voit à Sainte-Praxède, Sainte-Cécile, Sainte-Marie, à Rome, à Saint-Vital de Ravenne sont ornées de couleurs qui simulent les pierres précieuses de l'Apocalypse.

L'église terrestre va s'efforcer d'imiter l'église céleste, si bien que nous assistons à un retournement du symbole : la Jérusalem céleste avait été décrite par saint Jean à la manière d'une ville terrestre merveilleuse ; l'église est l'image de cette image. La représentation vient se combiner avec celle du cosmos divin [2]. Les œuvres du pseudo-Denys répandent aux VIIe et VIIIe

1. Au Ve siècle l'arménien Mandukani écrit : « l'église est le ciel, le trône de la souveraineté est l'autel du Sacrement », cité par KITSCHELT, *op. cit.*, 53.
2. D'après la mystique de saint Maximin le Confesseur (*P. G.*, t. 91, 664 et suiv.) cité par GRABAR, *Cahiers archéologiques*, II, 1947.

siècles cette conception mystique. Nombreux sont les textes qui comparent l'église au ciel. Le Patriarche Germanos écrit « l'Église est le ciel sur la terre ; le Dieu du ciel vit et se meut en elle » [1]. L'auteur de la vie de saint Didier (VII^e siècle), pénétrant dans l'oratoire construit par ce prélat à Cahors, s'exclame : « On croit entrer dans le ciel » [2]. A Aix-la-Chapelle, le grand lustre représente une ville ceinte de tours dont l'inscription précise le nom : « la Jérusalem céleste. » Dans cette Jérusalem seul sera reçu l'initié ; c'est pourquoi le baptistère est encore séparé de l'église.

La Jérusalem céleste est la Cité de Dieu. Cette expression se trouvait déjà dans le psaume 86. Cette cité est celle qui groupe tous les chrétiens, l'ecclesia. Elle s'oppose aux cités périssables de la terre, même à cette illustre Rome qu'Alaric vient de conquérir, au moment où saint Augustin écrit sa *Cité de Dieu*. Elle est le royaume éternel, comme l'était pour les Stoïciens la cité du Soleil. « Il fallait donc qu'à la fin, dira Bossuet, Jésus-Christ nous ouvrît les cieux, pour y découvrir à notre foi cette cité permanente où nous devons être recueillis après cette vie. »

Les Romains avaient donné le nom de civitates aux royaumes, aux pays qu'ils avaient soumis. Il y avait, par exemple, en Gaule, au début du I^er siècle après Jésus Christ, soixante-quatre cités, que ces cités fussent des colonies romaines ou latines, des cités soumises au tribut, des cités libres ou fédérées. Le nombre des cités s'éleva à cent treize au début du IV^e siècle. A cette époque le territoire, le « pagus » fut confondu avec la cité. Or les « pagani », les paysans étaient en majorité des « païens ». Les chrétiens se recrutaient surtout dans les cités. La cité céleste doit accueillir tous ces « pagani ». Bien plus, Caracalla, entre 212 et 217, avait accordé la qualité de citoyens à tous les habitants de l'Empire en leur octroyant le droit de cité romain. Rome fut la Civitas, la Ville en soi. La Cité céleste devint, elle, la patrie de cette immense communauté. Constantin combattit à la fois les révoltés qui menaçaient de rompre l'unité de l'Empire et les hérésiarques, valentiniens, montanistes et autres qui risquaient de briser celle de l'Église [3]. La cité céleste devait grouper toutes les âmes, comme la cité terrestre tous les citoyens.

Les cités étaient administrées par des magistrats, qui rendaient la justice, étaient les prêtres du culte de Rome. La civitas devint le cadre du diocèse. Au temps de Grégoire de Tours, il existait en Gaule cent-dix-neuf évêchés qui correspondaient aux Civitates [4]. L'évêque lui aussi est prêtre, administrateur des biens de la communauté, juge non seulement des âmes, mais encore de beaucoup d'intérêts temporels ; l'évêque de Rome, comme l'Empereur, est le détenteur du pouvoir général. L'église est à la fois le siège de la civitas terrestre et l'image de la cité céleste, où le Christ est également un prêtre, un juge des vivants et des morts, un souverain.

Cette maison de Dieu, le « dominicum » comme disent les Latins, le κυριακόν, comme l'appellent les Grecs, les architectes vont en chercher les modèles dans les monuments existants, car l'imagination des hommes ne saurait créer ex nihilo. Un auteur allemand, Kitschelt [5], a prétendu démontrer qu'ils avaient voulu reproduire la vision de l'Apocalypse et qu'ils avaient simplement résumé l'architecture des villes : la façade, flanquée de tours, serait celle des portes

1. MIGNE, *P. G.*, t. 98, col. 398 b.
2. MÂLE, *La fin du paganisme*, 175.
3. BATIFFOL, *Bull. d'anc. littérature et d'arch. chrétiennes*, 1913, octobre.
4. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux...*, I, 29.
5. *Die frühchristliche Basilika und die Darstellung der himmelschen Jerusalem*, Münich, 1931.

urbaines ; la nef avec ses colonnes, la voie sacrée ; le sanctuaire, le palais. On doit toutefois remarquer que rares sont à cette époque, si ce n'est en Syrie, les tours qui encadrent les façades.

Le processus de création semble avoir été plus complexe ; les architectes ont combiné des formes diverses. Les Chrétiens avaient d'abord reproduit les salles de réunion qui servaient à leur communauté et dont les types variaient suivant les régions. Lorsque, après l'édit de Milan, le christianisme est reconnu, que le Christ devient le Sol invictus, le Pantocrator, le Cosmocrator et aussi le souverain, le Roi des Rois, lorsque l'évêque jouera dans la cité le rôle imparti aux magistrats, quand l'autel reçut les reliques des martyrs, mais fut aussi considéré comme le trône du Seigneur, les architectes se souvinrent à la fois des salles cosmiques à coupole, des salles d'audience impériales, des grands triclinia à absides, des salles municipales, des basiliques, des martyria, des sanctuaires bâtis dans les cimetières et même, en Orient, du vieux temenos païen [1] ; ils se rappelèrent aussi les descriptions de la Jérusalem céleste, les visions de la Bible et de l'Apocalypse, et, suivant les cas, suivant les pays, insistèrent plus ou moins sur tel ou tel de ces éléments.

Pour les réunions synaxales et le service eucharistique, le type basilical fut adopté par l'Église dans les parties hellénisées et romanisées du monde méditerranéen, tandis que les régions soumises à la domination persane utilisaient les salles voûtées. Chaque région conserva le type des édifices destinés aux réunions. L'édifice à colonnes n'était pas nouveau ; il était d'ailleurs bâti sur des plans différents. Leroux [2] a distingué, un peu schématiquement, la basilique hellénistique, dont l'entrée est située sur le petit côté et la basilique orientale, dont l'entrée ou les entrées sont percées dans le grand côté, mais chacune de ces espèces n'est pas localisée en deux zones imperméables, et présente des aspects divers, qui expliquent les discussions des archéologues. Comme l'a bien montré Lassus [3], la basilique chrétienne offre, au contraire, des caractères communs, portiques constitués par des colonnes soutenant des linteaux, puis, en Syrie d'abord, dominées par des arcs, nef, où évolue le clergé et qui contient parfois un ambon [4], bas côtés où, d'après les Constitutions apostoliques [5], hommes et femmes assistaient séparément à l'office et que surmontent parfois des tribunes ; au fond une abside, flanquée ou non de petites pièces, dont l'une peut servir à conserver les reliques. En certaines églises un transept s'étend transversalement entre la nef et l'abside. Nous n'avons pas ici à examiner si cette basilique eut pour modèle les basiliques d'Asie Mineure ou d'Occident, nous noterons seulement le fait que son succès est contemporain du triomphe de l'Église.

Lorsqu'on examine les plans des palais impériaux, on y constate la présence de salles basilicales, d'absides, de triconques, si bien que certains historiens, comme Bréhier [6], puis Sauvaget [7], ont soutenu que les églises avaient imité les palais. Le nom de basilique est ancien ; il remonte au moins à la demeure de l'Archonte roi à Athènes, qui, au vrai, était un portique.

1. On utilisa à Gaza un ancien temenos ; il en serait de même à l'église des Saints-Apôtres à Constantinople, à Ruweiha en Syrie, cf. HOLTZINGER, *Die altchristliche Architektur*, 9.
2. *Les origines de l'édifice hypostyle.*
3. *Sanctuaires chrétiens de Syrie.*
4. Baldwin Smith a discuté dans *The Dome* la question de savoir si le βῆμα qu'on voit dans les églises et martyria supportait un ambon. Voir plus bas, p. 239.
5. DUCHESNE, *Origines...*, 59.
6. *L'art byzantin*, p. 27 : « ce furent les palais qui servirent de modèles ».
7. *La mosquée de Médine.*

Le basileus fut d'abord un prêtre ; il exerce l'autorité politique, parce qu'il possède l'autorité religieuse. S'il perd la première, il conserve la seconde. La basilique peut donc être à la fois civile et religieuse. Les termes qu'emploient les Pères de l'Église nous montrent qu'au moment où cette forme fut employée, elle était considérée comme impériale ou royale. Severian de Gabala [1] compare au Paradis le βάσιλικὸν καὶ δεσποτικὸν εὐδιάκτημα,, la résidence du basileus, du souverain. On trouve fréquemment, pour désigner l'église, les expressions βασιλεία τοῦ θεοῦ, τῶν οὐρανῶν [2], la basilique de Dieu, la basilique des cieux.

Un autre terme est constant, celui d'« Aula ». Lorsque Constantin fit construire la basilique de Saint-Pierre, il grava une inscription qui prouve l'assimilation :

Quod duce te mundus surrexit ad astra triumphans
Hanc Constantinus victor Tibi condivit aulam

et sur le tombeau même de l'Apôtre on lisait :

Hanc domum regalem, simili fulgore, coruscans aula circundat.

Dans la Vie de saint Ambroise la place des martyrs est dans « l'aula cœlestis » [3].

Ce terme d'« aula » reparaît entre 422 et 432 à l'église Sainte-Sabine où l'inscription de fondation fait l'éloge de Pierre d'Illyrie « ab exortu Christi nutritus in aula ». A la fin du IVe siècle le même mot est appliqué au baptistère de Thecla à Milan. A Saint-Paul-hors-les-Murs, au début du Ve siècle, on lit : »

Theodosius cœpit, perfecti Honorius aulam
Doctoris mundi sacratam corpore Pauli

Au siècle suivant, dans sa description de la cathédrale de Nantes, Fortunat [4] appelle les nefs « aulæ forma triformis » et plus tard, entre 817 et 824, à Sainte-Praxède à Rome on lit sur l'abside : « Emicat aula variis decorata metallis » et l'on pourrait citer bien d'autres textes.

Aula, c'est le mot grec αὐλή, qui signifiait d'abord un espace découvert, puis la cour de la demeure, enfin par extension, le palais royal avec sa cour. Dans les palais romains et byzantins, partout la salle d'audience, la « domus regalis », comme disait Constantin à Saint-Pierre, la salle où trône l'empereur sous la coupole céleste éclatante d'or, « coruscans », est précédée d'une aula, d'un vestibule couvert ou non. Il en était ainsi dans le palais de Caracalla, à la « domus aurea » de Néron à la villa Hadriana de Tivoli, au Septizonium, au palais de Gallien à Antioche [5], au palais de Dioclétien à Spalato.

Ce type semble avoir reproduit la disposition générale des palais babyloniens et persans,

1. *P. G.*, 56, 484, in mundi creationem, VI, 1.
2. Kitschelt, *op. cit.*, 75.
3. Vita Sancti Ambrosii a Paulino..., ch. 33, *P. L.*, XIV, 38.
4. Fortunat emploie le même terme pour célébrer le baptistère de Sidoine à Mayence et utilise le terme même inscrit sur le tombeau de saint Pierre «coruscat». F. X. Kraus, *Die Christlichen Inschriften des Rheinlands*, Fribourg, 1890, I, 26, n. 42.
5. Strzygowski, *Spalato*, dans *Studien...* ; Friedrich Schneider, 332.

copiée par les souverains hellénistiques, dont les demeures servirent de modèles aux empereurs romains et byzantins ; il persiste encore à Mschatta. L'Orange [1] a montré comment le vestibule monumental, l'aula, accueillait les visiteurs qui adoraient le Roi-dieu. Nous constatons la même ordonnance au grand palais de Constantinople, à la Chalcé, puis, à Ravenne, au palais de Théodoric. Certains de ces palais, celui de la Magnaure à Constantinople, si l'on en croit les restitutions de Thiers et Ébersolt, comportaient une salle à trois nefs et, au fond, une grande abside où se trouvait le trône et deux absidioles.

Sans doute, beaucoup de ces « aulæ », de ces vestibules étaient découverts, tandis que la nef chrétienne est sous toit. On connaît des basiliques civiles hypèthres, probablement celle de Pompéi et la basilique Julia à Rome, celle d'Antioche. On a même noté l'existence de cours découvertes dans les héröa, comme celui de Calydon, en Étolie (Ier siècle av. J.-C.) [2], ce qui importe surtout, c'est le parti et quiconque a pratiqué l'architecture sait que l'auteur d'un bâtiment cherche d'abord le parti et qu'il n'hésite pas à modifier les dispositions qui l'inspirent. Or, on ne peut nier que le parti de la basilique chrétienne soit exactement celui de ces « maisons royales », dont Constantin reproduisait le nom même. Une nef bordée de portiques pour les assistants, l'emplacement du souverain, précédé souvent par un « prothyron », par un grand arc et dominé par une coupole ou une abside. Parfois même les basiliques chrétiennes comportaient un atrium, une vaste cour. A Constantinople, l'église des Saints-Serge et Bacchus avec la basilique accolée des Saints-Pierre et Paul, l'église Sainte-Sophie, comprises dans l'enceinte du palais, possèdent un atrium, qui reproduit exactement la cour de l'Augusteon devant le Sénat. Paulin de Nole décrit l'atrium de la basilique de Saint-Félix [3], qu'il fait décorer de scènes de l'Ancien Testament pour instruire et distraire les fidèles.

Chaque architecte a introduit des variantes. Certaines églises ont possédé un transept, qu'on a comparé avec la salle en longueur de la Domus Augustana sur le Palatin [4] ou à des plans antiques reproduits par Montana [5] ou aux salles en largeur de l'Orient. Le transept permettait de donner à l'église la forme symbolique de la croix, comme le prouve l'inscription de saint Ambroise à l'église des Apôtres à Milan [6]. Le transept existe dès le IVe siècle à Saint-Pierre, à Saint-Paul-hors-les-Murs après sa réfection, à Sainte-Croix de Jérusalem [7].

La basilique de Bethléem se terminait exceptionnellement par un octogone, placé au-dessus de la crèche, comme le temple de Baalbek, comme certaines salles impériales, qui pouvaient comporter des niches, tel le Chrysotriclinos à Constantinople. Les absides triconques, qu'on voit dans les couvents coptes de Sohag (fig. 151), au milieu du Ve siècle, à la basilique de Dendera (fig. 152), fin Ve siècle, à la basilique de Tebessa, Ve siècle, existaient au palais épiscopal de Bosra, au palais de Kasr ibn-Wardan et plus tard à Mschatta [8] (fig. 153).

Un exemple nous prouve comment on pouvait passer sans difficulté d'un édifice impérial

1. *Domus aurea, der Sonnenpalast*, dans les *Serta Eitremiana*, Oslo, 1942 (Symbolæ osloens., suppl., XI).
2. Grabar, *Martyrium*, I, 120.
3. *Carm.*, 27, 542 (*P. L.*, t. 61, col. 660).
4. Kitschelt, *op. cit.*, 61 et suiv.
5. Grabar, *Martyrium*, I, 303.
6. Dölger, *Antike und Christentum*, IV, 169.
7. Holtzinger, *Die Altchristliche Architektur*, 87.
8. Sur ce type de plan, cf. Monneret de Villard, *Les couvents près de Sohag* et Creswell, *Bull. de la Soc. d'archéol. copte*, 1939, 37.

à un édifice religieux : la cathédrale de Trèves dessine un vaste carré, au centre duquel est inscrit un carré plus petit porté par quatre colonnes. Au milieu de ce petit carré un décagone marque un emplacement sacré, dont on ignore la destination et qui était sans doute un martyrium, or — et c'est là le point intéressant — cet édifice était antérieurement une salle du palais impérial.

Il est d'autres détails qui semblent justifier l'assimilation. Sauvaget [1] a insisté, après Ébersolt et Bréhier, sur la correspondance qui existait entre le cérémonial de l'audience palatine

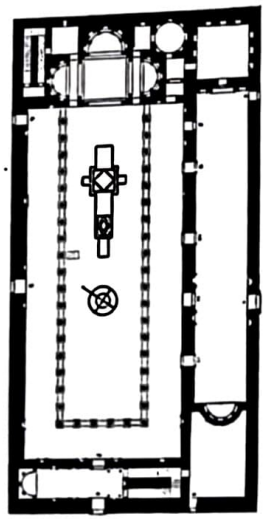


Fig. 151. — Sohag. Couvent blanc.

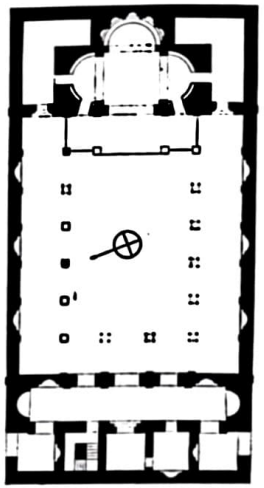


Fig. 152. — Basilique de Dendera.

et certains rites chrétiens. On pourrait ajouter aux siens d'autres arguments. Le banc qui fait le tour de l'abside est, en fait, une exèdre couverte d'un cul-de-four. Les exèdres en plein air étaient fort nombreuses dans l'antiquité. On montrait dans la ville natale de Pythagore le philosophe l'exèdre où il enseignait [2]. Déjà dans la maison grecque des exèdres s'arrondissaient au fond des péristyles, comme l'abside au fond de la nef [3]. Les souverains, comme Hérode Atticus, comme Attale, faisaient cadeau d'exèdres à Olympie, à Pergame. Cicéron fit construire une exèdre dans sa maison de Tusculum. La République et l'Empire nous ont laissé de nombreuses exèdres situées près des tombeaux, comme à Pompéi, dans les Thermes, les Forums [4]

1. *La mosquée de Médine*, 167 et suiv.
2. Boyancé, *Culte des Muses*, 192.
3. S. v. exedra, III, 880, cf. *supra*, p. 86.
4. Thasos (*B. C. H.*, 1939, 239) ; Madaure (Berthier, *Algérie*, fig. 23) ; Timgad (Altmann, *Rundbauten*, 20), à Rome, Forum d'Auguste.

(fig. 154), les nymphées [1], les temples [2]. Saint Augustin emploie le mot exedra dans le sens d'abside [3] et il recommande dans la *Cité de Dieu* [4] de placer l'évêque, l'épiscopos, celui qui voit

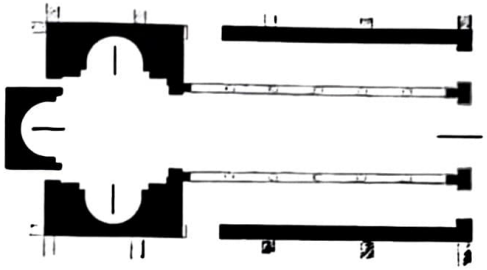


Fig. 153. — Mschatta. Salle centrale du palais.

de haut, qui surveille, sur un emplacement élevé, tandis que la nef doit être un « locus inferior » [5]. Dans le rite romain l'abside est réservée au clergé supérieur [6] et la chaire de l'évêque est appelée

Fig. 154. — Madaure. Exèdre.

1. Via del Istituto à Rome.
2. Serapeum à Rome.
3. Sauer, *Die Symbolik des Kirchengebäudes*, 132 ; Durand, au XIIIe siècle emploie encore ces mots dans le même sens et les confond avec « volta ». Eusèbe (*Vie de Const.*, VII, 50) décrit même comme ἐξέδρα l'église d'Antioche qui était octogonale.
4. XX, 9.
5. Sermo, XXI, 4, cité par Batiffol, *La messe...*, 49.
6. Duchesne, *Origines...*, 172.

un trône. Le canon 35 du quatrième Concile de Carthage, en 398, transforma la coutume en règle : « ut episcopus in ecclesia et in consessu presbyterorum sublimior sedeat. » La comparaison entre le siège épiscopal et le trône est formelle chez Sulpice Sévère [1] : « Ce n'est pas sans honte que j'ai vu naguère un évêque installé sur un siège si élevé qu'on eut dit une estrade

Fig. 155. — Parenzo.
Siège épiscopal dans l'abside de la basilique.

A droite : Fig. 156. — Le trône de Sakkarah.

royale », « sublimi solis et quasi regio tribunali celsa sede residentem ». Prudence [2] décrit ainsi la chaire épiscopale :

Fronte sub adversa gradibus sublime tribunal
Tollitur, antistes prædicat unde Deum

Le siège épiscopal se dressait dans l'abside comme le siège impérial, qui au Chrysotriclinos se trouvait ἐν τῇ βασιλικῇ καμάρᾳ [3]. Déjà les néopythagoriciens, dans leur basilique de la Porte Majeure [4], avaient, semble-t-il, disposé un siège hémicirculaire. Ce siège dominait les bancs du clergé à Sainte-Sophie de Constantinople, à Melnic, à Parenzo (fig. 155), à Saint-Jean

1. *Dial.*, II, 1, éd. Halm, 180, 181.
2. *Perist. hymn.*, XI, 225 (*P L.* t. 60, col. 554).
3. Alföldi, *Mitteil. der d. Arch. Inst. Römische abt.*, 1935, t. 50, 327.
4. Carcopino, *La basilique pythagoricienne*, 26.

de Lyon. Nous en connaissons plusieurs : la chaire de Sakkarah [1] (fig. 156), guindée sur son socle de six marches et dont le dossier arrondi comporte la coquille symbolique, la chaire de Saint-Clément à Rome, refaite au moyen âge, mais dont le dossier en forme de disque date du IVe siècle, la chaire de Parenzo. La mosaïque de Saint-Georges de Salonique nous montre un trône sous un baldaquin devant une abside, flanquée de deux saints : il représente le trône du

Fig. 157. — Rome. Triclinium de Léon III. Mosaïque.

Sauveur, mais donne l'idée de la disposition alors adoptée pour le trône impérial et le trône épiscopal.

Tout comme l'Empereur durant l'audience paraissait et disparaissait derrière les rideaux, l'autel, trône de Dieu, comportait des courtines et le Christ, sur un feuillet d'ivoire du Ve siècle, au Musée de Dijon, est assis parmi les apôtres, comme un évêque au milieu de son clergé, entre des rideaux ouverts [2] (fig. 123).

Les palais étaient ornés de peintures, de mosaïques historiques et allégoriques. De même que Junius Bassus en sa basilique privée de l'Esquilin avait, en 317, représenté les hauts faits de Constantin [3], les églises célèbrent les miracles de Dieu et des Saints.

1. Reproduit dans Duthuit, *La sculpture copte*, pl. XXXIX. Cette chaire est appelée chaire à prêcher, mais Prudence nous dit que l'évêque du haut de son trône « prædicat Deum ».
2. Pierce-Taylor, *Art byzantin*, I, pl. 125.
3. Piganiol, *Constantin*, cette basilique est devenue en 460 l'église Saint-André.

Un édifice de la fin du VIII[e] siècle nous prouve de manière évidente cette contamination des salles impériales et de l'église. C'est le triclinium du pape Léon III, au palais du Latran (fig. 157). Le nom de cette pièce est déjà caractéristique ; car il est emprunté aux demeures des souverains. Déjà dans ce palais le pape Zacharie (741-752) avait construit un triclinium décoré de peintures, qui, d'après le *Liber Pontificalis*, représentait les régions de la Terre, peut-être d'après le traité de Cosmas Indicopleustès. Ce sujet nous ramène aux salles cosmiques. Léon III fit traiter des scènes historiques chargées de prouver les droits temporels du pontife. Lorsque Charlemagne, encore roi, manifesta, après son père, sa générosité à l'égard du pape, dont il faisait un souverain, Léon III bâtit cette salle, où il recevait et où il jugea, le 30 novembre 800, le primicier Pascal, coupable de l'avoir attaqué. Ce triclinium, comme celui de Mschatta, était triconque. Sur l'arc triomphal de l'abside, on voyait d'un côté le Christ assis entre le Pape Sylvestre et Constantin, souvenir de la prétendue donation de cet empereur, de l'autre saint Pierre, c'est-à-dire la Papauté, entre Léon III et le roi Charles [1]. Dans la coupole de l'abside principale, le Christ apparaissait au paradis, dans les absides latérales les apôtres prêchaient. Le triclinium est à la fois une salle royale et un sanctuaire. Son ordonnance, sa décoration manifestaient la double fonction religieuse et temporelle du pontife et confirmaient les ressemblances entre l'église et le palais [2].

***

L'église n'est pas seulement la Jérusalem céleste, la Cité de Dieu, elle est encore le lieu du sacrifice et de la prière.

Lorsque se fut développé le culte des martyrs, que l'Eucharistie eut été célébrée dans les cimetières, que dans les basiliques synaxales l'autel eut été assimilé aux tombeaux des Saints et à celui du Christ, des interférences se produisirent entre les formes et les idées : le martyrium se transforma en église, comme l'église en une sorte de martyrium, si bien que le plan central du premier se développa pour permettre la réunion des fidèles, les pèlerinages et qu'il se combina en certains monuments avec celui de la basilique. La coupole vint se dresser sur l'église devant l'abside et, lorsqu'il existait un transept, sur la croisée. Ce type fut surtout fréquent en Orient, où, sous l'influence de la Perse, existait la tradition de l'édifice voûté. Dans la partie hellénisée de l'Empire romain la basilique fut encore très longtemps employée, mais une contamination se produisit et la coupole des édifices à plan central y trouva place, particulièrement en Asie Mineure, à la limite des zones helléniques et persane. L'Occident demeura plus attaché à la basilique et, en fait, il n'y a jamais renoncé ; toutefois on constate la présence de la coupole non seulement sur les baptistères, comme ceux de Naples, de la Lombardie, de la Gaule, sur des tombeaux [3], sur des sanctuaires à plan central, comme la Daurade de Toulouse, Saint-Vital de Ravenne, mais encore sur des églises, à la fin de la période mérovingienne et à l'époque carolingienne. San Fructuoso de Montelios, près Braga, Santa Comba de Bande, en Espagne, où

1. WILPERT, *Mosaiken*, I, 155.
2. STRZYGOWSKI, *Origin of Christian art*, a rapproché la première église de Merv du palais des Sassanides et soutenu que les églises arméniennes dérivaient de ce type, qui ne semble pas, cependant, avoir fourni ce seul modèle.
3. Tombeaux proches de Centocella (Tarragone).

le plan est celui de la croix libre, en Gaule, Germigny-les-Prés, où la croix est inscrite dans un rectangle nous en fournissent des exemples. Toutefois de fort bonne heure, la Gaule, que nous avons vue soumise aux influences de l'Asie Mineure, possède, comme elle, des églises basilicales à coupoles : Saint-Martin de Tours, achevé vers 470, possédait une « tour » au-dessus de l'autel [1] ; sur la cathédrale de Nantes construite vers 567, existait, au dire de Fortunat, « in medio turritus apex », sur plan carré, puis circulaire [2], tour lanterne ou coupole. A Saint-Antolien de Clermont-Ferrand la description de Grégoire de Tours [3] est plus précise : sur une base ornée d'une arcature de marbre avec des colonnes régnait une voûte peinte : « erectis tamen parietibus super altare ædis illius, turrem ac columnis, pharis heraclisque transvolutis arcubus erexerunt, miram cameræ fucorum diversitatibus imaginatam adhibentes picturam. » A Rome, la basilique se contente souvent d'une abside et d'un arc triomphal.

Ce mélange de formes explique le rôle que jouèrent dans l'église l'abside et la coupole et la variété des dispositions. Le tombeau de saint Pierre dans la basilique primitive était situé sous l'abside ; l'autel était érigé au-dessus de la confession ou immédiatement à côté. Il en était de même à Saint-Martin de Tours [4]. L'autel était ailleurs placé au fond de l'abside ou sous l'arc triomphal. Cet arrangement existait déjà dans l'architecture païenne : le temple de Lupercus à Panisperna [5], connu par un dessin du XVII[e] siècle, possédait, devant un fond plat, un grand arc décoré de scènes diverses, sous lequel était placé l'autel. Le plus ancien témoignage qui concerne une abside chrétienne contenant un autel nous serait fourni par les actes de Théodore d'Ancyre, mort en 303 [6]. Les exemples deviennent plus nombreux au IV[e] siècle. L'abside, dans ce cas, méritait le nom que lui donne le patriarche de Constantinople Germain : elle est bien la « conque du sacrifice ». L'autel est souvent installé devant le trône de l'évêque et est dit alors le trône de Dieu [7]. Il conserve le ciborium qui abritait le trône du souverain.

Dans les martyria le tombeau n'était pas situé au centre de l'édifice, mais à Bosra, à Korykos, à Séleucia Pieria, à Saint-Serge de Resafa, il se trouvait sous la coupole. On s'est demandé quelle était la destination du soubassement à exèdre, du « bêma », qu'on observa en plusieurs martyria et en diverses basiliques de la Syrie. S'agit-il là d'un emplacement réservé aux catéchumènes, au clergé ? Supportait-il un trône, probablement un trône vide sur lequel était placé le livre saint ? On pourrait alors rappeler le trône impérial installé à Byzance dans le Chrysotriclinos [8]. Faut-il avec M. Baldwin Smith [9] voir en ce socle l'emplacement réservé dans les martyria à la Commémoration des Martyrs. Dans les martyria auxquels fut adjointe une abside, l'autel du bêma aurait servi aux prières dites en souvenir des saints, celui de l'abside au service divin. En fait, il semble que le culte des reliques ait suscité des dispositions architecturales variées : nous avons recontré des tombeaux en des absides ; on connaît en Syrie des chapelles

1. MÂLE, *La fin du paganisme*, 143.
2. *Ibid.*, 168.
3. *De gloria Martyrum*, cité par H. HUBERT, *L'art préroman*, 80, n. 1.
4. Cf. *supra*, p. 103, 134.
5. LUGLI, *Mon. antichi di Roma*, III, 456. D'après Lanciani cet édifice du III[e] siècle serait le laraire d'une maison appartenant à un lupercal.
6. CABROL, s. v., abside, 183.
7. SAINT-AUGUSTIN (*Cité de Dieu*, XXVII, 4 ; EUSÈBE, *Hist. eccl.*, X, 4 (*P. G.*, XX, 85).
8. Cf. *supra*, p. 167, 202.
9. *The dôme*, ch. VI.

voisines de l'abside où furent recueillies les reliques. Il est fort possible, comme l'ont indiqué MM. Lassus et Tchelenko [1], que ces soubassements supportaient diverses installations, banc incurvé pour le clergé, trône, autel, ambon ou quelques-uns de ces éléments.

Un sens symbolique finit pas s'attacher à tout meuble ecclésiastique placé sous le dôme ou l'abside ou couvert d'un ciborium : l'ambon, qui se trouvait soit dans la nef, soit de chaque côté du chancel, fut parfois dominé par la coupole, comme à Sainte-Sophie de Constantinople, à Édesse et les écrivains déclarent alors que le Saint-Esprit descend de cette voûte céleste sur le prédicateur [2].

Durant les premiers siècles chaque église ne contenait qu'un seul autel, mais chaque prêtre pouvait célébrer plusieurs messes par jour. Au VI^e^ siècle les autels, surtout dans les monastères se multiplient [3]. Saint-Vincent de Paris en 558, possédait quatre autels. Si l'autel principal conserva longtemps son ciborium et sa position centrale, nous ignorons si les autels secondaires, placés alors, semble-t-il, dans les bras du transept bénéficiaient d'un semblable décor.

Les symboles s'appliquèrent bientôt à des formes qui ne les comportaient pas ou ne les comportaient plus : l'or des coupoles et des absides couvrit les caissons dont les rosaces avaient possédé jadis une signification stellaire. Prudence, au V^e^ siècle, était ébloui par l'éclat du plafond à Saint-Paul-hors-les-Murs et Fortunat, cent ans plus tard, déclarait qu'à l'église Sainte-Croix, à Paris, le plafond brillait « suis radiis et sine sole » [4]. Les toits mêmes furent dorés et ce luxe annonçait la Jérusalem céleste, la demeure du Rois des Rois, le martyrium de Jésus et des Saints.

***

Pour réaliser ce programme imposé par les idées et la liturgie, les architectes durent recourir à des moyens nouveaux.

Les premières coupoles portaient sur des édifices circulaires où l'architecte n'avait pas à résoudre le problème du passage d'un plan carré au cercle. Il est évident que les grandes coupoles cosmiques du I^er^ siècle qui tournaient sur elles-mêmes, par exemple à la Maison Dorée de Néron, étaient en bois, fort probablement du type suspendu à la charpente comme le seront encore tant de coupoles françaises du XVII^e^ siècle. Cette coupole en bois demeura en usage : nous savons que l'église octogonale de Nazianze était couverte d'une coupole sans doute ellipsoïdale toute en bois [5].

Faut-il conclure de ces faits que les grandes coupoles antérieures au VI^e^ siècle, par exemple en Syrie, furent construites en bois. Or, si nous dressons une liste — même sommaire — des dômes élevés dans cette région, on s'aperçoit que nous ignorons la matière, la forme de beaucoup de ces coupoles, que certains archéologues affirment avoir été charpentées [6]. Le fait que les fouilles

1. *Cahiers archéologiques*, t. 1951.
2. GRABAR, *Martyrium*, I, 395, 696 ; L'ambon de Justinien à Sainte-Sophie a été décrit par Paul le Silentiaire ; *P. G.*, LXXXVI, col. 2251-2264.
3. BATIFFOL, *La messe*, 58.
4. MÂLE, *La fin du paganisme*, 163.
5. AD. BIRNBAUM, *Repert. für Kunstwiss.*, XXXVI, 1913, 181-209. Liste des coupoles en bois dans CRESWELL, *Early muslim architecture*, I, 83.
6. Dômes en bois : II^e^ siècle, Marneion de Gaza, incendié en 402 ; V^e^ siècle, Saint-Étienne de Gaza ; VI^e^ siècle, Saint-Jean-Baptiste de Gerasa ; VIII^e^ siècle, la Kubbat es-Sakkrah. Dômes dont nous ignorons la matière et la forme, mais qui sont supposés être en bois par Croswell et Baldwin Smith ; II^e^ siècle, Tychaion de Mismiyeh ; IV^e^ siècle, Saint-Sépulcre de Constantin ; Martyrium de Nazianze ; Saint-Siméon, stylite à Kal'at Simân ; église de la Nativité à Bethléem ; Tell Hûm à Capharnaum ; Martyrium de Saint-Babylas à Kaoussié près Antioche ; Saint-Jean-Baptiste à Sébaste ; V^e^ siècle, église Eudoxiana et Saint-Serge à Gaza ; église de Maioumas près Gaza, Beisan ; église de Sion et tombe de la Vierge à Jérusalem, martyrium de Korykos, de Seleucia Pieria ; VI^e^ siècle, Martyrium et église n° 1 de Bosra. Fal'ul, église ou tombeau ou salle d'audience de Resafa. It-Tûbla, Kodja-Kalessi, églises 6 et 7 de el-Anderin.
   1. VI^e^ siècle, église de Kasr ibn-Wardan et peut-être églises d'Anderin.
   2. II^e^ siècle, tombes de Kusayar an-Nuways, de Sebastye ; IV^e^ siècle, martyrium de Nyssa, tombes ; V^e^ siècle, martyrium (?) de Hierapolis ; Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem ; Meriamlik ; Dar Dossi, église de Saint-Théodore ; VI^e^ siècle, Sainte-Sophie d'Edesse, tombe de Bizzos à Ruwêha, tombe à Hass.
   3. BUTLER, *Architecture*, 815. Le procédé existe encore au VI^e^ siècle (martyrium de Chaqqa, Saint-Georges d'Ezra).
   4. VAN ESSEN, *Mélanges Picard*, *R. A.*, 1948, II, 1647.
   5. Les restitutions de Piranèse, Chedanne, Cozzo sont erronées : Terenzio l'a montré au Congrès des Monuments historiques d'Athènes, *La conservation des monuments d'art et d'histoire*, *Office international des Musées*, p. 280-285.

n'ont pas livré de pierres taillées pour une coupole n'est pas absolument probante, car on sait que beaucoup de ces édifices servirent de carrière aux indigènes. On constate d'autre part qu'en Syrie des tombes, des bains et parfois des martyria et des églises ont, avant le VI^e^ siècle, supporté des dômes bâtis en « dur ». Très rares [1] sont ceux qui furent élevés en briques soit que le modèle fût originaire de l'Égypte, de Baouit, Bagawat (Kharga), soit qu'il vint de Mésopotamie. Un plus grand nombre de dômes furent construits en pierre [2].

Le dôme en pierre fut-il en Orient une importation romaine ? On remarquera que la tombe à dôme existait déjà en Syrie Palestine, telle celle d'Amrit, qui, pour n'être pas aussi ancienne que le croyait Renan, n'en est pas moins antérieure à l'ère chrétienne. Nous ignorons si les bains orientaux ne possédaient pas des salles à coupoles avant les thermes romains. Enfin un peuple capable, comme le syrien, d'appareiller des absides, d'élever des murs en blocs bien taillés, habile à lancer des arcs devait-il renoncer pour ses toitures à ces procédés et recourir au bois ?

Les communications étaient si nombreuses entre les rives orientales et occidentales de la Méditerranée, la réputation d'architectes comme Apollodore de Damas si bien établie qu'il est permis de croire à une évolution quasi parallèle de la coupole dans l'une et l'autre région après l'ère chrétienne. Prétendre que les architectes syriens n'osaient pas asseoir une coupole sur un cercle intérieur de colonnes, alors que les Romains le faisaient à Sainte-Constance, par exemple, est une simple hypothèse. La similitude des moyens de construction dans tout l'Empire, compte tenu des matériaux locaux, incite à penser que la coupole appareillée ne fut pas un type réservé à la péninsule italienne. Ne constatons-nous pas la présence de dômes « concrets », c'est-à-dire exécutés en béton, aussi bien au Panthéon romain qu'en divers édifices élevés par l'empereur Philippe au III^e^ siècle à Philippopolis (Shehbâ) [3] ou à la Kalybé d'Oumm es-Zeitoun, en 282.

Les Romains bâtirent, en effet, de vastes coupoles « en dur », mais s'efforcèrent par tous les moyens de les alléger, de les éclairer, de les buter [4]. Pour ce faire ils usèrent de blocage en pierre ponce, comme au Panthéon [5], de tubes en céramique disposés en hélice ; ils percèrent des fenêtres à la base, entourèrent la coupole d'une voûte annulaire, comme à Sainte-Constance.

L'abside fut le développement du cul-de-four, depuis longtemps connu. Sa construction sur un plan semi-circulaire ne présentait pas de difficultés. Elle existe dès l'époque romaine dans

les édifices privés, comme au palais du Palatin ou à Porto. Pline le Jeune décrit avec fierté la pièce absidale de sa villa, qui, grâce à ses fenêtres, était tout le jour ensoleillée [1]. Des basiliques civiles [2], comme celles d'Otricoli, Timgad, un monument comme celui de Mousmieh, des temples anciens munis à cette époque d'une abside, comme celui de Gortyne, purent servir

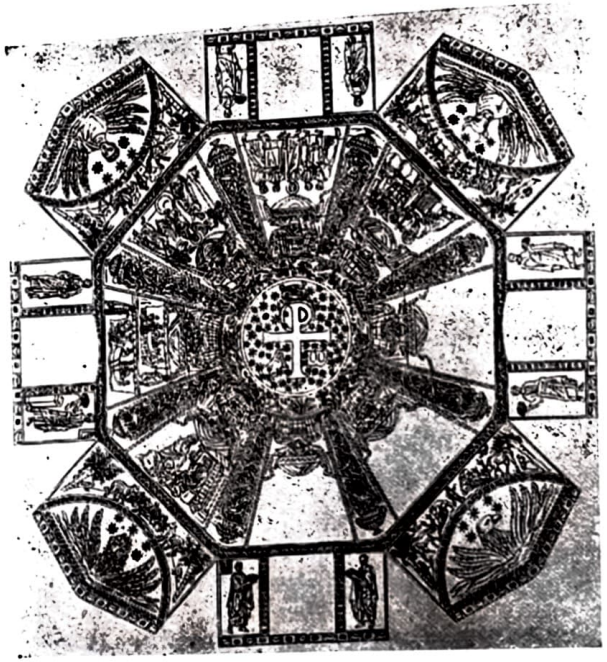


Fig. 158. — Naples. Baptistère. La coupole et ses trompes.

de modèles aux églises. La basilique Ulpia, sur le Forum de Trajan à Rome possédait même deux absides opposées.

Restait à découvrir le moyen d'insérer la coupole dans un plan rectangulaire et d'établir des soutiens dégagés, afin de permettre la circulation, lors des cérémonies, et la vue lors des offices. L'exemple des baldaquins, des ciboria put inspirer les architectes.

L'encorbellement était un procédé pratiqué depuis plus de deux mille ans aussi bien en Orient [3] que dans le monde égéen [4] et étrusque [5] où il avait servi sur des plans circulaires ou rectangulaires. La Syrie utilisa encore ce procédé durant les premiers siècles de l'ère chrétienne dans une tombe païenne à Amman [1], à la Kalybé d'Oumm es-Zeitoun (282 ap. J.-C.), à Chaqqa et l'architecte du Baptistère des Ariens à Ravenne l'emploiera encore. La Syrie recourut aussi à une traduction de l'architecture en bois, tendit une dalle sur l'angle et édifia, au-dessus, des encorbellements [2].

1. *Épist.*, X, 7.
2. Leroux, *Origines de l'édifice hypostyle.*
3. Tombes royales d'Our. Tombe à Dua-abul-Naga, en Égypte (XVII[e] à XX[e] dynastie), Piéron, *Bull. Inst. fr. arch. orientale*, VI, 173-177.
4. Tombes de Mycènes, etc...
5. Tombes d'Orvieto, etc...

La trompe [3], que prépare en Italie le système des niches placées sous la coupole, soit tout autour du mur circulaire, soit dans les angles du massif rectangulaire, apparaît au 1[er] siècle,

Fig. 159. — Rome. Peinture, dans les Catacombes, simulant des trompes.

Fig. 160. — Peinture, dans les Catacombes, simulant des trompes.

en Perse à Kuh i-Kwaja. Elle existe en 214 sur l'arc de Tripoli. Elle se développe surtout dans l'Empire sassanide, mais existe aussi au baptistère de Naples, bâti sur plan octogonal, où quatre des angles sont occupés par des trompes contenant les symboles des Apôtres (fig. 158).

Le pendentif apparaît en même temps. On ne saurait en effet donner ce nom aux soutiens de la coupole qui couronnent le tumulus royal de Panticapée, au V[e] siècle av. J.-C. [4]. Le passage se fait là grâce à des tas de charge, constituant six étages d'encorbellements et non pas des arcs sphériques. Ce système, qui semble avoir été inspiré par l'emploi de la brique, pourrait être d'origine orientale. A Rome la construction en blocage est un autre artifice qui existe en

1. Creswell, *Early Museum archit.*, I, fig. 364.
2. On retrouve le même type de tombeau dans une tombe à Assouan en Haute-Égypte. Creswell (*op. cit.*, I, 302) a étudié l'évolution du pendentif, mais il n'a vu que la ferme et a mêlé tous les procédés de construction, alors que seule leur distinction permet de comprendre cette histoire.
3. L. Hautecœur, *De la trompe aux mukarnas*, *G. B. A.*, 1931, II, 25-57.
4. Sur ce monument, Chapot, s. v. tholos, *D. A.* et *Bull. de la Soc. Nat. des Antiq. de Fr.*, 1912, 294 et 405.

même temps que les faux pendentifs montés en briques entassées aussi en encorbellement. C'est l'enduit qui conférait à l'ensemble un aspect régulier [1].

Le véritable pendentif, qui est une section de sphère, serait apparu en Syrie au IIe siècle ou au début du IIIe [2]. Il semble bien toutefois que les pays de la Méditerranée occidentale le connaissaient également à cette époque. On l'aperçoit au dôme de la villa bâtie à Rome par Domitien et connue sous le nom de Domus Augustana ; on le voit au IIe siècle à la base de la coupole qui couronnait la tombe de la Via Nomentana appelée Torre ou Torraccio della Cecchina [3]. Si nous ne possédons plus de monuments qui contiennent des pendentifs, de nombreuses peintures des catacombes et quelques mosaïques présentent un décor disposé exactement

Fig. 161. — Djemila. Mosaïque.

comme celui d'une coupole à pendentifs. Au cimetière de Domitilla, nous voyons plusieurs de ces peintures qui dateraient du Ier siècle : un cercle ou un carré central est cantonné aux quatre angles du rectangle par des demi-cercles, des trapèzes [4]. Cette disposition est plus nette encore et plus fréquente au IIe siècle dans les diverses catacombes [5] (fig. 159, 160). La mosaïque de Lambridi, en Algérie, que M. Carcopino [6] date du milieu du IIIe siècle, comporte au centre un médaillon, où nous voyons Asklepios recevoir le fidèle digne du ciel ; quatre démons disposés en croix, comme les divinités du Zodiaque de Dendera, comme les victoires de la maison blanche à Djemila [7] (fig. 161) supportent l'« emblema ». On pourrait rappeler aussi le pavement en mosaïque de la synagogue de Beth Alfa en Palestine où le char du soleil est

1. Mausolée Casale de'Pazzi, via Nomentana, à Rome. Thermes de Caracalla (212-216), sur plan octogonal.
2. Creswell, *op. cit.*, toutefois il importerait de fixer les dates de chaque élément des édifices cités.
3. Strong, *Rome* (coll. *Ars Una*) 214 ; L. Crema, *Due monumenti sepulcrali sulla via nomentana* (Estratto da *Serta Hoffileriana*, Zagreb, 1939).
4. Wilpert, *Die Malereien der Katakomben*, Rome, 1903, pl. 2, 3, 4, 9.
5. *Ibid.*, pl. 17, 25, 35^1 et 35^2, 38 ; pour le IIIe siècle, 54, 60, 72, 104, 114 ; pour le IVe siècle, 100, 130, 161, 203.
6. *Aspects mystiques de la Rome chrétienne.*
7. Berthier, *Algérie*, fig. 44.

entouré des signes du Zodiaque et dont les angles sont occupés par les saisons, iconographie qui atteste une imitation des coupoles ouraniennes [1]. Sans doute cette disposition ne suffirait pas à prouver la présence de pendentifs véritables, car elle existe déjà sur des coupes de Suse [2], où les diagonales sont indiquées, sur des coupes attiques, sur des plafonds étrusques, comme celui de Vulci ; mais, aussi bien sur les voûtes des catacombes que sur les pavements de Lambridi et Djemila, des arcs sont très nettement tracés qui vont d'un angle à un autre, tout comme ceux qui séparent les pendentifs d'une coupole. On peut rapprocher ces documents de la voûte qui couvre l'hypogée des Aurelii (via di S. Croce di Gerusalemme à Rome), contemporaine de Septime-Sévère, où l'on voit des arcs encadrant des arcosolia et une porte entre lesquels apparaît un pendentif encore irrégulier, mais identifiable [3].

La présence du cercle central dans ces peintures des Catacombes ainsi que le caractère des motifs représentés indiquent que le symbole céleste était employé par les néopythagoriciens, les hermétiques et les chrétiens et ne fut pas étranger aux recherches effectuées par les architectes pour les insérer dans la coupole. On voit fort bien comment des thèmes jadis traités sur un plan furent transposés sur les volumes des voûtes d'arête ou dès coupoles : nombreux étaient, sur les sarcophages païens ou chrétiens, sur les ivoires [4] (fig. 162), les anges portant une « imago clipeata ». Le cercle forme maintenant le centre de la coupole, remplace l'oculus et les anges multipliés occupent le soubassement suivant les diagonales, par exemple à la chapelle archiépiscopale de Ravenne ou à la chapelle de Saint-Zenon, à Sainte-Praxède à Rome. Une autre interprétation des motifs nous est donnée par les cercles concentriques, qui, fréquents depuis longtemps dans la céramique, les patères [5] les « missoria » entourent, dans la coupole, le motif central [6].

La coupole imite en ce cas la composition que depuis des siècles avaient adopté les peintres de coupes, mais ailleurs elle se souvient des cônes en encorbellement qui couvraient, deux millénaires auparavant, les tombes « à tholos », si bien qu'on peut distinguer plusieurs sortes de dômes dont la diversité de formes n'excluait pas la communauté du symbole.

La coupole est hémisphérique et rappelle la forme parfaite qui est celle du cosmos. Sur les tombes, sur les memoria des empereurs, sur les martyria elle évoque aussi le sens funéraire. Cette coupole peut être aussi ellipsoïdale ; il semble qu'il faille interpréter de cette façon le mot employé pour décrire le dôme du martyrium de Nyssa. Vogué, Butler et d'autres archéologues ont volontiers restitué sur des édifices syriens des dômes de ce type qui rappellent le pilos des Dioscures. Le dôme se termine parfois en pointe, c'est-à-dire qu'il est constitué par deux arcs sécants. Ceux-ci peuvent poser sur des droites et annoncer ainsi le profil de l'arc dit persan, qui est, peut-être, originaire de l'Inde ; c'est le type qui apparaît encore sur le reliquaire peint du Sancta Sanctorum. Ou bien le profil du dôme est constitué à la base par des arcs outrepassés et devient bulbeux, comme on le constate à la tombe de Bizzos à Ruweha. Ces formes paraissent sur les miniatures et sur les mosaïques d'Antioche, Damas, etc. Parfois

1. Barrois, *Archéol. biblique*, II, 169 a, 170.
2. Contenau, I, 284
3. *Mon. Lincei*, XXVIII.
4. Ex. ivoire Barberini.
5. Contenau, 1347-1349.
6. Baptistère des Ariens et Baptistère de la Cathédrale à Ravenne.

le dôme y est représenté garni de godrons (cf. par exemple l'ivoire de Trèves originaire sans doute d'Antioche) et l'on peut se demander si cette forme n'est pas une transcription des coupes égyptiennes ou mésopotamiennes dont le décor rappelait le lotus ouvert.

Fig. 162. — Ivoire de Barbérini. (Musée du Louvre.)

Le dôme incurvé est parfois remplacé par une pyramide. Construction facile à réaliser au moyen de l'encorbellement. Cette très vieille disposition existe encore sur des tombes à étages de l'époque chrétienne [1].

1. Par exemple en Syrie : IVe siècle, Kokanâya en 383, Djuwaniyeh en 399, Rbé'ah, Taltita ; Ve siècle, il- Barâh, tombe dite de Diogène à Hâss ; VIe siècle, tombe II de il- Barâh, Dana sud, BUTLER, *Architecture...*, 109, 111, 159, 161, 243.

Les églises arméniennes ont volontiers couvert leurs églises d'un cône posé sur un tambour et semblent avoir imité la hutte, et aussi le tabernacle du Saint-Sépulcre tel que l'imaginait l'auteur de l'ivoire Trivulce, si bien que Strzygowski fit dériver cette forme de la maison asiatique en bois, traduite en briques dans l'Iran, puis en pierre et en bois dans les régions caucasiennes [1].

Le tambour est le résultat de longues recherches. La nécessité d'éclairer les salles conduisit les architectes à percer des petites baies à la base. La peinture — tardive, il est vrai — du Sancta Sanctorum à Rome [2], laisserait supposer que de telles fenêtres existaient à l'Anastasis de Jérusalem. Ces fenêtres affaiblissaient la retombée. Aussi les architectes ont-ils interposé entre la coupole et son soutien un cylindre plus ou moins élevé, un tambour, où ils pratiquèrent ces ouvertures. La coupole alors s'aplatit et les pendentifs, situés sous le tambour, appartiennent à une autre sphère que la coupole. Certains de ces tambours sont ornés de petites colonnes et l'on peut se demander si cette disposition n'imitait pas celle des globes célestes qui reposaient nécessairement sur un cercle et une couronne de colonnettes et reproduisaient l'ordonnance générale de la tholos.

***

Le jour, où les commentaires des Pères eurent répandu les idées que nous avons exposées, où le plan de l'église se compliqua, où les architectes furent maîtres de leur technique nous constatons, à la fois, le foisonnement des symboles et leur fixation.

Le rôle joué par la coupole et par l'abside explique leur emploi plus large. Les architectes se plurent à multiplier ces formes : ils doublent la première à Sainte-Irène de Constantinople au temps de Justinien : ils utilisent le vaste cul-de-four de l'abside pour buter la coupole non plus sur un seul côté, mais sur plusieurs, comme à Sainte-Sophie. Ils dressent des coupolettes, qui semblent des satellites de la coupole centrale, comme aux Saints-Apôtres de Constantinople et plus tard à Saint-Marc de Venise.

Ces dispositions permirent le développement de l'iconographie, mais lui imposèrent aussi des règles ou tout au moins des habitudes. Aux VIe et VIIe siècles, les pendentifs sont très souvent occupés par les évangélistes, par les apôtres, par des représentations apotropaïques [3]. Dès la fin du VIe siècle, les coupoles des Saints-Apôtres, à Constantinople, nous montrent la répartition des thèmes : le Pantocrator apparaît sur la coupole centrale, tandis que les quatre coupoles latérales exposent le dogme : la coupole Nord est consacrée aux « Enfances » et aux miracles, la coupole Est à la Passion et à la Crucifixion, la coupole Sud à la Résurrection, aux apparitions, à l'Ascension, la coupole Ouest à la Pentecôte [4].

L'art se soumet à une conception théologique qui se répand aux VIIIe et IXe siècles. La coupole centrale est réservée au Pantocrator, au Cosmocrator ; elle est toujours le symbole du ciel dont le cercle, porté par les anges, figure au zénith. Ce Pantocrator est le Christ, car on ne sau-

1. *Die Baukunst der Armenier*, 335.
2. Cf. *supra*, p. 00.
3. GRABAR, *Martyrium*, II, 304.
4. Entre 565 et 578 ; BRÉHIER, *L'art byzantin*, 36.

rait voir le visage de Dieu sans mourir. Dans les branches de la croix figurent au Nord la Transfiguration, la Passion, la Crucifixion, au Sud l'Ascension, la Pentecôte.

L'ordonnance se fixe à Daphni (fig. 163), à Saint-Luc, en Grèce, à Saint-Marc à Venise. Le Pantocrator est présent toujours sur la coupole principale (fig. 164) ; l'abside est consacrée à la Vierge et, quand l'autel y est placé, aux scènes et préfigures de l'Eucharistie ; sur la voûte qui précède l'abside on voit l'hétimasie, l'annonce du Jugement Dernier, où la Vierge intercédera. Le trône du ciel domine l'autel, trône du Christ dans l'église. Le sanctuaire est donc réservé

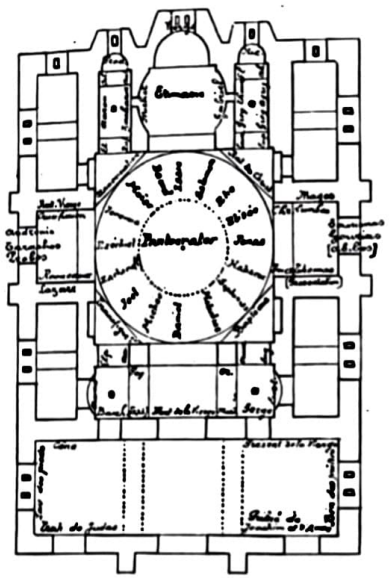


Fig. 163. — Église de Daphnis (Grèce). Répartition des mosaïques, d'après Millet.

au monde suprasensible, à l'éther, où Dieu règne avec son Fils, avec le Saint-Esprit, la Vierge, les légions d'anges, les saints. Dans la nef et le narthex sont représentées les grandes fêtes de l'Église, qui évoquent les scènes de l'Évangile et la vie des Saints et que doivent célébrer les fidèles.

On a écrit [1] que jusqu'au VI[e] siècle « aucune intention symbolique ou dogmatique n'imposait une ordonnance précise ». Nous avons vu que les faits ne semblaient pas justifier une conclusion aussi stricte, mais il est exact qu'après le VI[e] siècle « l'église devint la figure du dogme, dont ses murs offrent l'expression complexe et bien ordonnée ». L'iconographie fait apparaître en leur maturité les prémices apparues dès le IV[e] siècle.

L'Occident n'a pas ignoré cette répartition des thèmes, mais il a dû l'adapter à une architec-

1. Diehl, *Manuel*, 495.

ture différente. A Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, le Pantocrator apparaît sur la voûte, à Vic-sur-Saint-Chartrier, où la nef est couverte d'une charpente, sur l'arc triomphal, qui est plutôt un diaphragme percé d'une porte. La Vierge est aussi représentée sur la conque de l'abside, où parfois elle remplace une figure du Christ comme à Notre-Dame-la-Grande à Poitiers [1].

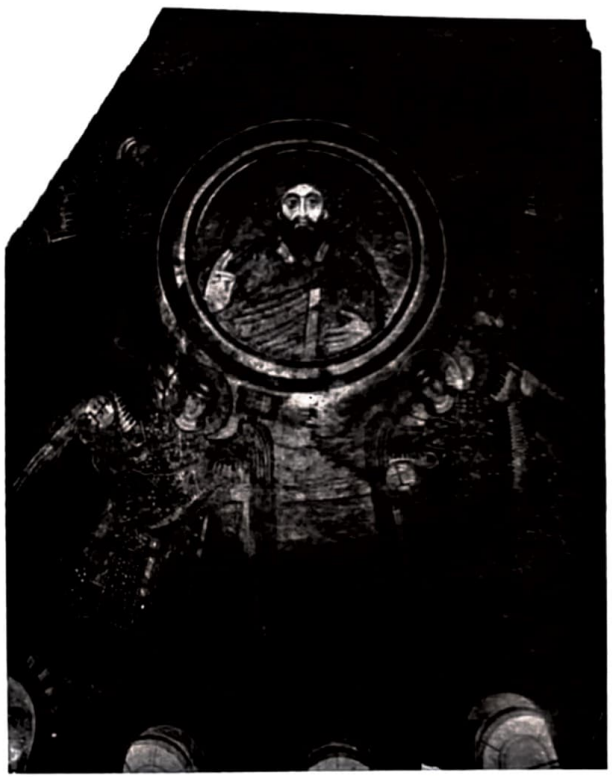


Fig. 164. — Le Pantocrator. Kiev. Sainte-Sophie. mosaïque de la coupole.

On l'y retrouve dans la crypte de Montmorillon. Lorsque l'église possède un rond-point à déambulatoire, la présence d'une chapelle terminale qui lui est consacrée trahit la même intention.

Toutefois en certaines régions, même soumises aux influences byzantines, l'abside demeure réservée au Pantocrator, par exemple à Cefalù (fig. 165), à Monreale. Le Christ occupe la même place en des églises françaises, Saint-Gilles de Montoire, Argenton-Château, Denèzé-sous-le-Lude

1. Cl. Paul-Dupraт, *Enquête sur la peinture murale en France*, 66.

(M.-et-L.), Berzé-la-Ville (fig. 166). Les registres souvent se multiplient et la Vierge peut y figurer sous le Pantocrator.

Peut-être les progrès de la peinture sur verre, que rendirent possibles les découvertes techniques et l'ouverture de vastes baies à l'époque gothique ont-ils en Occident déterminé le transfert de tous ces symboles : si les voûtes restent encore souvent peintes, la lumière qui donne aux figures du Christ, de la Vierge, des Saints un éclat surnaturel n'est-elle pas la lumière même de ce soleil, de ce Sol Salutis, qui pénètre par les baies, emplit tout le vaisseau d'un mystère radieux, semble la promesse des béatitudes célestes ?

Fig. 165. — Le Pantocrator de Cefalù (Italie). Mosaïque de l'abside.

* * *

Fig. 166. — Pantocrator de Berzé-la-Ville.

Les symboles se sont superposés et expliquent la diversité des interprétations données, des dispositions adoptées. L'abside est l'abside funéraire de certains martyria ; elle abrite alors dans les sanctuaires la confession, l'autel avec ses reliques, l'autel tombeau du Christ. L'abside est cette partie du ciel où se manifestera le Christ au jour du jugement : elle porte son image,

reçoit les représentations des théophanies, du Paradis, de la Vierge qui intercèdera pour nous. Elle est l'emplacement où siège l'Empereur : on y verra donc le Christ en Majesté au milieu de la Cour angélique, le trône de l'hétimasie ; elle sera l'exèdre où se dresse la chaire de l'évêque.

Le ciborium lui aussi est à la fois le baldaquin funéraire, le baldaquin impérial, le baldaquin du baptistère, le baldaquin des fontaines sacrées, et les symboles ont déterminé sa place au-dessus de la confession, de l'autel, et parfois de l'ambon.

La coupole est le ciel, elle domine les martyria, les baptistères, les églises, image du séjour promis aux saints, aux catéchumènes, aux fidèles, image de ce cosmos que régit le Pantocrator et dont les Évangélistes, les Apôtres, les anges, représentés sur les pendentifs ou dans les trompes, sont les fermes soutiens.

Ces symboles ne suffisent pas, nous le savons, à tout expliquer. Les architectes pour buter, éclairer, amplifier la coupole, ont dû recourir à des procédés, à des formes diverses, mais le programme mystique n'avait-il pas incité ces hommes à de telles découvertes ? L'architecture chrétienne, tout en héritant de vieilles conceptions et de vieux modèles, sut allier des idées et des techniques impossibles à séparer et c'est là son originalité.

CHAPITRE III

LES SURVIVANCES

Les idées que nous avons exposées, les formes qu'elles ont exprimées se retrouvent en d'autres régions et en d'autres religions. Beaucoup d'entre elles étaient nées en Mésopotamie et en Perse, d'où elles sont essaimé, où elles se sont maintenues, tandis qu'en Occident elles se transformaient sans disparaître.

1

ISLAM ET EXTRÊME-ORIENT

L'Islamisme à ses débuts s'est, comme le Christianisme, greffé sur le Judaïsme et les Arabes, descendants d'Ismaël, n'ont jamais oublié leur lointaine origine sémitique, sans pardonner d'ailleurs aux descendants d'Abraham la répudiation d'Agar. Mahomet a bientôt réagi contre les rites mosaïques et les croyances chrétiennes. Ne déclare-t-il pas [1] que le baptême (sebac, ou sebgha, c'est-à-dire l'immersion), c'est Dieu qui l'administre : « Dieu vous suffit, il entend tout. C'est le baptême de Dieu et qui peut mieux donner le baptême que Dieu ? » Pour justifier le changement de la Qibla, de la direction de la prière, qui était d'abord celle de Jérusalem, Mahomet abrogea la Sourate II, 109, ainsi formulée : « A Dieu appartient le Levant et le Couchant ; de quelque côté que vous vous tourniez vous rencontrez sa face » ; le Prophète ordonna à ses fidèles de regarder la Mecque (II, 36) : « Les insensés parmi les hommes demandent : qu'est-ce qui les a détournés de leur Qibla, de celle qu'ils avaient adoptée ? Réponds-leur : l'Orient et l'Occident appartiennent au Seigneur ; il conduit ceux qu'il veut dans son chemin. »

Néanmoins chez beaucoup de Musulmans, en particulier chez les Mésopotamiens et les Persans, les vieux souvenirs cosmiques ne disparurent pas. Encore aujourd'hui les derviches, comme jadis les Galles de Cybèle, imitent dans leur ronde l'évolution des planètes autour du soleil. Au Caire, à quelques centaines de mètres de la pieuse Université d'El-Azhar, les Bektachis tournent jusqu'à épuisement. On trouve même dans le Coran bien des passages où survivent ces croyances. Le trône de Dieu s'étend sur les cieux et sur la terre. Dieu est le Très Haut (II, 266) ; il est la lumière des cieux et de la terre (XXIV, 233) ; il réside sur les sept cieux (LXVII, 3 et LXXVIII,

1. *Coran*, II, 132.

12). Les signes de Dieu sont la nuit et le jour, le soleil et la lune et Mahomet dit, comme saint Augustin, comme saint Léon : « Ne vous prosternez ni devant le soleil ni devant la lune, mais devant le Dieu qui les a créés » (XLI, 37). Les visions du jugement dernier (XL, 7 ; LXIX, 17), semblent empruntées à l'Apocalypse ; nous entendons l'appel de la trompette ; nous voyons les anges porter le trône de Dieu. Les Arabes ont conservé le souvenir de tous les esprits malfaisants qui s'agitaient dans l'air mésopotamien ; ils ont évoqué les djinns, comme le faisaient leurs ancêtres, ils ont continué à tracer le cercle magique sur le sol en prononçant les formules

Fig. 167. — Tombeaux des Saba Banat aux environs du Caire.

magiques [1] et les Contes des Mille et une Nuits nous montrent la persistance de toutes les pratiques de sorcellerie.

Les relations n'ont jamais été interrompues, en dépit des rits chiites et sunnites, entre la Perse, les régions de l'Euphrate, la Syrie et les autres pays musulmans. Les Toulounides venaient de Samara. Les Fatimides partagèrent les doctrines des Persans et nombreux furent, au cours des siècles, les architectes issus de la Gezireh, de l'Asie Mineure, de la Syrie. L'Islam se souvient des tours planétaires des Babyloniens : le minaret de la mosquée du vieux château de Kairouan au IX^e^ siècle comportait sept étages et celui de la mosquée d'Ibn Touloun, refait par Ladjin [2], conserve les spirales ascendantes des siqurat (fig. 171).

L'Islam emprunta aussi des formes au vieux fonds antique et chrétien qu'il trouva dans les pays conquis. Il rencontre en Syrie les types de la tombe à coupole et de la tombe baldaquin, le premier, qu'il peut admirer à Ruwêha, sert de modèle à tous les « weli » de l'Islam, le second à la série de mausolées égyptiens qui débute sous les Fatimides avec les Saba Banat [3] (fig. 167).

Une église byzantine avait été construite à Hébron sur la grotte qui passait pour avoir reçu

1. Maury, *La magie*, 195.
2. L. Hautecœur et G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, 215, 216 ; pl. 4.
3. *Ibid.*, 100.

le corps d'Abraham et de Sarah, de Jacob et de Lia [1]. Mohamed en-Nacer ibn Kalaoun [2], en 1331-1332, la transforma en mosquée et établit sur les orifices de la caverne ou crypte sépulcrale, que les chrétiens auraient appelé une confession, des baldaquins surmontés d'une coupolette, pareils aux ciboria des églises chrétiennes. Il leur donna la forme d'un octogone pour les patriarches, d'un hexagone pour leurs femmes. Les Pères Vincent et Abel [3] ne croient pas à une intention symbolique, ils estiment que le tracé est dû à la commodité des tracés géomé-

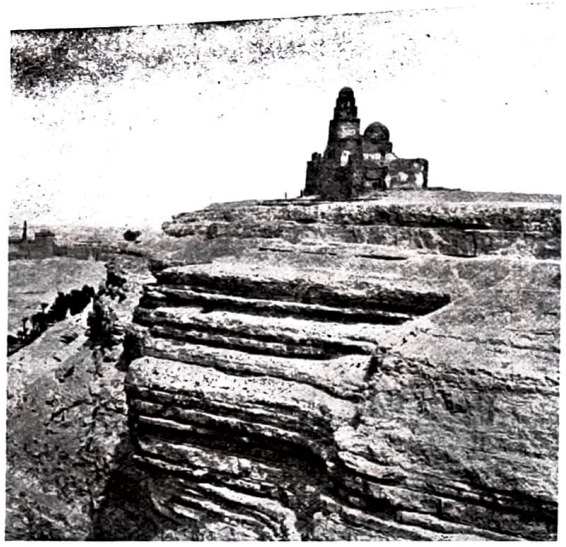
Fig. 168. — Tombeau de Tankizbougha, cimetière du Caire.

triques, issus l'un de deux carrés, l'autre de deux triangles qui se croisent et ils ajoutent « la figure participe donc à la fois aux vertus du carré magique cher à la spéculation orientale et à celle du triangle qui satisfait davantage à la spéculation égyptienne ». Il n'en reste pas moins que chaque forme fut affectée à un sexe différent, que l'octogone et l'hexagone présentaient dès le IV^e^ siècle un symbolisme [4] que les Arabes ont pu emprunter aux Pères. L'octogone était l'image de la perfection, de la régénération. C'est sur un octogone que repose au Caire la coupole du tombeau de Kalaoun, le père de Mohamed en-Nacer. L'hexagone est le symbole de l'église,

1. Cf. *supra*, p. 45.
2. Régna de 1293 à 1294, de 1298 à 1308, de 1310 à 1341 ; il fut déposé et rétabli deux fois.
3. Vincent, Maclay, Abel, *Le Sanctuaire d'Hébron*.
4. Cf. *supra*, p. 112.

or Lia et Sarah figurent parmi les femmes fortes. Les baldaquins élevés sur les tombeaux sont des baldaquins gothiques. Mohamed en-Nacer devait aimer cet art, puisqu'il fit transporter au Caire, afin d'orner l'entrée de sa madrasa, le portail de l'église de Saint-Jean-d'Acre. Peut-être avait-il recouru à des artistes chrétiens qui n'ignoraient pas les vieux symboles.

Le type du baldaquin sur les tombeaux ne disparut pas de l'art musulman : le tombeau de Tankizbougha au cimetière N.-E. du Caire (1359) (fig. 168) est un édifice carré constitué par quatre piliers sur lesquels retombent quatre arcs ouverts supportant un tambour et une coupole [1]. Il combine le plan du baldaquin des vieux tombeaux syriens, des baldaquins que nous avons observé dans les catacombes de Naples et de la Sicile, du baldaquin couvrant les autels du feu en Iran, dont la coupole représentait le ciel où vit le dieu [2]. D'après certains auteurs [3] les tombeaux-fours de la Perse seraient des paraphrases de ces temples du feu. Ils peuvent également descendre des vieux tombeaux circulaires de l'antiquité. Des gravures exécutées par les artistes qui accompagnèrent Bonaparte représentent encore des tombeaux ottomans sous une sorte de ciborium. Les tombeaux-baldaquins ont souvent une base octogonale comme les martyria. Les marabouts de l'Afrique occidentale sont les lointains successeurs de ces édifices.



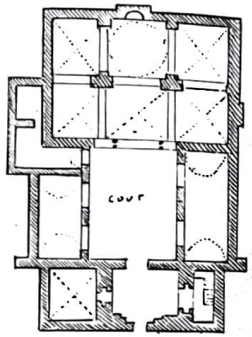


Fig. 169.
Machad de Gouyouchi
sur le Djebel Mokattam au Caire.

Ci-dessous : Plan.

1. L. Hautecœur et G. Wiet, *op. cit.*, pl. 137-138.
2. La ruine de Djerre, qui est un Tsahar Taq, un baldaquin sur un autel du feu, est exactement pareil aux ruines des tombeaux musulmans.
3. Diez dans *A survey of persian art.*, II, 921.

Les Musulmans ont connu un véritable type de martyrium, le machad. Machad dérive de chahid, celui qui n'a pas pu dire la chahada, la profession de foi du mourant, parce qu'il est mort sur le champ de bataille. Le chahid est un martyr [1]. Le plus ancien machad d'Égypte, celui de l'Émir al-Gouyouchi, sur le Mokattam, bâti en 1085 (fig. 169), ou celui de Sayyida Roukkaya (fig. 170), construit par le calife Hafiz, à qui la Sainte était apparue en songe, sont les héritiers des martyria chrétiens et l'on remarquera que la coupole y domine la tombe.

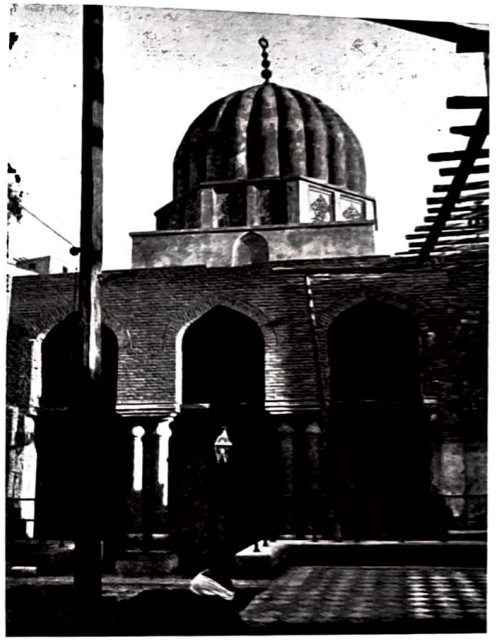


Fig. 170. — Le Caire. Mausolée de Sayyida Roukkayya.

Les Musulmans ont également construit des « memorie » sur les lieux-saints, comme l'avaient fait les chrétiens. La Kubbat es-Sakkrah à Jérusalem est élevée sur le rocher où Mahomet, transporté en songe par sa cavale el-Bourak au septième ciel, vint prier sur le lieu même où

1. L. Hautecœur et G. Wiet, *op. cit.*, p. 100.

Moïse, disait-il, avait prié. La Kubbat es-Sakkrah est un édifice sur plan central ; il reproduit l'octogone des églises byzantines et porte la coupole. Baibars Ier bâtit à Ain Djalout un machad sur le champ de bataille où son prédécesseur avait défait les Mongols [1].

La parenté que nous avons constatée entre le baptistère et le tombeau se retrouve en pays musulman : à la mosquée d'Ibn Touloun, par exemple, le sahn, la fontaine à ablutions, située au milieu de la cour (fig. 171), reproduit le type des tombeaux à baldaquins. Construire un sabil, une fontaine, fut toujours un acte de piété pour ces anciens nomades et la fontaine est le plus souvent abritée par un petit édifice.

Fig. 171. — Le Caire. Mosquée d'Ibn Touloun. Le Sahn.

Tombeaux, machads, fontaines sont couverts d'une coupole. L'Islam semble avoir volontairement oublié les symboles, mais il a conservé les formes.

Nous ne discuterons pas ici les origines de la mosquée. Sauvaget [2] fait dériver son plan de celui du palais. Le château arabe comportait les mêmes salles d'audience que les palais orientaux, romains ou byzantins. Si la mosquée s'est souvenue de cette disposition, elle n'a pas ignoré les salles hypostyles de la Perse et de l'Égypte, l'atrium méditerranéen et sa fontaine centrale. La mosquée est composée de portiques appelés « iwan » et ce mot, d'origine persane, désignait les salles voûtées. Le palais fatimide du Caire se nommait el-Iwan el-Kébir, celui de Mançouriya, en Ifriqiya, el-Iwan. Dans cet ensemble complexe les rites ont certainement reproduit le cérémonial de la Khotba, de l'allocution politique, mais la disposition sur un rang

1. L. Hautecœur et G. Wiet, *op. cit.*, p. 101.
2. *La mosquée de Médine.*

des croyants, est peut-être d'origine militaire. La première mosquée de Médine avait toute l'apparence d'un camp.

Le mihrab, avec sa niche en cul-de-four, aurait été, d'après certains archéologues, une copie de l'abside chrétienne, d'après d'autres, de la niche des églises coptes, le haikal, d'après Sauvaget, de l'alcôve où se tenait le souverain. Remarquons que le mihrab indique la Qibla, la

Fig. 172. — Le Caire. Mihrab et niches des frères Youssouf.

direction de la Mecque, comme l'abside indique l'Orient. Notons aussi que certains monuments, tel le mausolée fatimide des frères de Yousouf, au Caire [1], comporte un grand mihrab central entre deux petits mihrabs, ce qui rappelle singulièrement l'abside entre ses absidioles (fig. 172).

Tel mihrab, si l'on accepte certaines interprétations érudites, présenterait un symbolisme parallèle à celui des absides chrétiennes. D'après M. Upham Pope, le mihrab de la Mesjid i-Jami de Nayin en Perse prétend par son décor de fruits, particulièrement de grenades, évoquer le paradis et par ses colonnes ornées le vieil arbre cosmique [2].

1. L. Hautecœur et Wiet, *op. cit.*, pl. 35.
2. *A survey of persian art.*

Le mihrab est à l'époque des Toulounides et des Fatimides couronné par une conque radiée, qui dérive des niches à coquilles, si fréquentes chez les Coptes et les Syriens et imitées elles-mêmes des niches antiques, dont nous avons vu le caractère honorifique. Or, la personne qui disait la Khotba, à l'origine le prophète, puis le souverain, le khalife se tenait devant le mihrab. La niche, l'alcôve du palais et le mihrab de la mosquée sont des abréviations de la salle à coupole. De même le parasol, qu'on tenait au-dessus de la tête, était une sorte de coupole ambulante. Lorsqu'au Xe siècle Aboul-Qâsim, le fils du Mahdi, introduisit cette habitude au maghreb, il étonna les populations berbères [1], mais l'usage s'est maintenu et le sultan du Maroc s'y conforme toujours. Fréquemment la coupole de la salle du palais se retrouve au-dessus de la travée qui précède le mihrab, comme dans les églises chrétiennes devant l'abside et il est impossible de voir en cette ressemblance une simple coïncidence.

La présence de la coupole au-dessus des princes musulmans est attestée par d'innombrables documents. C'est sous un petit pavillon à coupole qu'ils recevaient aussi bien à Tunis [2] qu'en Perse [3]. Les salles cosmiques de jadis n'étaient pas oubliées : les palais de Timour et de Shah-Abbas en Perse s'appellent Naqsh-i-Jahan, c'est-à-dire miniature, réduction de l'Univers [4] ; à Médinet az-Zahra, en Espagne [5], une vasque, donnée à Abd ar-Rahman III an-Nasir par le basileus était remplie d'une nappe de mercure que l'on faisait mouvoir et al-Makkari se demandait si l'on ne voulait pas donner ainsi l'impression d'une salle tournante. Le cérémonial demeure le même : au Caire, lorsque les chefs francs visitent al-Adid, le sultan apparaît soudain, tous voiles tirés, sur un trône d'or constellé de gemmes [6]. Dans la citadelle du Caire, Baibars (1260-1277) construisit le château de l'air ou de la montagne et y disposa une salle à coupole qui portait le nom caractéristique de « Maison d'Or ». Kalaoun la jugea trop petite pour sa gloire et sa puissance et la reconstruisit. Nous la connaissons par les textes des auteurs et par les vestiges qui subsistaient à la fin du XVIIIe siècle et que représente la *Description de l'Égypte* : une coupole sous laquelle le sultan rendait la justice comme les rois sassanides et les kalifes, était supportée par d'énormes colonnes et entourée de péristyle où étaient représentées les forteresses du souverain. Kalaoun avait combiné l'apadana des Persans et la salle à coupole [7].

Comme les princes recevaient parfois des ambassades sous une des portes de la ville, celles-ci sont souvent couvertes de coupoles. La coupole était si bien associée à l'idée de protection céleste et de puissance que les chambres à coucher comportaient au-dessus des divans, des coupolettes ou alcôves, en Perse [8], comme en Espagne.

Parfois un oiseau dominait la coupole ou le parasol et semblait, par sa présence, rappeler le caractère céleste de cette forme [9].

Les Musulmans n'ont pas, comme les Chrétiens, représenté sur les coupoles des sujets appropriés ; ils se sont contentés de motifs ornementaux, mais ils ont étendu la zone des trompes et,

1. Marçais, *Manuel d'art musulman*, 100.
2. Marçais, *Kairouan, Tunis*, 88.
3. Voir les innombrables miniatures persanes qui représentent ce sujet.
4. Upham Pope, *A survey of persian art*, II, 1180.
5. Terrasse, *L'art hispano-mauresque*, 102.
6. Schlumberger, *Campagnes de Amaury Ier, roi de Jérusalem*, 121.
7. Ed. Pauty, *les Palais et les maisons d'époque musulmane au Caire*, 1933, 34-39.
8. Upham Pope, *op. cit.*, 1149.
9. R. L. Devonshire, *Apollo*, XIV, 1931, 279, 282.

usant de la géométrie, ont multiplié les éléments et abouti aux mukarnas [1], aux congélations et stalactites. Cet étagement d'éléments semblables qui se répètent, comme les thèmes des frises, donnent cette idée de l'infini, qui plaît tant aux peuples orientaux.

Le minbar est aujourd'hui une chaire ; il consiste en un siège situé au sommet d'un escalier et souvent couvert par une sorte de ciborium à coupole. D'après Sauvaget [2] qui nous semble avoir nettement établi son origine, ce meuble, dont le nom est emprunté à l'éthiopien, imite le trône des souverains orientaux. Sauvaget ne croit pas à la parenté du minbar et des chaires coptes, mais nous avons vu que la prétendue chaire de Sakkarah pouvait être un trône. Minbars et chaires coptes, avaient, croyons-nous, un ancêtre commun, le trône royal considéré comme celui de la divinité. Ce sens a disparu dans l'islamisme, mais le ciborium, qui est demeuré comme une marque d'honneur, nous le rappelle.

Les Musulmans ont donc conservé des formes, tombeaux en baldaquins, machads, fontaines, mosquées, mihrabs, minbars, qui avaient jadis une signification mystique ; ils les ont vidées des symboles qui évoquaient pour eux le paganisme et le christianisme, sauf, peut-être, en Perse, mais les ont laissées aux emplacements où ils les avaient trouvées et en ont respecté les types.

***

Les symboles, par contre, demeurèrent vivaces dans les Indes et l'Asie centrale ; ils y furent sans doute introduits par les Aryens dont les tribus essaimèrent au IIe millénaire avant J.-C., confirmés par les Iraniens, au temps des Achéménides, et par les Grecs, lors de la conquête d'Alexandre, enfin adaptés à chacune des traditions religieuses et artistiques [3].

Nous retrouvons aux Indes plusieurs des croyances signalées dans le bassin méditerranéen et le proche Orient et dont les origines sont semblables. La hutte resta longtemps le prototype de l'habitation ancestrale, la demeure du feu sacré, par exemple à Amarâvati et, developpée, deviendra le Vihâra.

La grotte servit également de modèle. Dans la partie de l'Asie qui s'étend de l'Afghanistan à la Chine, sur la route de la soie et des pèlerinages, les temples, creusés dans le roc, imitent les édifices polygonaux ou circulaires, les voûtes et les coupoles. L'Inde, au contraire, traduit souvent en pierre sa primitive architecture en bois, tend obliquement des poutres sur les angles du carré, dessine un losange qu'encadre une coupolette ornée du lotus. Dans tous ces plafonds cosmiques les dévatas remplacent les sirènes ou les anges. Au Gandhara existent des dômes, qui, disposés soit sur des encorbellements soit sur une coupole ouverte, signifient toujours le ciel [4].

Quand le Bouddhisme édifia des stupas à coupoles, il obéit aux recommandations faites par le Bouddha lui-même sur la façon dont il conviendrait d'abriter ses propres reliques. La stupa est à la fois un tumulus, une châsse où l'on conserve une parcelle des cendres, un édifice sym-

1. L. Hautecœur, *De la trompe aux mukarnas, G. B. A.*, 1931, II, 27, 51.
2. *Op. cit.*
3. Sur les souvenirs pythagoriciens et les correspondances entre les nombres, les sons, les couleurs, les parfums en Perse, cf. P. Ackermann dans *A survey of persian art*, 2816.
4. Alex. Coburn, *The art bulletin*, déc. 1937, XXIX, 225-248.

bolique. Sur trois manteaux pliés, qui forment un socle, Bouddha avait placé son bol de prière et au-dessus son bâton de mendiant, dont on fit le parasol honorifique, composé d'un mât entouré de disques, modèle des toits empilés des pagodes. Le bouddhisme n'oublie pas cependans les vieilles prescriptions magiques et cosmiques : les balustrades qui entourent les grands stupas sont un obstacle dressé devant les mauvais esprits ; au Népal le soubassement enferme quatre sortes de chapelles orientées vers les points cardinaux ; le bouddhisme nous a laissé des Zodiaques [1], des représentations du cercle solaire, symbolisé par la fleur de lotus.

Le culte solaire était trop répandu dans tout le proche Orient et chez les Iraniens pour ne pas pénétrer jusqu'aux Indes. Les dieux, les devâ, habitent le ciel qu'ils emplissent de leur éclat. Visnû a bientôt absorbé certain des éléments du culte qui s'est introduit même dans le bouddhisme. Les Bouddhas de Mathoura et du Gandhara portent également des nimbes qui auraient pour origine le vieux disque solaire du rituel védique [2]. Un mythe qui s'est propagé jusque chez les Polynésiens et que nous avons constaté dans le monde grec, laisse croire que les morts accomplissent vers le Soleil et la Lune des voyages comparables à ceux dont parlent les upaniṣads. Lorsque le Bouddha reçoit l'illumination, il prend pour symbole la roue qui est, nous l'avons vu, chez les peuples aryens une des représentations du soleil. Les astres influent sur la naissance et la vie de l'enfant qui reçoit un nom public et aussi un nom secret soumis, celui-là, aux conjonctures célestes [3]. Certains rites, comme la Pradakchina, circumambulatio qui consiste à faire le tour d'un édifice sacré, d'une relique, d'une personne, subissent l'influence de ces cultes solaires. Le fidèle doit se déplacer dans le sens de l'astre, en tenant l'objet de la vénération à droite et ce fait explique pourquoi sur les monuments la frise se déroule toujours de la même façon. Ce rite devint ensuite un acte honorifique.

Il en fut de même du parasol, qui jouait un rôle en Mésopotamie et en des cultes helléniques, comme celui de Dionysos. Le parasol est devenu un signe de dignité, mais n'a pas perdu, tout souvenir de son origine ; il s'érige de bonne heure sur la tombe des morts illustres ou saints ; dans la scène de l'interprétation du songe, le roi Çuddhodana siège sous un parasol garni de clochettes destinées, peut-être, comme en tant d'autres religions à chasser par leur tintement les mauvais esprits. Quand Bouddha quitte à cheval sa maison, quand Indra, le visite, un parasol signifie leur sainteté. Les Bodhisattvas s'alignent les uns auprès des autres sur un bas-relief du Musée de Lahore (nº 1056) et sont, comme les saints de Ravenne, abrités par une sorte de parasol. Ce parasol cosmique est parfois orné d'un croissant de lune [4]. Le baldaquin n'est pas inconnu de l'art indien ; le vase à aumônes est placé sur un autel sous un baldaquin [5]. La niche est, elle aussi, en Extrême-Orient comme dans le bassin méditerranéen un lieu de dignité. Elle rappelle jusque dans l'art du Champa [6] les naiskoi et le luxe de ses ornements indique son rôle.

Le trône vide, symbole de la souveraineté dont nous avons vu la fortune dans l'art païen et dans l'art chrétien, et dont l'origine se place probablement dans l'Orient mésopotamien et persan, est un motif que l'Inde a connu. En l'associant à la roue de la prédication elle lui a

1. Boll, *Sphaera*, 328.
2. Coomaraswamy, *The art bulletin*, IX, 1927, nº 4.
3. Masson-Oursel, *L'Inde antique*, 147, 148, 163, 79.
4. Deydier, *Le Gandhara*, 24.
5. A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhara*, 66, 299, 267, 419.
6. P. Stern, *L'art du Champa*, 13-23.

donné un sens cosmologique, elle en a fait le séjour des dieux [1]. On observe également l'arc-en-ciel sur lequel est assis le Bodhisattva, comme le Christ en Occident [2].

Lorsque, à la fin du XVIe siècle, le grand mongol Akbar eut étendu son pouvoir sur l'Inde, ce musulman sunnite, descendant de Gengiz Khan et de Tamerlan, qui s'était converti au Chiisme persan et avait même adhéré à la secte la plus libérale, le soufisme, ce philosophe, qui avait étudié des doctrines des Brahmanes et des Bouddhistes, voulait instituer un culte commun pour les disciples de toutes les religions pratiquées en ses états et comme Amenophis IV, comme Aurélien, choisit le culte solaire. Chaque jour, à l'aurore, répétant le geste des Pythagoriciens, des Esseniens, des premiers Chrétiens, de tant d'autres. Akbar, sur la terrasse de son palais récitait les litanies du soleil, symbole de la Divinité, tandis que Hindous et Musulmans se prosternaient devant l'astre naissant [3].

On retrouve en Chine des idées analogues à celles que nous avons exposées. Le culte du ciel et du soleil y est attesté. Yao, souverain mythique, est présenté comme le soleil, les premiers souverains établirent l'ordre du monde en obéissant à l'exemple du soleil, de la lune, des étoiles. Le ciel est le seul dieu chinois commun, le seul aussi qui porte des traits humains, il est le dieu justicier. L'Empereur est son fils ; il a pour emblème le soleil, tandis que la lune, réservoir de la fécondité terrestre, est l'emblème de l'Impératrice.

Temples et palais ont des formes symboliques. Le Min t'ang, temple du ciel est bâti sur un plan carré, image de la terre, mais son toit est circulaire, comme le ciel. Le palais de Ts'in che Houang ti, le premier empreur Ts'in (211 av. J.-C.), situé à Chang lin prétendait imiter le chemin suspendu, qui, par dessus la voie lactée unit des constellations. Ce palais cosmique comportait 360 pièces, liées par des chemins couverts. Le même empereur fit élever son tombeau où se trouvaient représentés les signes du ciel. Toute une mystique des nombres régissait ces formes [4].

On retrouve jusqu'à l'époque Ming les parasols cosmiques devenus signes d'honneur (porte de Yenchofu, dans le Chantoung), les pagodes funéraires sur plan central (Yachoufu dans le Seu Tchouan), les temples du ciel circulaires (Pékin).

Ces ressemblances montrent les liens qui dans l'Antiquité ont uni les continents.

2

L'OCCIDENT MÉDIÉVAL ET MODERNE

Le symbolisme, que tant de siècles avaient élaboré, qui avait imposé ses formes aux palais des Empereurs, aux sanctuaires des églises, avait trop fortement pénétré les esprits pour disparaître aussitôt. On croyait jadis que les invasions barbares avaient provoqué une rupture entre le monde antique et le moyen âge. Les études publiées depuis plus de cinquante ans ont

1. Auboyer, *Cahiers archéologiques*, IV.
2. A. Foucher, *op. cit.*, fig. 206 ; Stern, *L'Inde antique*, 417 ; Deydier, *Gandhara*, 198 ; J. Auboyer, *Le trône et son symbolisme dans l'Inde ancienne*.
3. Grousset, *Histoire de l'Asie*, III, 224-238.
4. Granet, *Civilisation chinoise*, 10, 13, 45, 232.

mieux fait connaître les temps mérovingiens et carolingiens et prouvé qu'ils avaient hérité des idées, des croyances, des superstitions venues du fond des âges et qu'ils les avaient transmises aux siècles suivants.

Le christianisme ne put éliminer la mentalité primitive ; le culte de la Vieille Terre n'est pas oublié : cette déesse figure encore avec son serpent dans l'art carolingien [1] ; les revenants ont pendant des siècles continué leurs promenades nocturnes ; les fées, les cobolds, les farfadets, les lutins ont prodigué méfaits et bienfaits ; les sources et les grottes ont dans le secret rendu leurs oracles [2] ; les sorciers ont tracé le cercle magique [3]. C'est en vain qu'ils sont livrés, comme en Mésopotamie, aux flammes du bucher, en vain que les Conciles proscrivent le culte des eaux [4], en vain que Léon III interdit aux fidèles de prier le soleil ; il n'y a pas tant d'années que les marins de Noirmoutier, le jour de la Saint-Jean, se signaient au lever de l'astre [5] ; en vain que l'Église interdisait les horoscopes : Catherine de Médicis, Marie de Médicis, Anne d'Autriche consultent les astrologues à la naissance de leurs enfants.

Les formes, les thèmes nés du symbolisme antique ont continué d'exister. M. Mâle a montré, dans ses beaux ouvrages, l'influence qu'exercèrent en Occident, par l'intermédiaire de saint Hilaire et de saint Augustin, les conceptions des Pères orientaux, comme Origène, sur les images du monde. Tout le moyen âge continua de croire après Pythagore et Platon à l'harmonie des sphères, au pouvoir de la musique [6] : « L'immense travail symbolique des premiers siècles chrétiens, peut écrire M. Mâle [7], fut accepté avec respect par le moyen âge, qui n'y changea rien et y ajouta fort peu. »

Le type des édifices à plan central, né des antiques croyances funéraires, baptistères, tombeaux, sanctuaires, a survécu dans tout l'Occident.

Si le baptistère est en France depuis l'époque carolingienne annexé à l'église, sauf à Mélas [8], il se dresse encore longtemps semblable à ses prédécesseurs des Ve et VIe siècles dans l'Italie du Nord, à San Ponzo Canavese (refait en 1005), Galliano (1018), Biella (1046), Caneggio (1055), dans le sud de la Suisse, à Riva San Vitale. Nombreuses furent chez nous les églises appelées Saint-Jean-le-Rond, qui étaient à l'origine des baptistères. Les fonts baptismaux conservent parfois leurs baldaquins. Viollet-le-Duc possédait un ivoire qui représentait un tel édicule et il a publié les fonts de Berneuil (arrondissement de Doullens [9]) qui, avec leur couronnement conique, reproduisent le type d'une tholos.

Le tombeau de Théodoric (fig. 173) sert de transition entre les monuments funéraires de l'Antiquité et des débuts du Christianisme et ceux du moyen âge. A Rome le seul édifice carolingien sur plan carré couvert d'une coupole est l'oratoire de Saint-Zénon, auprès de Sainte-Praxède, qui primitivement devait être le tombeau de Théodora, la mère du pape Pascal Ier (817-824). On a pu se demander si en France les chapelles de Saint-Clair d'Aiguilhe, de Chambon,

1. Adhemar, *Influences antiques*, 146.
2. Van Gennep, I, 552.
3. Cl. Seignolle, *Le rond des Sorciers*.
4. Déchelette, I, 379.
5. Van Gennep, I, 1929.
6. *L'art religieux du XIIe siècle*, 315.
7. *L'art religieux du XIIIe siècle*, 139.
8. *Congrès archéologique*, 1923, 218-223.
9. *Dict. d'arch.*, V, 535, 540, 541.

de Sarlat, si Saint-Michel d'Entraigues (fig. 174), dont le plan polylobé rappelle celui du prédit temple de Minerva Medica, ne furent pas des édifices funéraires. Des ossuaires octogonaux, dont le plan central reproduit celui des tombes antiques et dont les huits côtés annoncent la résurrection, existent en France à Montmorillon, en Allemagne à l'abbaye de Comburg, en Mecklembourg, à Doberen [1].

L'Anastasis, connue par les descriptions des pèlerins, par des croquis, même imparfaits comme celui d'Arculfe (570), ne pouvait manquer d'inspirer des imitateurs. A Genève, on a

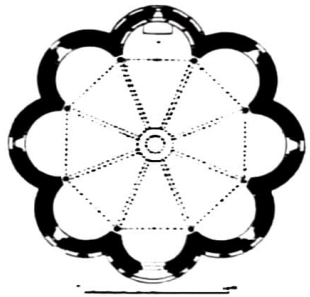


Fig. 174.
Saint-Michel d'Entraigues, d'après Abbadie.

A gauche : Fig. 173. — Tombeau Théodoric à Ravenne.

trouvé, sous la croisée actuelle du transept de Saint-Pierre, les restes d'une vieille église circulaire, sans doute celle de Sigismond. Des rotondes « isolées ou placées à l'extrémité de basiliques » furent élevées nombreuses : qu'il suffise de citer, en Italie, celles de Pavie, Milan, S. Stefano de Bologne, Pise, en France, Charroux (fig. 175), Auxerre, Saint-Bénigne de Dijon (fig. 176), en Allemagne, Saint-Maurice de Constance, Saint-Michel de Fulda, Paderborn, en Angleterre, Cambridge, Northampton, qui furent construites entre le IXe et le XIIe siècle. Ces monuments sont de formes diverses, ronds avec ou sans déambulatoires, octogonaux, dodécagonaux, et montrent, comme l'a bien indiqué Krautheimer [2], qu'il ne s'agissait point de reproduire le plan exact de l'Anastasis, mais sa disposition générale. La preuve de cette liberté d'in-

1. *Bulletin monumental*, 1951, 444 ; *Congrès archéologique*, 1951, 199-201.
2. *Journal of the Warburg Institute*, V, 1942, 4.

terprétation nous est fournie par la diversité des types et la commune volonté d'imitation : Saint-Maurice de Constance est dit « sepulchrum Domini in similitudine illius Jerosolimitani » ; à Cambrai, en 1063, le sépulcre est élevé « rotundo schemate in modum scilicet sepulchri quod est Jerosolimis ». A Neuvy Saint-Sépulcre (fig. 177), le nom serait déjà suffisamment révélateur, si la chronique de Guillaume Godel (1042) ne nous disait pas que la rotonde fut élevée « ad formam Sancti Sepulchri Jerusolimitani » et consacrée en présence d'Eudes de Deols, qui, en 1026, s'était rendu en Terre Sainte et avait rapporté des reliques, en particulier un fragment du tombeau du Christ. La rotonde de Neuvy, comme l'Anastasis était, à l'origine séparée de l'église. elle fut refaite plus tard [1]. Au centre elle contenait une imitation du baldaquin ou « tugurium » qui surmontait le tombeau du Christ. D'autres rotondes ont pu prétendre imiter le Saint-Sépulcre ce serait le cas de celles de Lanleff (Côtes-du-Nord) [2] ou de Saint-Léonard (fig. 178) qui était

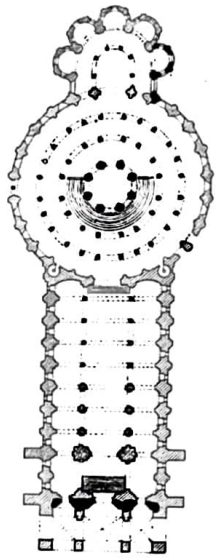
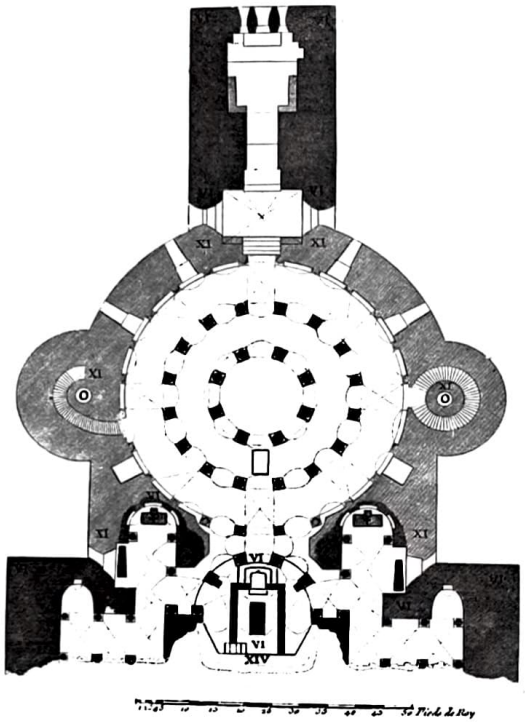


Fig. 175.
Charroux. Relevé de Formigé.



A droite : Fig. 176. — Dijon. Saint-Bénigne. La rotonde, d'après Dom Plancher.

1. *Congrès*, 1931, 523-555, par R. Michel-Dansac ; J. Hubert, *B. M.*, 1931, 91-100.
2. *Congrès*, 1914, 542-553.

appelée chapelle du Sépulcre [1]. Il faudrait énumérer toutes les chapelles desTempliers dont beaucoup étaient sur plan central et dont certaines comme celle de Tomar (Portugal) comptaient une sorte de baldaquin.

Peut-être les coupoles, qui couronnaient certains chœurs mérovingiens, furent-elles encore reproduites au Xe siècle : l'église de Remiremont aurait été dans ce cas, si l'on interprète un passage de la *Translatio Sancti Adelphii* : « cameræ umbilicus e crasso lapide » [2], en donnant à cet ombilic de la voûte le sens de la clef d'une coupole.

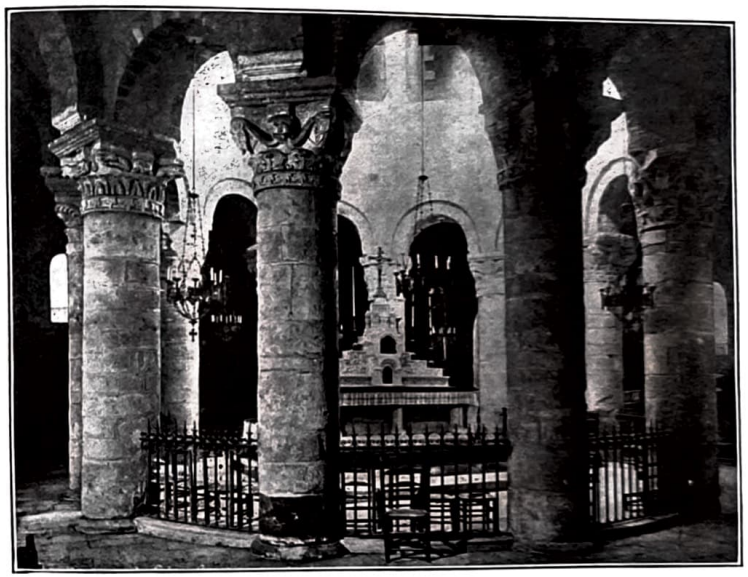


Fig. 177. — Neuvy Saint-Sépulcre (Indre.) La rotonde.

Jusqu'à l'époque romane, lorsqu'une église possédait les corps de deux saints, elle comprenait deux absides opposées. Quand on installait un deuxième autel dans une église on le plaçait parfois encore sous une coupolette, comme à Saint-Riquier, où cet oratoire se trouvait au premier étage de la tour médiane.

Le églises primitives sont souvent entourées d'une sorte de « temenos », d'un enclos circulaire. Certains savants [3] sont allés jusqu'à prétendre que, dans les pays celtiques, le plan circulaire

1. *Congrès*, 1921, 113.
2. Mortet, *Mélanges d'archéologie*, II, 297.
3. Allcroft, *Archeological Journal*, 1920, 230, 242.

avait été le plan primitif de l'église et ont essayé de montrer que les constructeurs étaient demeurés fidèles à une double tradition : celle du cercle sacré où se réunissait la vieille assemblée et celle du cercle funéraire qui entourait les tombes groupées « ad sanctos », autour de l'église. Certains cimetières conservent la forme circulaire. Ils deviennent peu à peu assez rares : Guibert de Nogent s'étonne, au XII[e] siècle, de cette disposition [1].

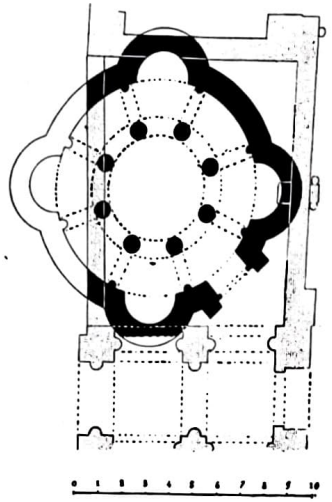


FIG. 178.
Saint-Léonard (Haute-Vienne). Rotonde.

A droite : FIG. 179. — Présentation au Temple de Bartolo di Maestro Fredi. (Louvre.)

Le plan des églises médiévales, qui s'est maintenu dans les temps modernes, fut, en partie, la conséquence des idées mystiques répandues dans la chrétienté depuis le III[e] siècle. Pour permettre aux fidèles et aux pèlerins fort nombreux de voir et de toucher les tombeaux des saints contenus dans les confessions et dans les cryptes, les architectes usèrent des couloirs à angle droit ou en demi-cercle, comme il en existait déjà autour du tombeau absidal païen de la famille Furia [2]. Les vieux souvenirs de la grotte funéraire n'ont pas complètement disparu : à Saint-Denis, à Notre-Dame de Paris, à la Sainte-Chapelle les autels, a écrit Viollet-le-Duc [3] sont placés

1. *De vita mea*, II, 1.
2. Cf. *supra*, p. 96.
3. *Dict.*, II, 37.

de façon que le dessous du reliquaire forme une grotte, une crypte à rez-de-chaussée. A Saint-Denis cette petite crypte était occupée par les corps saints.

Lorsque l'église possédait de nombreuses reliques, des niches furent aménagées dans ces couloirs et l'on voit renaître le plan que nous avons constaté en des tombeaux néolithiques. Comme, depuis le VI[e] siècle, le clergé avait l'autorisation de dire plusieurs messes en une même église, les autels s'étaient multipliés et ces niches, sortes d'arcosolia, se transformèrent en chapelles munies d'un autel et voûtées, comme la crypte, ainsi qu'il se devait au-dessus d'un corps saint. Cette disposition répétée à l'étage supérieur donna à l'époque carolingienne le déambulatoire à chapelles rayonnantes appelé à un si grand succès et la chapelle centrale fut consacrée à la Vierge qui paraissait, en Orient, sur l'abside de l'église [1].

Lorsque la technique se perfectionna, les architectes, désireux d'éviter les incendies qui ravageaient les charpentes, couvrirent leurs églises de voûtes auxquelles s'étendent les symboles jusque-là réservés aux sanctuaires. Nombreuses furent, à l'époque romane et gothique, les voûtes peintes en bleu et semées d'étoiles [2] (fig. 179). La coupole habituellement réservée à la croisée du transept, où elle est encore portée par des anges, par les symboles des évangélistes, surtout en Bourgogne et dans les régions voisines, se répète en Aquitaine sur toute la nef. Dans l'école normande la coupole est remplacée par une tour lanterne, comme il en existait dès l'époque mérovingienne. C'est une sorte de gigantesque baldaquin.

Ces voûtes représentent si bien le ciel aux yeux des fidèles qu'Angela della Pace, dans la ferveur des prières qu'elle adresse à saint François, les voit s'ouvrir pour livrer passage au divin Sauveur, qui paraît, au milieu d'une nuée, sous la figure d'un enfant crucifié [3].

Les ciboria dominent toujours les autels dans tout le bassin méditerranéen [4]. Les papes Honorius I[er] (625-638), Grégoire IV (827-844), Léon IV (847-855) ne cessent d'en offrir aux églises et le *Liber pontificalis* [5] vante la munificence de ces pontifes. Ces ciboria conservent certains détails anciens : le ciborium du maître-autel de Saint-Ambroise à Milan, exécuté en 835 (fig. 180), représente, sur le tympan du fronton, le Christ remettant à Paul, le livre, à Pierre, la clef, en souvenir du ciborium constantinien de Saint-Paul-hors-les-Murs ; il possède, aux quatre angles, les aigles qui soutenaient la coupole céleste et qui jouaient déjà ce rôle au baldaquin de Théodose. Les manuscrits, les fresques, les icones, les tableaux reproduisent inlassablement les types de ciboria que nous avons vus succéder à la tholos et qui, sur tous ces documents, sont figurés au-dessus du Saint-Sépulcre [6], des autels [7], des tombeaux [8].

Quelques-uns de ces ciboria nous ont été conservés en Orient, tels ceux du Musée copte,

1. Cf. *supra*, p. 203, 204, 249.
2. Par ex. à Rome dans une chapelle des Quatre saints couronnés (XIII[e] s.), puis à Orvieto ; sur les tableaux représentant des architectures : ex. Présentation au Temple de Bartolo di Maestro Fredi, au Louvre.
3. MAURY, *Magie*, 365.
4. Liste des ciboria de l'époque carolingienne dans J. BRAUN, *Der christliche Altar*, II, 202, 210.
5. Éd. DUCHESNE, I, 325, II, 75, 130 ; nos 461, 547.
6. Codex aureus de Saint-Emmeran de Ratisbonne.
7. Basilique souterraine de Saint-Clément à Rome, dans le miracle de l'enfant sauvé des eaux, fin XI[e] siècle ; à Sainte-Sophie de Kiev, mosaïque de la communion des Apôtres où le ciborium conserve le dôme pyramidal, fréquent du IX[e] au XV[e] siècle dans le monde byzantin. On le voit sur un tissu de soie conservé dans la Collégiale de Castell'Agnato (Italie, province de Plaisance). (DIEHL, 513, 889.
8. Tombeau à Sant'Angelo in Formis (1058-1086).

provenant du vieux Caire, en Occident, en Italie, à l'époque romane [1] ou gothique [2], en Espagne où ils gardent parfois le type des baldaquins funéraires [3]. En France les ciboria furent plus rares ; on peut cependant en citer quelques-uns : à Cluny, l'autel de saint Pierre, peut-être

Fig. 180. — Ciborium de Saint-Ambroise de Milan.

en souvenir de la basilique apostolique de Rome, fut surmonté, au XIe siècle par saint Odilon d'un ciborium dont les colonnes étaient en argent niellé. Il est probable que la présence des coupoles en beaucoup d'églises romanes rendait superfétatoire le ciborium.

1. Exemples : Castel Sant'Elia près Nepi ; Sant'Andrea in Flumine près Ponzano, vers 1150 ; San-Lorenzo fuori le mura, à Rome, 1148 ; Santa Maria in Castello, à Corneto-Tarquinia, 1168 ; San Stefano (au Metropolitan Museum) ; cf. J. R. Rorimer, *The Metropolitan Museum Bulletin*, 1948 mars, p. 199.
2. Ciboria d'Arnolfo di Cambio, Orcagna, etc...
3. Baldaquin de l'église de San Juan del Duero (prov. de Soria) ; Lozoya, *Historia del'arte hispanica*, I, 389.

Les autels furent encore longtemps entourés de courtines ; les synodes du XIIIe siècle les prescrivent. Un dessin d'Israël Silvestre (au Louvre) nous prouve qu'à la fin du XVIIe siècle, avant la transformation du chœur par Jules Hardouin Mansart et Robert de Cotte, le vieil autel médiéval de Notre-Dame de Paris conservait ses rideaux. Lorsque le ciborium fait défaut il est remplacé par un succédané. C'est ainsi qu'à S. Pedro de Tarrasa en Espagne, un tableau représentant le Christ en gloire parmi les anges était incliné sur des poutres fichées dans l'abside [1]. A Lyon la vieille liturgie romaine s'est maintenue jusqu'au XIXe siècle : faut-il lui attribuer le dais qu'on voit sur les gravures antérieures à la Révolution sur l'autel de la cathédrale Saint-Jean [2].

Le baldaquin funéraire survit aussi. Il domine toujours les tombes des princes normands à Palerme au XIIe siècle et celles des Scaliger à Vérone au XIVe. Les dérivés du baldaquin sont divers : les barbares avaient pris l'habitude de couvrir d'étoffes les tombeaux, comme le font encore les musulmans. Grégoire de Tours [3] nous parle des tapis qui se trouvaient sur celui de Saint-Martin de Tours, la loi salique du « petit pont » qu'on dresse au-dessus de la tombe. Les Anglo-Saxons utilisaient un berceau en bois sur lequel ils étendaient un pallium, un poële ; la broderie de la reine Mathilde nous montre ce type [4]. Ce pallium, nous le connaissons, c'est un résumé de la vieille tente céleste. Les tombeaux médiévaux comportent souvent des courtines que tirent des anges : sont-elles un souvenir de ce poële ou bien des rideaux qui cachent l'autel, tombeau du Christ et des martyrs ? Peut-être ont-elles cette double origine. Le baroque se plaira toujours à draper des rideaux au-dessus des pontifes, des hauts personnages.

L'arc remplace toujours la coupole, l'abside, le ciborium : les saints, aux porches des églises, sur les vitraux, sont abrités par des petits baldaquins ; les tombes médiévales sont placées sous un enfeu, héritier de l'arcosolium. Ce baldaquin, ce dais, marque d'honneur, qui, dans les miniatures, domine de sa forme conique, le trône des souverains [5], existe même au-dessus des cuves à baigner dans les châteaux et les hôtels des rois de France et des ducs de Bourgogne [6], où il imite sans doute ceux des fontaines. Les coquilles, que nous avons vu se combiner avec les ombelles, servent toujours de dais, par exemple aux apôtres sur la clôture du chœur d'Hildesheim au XIIIe siècle.

Les formes symboliques sont employées pour des objets dont la destination est différente, mais le sens identique. Les anciens avaient déjà imité la tholos dans leurs brûle-parfums [7] ; les orfèvres médiévaux reproduisent les formes architecturales. De nombreux reliquaires, malgré leur petitesse, sont inspirés du ciborium ; leur couvercle est une pyramide tronquée, une sorte de petite « tholos » qui rappelle les images du Saint-Sépulcre [8]. Ces reliquaires ne sont-ils pas des réductions des tombeaux, des autels contenant les reliques des saints ? Le reliquaire d'Aix-la-Chapelle, exécuté à Antioche au début du XIe siècle reproduit le type des martyria à plan central et coupole. Les ciboires, qui contiennent les hosties et qui portent le même nom que les ciboria,

1. Lozoya, *op. cit.*, I, 467.
2. Dom Denys Buenner, *L'ancienne liturgie romaine, le rit lyonnais*, pl. XI et suiv.
3. *Hist. des Francs*, I, 48.
4. Viollet-le-Duc, *Dict.*, IX, 42 et suiv., fig. 64.
5. A. Michel, *Hist. de l'art*, III1, p. 116, 125, 127, 189.
6. Enlart, *Manuel, Architecture civile*, 87, 88.
7. Robert, *Thymélé*, 270.
8. J. Braun, *Die Reliquiae*, Freiburg in B., 1941, 60, 186, 220.

sont fermés par une sorte de dôme, de pyramide et, conformément au canon de 1305, doivent être dorés. L'ostensoir entoure le cercle de l'hostie des rayons étincelants du Soleil et porte, jusqu'au XVIII[e] siècle, le nom même de cet astre [1].

L'iconographie nous montre les mêmes survivances : le soleil reste la figure de Dieu : Dante peut servir de témoin. [2] Le globe sert toujours de siège au Christ [3], de socle aux évangélistes [4] et aux empereurs [5]. Les rayons atteignent encore les Apôtres dans les images de la Transfiguration [6] (fig. 181) ou unissent le Christ aux sept dons de l'Esprit [7].

Les fonds d'or des mosaïques, qui symbolisent l'éclat de l'astre et la lumière divine du Paradis, scintillent sur les icônes, les rétables et jusqu'au XV[e] siècle indiquent que le saint, la Vierge ou Jésus résident dans la pure clarté des cieux. Les polyptyques se terminent au sommet par des arcs, qui encadrent les personnages, rappellent la coupole, l'abside et désignent, eux aussi, leur éminente dignité. Des anges soutiennent toujours le trône du Sauveur, de la Vierge, qui sont vêtus du manteau étoilé. Les nimbes sont devenus les auréoles, mais conservent le souvenir de leur origine solaire. Aux appartements Borgia, le Christ, ressuscitant devant le pape Alexandre II, est entouré de rayons qui atteignent la mandorle.

Les souvenirs astrologiques eux-mêmes n'ont pas disparu, malgré les condamnations des Pères, que renouvelle Gerson au XV[e] siècle dans son traité sur les astrologues. Ils se sont maintenus grâce aux traditions léguées par l'Antiquité classique, grâce aussi à la diffusion de manuscrits arabes, eux-mêmes inspirés par les modèles mésopotamiens. Prenons un exemple : un manuscrit du Commentaire de Remi sur Martianus [8] nous montre les dieux antiques soigneusement dessinés d'après les indications du texte, mais Saturne tient de sa main gauche un cercle et une faucille, qui sont une transcription du cercle et du « lituus » d'Ea, et de la main droite le serpent qui se mord la queue, motif dont nous avons vu l'origine égyptienne, symbole de l'éternité, qui caractérisait Aiôn et Cronos. Les signes du Zodiaque ne sont pas oubliés : lorsqu'ils décorent le manteau du sacre de Henri II [9] à côté de l'Agneau, de la Vierge, ne prétendent-ils pas rappeler la Tyché, la Fortune, qui dépend à la fois maintenant du Cosmocrator et du souverain ? La chambre de la comtesse de Blois, fille de Guillaume le Conquérant, au dire de l'abbé Baudry de Bourgueil [10], possédait un plafond où figuraient les étoiles et les planètes. Ces signes du Zodiaque sont fréquents en Italie aux XII[e] et XIII[e] siècles : on les recontre dans les fresques de la cathédrale d'Anagni, dans les mosaïques de pavement de Bobbio, de la cathédrale

1. Un chanoine offre en 1708 un « soleil » en vermeil à Notre-Dame de Paris (*Bull. Soc. hist. art. français*, 1951, p. 8).
2. *Inferno*, I, 17 ; *Conv.*, III, 12 ; *Parad.*, XXV, 54.
3. Dans les devants d'autel, tel le « frontal » venant de Seo de Urgel ou celui de Sainte-Maria de Tarrega (Lerida) au Musée de la Ciudadella à Barcelone. LOZOYA, *op. cit.*, I, 468, 472. Dessin de la Cathédrale d'Auxerre, Sacramentaire de Limoges ; MÂLE, I, 5, 7, et *B. M.*, 1950, 135, etc.
4. Bible Limousine, Bibl. Nat., mss. 254.
5. Vitraux de la cathédrale de Strasbourg, bas côté Nord.
6. Mss. grec 1242 de la Bibl. Nat. vers 1375, reproduit dans DIEHL, *Manuel*, 879. Autres exemples dans MILLET, *Iconographie de l'Évangile*, 216-231. Portail de Chartres.
7. MÂLE, XII[e] siècle, p. 166.
8. Cod. Monac. Lat., 14271, fol. II v. cité et reproduit par SEZNEC, *Les survivances des dieux antiques*, 145 et fig. 67. Sur les motifs transmis par les Arabes, cf. aussi, p. 138.
9. EISLER, *Weltenmantel*, 13.
10. SEZNEC, 114, n. 1.

d'Otrante, du baptistère de Florence, dans les fresques de Lorenzetti, au palais public de Sienne, de P. di Puccio au Campo Santo de Pise. Le thème des voûtes cosmiques est présent chez Pétrarque [1] : Syphax, roi de Numidie, reçoit Lelius dans une salle toute brillante d'or où sont figurés les Dieux et les héros. Les cercles astrologiques qui accompagnent l'image du Christ

FIG. 181. — La Transfiguration, d'après le manuscrit grec 1242 de la Bibliothèque Nationale.

perpétuent les vieilles conceptions [2]. Les sphères célestes apparaissent dans les fresques de P. di Puccio, dans les dessins de Botticelli pour l'illustration de Dante.

Sans doute, au XV[e] siècle, l'Antiquité garde encore souvent un aspect gothique, mais les sujets ne laissent aucun doute sur les intentions des auteurs : Apollon, Mars, Jupiter, que Taddeo di Bartolo représente sur la voûte du palais public de Sienne, sont vêtus comme le Christ ou comme les « sarrazins », mais les attributs les désignent comme des astres. Jupiter sur les tarots de Mantegna est assis sur la voûte du ciel, comme Jésus, mais Jésus n'avait-il pas imité Jupiter ?

1. *Africa*, III, 138, 169.
2. J. BALTRUŠAITIS, *G. B. A.*, 1937, I, 75.

La tholos où se dresse la statue enturbannée de Diane sur un manuscrit flamand [1] est un édifice gothique, mais sa forme même, sa coupole prouvent la fidélité des traditions. Apollon devient un magicien [2], un mire qui, pour guérir un malade, s'installe dans le cercle tracé sur le sol et exorcise les démons. Son costume ne parvient pas à cacher la fidélité de ce dieu aux vieilles pratiques pythagoriciennes et orientales.

Combien d'autres survivances pourrions-nous signaler encore !

*
* *

Pas plus que le moyen âge n'avait oublié l'Antiquité, la Renaissance n'a rompu tout lien avec la tradition des siècles passés. Elle a même souvent rendu aux formes un sens que le temps avait modifié. L'Humanisme et la Réforme ont prétendu revenir aux sources, mais tandis que la Réforme voulait ressusciter l'âge apostolique, que Luther qualifiait d'horrible aveuglement les culte des Saints [3], que Calvin voulait abolir tout monument élevé par l'Église après le IVe siècle, l'Humanisme, sensible à la forme des légendes païennes, à la beauté des Liturgies, s'est adressé aux modèles romains, aux types inventés après Constantin, a repris les plans centraux, les coupoles, les ciboria. Lorsque Bellarmin recommandait d'orienter les églises, il reproduisait tous les arguments des Pères que les protestants jugeaient infectés de paganisme [4].

Les humanistes ne répugnent nullement à l'astrologie, dont l'Antiquité leur transmettait les secrets. Les papes eux-mêmes, Jules II, Paul III y recourent et Léon X fonde une chaire d'astrologie à la Sapience [5]. L'astrologie se présentait comme une science ; elle croyait encore à la position centrale de la Terre et déduisait de la Genèse que lors de la Création notre globe était entouré par les cercles des eaux, de l'air, des sept planètes, des étoiles fixes, enfin par le ciel empyrée, séjour des bienheureux. Ces idées héritées des Anciens, survécurent même aux découvertes de Galilée et de Kepler et se retrouvent au XVIIe siècle, par exemple en 1619 dans le livre de Robert Fleedd, *Utriusque Cosmi majoris et minoris historia.*

Au macrocosme répond le microcosme qui est l'homme. Celui-ci est représenté dans un cercle, qui non seulement indique, comme chez Léonard ou Dürer, les proportions du corps, mais qui représente le cercle planétaire. Chaque partie de notre être est gouvernée par un de ces astres; puisque à chaque planète répond un métal, il existe un macrocosme et un microcosme alchimiques. La transmutation des métaux a le même symbole que la résurrection, le Phénix. Le grand œuvre répète la création du monde.

Les théologiens eux-mêmes ne craignent pas les comparaisons astrologiques : Jacobus Polius et Thomas de Saint-Cyrille, dans leurs ouvrages parus au XVIIe siècle, déclarent que le 8 septembre, jour de la Nativité, le Soleil entre dans le signe de la Vierge, comme le Christ va entrer dans le sein de Marie [6].

1. *Chronique du Hainaut*, Bruxelles, Bibliothèque royale, mss. 9242, fol. 175 v. reproduit par SEZNEC, fig. 6.
2. Mss. de Florence au British Museum, *ibid.*, fig. 4.
3. *Sämmtliche Werke*, éd. 1854, t. 57, 384.
4. Voir les critiques adressées à Bellarmin par le Suisse Hospinien, dans le *De Templis*, éd. 1672, p. 75.
5. BOLL-BEZOLD, *Sternglaube und Sterndeutung*, 1931.
6. MÂLE, *L'art religieux après le Concile de Trente*, 349.

Dès le XVe siècle s'était manifestée l'influence de l'astrologie sur l'art : des chapelles portent en leur coupole les signes de constellations, telle celle des Pazzi, à Santa Croce de Florence, et Warburg a montré qu'à la vieille sacristie de San Lorenzo de Florence la position des astres indiquait la date exacte de la consécration, le 9 juillet 1422 [1]. Les planètes, les signes du Zodiaque sont figurés au temple Malatesta de Rimini et représentés en zones superposées sur les murs de la salle de la Ragione à Padoue, du Palais Schiffanoia à Ferrare, mais les registres ne sont pas autre chose que le déploiement des cercles célestes [2]. Les dieux, les planètes, les signes du Zodiaque vont orner les voûtes et les coupoles. Dans les appartements Borgia, sur la voûte de la salle des Pontifes, les noms des premiers papes sont placés parmi les symboles célestes ; sur la coupole d'un palais de Crémone [3] Apollon est entouré des muses, motrice des astres. Lorsque le 16 janvier 1490 fut donnée à la cour de Ludovic le More la fête dite du Paradis, Léonard de Vinci représenta le ciel sous la forme d'une demi-sphère étoilée et dorée que dominaient les signes du Zodiaque brillants de mille feux.

Cette croyance à l'astrologie nous est attestée par les constructions romaines d'Agostino Chigi [4]. A la Farnésine il fit peindre sur la voûte par Peruzzi les constellations qui avaient présidé à sa naissance le 1er décembre 1466. A Santa Maria del Popolo (fig. 182), au-dessus de son tombeau, orné des vieux symboles de Jonas et d'Élie, il demande à Raphaël de décorer la coupole : dans un oculus apparaît Dieu et, tout autour, dans les caissons, les divinités planétaires et les anges, messagers célestes, et sur les pendentifs, peints par Salviati, les Saisons. Le Pantocrator a repris sa fonction de moteur suprême, de maître des destins. C'est une coupole cosmique. On pourrait citer d'autres exemples de ces spéculations à Caprarola, à Bologne [5].

Ces vieilles conceptions astrologiques sont justifiées par les arguments platoniciens et chrétiens. Les édifices sont couverts d'une coupole, parce que Dieu, selon Nicolas de Cues, est la « sphera infinita, cujus centrum est ubique, circumferentia nullibi ». Le témoignage de Plotin est invoqué par Francesco Zorzi dans son traité *De harmonia mundi totius* (Venise, 1525). La sphère, dit-il, est la sphère intelligible. Bramante, Léonard de Vinci, Serlio, Philibert de l'Orme dessinent des chapelles et des églises sur plan central munies de coupoles. Palladio justifie cette disposition en déclarant que la coupole est l'image du Cosmos, qu'elle symbolise l'essence infinie de Dieu. Léonard, qui lit Hermès Trismégiste, est plus platonicien encore ; il écrit un éloge du soleil et affirme que toutes les âmes descendent de lui [6].

Les Pythagoriciens avaient fait du nombre le fondement du Cosmos. Pacioli appelle la proportion, continue la « divina proportio » et se fait représenter par Jacopo de' Barbari parmi les corps parfaits de Platon. Philibert de l'Orme annonce à son tour sur cette divine proportion un traité qu'il ne pourra publier. Le Français Charles de Bovelles, dit Carolus Bovillus, fait imprimer des livres de géométrie tout empreints de cette mystique du nombre [7].

Les humanistes, après Platon, déclarent que le cercle est la figure parfaite ; Alberti, Filarète,

1. Cf. SEZNEC, *op. cit.*, 70.
2. Bibliographie dans SEZNEC, 68.
3. Via del Belvedere, transportée au Victoria and Albert Museum à Londres, SEZNEC, fig. 84.
4. SAXL, *La fede astronomica di Agostino Chigi*, Reale Accad. d'Italia, 1934.
5. SEZNEC, 253 et fig. 19.
6. Manuscrit F. de l'Institut de France, édition Ravaisson-Mollien.
7. WITTKOWER, *Intellectual principles in the ages of humanism*, 1949; DIETRICH-MAHNKE, *Unendliche Sphäre*, 108.

Francesco di Giorgio l'ont proclamé dès le Quattrocento. L'autel, au dire du dernier, doit être placé au centre de la circonférence « come Dio e presente in ogni luogo e creatura ». Geoffroy Tory [1] estime que l'O est la lettre divine, la figure solaire. Les peintres Perugin, Raphaël, Jean Cousin, Antoine Caron, introduisent dans leurs tableaux des petites rotondes, qu'on retrouve dans les jardins. A Gaillon les pavillons dorés et azurés, au dire d'Antonio de Beatis,

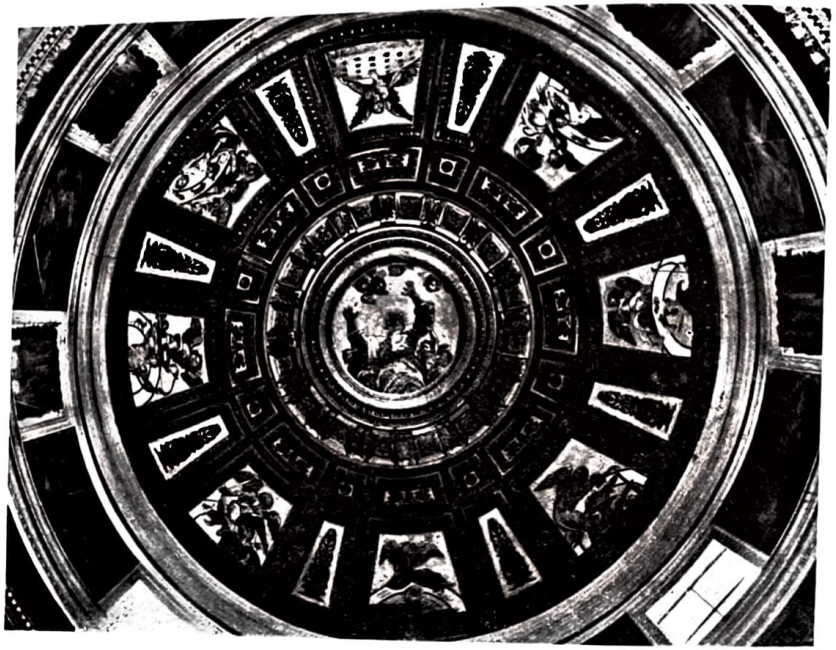


Fig. 182. — Rome. Santa Maria del Popolo. Coupole par Raphaël.

abritaient une fontaine, étaient ronds ou bien octogonaux. Les architectes dressent la ville idéale sur un plan circulaire.

Sur la coupole, image du ciel, sont toujours représentées les théophanies et l'on pourrait citer d'innombrables exemples : à Parme (1526-1530) le Corrège montre le Christ qui accueille la Vierge au paradis parmi les cercles d'Anges ; un sujet analogue est peint par Cignani sur la coupole du dôme de Forli (1686-1708). Lanfranc à Sant'Andrea della Valle (1621-1625) à Rome, à Saint-Janvier de Naples y célèbre la « gloire du Paradis », qu'on retrouve au Val-de-Grâce à Paris. Élie s'élève sur son char de feu chez les Carmes aussi bien à Florence qu'à Paris.

1. Champfleury, réédité par G. Cohen.

La voûte, elle aussi reproduit toujours la courbe du ciel. Serlio le dit expressément et à la fin du XVIIIe siècle Milizia [1] écrira encore : « la voûte d'un édifice peut être considérée comme l'imitation de cette grande courbe qu'on appelle le ciel ». A Rome, au Gesù, sur la voûte de la nef, Baciccia symbolise le triomphe du nom de Jésus et le Père Pozzo à Saint-Ignace fait jaillir du Christ un rayon de lumière qui se reflète sur le saint et vient illuminer les quatre parties du monde.

C'est encore le ciel que représentent les voûtes des demeures princières, mais au palais du Té il est la demeure des dieux, à la villa Ludovisi la carrière où s'avance le char de l'Aurore. Les plafonds empruntent même à la voûte son symbole : au palais Verospi-Torlonia à Rome l'Albane y peint le soleil qui s'élance parmi les signes du Zodiaque, les planètes et les saisons, au palais Costaguti le Dominiquin reproduit le même triomphe d'Apollon.

Le souvenir céleste est si puissant que parfois même les frises simulent des loggie qui permettent, sous le plafond, d'apercevoir le ciel. Déjà Mantegna avait, à Mantoue, imaginé cette disposition que reprirent Pellegrino Tibaldi et bien d'autres. Certains artistes peignirent aussi sur les plafonds et les voûtes de fausses coupoles qui semblent permettre au regard de s'élever jusqu'au zénith, tels Canuti aux SS. Domenico et Sisto, à Rome, Tassi au palais Lancelotti dans la même cité et à la villa Lante à Bagnaia. C'est de ces modèles qu'ont pu s'inspirer des architectes comme J. H. Mansard au dôme des Invalides, quand ils ouvrirent la coupole inférieure pour laisser voir le paradis peint sur la coupole supérieure, quand ils ménagèrent un oculus sous la lanterne, d'où tombe sur le fidèle la lumière du firmament.

Les textes nous prouvent que cette conception était bien celle des contemporains. Lorsque le Père Boucher visite à Jérusalem la grotte-tombeau de la Vierge, il s'écrie : « Je vous appellerai firmament, puisque je vois entre votre fabrique et structure et celle du firmament céleste certaines proportions et symétries merveilleuses et dignes d'être diligemment remarquées » [2].

Peut-être faut-il constater dans la forme ovale qui fut très souvent attribuée aux coupoles une influence des théories nouvelles. Sans doute dès 1550 Serlio avait à Rome, à Sant'Andrea in via Flaminia, puis à Sainte-Anne-des-Palefreniers employé le plan ovale, mais on peut se demander si la diffusion de ce plan, qui plût aux baroques épris de souplesse, d'allongement, ne fut pas favorisée par les découvertes de Képler sur le cours des astres. Bernin, Borromini, Guarini, Le Vau et tous les architectes de l'âge rococo installèrent des coupoles sur plan ovale. Et pourtant le néoplatonicien qu'était Képler était persuadé qu'aucun volume n'était plus noble que la sphère, image de la Trinité, dont le Père est le centre, le Fils le rayon et le Saint-Esprit la surface. François Blondel proclamera encore devant les élèves de l'Académie d'architecture l'éminente beauté de la sphère.

Le dôme finit par n'être plus qu'une marque de dignité et s'éleva sur les palais, les châteaux, les hôtels-de-ville.

La coupole, que les auteurs désignent toujours du nom de tholos [3], n'est pas seulement une image du ciel, elle demeure encore un immense baldaquin. Le mot de tegurium ou tugurium

1. Milizia, *Le vite...*, éd. 1768, 55.
2. *Le bouquet sacré ou voyage de la Terre Sainte*, Rouen, 1735, in-12, 527-530. Ce livre fut écrit au début du XVIIe siècle.
3. Grimaldi écrivait à propos de la coupole de Michel-Ange à Saint-Pierre « testidunis ejus tholi... » cité par Giovannoni, *Saggi sull' Architettura del Rinascimento*, 173.

que porte au quattrocento l'ensemble comprenant la coupole et son toit en cône aplati sur un tambour polygonal est à cet égard significatif. Nous avons vu que le *Liber Pontificalis* l'employait pour désigner un baldaquin. En italien tugurio désigne aujourd'hui une maison sale, mais le sens est dérivé ; tugurium signifiait en latin une cabane de paysan, nous voici revenus à l'origine de la tholos.

La coupole de Saint-Pierre était un gigantesque baldaquin que Bramante voulait élever sur le tombeau du prince des apôtres et Michel-Ange à la fois sur la confession de Saint-Pierre et le sépulcre projeté de Jules II. Le souvenir de cette destination de la coupole ne disparut pas complètement aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Cordemoy déclarait que la coupole était un grand baldaquin qui couvrait l'autel et jugeait que placer un baldaquin sous une coupole, c'était commettre un pléonasme, comme le serait une ombrelle sous une autre ombrelle [1] et J. Fr. Blondel, décrivant dans son *Cours* (IV, 404) son projet d'église conventuelle, déclarait : « Au dessus du sanctuaire s'élève la calotte, qui par sa plus grande élévation sur les voûtes annonce le milieu de la croisée et tient lieu de baldaquin au maître-autel à la romaine. » C'est pourquoi certains baldaquins, comme celui de la chapelle du Saint-Sacrement à Sainte-Marie-Majeure à Rome reproduisent une petite église à coupole.

Le baldaquin avait été remis en honneur au XVI^e^ siècle. Le synode de Cambrai en 1530 reprit les termes du synode de 1300 : « Cortina convenienter sursum supra altare extendatur ». Saint Charles Borromée recommande d'ériger un « corpo cielo » et le *Ceremoniale episcoporum*, paru en 1600, insiste sur le rôle du baldaquin [2]. Bernin construit celui de Saint-Pierre et partout en Europe des semblables édicules dominent les autels et l'on voit reparaître les colonnes torses dont nous avons dit le caractère funéraire (fig. 183).

Lorsque le baldaquin fait défaut — et souvent même — lorsqu'il est présent, le tabernacle se couvre d'une petite coupolette, qui abrite les saintes espèces et sur lequel s'érige parfois une croix, tout comme sur les mosaïques romaines on voyait la croix gemmée posée sur l'omphalos ou le globe du monde.

Le souvenir du « Sol salutis » n'a pas disparu [3] : les gloires si nombreuses à la fin du XVII^e^ et au début du XVIII^e^ siècles, accumulent autour du Christ ou de la Vierge des nuées chargées de chérubins, d'où partent des rayons. Le nom même dont on qualifie ces décors fait penser au Hvarana iranien, qui était à la fois la grâce et la gloire du Dieu tout puissant. Des architectes, habitués aux machines de l'opéra, combinent des effets lumineux, que ce soit à Rome au trône de Saint-Pierre, au fameux transparent de la cathédrale de Tolède, vers 1720, que ce soit à la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice ; ils créent ainsi une aura de mystère paradisiaque avec les rayons mêmes de l'astre.

Les niches dans les églises, au coin des rues abritent, sous leur cul-de-four, les images de la Vierge et des saints et la lampe qui brûle évoque la lumière céleste, la « lux perpetua ». Les grands hommes méritent bientôt cette marque d'honneur et les maréchaux de Napoléon I^er^, promis à la gloire de l'Empyrée impérial, jouent dans les niches des Tuileries le rôle des apôtres dans les premiers sarcophages ou les vieilles églises.

1. Cité par MILIZIA, *Le vite...*, 55.
2. J. BRAUN, *Der christliche Altar*, II, 186. Liste des ciboria de la Renaissance et du baroque, II, 234.
3. Le Père Maselli, jésuite dans sa vie de sainte Brigitte, 1610, compare le Christ naissant au soleil qui se lève. MÂLE, *op. cit.*, IV, 267.

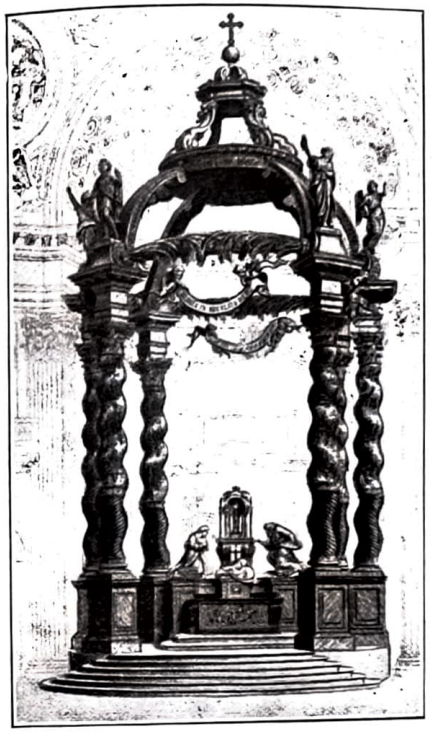
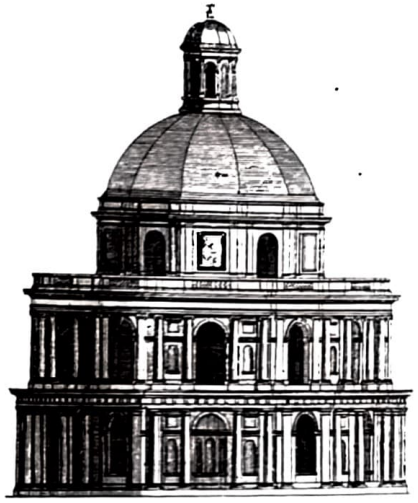
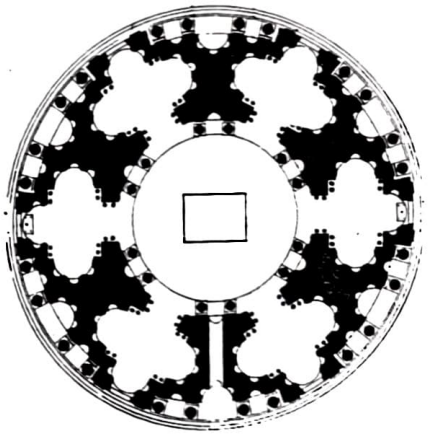


FIG. 183.

Paris. Val-de-Grâce, le Baldaquin.





A droite : FIG. 184.

Saint-Denis. Chapelle des Valois.

Les tombeaux sur plan central ne sont pas rares au XVI^e^ siècle : il suffit de citer à titre d'exemples celui des Médicis à Florence, dont la partie basse est le royaume d'Hadès et la partie supérieure la sphère céleste, le Panthéon royal de l'Escurial et en France la chapelle des Seigné à Bléré (Indre-et-Loire), les chapelles funéraires de Philibert de l'Orme, la chapelle des Valois à Saint-Denis (fig. 184) ou le tombeau de Edo Wimmeken à Jever, dans l'Alle-

magne du Nord. S. Bourdon propose d'élever pour Gustave-Adolphe un mausolée circulaire [1]. Lorsque François Mansart fut chargé par Colbert de projeter à Saint-Denis une chapelle funéraire pour les Bourbons, il la plaça, comme l'Anastasis, derrière la basilique ; il dessina une double coupole sous un dôme et son petit-neveu Jules-Hardouin Mansart se contentera, aux Invalides (fig. 185), d'imiter cette disposition à l'extrémité de l'église basilicale des Soldats, si bien qu'au XIXe siècle les cendres de Napoléon seront tout naturellement déposées sous ce symbole du monde dont il s'était cru le pantocrator.

On trouve encore des « memorie » sur le plan polygonal : à Rome, un octogone est construit sur le lieu où saint Jean aurait été plongé dans l'huile bouillante ; c'est le sanctuaire de S. Giovanni in Oleo.

Les baldaquins couvrent aussi les tombeaux, comme ceux des rois à Saint-Denis (fig. 186) et dans les pompes funèbres, célébrées au XVIIe et au XVIIIe siècles pour les Souverains, les Princes, les grands personnages, un dais, un dôme est suspendu au-dessus du cénotaphe ou du sarcophage. Aujourd'hui encore les corbillards, dans les enterrements de première classe, sont munis d'un petit dôme ostentatoire, honneur accordé à cette forme moderne de la sainteté, la richesse.

Ce dôme, ce baldaquin, nous le retrouvons sur les cuves baptismales, lointaines héritières des grands baptistères des VIe et VIIe siècles, en des églises bretonnes ou savoyardes [2] (fig. 187). Lorsque le baldaquin fait défaut, les fonts se couvrent d'un couvercle en forme de dôme. Les puits de la Renaissance, des XVIIe et XVIIIe siècles [3] sont abrités par une coupolette, utile sans doute pour fixer la poulie des seaux, mais dont le sens symbolique, évocateur de la « fons vitæ », de la « fons perennis », nous est attesté par sa présence au-dessus des nymphées, des sources, des fontaines.

Les chaires, qui apparaissent à la fin du XVe siècle et qui succèdent aux ambons, aux « pulpiti », aux estrades mobiles, sont fréquemment suspendues sous des dômes et les symboles, qui se dressent sur cette petite coupole, anges avec la trompette, annonçant la parole de Dieu, le Logos émané du Soleil, la Religion, la pomme du pin, emblème de l'immortalité, saint Michel, soldat du ciel, qui terrasse le dragon, la colombe de l'Esprit-Saint, figurée à la partie inférieure, rappellent la mission confiée par le Seigneur aux Apôtres et nous prouvent que ce couronnement n'est pas seulement un abat-voix, mais qu'il comporte, un sens toujours symbolique, comme la cuve de la chaire, ornée de scènes évangéliques, de scènes de la vie des Saints, comme le soubassement parfois constitué par les Vertus, par Samson, par un apôtre.

***

Le symbolisme de la souveraineté solaire n'est pas davantage oublié. Le pape, le roi trônent sous un baldaquin ; lorsqu'ils font leur entrée dans une ville [4], ils sont encore abrités, comme le

1. Felibien, *Entretiens*, II, 513.
2. Saint-Mélaine de Morlaix ; Lampaul-Guimiliau ; Tremaouezan-Plouedern ; Henansal ; Saint-Louis de Brest ; Conflans-en-Savoie, etc.
3. Puits de Saint-Jean-de-Luz, Kerjean, Chartreuse d'Avignon, Fontaine des Évangélistes à l'Escurial, Fontaine de l'hôpital royal de Salamanque, etc.
4. Nolhac, *Mélanges Bertaux*, 222.

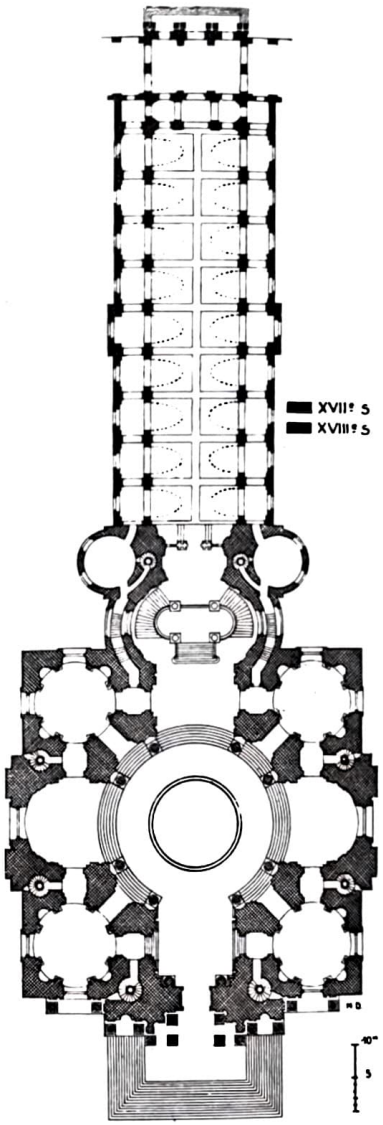


Fig. 185. — Le dôme des Invalides. Plan.

Fig. 186. — Saint-Denis.
Tombeau de François Ier et de Claude de France.

A droite : Fig. 187. — Lampaul-Guimiliau.
Les Fonts baptismaux.

Saint-Sacrement, au jour de la Fête-Dieu ou des Rogations, par un dais. Le bas-relief qui sur le tombeau de Grégoire XI à Sainte-Françoise romaine représente le retour du pontife à Rome nous le fait voir en cet équipage (1551). Louis XII vêtu d'un costume blanc brodé d'abeilles d'or entre à Milan sous un baldaquin. Le 1er janvier 1540 Charles-Quint est accueilli à Paris et prend place pour la traversée de la cité sous un « baldacchino » et Louis XIV se montre dans le même appareil. Les carrosses du sacre sont dorés et se bombent en dôme. Le parasol qu'on tenait au-dessus de la tête des grands personnages est le vieux parasol d'honneur, la « skias » des Grecs, le « hti » oriental, résumé de la coupole céleste. Nous pourrions suivre son histoire à travers les siècles ; il figure au XIIIe siècle au-dessus de l'image de Constantin dans l'oratoire des Quatre Saints couronnés à Rome [1], au XVIe au-dessus de la fille du Pharaon dans les tableaux de Véronèse, au XVIIe au-dessus du chancelier Seguier dans le tableau de Lebrun au Louvre, au-dessus de Marie-Thérèse, dans la gravure de N. Bazin d'après J.-B. Martin. Les ducs et pairs avaient le droit dans leur hôtel de disposer un dais; lorsque Loret dans sa *Muse historique*, le 28 septembre 1658 juge le maréchal de l'Hôpital digne du dais et du balustre, il fait allusion à cet honneur qu'il mérite.

Le roi couche dans un lit à baldaquin, dont la partie supérieure s'appelle le ciel et que ferment des rideaux, opportuns, certes, pour le défendre des courants d'air, en des palais mal chauffés, mais chargés aussi d'entourer de mystère le sommeil de Sa Majesté, de dissimuler durant la nuit cette disparition du soleil.

François Ier, après la captivité de Madrid, introduit en France l'alcôve, dont le nom espagnol, alcoba nous révèle l'origine. Cette alcôve est al-kubba, la coupole, sous laquelle se trouvait le divan [2] des souverains arabes, comme jadis des souverains de Babylone. L'alcôve de Louis XIV, comporte d'après le devis [3] un ovale voûté entouré de moulures et la chambre elle-même est surmontée d'une coupole sculptée par Gilles Guérin (fig. 188) ; une balustrade, souvenir du chancel, interdit l'entrée. Aux Tuileries la coupole de l'alcôve semblait ouverte sur le ciel où l'on voyait Apollon, au milieu des signes du Zodiaque, et les Heures qui soignaient les quatre chevaux du char et les Saisons qui semblaient porter la coupole [4].

Félibien, en son commentaire [5], montrait qu'il n'ignorait pas l'origine de ce thème : « on a voulu figurer Apollon, c'est-à-dire le soleil dans le plus bel endroit de sa course et lorsque élevé au plus haut du ciel, il répand ses rayons sur la terre, il est seulement environné d'un manteau de pourpre rehaussé d'or, pour représenter le feu et la lumière dont ce soleil est la source. Sa lyre marque l'harmonie avec laquelle ce soleil dispose les Saisons. C'est pourquoi on les voit rangées dans l'ordre qu'elles gardent inviolablement... C'est Sa Majesté qu'on doit considérer dans le tableau du milieu sous la figure d'Apollon ; c'est elle qu'on voit environnée de gloire, c'est elle qui paroist élevée au-dessus de toutes choses et qui par sa dignité et par ses hautes qualités répand ses lumières sur la terre et se fait admirer dans toutes les parties du monde ».

1. L'ombrelle pontificale figurait dans les armes de l'État de l'Église avant 1870.
2. Le divan est le siège sur lequel reçoivent les Orientaux. Il fait penser au pulvinar, au lit sacré des dieux antiques, qui fut aussi dominé par une construction, puisque ce mot désigna également la tribune de l'Empereur à l'hippodrome.
3. L. HAUTECŒUR, *Le Louvre et les Tuileries de Louis XIV*, 52, pl. X.
4. *Ibid.*, 130. Pour le XVIIe siècle voir notre petit livre *Louis XIV, Roi Soleil*, Paris, 1953.
5. *Entretiens*, II, 2 et suiv.

En cette citation nous retrouvons tous les souvenirs des coupoles cosmiques, le soleil, les Zodiaques, les Heures, les Saisons. Louis XIV, c'est le « Sol invictus », c'est Constantin-Hélios, et quand le cardinal de Rohan fait décorer, entre 1753 et 1740 [1] en son palais de Strasbourg, l'alcôve royale, c'est encore le Soleil et les Heures qu'il y fait représenter.

Lorsque Benserade compare Louis XIV au soleil, que les artistes lui donnent pour emblème l'Apollon radié, lorsque Félibien décrit avec complaisance tous les symboles solaires, qui appa-

FIG. 188. — Plafond de la Chambre du Roi au Louvre.

raissent dans tous les salons des Tuileries, lorsque Lebrun peint la Galerie d'Apollon, lorsqu'il consacre chaque pièce des Grands appartements de Versailles au Soleil, à Mars, Diane, Vénus, lorsque Ch. Perrault trace le programme de la grotte de Thétys, cet antre du Soleil nocturne, lorsque J. H. Mansart et Le Nôtre à Marly disposent de part et d'autre du palais souverain, selon le plan donné par Ovide, les douze maisons des Dieux, ils ne font tous que suivre la vieille tradition des empereurs romains et des souverains sassanides. Les galeries, ces salles royales ne sont pas toujours couvertes de coupoles, mais, alors même qu'elles sont faites de toiles marouflées sur un voligeage, elles sont voûtées, car ces architectes croient encore avec Serlio que les « voûtes veulent dire le ciel » « vogliano dire il cielo » [2].

1. Hans HAUG, *Les grands appartements des cardinaux de Rohan*, Strasbourg, 1936, 38.
2. *Terzo libro*, 1600, p. 52.

La mode antiquisante, qui sévit après 1750, ressuscita plusieurs des formes que nous avons vu naître au cours de cette étude, mais qui perdaient alors leur sens symbolique à la clarté du siècle des « lumières ». Lorsque les artistes tendaient sur leurs voûtes les vieilles ombelles, ils imitaient simplement les thèmes décoratifs qu'ils trouvaient dans les recueils alors publiés d'après les ruines de Rome et de Pompéi et ne prétendaient pas reproduire la « tente du ciel » ; lorsqu'ils dressaient une coupole sur le plan central d'un hôtel, ils cherchaient à éclairer une

Fig. 189. — Versailles. Petit Trianon. Le temple de l'Amour.

pièce en seconde lumière, une cage d'escalier, ils s'inspiraient de la « rotonda » de Palladio, ils ne voulaient pas établir au-dessus d'un fermier général ou d'une « fille d'opéra » l'image du cosmos. Lorsqu'ils élevaient dans les jardins des temples ronds à l'Amitié, à l'Amour (fig. 189), ils se rappelaient les temples de Tivoli ou du forum boarium, dessinés au temps de leurs années romaines et le seul sacrifice qu'ils faisaient s'adressait à la sensiblerie de leurs contemporains. Lorsque à la fin du siècle J. P. Gisors crée le type de la salle d'assemblée législative et installe le président dans une abside, il combine le plan fort à la mode du théâtre semi-circulaire et celui de l'abside des basiliques ; il n'appelle pas sur le représentant du peuple le Hvarena céleste,

le Logos émané du Soleil ; il ne fait pas de ce personnage une hypostase de la Sagesse divine, un délégué de sainte Sophie, chargé de conjurer par le tintement de sa sonnette apotropaïque le désordre des démons.

Cette époque semblait avoir renoncé à l'harmonie du classicisme ouranien et semblait agitée par toutes les superstitions souterraines. Elle éditait l'énorme bibliothèque des Fées. Ces Fées avaient été simplement civilisées par le XVII^e siècle ; elles possédaient encore la baguette de Circé, plongeaient dans le sommeil le château de la Belle, faisaient surgir autour de lui un cercle d'arbres, de ronces et d'épines, changeaient les citrouilles en carosses et les rats en laquais, confiaient encore aux dragons le soin de garder l'antre ténébreux et la fontaine de Beauté et de Santé [1], mais Perrault et M^me d'Aulnoy concevaient le merveilleux comme Boileau et réduisaient leurs fées à l'état d'impersonnelles entités.

Le XVIII^e siècle, vers 1760, fit surgir de terre les revenants, les nécromants, les sorciers, précurseurs des diables, des lutins, cobolds, djinns du romantisme : Swedenborg, Hoffman croient aux correspondances et bientôt un disciple du sage Cousin, Jouffroy, fera de la sympathie et du symbolisme les bases de l'art et Baudelaire se plaira dans la forêt des Symboles, mais cet état d'esprit n'eut aucune influence sur l'architecture. Si l'on parla vers 1840-1850 de l'école symbolique de Constant Dufeux, si vers 1890 le suisse Trachsel, ami des symbolistes du *Mercure de France*, publia un curieux volume où chaque forme avait un sens, les architectes du XIX^e siècle subirent bien davantage l'influence du positivisme, cherchèrent des moyens nouveaux de constructions et voulurent satisfaire les besoins de leur temps. Lors même qu'ils traduisaient en fer la vieille tholos et la couronnaient d'un dôme pour en faire un kiosque à musique, ils ne songeaient pas à renouveler les concerts donnés dans la skias d'Athènes ou dans celle de Sparte pour chasser les démons et ne prétendaient pas conjurer par les accords de l'harmonie municipale les passions naissantes de la pharmacienne ou soumettre à son νοῦς solaire le θυμός lunaire du receveur de l'enregistrement.

C'est tout au plus si les monstres issus des antres de la Grande Mère s'efforcent de grouiller encore dans les tableaux ou les poèmes surréalistes. Les artistes de cette secte affirment pratiquer l'incubation pour obtenir des divinités oniriques le don du génie ; ils cherchent péniblement à ressusciter dans leur subconscient tout ce monde de larves, d'esprits qui agitait jadis tant de possédés et leurs ectoplasmes semblent sortir bien plutôt du magasin des accessoires que de la caverne du sorcier freudien. Le peuple, qui jadis croyait à l'existence de l'irréel, ne comprend plus et sourit ; il a pris chez l'instituteur des leçons de rationalisme. Il tient les fantasmagories pour des tours de prestidigitateurs. L'hermétisme n'exerce plus sur lui aucun prestige et la poésie même semble se réfugier dans le cercle magique des cénacles.

Quelques architectes, quelques peintres sont encore épris du nombre d'or, mais ils ignorent que pour les Pythagoriciens ces proportions étaient les secrets d'initiés, représentaient l'harmonie du Cosmos ; ils s'en servent comme d'une recette commode pour trouver à peu de frais ce qu'on leur dit être la Beauté.

Le vieil esprit symbolique a déserté l'architecture.

1. M^me d'Aulnoy, *La Belle aux cheveux d'or.*

CONCLUSION

Dans cette course rapide à travers les siècles, nous avons constaté la persistance et aussi la transformation de certains symboles.

Nous sommes passés du cercle des tumuli ou des autels, déterminé par les cônes de terre ou de cendres, du cercle funéraire ou magique à un édifice comme la tholos, issu de la cabane ; la signification du plan s'est étendue au monument tout entier. Des assimilations se produisirent également entre la grotte et la voûte, puis entre la coupole ou l'abside et le ciel, entre les tombeaux, les martyria et les baptistères, entre les baldaquins élevés sur les confessions, sur les autels, sur les trônes royaux ou impériaux, sur les fontaines, sur les vasques baptismales.

Ces comparaisons semblaient aux hommes de ces temps anciens fondées non pas sur des métaphores, mais sur des réalités. Les manières de penser — si différentes des nôtres — expliquent ce symbolisme.

L'esprit magique établit entre des faits différents, entre des formes, entre des idées, des rapports qui nous paraissent privés de toute raison, des relations purement affectives, mais qui semblaient alors répondre à la nature même des choses. Cet esprit conclut de l'identité des caractères ou de la concomitance des événements à un lien de cause à effet : les morts sont enterrés ; la graine est enterrée ; donc les divinités agraires sont aussi des divinités funéraires. Le soleil disparaît à l'horizon et reparaît chaque matin ; c'est qu'il meurt et ressuscite ; les morts eux aussi suivront le soleil et seront portés sur sa barque. Le soleil occupe dans le ciel une certaine position à un moment donné ; les enfants qui naissent alors subiront toute leur vie l'influence de cette conjonction ; il importe donc de connaître leur horoscope. Le ciel a la forme d'une voûte ; donc la demi-sphère, la coupole est le ciel. La logique primitive fonde ses rapports sur les affinités ; « il y a des esprits de deux sortes, écrit Malebranche [1], les uns remarquent aisément les différences des choses et ce sont les bons esprits. Les autres imaginent et supposent de la ressemblance et ce sont les esprits superficiels ». Ce sont aussi les esprits enclins au symbolisme.

La magie procède par transfert de qualité ; la victime du sacrifice assume toutes les fautes, toutes les maladies de celui qu'elle remplace. Les primitifs croient à l'efficacité des substitutions. L'art attribue à la forme les vertus de l'idée, de l'objet représenté. Les Grecs enchaî-

1. *Rech. de la Vérité*, éd. BOUILLIER, I, 225.

naient les « Xoana » pour les empêcher d'être nocifs, de déserter le temple ; les Égyptiens mutilaient dans les tombeaux les hiéroglyphes qui signifiaient les puissances malfaisantes. Au début de l'ère chrétienne Plotin (*Enn.*, IV, 3, 11) professe encore que la statue assure la présence du dieu et Jamblique et les néoplatoniciens en sont, comme lui, persuadés. C'est en vain que Maxime de Tyr proteste contre de telles superstitions et affirme que Dieu est inaccessible et son essence incommunicable [1]. La forme architecturale possède les qualités de son modèle : la coupole n'est pas seulement une demi-sphère, elle est la voûte céleste ; l'abside est l'Orient ou paraîtra le Christ-Juge. Les théophanies qui sont peintes sur cette conque n'ont pas une simple valeur éducative ou décorative, elles sont l'annonce même, la garantie de l'événement, que, tournés vers l'Est, attendent les vivants et les morts. La préfigure est le fait lui-même qui se produit par avance ; comme le songe elle est prophétique. Le temps est une illusion, un éternel retour ; c'est le serpent de Cronos qui de son orbe circulaire enveloppe le passé, le présent, l'avenir.

Cette transmission de forces s'opère de diverses manières : le toucher permet un contact direct et un transfert de vertus. Les fidèles se couchaient sur la Terre mère dans les antres sacrés ; ils posent leur main sur le tombeau du Christ ou des Saints et imprègnent de leurs mérites chapelets et médailles. La vue est un contact à distance et le pouvoir des images ou des formes architecturales s'exerce aussi sur le croyant.

Ce type de pensée mythique ne disparaît pas, lorsque naît le raisonnement scientifique. On constate même qu'il exerce sur lui une action profonde, comme le prouve le pythagorisme : celui-ci subit à la fois l'influence de la magie babylonienne, par l'intermédiaire des mages installés en Asie Mineure, et celle des cosmologies égyptiennes et chaldéennes. Les « acousmatiques » et les « mathématiques » représentent la double tendance magique et savante de cette école, mais les charlatans finirent par s'arroger le titre de « mathematici ». Les Pythagoriciens étudièrent les proportions et découvrirent ou mirent en honneur la proportion continue et s'intéressèrent aux trois sortes de médiétés, arithmétique, géométrique harmonique. Beaucoup de raisonnements mystiques prirent l'apparence de proportions. Lorsque Platon professe que le mouvement circulaire est le mouvement parfait, parce qu'il est le mouvement spontané, vivant, et que le mouvement de l'âme, lui-même spontané, est donc circulaire, il établit une proportion ; le cercle, figure parfaite, est au mouvement spontané ce que le mouvement spontané est à l'âme. Le syllogisme est une proportion continue : comme la section d'or, il a sa majeure, sa mineure, son moyen terme. Il restera le mode de raisonnement du moyen âge.

Ce raisonnement est favorable au symbolisme. Quand Platon décrit la cité des Atlantides, tous les détails, forme circulaire de la ville, nombre ternaire des canaux, or et argent, sont symboliques, parce que tous expriment une idée et que cette idée est le résultat d'un pareil raisonnement, fondé sur des parentés. On sait l'importance que Platon attribuait à la notion du Même. Le monde parfait, le Cosmos, était le domaine du Même, alors que le monde sublunaire est celui du divers. Tout symbole est fondé sur la présence dans l'objet ou dans l'idée d'une qualité semblable, donc du Même.

Le symbolisme procède par associations d'idées, association entre la lumière et la vérité, entre le soleil et la lumière, entre la purification physique par le bain et la purification morale

1. CHARLY CLERC, *Les théories relatives au culte des images*, 233.

par le baptême, entre la puissance temporelle de l'Empereur et la toute-puissance spirituelle de Dieu. Le Christianisme n'a pas rompu avec cet esprit, qui a survécu durant tout le moyen âge et même, nous l'avons vu, à l'époque de la Renaissance. Malebranche, dans la *Recherche de la Vérité* (II, 5), a dénoncé les erreurs provoquées par ce qu'il appelle les liaisons d'idées, résultats de l'imagination, mais Swedenborg et les Romantiques n'ont-ils pas continué à proclamer la légitimité des correspondances ?

Les poètes pensent par associations d'idées et les métaphores sont l'expression de cette activité irrationnelle. Hugo et les Romantiques n'ont-ils pas élevé les poètes à la dignité de mages ? Ces associations d'idées, tout comme les associations verbales, déterminent des chaînes : on passe du soleil à la lumière, de la lumière à la vérité, de la vérité au Logos, du Logos à Dieu, de Dieu au Christ, du Christ à la Rédemption, de la Rédemption au baptême, du baptême à la résurrection, de la résurrection au soleil levant, du soleil levant à l'Orient, etc..., etc... Les Idées prêtent leur symbole aux idées de la même chaîne et ces osmoses rendent parfois difficile l'interprétation des textes et des monuments et expliquent les discussions des archéologues, fixés à un point de vue.

Le symbole est mobile ; il passe non seulement d'une idée à une idée voisine, mais d'une forme à une autre. Dans les temples grecs les épiphanies étaient représentées sur le fronton des temples ; le « fastigium », au 1er siècle av. J.-C., donne à la maison de César une signification divine. Le jour où les architectes sauront construire la coupole et l'abside et réaliser cette forme qui, depuis les Pythagoriciens et Platon, était attribuée au ciel, le symbole est transféré du fronton à la demi-sphère ou au quart de sphère, qui reçoivent les images des théophanies.

Le symbole peut se fixer sur des formes qui possèdent déjà un sens. Des contaminations se produisent alors entre les symboles et ces formes. Nous avons vu la signification funéraire de l'édifice circulaire d'une part, de la grotte de l'autre. Quand le premier, pour imiter la seconde, se couvrit d'une voûte, le symbole fut appliqué non plus au plan, mais à la coupole. Lorsque les morts séjournèrent dans les astres, la voûte représenta le ciel, que les philosophes déclaraient être non plus une surface plate, mais une demi-sphère. Comme les nomades avaient comparé le ciel à une tente, la voûte, la coupole furent ornées d'une ombelle.

Des symboles se substituent les uns aux autres pour exprimer une idée semblable. Le cercle solaire hyperboréen était flanqué de cygnes qui rappelaient la proue et la poupe de sa barque. Les artistes ne virent plus dans ces motifs que des excroissances analogues à des rayons. L'égide représentait la tête de Gorgone environnée des serpents infernaux ; le Gorgonéion devient un symbole solaire, comme le disque sur la barque ; il présente sur les boucliers, eux aussi emblèmes du soleil, une vertu apotropaïque. Du disque solaire chez les Égyptiens sortent les mains du dieu qui tendent au souverain l'arc sacré ; hors du cercle cosmique, dans les églises chrétiennes, apparaîtra la main de Dieu qui offre la couronne aux martyrs.

Les symboles, sans perdre leur sens, changent de forme, lorsque le programme le commande. La Vierge figure sur les voûtes des absides byzantines ; quand l'église romane se complique d'un chœur, d'un déambulatoire, une chapelle spéciale est affectée à la Vierge à l'extrémité de l'église ; quand l'art gothique multiplie les baies, la Vierge figure sur un vitrail ; elle est aussi représentée par une statue. L'emplacement est le même, la forme du symbole a évolué.

Des chaînes de formes se produisent, tout comme des chaînes d'idées, et le symbole suit, en se modifiant, le sort de ces formes. L'abside est une demi-coupole et présente le même sens. Elle

apparaît de face comme un demi-cercle et l'arc lui emprunte son symbole ; elle se réduit à une niche, souvent ornée d'une coquille ; niche et coquille seront ses héritières. La coquille ressemble à une demi-ombelle et il est souvent difficile de décider si nous avons affaire à une coquille ou à une ombelle, par exemple à Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne, où ce motif domine le Saint. On voit même apparaître une forme mixte, dont les bords ressemblent à des rideaux relevés en festons, analogues à ceux qui encadrent certaines images de ciboria. Nous constatons en ce cas, d'une part, que le symbole est transféré du tout à une partie, de l'autre qu'il s'attache à une combinaison de deux formes voisines. La sémantique pourrait nous fournir d'autres exemples des ces phénomènes : camera signifie successivement l'arc, la voûte, la salle voûtée, la chambre. Ciboire désigne un fruit, la coupe faite avec ce fruit, la coupole, l'édifice à coupolette, cet édifice couronné ou non de la coupolette, le vase qui contient les Saintes espèces.

Un de ces transferts de termes est particulièrement instructif pour notre propos : l'église, nous l'avons vu, est la maison de Dieu, domus Dei. Les Italiens et, par imitation, les Allemands et les Anglais, appellent une cathédrale un dôme. Comme Dieu réside dans le ciel et que la coupole représente le ciel, cette partie de l'église a emprunté le nom de la totalité et en français, en espagnol, s'est nommée un dôme.

Les symboles se transforment sous l'influence des conceptions générales. Nous avons vu comment s'étaient succédé les religions, religion de la Grande Mère, la Terre, religion des dieux ouraniens et cosmiques, religions solaires. Chaque fois les formes se sont modifiées sous l'influence des idées. Les sirènes, divinités chthoniennes, se muent en divinités marines, quand les morts prennent place dans les Iles Bienheureuses, au centre de l'Océan, puis en oiseaux, lorsque les âmes sont transportées dans les astres. Les sirènes deviennent alors les motrices des étoiles ; elles servent de soutien au cercle céleste, comme au tombeau de Chiusi. Elles sont remplacées en cette fonction, sur le Zodiaque de Dendera, par les divinités égyptiennes, sur la mosaïque hermétique de Lambridi par les démons, dans la coupole d'Hadrien à Tivoli par quatre planètes, dans les coupoles chrétiennes par les anges. Le symbole du cercle porté par des puissances astrales est le même ; mais ces puissances varient.

Les premiers chrétiens adoptent des thèmes qui possèdent déjà une signification, tels les rinceaux de vigne, chers aux cultes bacchiques, tel Orphée, vénéré par les Pythagoriciens, mais ils en modifient le sens. Pour les Anciens le vin était le sang des êtres qui avaient jadis combattu les dieux [1] ; pour les mystes d'Éleusis, il était le moyen d'obtenir l'enthousiasme dionysiaque, pour les chrétiens il est le sang du Christ ; mais la vigne est chargée de pampres et voici Jésus qui vendange sa treille. L'agneau mystique [2] présente une signification différente dans les catacombes, dans les baptistères, sur les autels, où il était la victime, souvenir de l'agneau de Pâques des Juifs, du Molchomor carthaginois [3], sur les mosaïques, où il est l'agneau céleste des visions prophétiques, porté par les anges, comme à Saint-Vital de Ravenne, attirant les brebis qui viennent de Jérusalem, l'église juive, et de Bethléem, l'église des Gentils. Pour les Orientaux le Criophore est le jeune dieu solaire, le psychopompe nommé Malekbel [4], le fidèle qui offre la victime, puis le Sauveur qui rapporte la brebis perdue.

1. Plutarque, *Isis et Osiris*, 6.
2. Wilpert, *Mosaiken*, I, 20 ; Van der Meer, *Majestas Domini*, 40.
3. Dussaud, *Religions des Hittites*, 388 ; Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, 43.
4. Dussaud, *Études de mythologie syrienne*.

Les symboles finissent par s'user. A Sparte, au temple d'Artémis Orthia, les sacrifices humains avaient été remplacés par la fustigation sanglante de jeunes garçons et cette cérémonie avait pris le caractère d'un concours d'endurance et était accompagnée de danses. Un amphithéâtre fut construit à côté du temple à l'époque romaine, pour permettre aux fidèles d'assister à un rite qui était devenu un spectacle. L'amphithéâtre n'a plus ici le caractère religieux du théâtre primitif de Dionysos ou ne l'a qu'accessoirement.

La coupole, l'abside, l'arc, qui possèdent d'abord une signification céleste deviennent des formes honorifiques. C'est peut-être cette sorte d'érosion du symbole qui explique la présence de la coupole non plus seulement sur des églises, sur des salles royales, mais sur des édifices publics où le souverain siège plus rarement : à Constantinople le Sénat ou Augusteion possède sur son portique une coupole. Les chambres de Louis XIV, aménagées au XVII^e siècle en des châteaux privés, dont les propriétaires attendent l'honneur d'une visite royale, sont ornées d'une alcôve, qui est devenue rituelle. Les images de la Transfiguration sur une abside orientée exprimaient l'idée de la venue future du Christ ; brodées sur un vêtement, comme ce fut un temps la mode, elles pouvaient avoir encore un sens religieux, voire prophylactique, mais n'annoncaient plus le Dernier Jour.

Le symbole devient un simple emblème : le soleil radié de Louis XIV n'est plus qu'une allusion flatteuse, un programme politique, une de ces allégories que Boileau recommande d'utiliser, un de ces ornements sans lesquels « le vers tombe en langueur ».

Minerve est la Prudence et Vénus la Beauté.

Le Roi est Apollon, mais jamais Louis XIV n'a cru qu'il était, comme les anciens empereurs romains, le Soleil incarné

Certaines formes peuvent, en certains cas, conserver un vieux symbole et ailleurs en être totalement privées : l'abside tréflée fut considérée dans les églises comme une image de la Trinité ; dans les Thermes, à Trèves, par exemple, elle n'était qu'une disposition agréable et commode.

Les formes perdent peu à peu leurs symboles : le baldaquin qui se dressait sur l'autel possédait un sens très net ; le jour où l'on superposa une coupole à la sienne, on le considéra comme un meuble traditionnel. Combien de coupoles furent bâties sur des salles publiques ou dans les temps modernes sur des salons, qui n'ont jamais prétendu représenter le ciel ! Si l'on y peignait encore des nuées et des petits amours, comme aux XVII^e et XVIII^e siècles, ou des ombelles, comme à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e, ces thèmes n'étaient plus que des ornements tout faits. Lorsque nos pères parlaient du ciel de leur lit, ils employaient une expression dont ils ignoraient l'origine et ils ne savaient pas que leur alcôve était la Kubba cosmique.

Les formes, surtout les formes architecturales, ne représentent pas seulement des idées ; elles sont aussi le produit de solutions techniques. Si la coupole a obtenu dans la basilique la place qu'elle occupe à la croisée du transept, ce fut, certes, parce qu'elle y permettait le développement d'un programme iconographique, la représentation du Cosmocrator, mais aussi parce qu'elle exerce une poussée moindre que la voûte et n'est pas combustible comme la charpente. Une preuve de ce fait nous est fournie par son emplacement : d'abord placée devant le sanctuaire, elle couvrit bientôt la nef, ou le transept, ou les angles du carré, aussi bien à Byzance,

à Sainte-Irène, aux Saints-Apôtres, qu'à Venise, à Saint-Marc, ou en France dans les églises de l'Aquitaine. La coupole avait rempli son rôle symbolique, quand, au moment même où survivait le cérémonial solaire de l'Empire et les vieilles croyances cosmologiques, où triomphait la religion chrétienne, les architectes avaient su résoudre le problème de sa construction sur plan carré, grâce à la double invention de la trompe et du pendentif, mais peu à peu la coupole ne fut plus qu'une forme constructive et lors même que les théoriciens de la Renaissance lui restituaient une signification symbolique, elle n'en était pas moins, pour beaucoup d'architectes de ce temps, un simple moyen de couverture.

Les nécessités suffisent à priver les formes de leur symbole. Les alcôves ont été fréquemment employées par les particuliers, dépourvus de toute ambition mythique, mais soucieux d'être préservés des courants d'air et de posséder, à la tête et au pied de leur lit, deux petits cabinets fort commodes pour la vie courante.

Les raisons idéales peuvent se combiner avec les raisons pratiques : on cessa au XVI^e siècle d'orienter les églises ; les uns jugeaient qu'il était indécent d'imposer à Dieu, pur esprit, le séjour d'un seul point cardinal, les autres admettaient que dans les villes fort resserrées, il était difficile de respecter la vieille règle liturgique et le Concile de Trente décida que l'évêque pouvait autoriser un changement de direction.

Nous n'avons, en ce petit volume, étudié qu'un nombre restreint de symboles. Bien d'autres mériteraient l'attention des historiens. Il serait intéressant de suivre à travers les âges le symbolisme des couleurs, depuis le temps où les Chaldéens consacraient un métal à chaque planète, jusqu'au XVII^e siècle où Lebrun [1] découvrait dans le *Ravissement de saint Paul* du Poussin des concordances entre les diverses couleurs et les diverses sortes de la Grâce, jusqu'à Baudelaire, jusqu'à Huysmans. On constaterait alors que l'origine de ces symboles n'est pas moins lointaine et leurs avatars moins nombreux.

Le symbolisme est changeant par le fait même qu'il se refuse à toute rigueur rationnelle, qu'il raisonne par analogie, qu'il est fondé sur la sympathie, qu'il est comme la magie, comme la poésie, un des produits de l'imagination humaine dont la fertilité est inépuisable et qui se plaît, tel Protée, à se cacher sous des figures étonnantes.

Comment pourrait-on, si l'on ne possède la clef, forcer le secret des époques qui s'enferment en ces modes de penser ? Comment interpréter les formes, si l'on ignore les idées ? Considérer uniquement les premières, c'est se limiter à des problèmes de stylistique, les secondes, se refuser à voir les expressions qu'elles adoptèrent. Les formes furent créées par des hommes qui étaient animés par des idées. Il est bien vrai que la perfection des formes assure la perennité des œuvres, mais l'historien doit essayer d'expliquer leur naissance. Que dirait-on d'un médecin qui se contenterait d'étudier l'anatomie, et volontairement négligerait la physiologie ou nierait toute liaison du matériel et du spirituel ? Comment rendre la vie à l'art antique, à l'art médiéval et même à l'art de la Renaissance et des siècles suivants, si nous méconnaissons les doctrines religieuses, philosophiques, scientifiques des générations successives, si nous décrivons un cadavre, sans essayer, par nos incantations, de lui rendre la vie, la couleur, de ressusciter son esprit ?

Notre mentalité est faite, comme le sol, de tous les sédiments déposés par les âges : cultes

1. A. FONTAINE, *Conférences inédites...*, 77.

chthoniens de la Grande Mère, cultes ouraniens, spéculations cosmologiques et solaires, Christianisme ont accumulé en elle superstitions, croyances, pratiques, vérités, qui se mêlèrent, se combattirent, se fixèrent en des formes. Les progrès d'une raison souvent présomptueuse, d'une science parfois exclusive n'ont pas aboli tout cet héritage, à la fois si vieux et si récent. Cinq mille ans se sont écoulés depuis que nous avons surgi de l'obscurité première, depuis que l'histoire enregistre nos actions et nos idées, cinq mille ans qui représentent tout juste cent cinquante générations. « Brevè ævi spatium ! »

Notre humanité peut se targuer aujourd'hui de maîtriser cette nature qui l'obsédait, de bâtir des édifices comme des machines, de les concevoir scientifiquement, de les réaliser économiquement, elle demeure captive dans le cercle magique de ses préjugés, de ses cruautés, de ses terreurs enfantines et sur les autels d'idoles nouvelles ne cesse, en des sacrifices chaque fois plus sanglants, d'accumuler ses victimes. Quel sorcier pourrait exorciser tous les démons qui la possèdent encore ? Serait-elle donc à jamais incapable d'accueillir ceux qui la voulurent libérer, qui lui offrirent la poésie de leurs mythes, la consolation de leurs rêves, la rédemption de leur évangile et lui apprirent à contempler dans la coupole étoilée la beauté des volumes platoniciens, l'harmonie de l'ordre cosmique et les béatitudes de la Jérusalem céleste ?

INDEX DES NOMS CITÉS

Les noms de personnes sont imprimés en CAPITALES, les noms de lieux en romaines, les noms des monuments ou les indications de rubriques en *italiques*.

Les pages où se trouvent des illustrations sont signalées par un astérisque.

Les noms des auteurs de volumes ou d'articles cités dans les notes ne figurent pas dans l'index.

A

ABBAS, 260.
ABD ER-RAHMAN III, 260.
ABEL (le Père), 255.
Aberdeenshire (Angleterre), 25.
ABOU MA'SAR, 197.
ABOUL-QASIM, 260.
Abousir (Égypte), 147.
ABRAHAM, 45, 149, 253, 255.
Abydos (Égypte), *Osireion*, 63 n. 5 ; *stèles*, 29.
Abyssinie, *tumuli*, 7.
Acharnes (Attique), *tombes*, 48.
ACHÉENS, 3, 20, 26, 29.
ACHEMOROS, 21.
ACHILLE, 8.
ADAD ou HADAD, 149, 152.
ADAD V SHAMSI, 161.
ADAM, 108 et n. 7, 109, 123, 124, 128, 141.
Adam-Kilissé (Roumanie), *trophée*, 88.
ADELFIA, 103 n. 1.
ADID (AL), 260.
ADONIS, 51, 52, 103, 104, 105, 175, 178 n. 3.
ADRASTE, 14 n. 4.
ADRIEN, empereur, voir Hadrien.
ADRIEN Ier, pape, 192 n. 2.
Ægos Potamos, 9.
AESON, 36, 126.
ÆTHERIA, VI n. 5, 106, 109, 124, 196, 216.
Afrique, *astrologie*, 69 ; *églises*, 132 ; *iconographie*, 187 ; *tombes*, 7, 91, 257.
AGAMEMNON, 7, 29, 63.
AGAR, 253.
Agaune (Valais), 132.
Agiosthenos (Mégaride), *tholos*, 17.
AGLIBOLOS, 169.
Agliate (Italie), *baptistère*, 116, n. 4.
AGNÈS (sainte), 200*, 201.
Agrigente (Girgenti) (Sicile), 7, 11.
AGRIPPINE, 86, 163.
AHRIMAN, 150.
AHOURA MAZDA, 149.
Aiguilhe (Hte-Loire), *chapelle Saint-Clair*, 264.
'Ain-Djalout, *mach'ad*, 258.
AIÔN, 150, 272.
Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), *baptistère*, 120 n. 4 ; *Tour de l'Horloge*, 93.
Aix-la-Chapelle (Allemagne), 230, 271.
AKBAR, 263.
AKISATOS, 8.
Akkad, *monuments*, 61.
ALARIC, 114, 230.
ALBANE, 277.
Albano (Italie), *temple circulaire*, 86.
Albenga (Italie), *baptistère*, 114*, 116 n. 4, 117, 120, n. 5 et 6.
ALBERTI, 275.
ALEXANDRE, 13, 19, 74, 132, 164, 167, 168, 182 n. 1, 261.
ALEXANDRE II, pape, 272.
Alexandrie (Égypte), *divinités*, 152, 167 ; *iconographie*, 207 ; *liturgie*, 186 n. 1, 204 ; *loculus*, 96 n. 4 ; *nécropole*, 96 ; *Sérapeion*, 58, 215 ; *siège*, 33.
Alger, *sarcophage*, 191 n. 2.
Algérie. *Tombeau de la chrétienne*, 90.*
ALIAMET, graveur, 37.
ALI-BABA, VIII.
ALLCROFT, 25, 27.
ALLEGRI (Antonio) dit le Corrège, 176.
Allemagne. *Dômes*, 289.
— *Tombes*, 47.
— *Villages circulaires*, 23.
Amarâvati (Inde), 261.
Amarna (Tell el-) (Égypte), 197.
AMBARVALIA (fêtes des), 35.
AMENOPHIS III, 11.
AMENOPHIS IV, 147, 263.

Amida (Asie Mineure), 134.
Amiens (Somme), *cathédrale*, 30.
Amman (Transjordanie), *tombes*, 94, 243.
AMMONIUS D'ALEXANDRIE, 140.
Amnisos (Crète), 51 n. 4.
AMON, 147.
AMOU (Étoiles d'), 65 n. 5, voir Helios.
AMPHIARAOS, 17.
AMPHITRITE, 225.
Amrit (Phénicie), *tombeau*, 59, 90*, 91, 241.
AMYCLAS, 58.
Amyclée (Laconie), 62.
AN, voir ANUM.
Anagni (Italie), *cathédrale*, 272.
ANANDA, 137.
ANASTASE, consul, 226 n. 2.
Anastasis, 109. Voir Jérusalem, Saint-Sépulcre.
Anaplous (Turquie), *temple*, 100.
Anatolie, 62, 156 n. 9.
ANAXIMANDRE, 66 n. 3.
ANCHISE, 31, 81, 82.
ANCHITOS, VIII.
Anderin (el-) (Syrie), *églises*, 241 n.
ANGELA DELLA PACE, 269.
Angers (Maine-et-Loire), *baptistère*, 116 n. 4 ; *cathédrale Saint-Maurice*, 132.
ANGES, 70, 72, 193, 199, 212, 216, 221, 248, 275, 276.
Angleterre. *Dômes*, 289.
— *Rois*, 37.
— *Tombes*, 49, 271.
— *Villages circulaires*, 23.
ANNE D'AUTRICHE, 264.
Anio (Italie), *rivière*, 29.
ANTHESTERIES (fête des), 28, 29 et n. 4, 42.
ANTIGONOS, 25.
Antioche (Syrie). *Domus aurea*, 110 n. 3, 160.
— *Églises*, 133, 213, 233, 235 n. 4.
— *Grotte*, 54.
— *Ivoire*, 246.
— *Monarque*, 245.
— *Noël*, 10, 241.
— *Orfèvrerie*, 271.
— *Palais*, 232.
— *Source Castalie*, 54.
— *Temple de Zeus*, 162.
ANTIOCHUS DE COMMAGÈNE, 151.
ANTIOCHUS IV, 33.
ANTOINE, 162, 163, 164.
— (Saint), VII, 100, 105, 112, 112 n. 2, 115, 116, 125, 130, 133, 134, 232, 233.
ANTONIN LE PIEUX, empereur, 58, 168.
ANTONINS (les), 167, 198.
ANTONOÉ, 54.
ANUBIS, 62.
ANUM, dieu du ciel, 61, 167.
Aoste (Italie), *diptyque*, 224* et n. 1.
APHRODITE, 16, 33, 57, 84 n. 2, 137. Voir Vénus.
APOCALYPSE, 70, 125, 130, 135, 177, 186, 202, 212, 218, 228-231.
APOLLON, 8, 10, 12, 14, 15, 20, 37, 51, 54, 58, 62, 137, 145, 149, 151, 153, 154, 160, 163, 164, 166, 170, 195, 205, 273, 274, 275, 280, 282, 283, 290.
— hyperboréen, 146, 157.
APOLLODORE DE DAMAS, architecte, 241.
Apollonia, 163.
APOLLONIOS DE TYANE, 20, 173, 215.
APÔTRES, 111, 129, 189, 199*, 200, 218 n. 2, 221, 232, 269 n. 7, 272.
— (Constitution des), 216.
— (Didascalie des), 216.
Apsû, *eaux abyssales*, 22.
APULÉE, 125, 153, 215.
Aquilée (Italie), *baptistère*, 120 n. 5, 166 n. 4.
— *Cathédrale*, 196.
Aquitaine, *églises à coupoles*, 291.
ARABES, 7, 24, 253, 254, 272 n. 8.
Arallou, *les enfers*, 22.
ARATOS, 68.
ARCESILAOS II, 21 n. 5.
ARCHANGES, 72, 181.
ARCHIMÈDE, 72, 165.
ARCHYTAS, 66 n. 2.
ARCULFE, 106, 108.
ARDASCHIR, 137.
ARDVIÇURA-ANAHITA, source du Paradis, 125.
ARÉTÉE, 31.
Argenton-Château (Deux-Sèvres), *église*, 269.
Argos (Grèce), 175 ; *sanctuaire d'Apollon*, 18 ; *tholos*, 18, ; *tombe*, 48.
ARIANE, 94.
ARIEL, archange, 181.
ARIENS, 20, 178, 261.
ARIOSTE, 37.
ARISTARQUE DE SAMOS, 65.
ARISTOPHANE, 67.
ARISTOTE, 9, 218.
ARIUS, 154.
Arizona (Nouveau Mexique), 79.
Arménie, *églises*, 236 n. 2, 247.
Armorique, *tombes*, 49.
ARNOBE, 130.
ARNOLFO DI CAMBIO, 270 n. 2.
ARON, X, 32.
Arras (Pas-de-Calais), *cathédrale*, 30.
ARSINOÉ, 18, 41.
ARTÉMIS, 15, 16, 51, 52, 70, 82, 136, 137, 175, 290.
Asie, *coupoles célestes*, 175 ; *culte solaire*, 149.
Asie Mineure, *architectes*, 254.
— *Baldaquins*, 136.
— *Basiliques*, 231, 238, 239.
— *Communautés chrétiennes*, 217.
— *Cultes*, 84, n. 6 151, 152.
— *Grottes*, 51.
— *Mages*, 64, 149, 287.
— *Mithriacisme*, 149.
— *Monuments*, 157.
— *Naiskoi*, 134 n. 5.
— *Temples*, 214.
— *Tombeaux*, 8, 45, 47, 49, 58.
ASKLEPIOS, 11, 13, 14*, 17, 81 n. 4, 185, 244.
— voir Athènes, Asklepeion.
ASMAN, le Ciel, 74.
Asopos Sicyonien, 36 n. 5.
Assouan (Égypte), 192, 243 n. 2.
Assour, *autel*, 155*.
ASSOURBANIPAL, 21.
ASSOURNAZIRPAL, 21, 23, 165 n. 1.

Assyrie, 7 n. 3, 130, 156, 174, 186, 197.
ASTARTÉ, 62, 73, 84 n. 2, 103, 104, 136.
ASYMNOS, roi de Mégare, 25.
ATARGATIS, déesse, 51, 62, 84 n. 2, 165 n. 3, 180 n. 10.
ATHANASE (PSEUDO-), 216.
ATHÉNA, déesse, 10, 13, 15, 16, 32, 73, 136.
Athènes, 10.
— *Acropole*, 13, 85.
— *Agora*, 15.
— *Anthestéries*, 29, 79.
— *Archonte roi*, 231.
— *Asklepeion*, 17, 52, 53 n. 2, 120, 141.
— *Assemblée*, 25.
— *Erechtheion*, 13, 136, 138.
— *Fontaine de Kallirhoé*, 17 n. 8.
— *Musée National*, 138.
— *Parthénon*, 157.
— *Prêtres*, 74.
— *Skirophoria* (fêtes), 20.
— *Temple de Coré*, 16.
— — *Vesta*, 85.
— *Tholos*, 20, 285.
ATÎL, 224.
ATIS, voit Attis.
ATLANDIDES, 24, 166, 287.
ATLAS, 63, 72*, 73.
ATON, dieu, 147.
ATTALE, 234.
ATTILIA POMPILLA, 59.
Attique, *tombes*, 48.
ATTIS, dieu, 51, 62, 86, 113, 149, 151, 153, 154, 160. 165, 171, 175, 180, 185.
AUGUSTE, empereur, 13, 84, 85, 87, 106, 163, 167, 174, 225.
AUGUSTIN (Saint). 69, 100, 112, 131, 135, 180, 181, 182, 198, 230, 235, 254, 263, 264.
AULNOY (Mme D'), 285.
AUMOS HELIOS, dieu, 152.
AURÉLIEN, empereur, 153, 169, 175, 182.
Aurignac (Hte-Garonne), 45 n. 2.
AURORE, 198, 225, 277.
Autun (S.-et-L.), 86 n. 4, 126.
Auvergne, *cercles funéraires*, 42.
Auxerre (Yonne). *concile*, 99, 123.
— *Églises*, 265, 272 n. 3.
Averne (Italie), 53.
Avignon (Vaucluse), *Chartreuse*, 280, n. 3.
AXIOCHOS, 151.
AZTÈQUES, 6, 156 n. 1.

B

BA'AL, dieu, 51, 150, 153, 169, 175.
— damascénien, 152.
— Sammin, 152.
Ba'albek (Syrie), 58, 169, 220, 226, 233.
Babylone, 12, 40, 48, 51, 64, 65, 66, 68, 69, 149, 150, 151 n. 4, 159, 161, 167, 173, 181 n. 1, 186, 204, 254, 282, 287.
BACCHUS, 206 et n. 4.
BACICCIA, 277.
Bactriane, 152.
Bagawat (Égypte), 106 n. 6, 206 n. 1, 219 n. 2, 241, 258.
Bagnaia (Italie), Villa Lante, 277.
BAÏBARS, 258, 260.
Baléares, 56.
BAOU-GOULA, 13.
Baouit (Égypte), 186, 187*, 188, 195 n. 1, 206 n. 1, 210 n. 1, 241.
BAPTAI (les), 114.
Barâh (il-) (Syrie), 246 n. 1.
BARBARI (Jacopo de'), 275.
BARBERINI, *ivoire*, 246*.
Barcelone (Espagne), 252 n. 3..
BAROUGAS, 70 n. 7.
BARTOLO DI MAESTRO FREDI, 268*, 269 n. 2.
BASILE II, Ménologe de, 102 n. 5, 138.
BASILE (Saint), 162, 203.
Batna (Algérie), Medracen, 91*.
BAUDELAIRE, 285.
BAUDRY, abbé de Bourgueil, 272.
BAZIN, graveur, 282.
BEATO de Gérone, 200 n. 4.
BEATIS (Antoine de), 276.
BELLARMIN, cardinal, 122 n. 2, 274 et n. 4.
BELLONE, 51, 84.
BELZÉBUTH, 41.
BENSERADE, 283.
Béotie, *tombes*, 48.
BERGERAC (Cyrano de), 39.
Berlin, *musée*, 64.
Berneuil (Somme), *fonts*, 264.
BERNIN, 154 n. 7, 162, 177, 278.
Berru (Marne), *tombe*, 26 n. 6, 27*.
Berry, *cercles des fées*, 42.
Berzé-la-Ville (S.-et-L.), *fresques*, 250, 251*.
BÊSA, 140.
Bessan (Syrie), 116 n. 3.
Beth-Alfa (Palestine), 264.
Bethléem (Palestine), 229.
— *Baptistère*, 120 n. 6.
— *Basilique*, 140, 233, 241 n. 3.
— *(les brebis de)*, 183, 204, 289.
— *Grottes*, 103, 104, 111, 124, 140.
Biella (Italie), *baptistère*, 264.
Bir-bou-Rekba (Siagu) (Tunisie), 91, 120 n. 2, 122 n. 4, 124 n. 5.
Bir-Ftouha (Tunisie), *baptistère*, 320 n. 6.
Bléré (I.-et-L.), *chapelle des Seigné*, 279.
BLOIS (Comtesse de), 272.
BLONDEL (Fr.), 277.
— (J. Fr.), 278.
Bobbio (Italie), 272.
BOCCHUS, 91.
Bodhi (Arbre de la), 36.
BODHISATTVA, 12, 262, 263.
BOEHMEL (Jacob), 40.
BOILEAU, 285, 294.
Bologne (Italie), 110, 265, 275.
BONA DEA, 82.
BONAPARTE, 286.
BONI, 79, 80.
Borée (le Nord), 53.
BOREUX, 30.
BORROMÉE (saint Charles), 278.

Borromini, 277.
Bosphore Cimmérien, 27.
Bosra (Syrie), 235, 239, 241 n.
Bossuet, VIII, X, 43, 240.
Botticelli, 273.
Bouché-Leclercq, 78.
Boucher (le Père), 277.
Bouddha, 12 et n. 5, 21, 35, 137, 154, 225, 261, 262.
Bounéné, dieu, 148.
Bourak (la jument el-), 257.
Bourbons (les), 280.
Bourdon (S.), 280.
Bourgogne, *coupoles*, 239 ; *ducs*, 271.
Bouthrotos (Épire), 120 n. 3.
Bovelles (Ch. de) dit Bovillus, 275.
Boyancé, 29.
Brahmanes, 32.
Bramante, 275, 278.
Brandebourg, *maisons*, 19.
Braun, 135, 138.
Bréhier, 231, 234.
Brescia (Italie), *baptistère*, 117 ; *sarcophage*, 191 n. 2.
Brest (Finistère), *église Saint-Louis*, 280 n. 2.
Bretagne, 42, 67 n. 5, 280.
Breughel le Vieux, 38.
Brigitte (Sainte), 278.
Brindisi, 23.
Briot, dessinateur, 70 n. 2.
Bruhl (J. B.), 40.
Bruxelles, *musée*, 198.
Bucarest, 88.
Butler, 245.
Byblos (Phénicie), 158* et n. 5, 166 et n. 2.
Byzance, voir Constantinople.
Byzantins, 174.

C

Cabires, 10, 18, 57, 152.
Cadmus, 12, 13, 53.
Cælestis (Magna), déesse, 169, 197.
Cælus, dieu, 152 ; voir Ouranos.
Caeré (Etrurie), 91.
Cagliari (Sardaigne), 59.
Cahors (Lot), 230.
Caïphe, 177.
Caire (Le), *citadelle*, 260.
— *Collections*, 195 n. 2.
— *Couvent des Bektachis*, 253.
— *Mach'ad de Gouyouchi*, 256*, 257.
— *mosquée el-Azhar*, 263.
— — *ibn-Touloun*, 254, 258*.
— *Musée copte*, 269.
— *Palais fatimide*, 258.
— *Portes*, 173.
— *Tombeaux*, 50, 254*, 255*, 256, 257*, 259.
Caliari (Paolo) dit Paul Veronèse, 282.
Califes (les), 173.
Caligula, empereur, 153, 164.
Callisthène, 57.
Callorgues (Gard), *tombe*, 47 n. 1, 48*.
Calpurnius, 163.
Calvin, 274.
Calydon (Étolie), 24 n. 7, 25, 233.
Calypso, 32.
Cambrai (Nord), 278.
Cambridge (Angleterre), 224 n. 7, 265.
Campanie, 76.
Cana (noces de), 128, 129, 182.
Canaan, 13.
Cananéens, 24.
Cancer, *signe du Zodiaque*, 65 n. 5, 140.
Caneggio (Italie), *baptistère*, 264.
Cannes (Alpes-Maritimes), *musée*, 223 n. 6.
Canuti, 277.
Capella (Marcianus), 77 n. 2.
Capharnaum (Palestine), Tell Hûma, 110 n. 3, 241 n.
Cappadoce, 61, 187, 219.
Caprarola (Italie), 275.
Capricorne, *signe du Zodiaque*, 65 n. 5, 150, 168.
Caracalla, empereur, 84, 153, 173, 230, 232.
Carcopino, 244.
Carmenta, déesse, 82.
Carnos, 16.
Caron (Antoine), 276.
Carpocratien, 96 n. 8.
Carthage (Tunisie), 4, 137, 167, 289.
— *Basilique de Damous el-Karita*, 105 n. 2, 135.
— *Conciles*, 131, 133, 236.
— *Danses sacrées*, 99.
— *Fontaine des mille amphores*, 89.
— *Tombes*, 47.
Casanarello (Italie), 207*, 208, 211 n. 2.
Cassius Philippus, 59.
Castalie, *sources*, 54.
Castell'Agnato (Italie), 269 n. 7.
Castel Sant'Elia (Italie), 270 n. 1.
Castor, 70 et n. 7, 164.
Catherine de Médicis, 264.
Cautès, 150.
Cautopatès, 150.
Cazotte, 41.
Cecrops, 13, 136, 156 n. 6.
Cefalù (Sicile), 249, 250*.
Celtes, 26.
Centorella (Espagne), 238 n. 3.
Céphale, 198.
Cerbère, 14.
Cérès, déesse, 94.
Cervetri (Étrurie), 91.
César, 162, 163, 167, 226, 288.
Césars (les), 171.
Chakka ou Chaqqa (Haman). *basilique*, 227, 241 n. 3, 243.
Chaldée, 37, 73, 219, 287, 291.
Chaldéens, 64, 68, 163.
Chambon (Puy-de-Dôme), *chapelle*, 264.
Champa (Indochine), 262.
Champagne, 9.
Champs-Elysées, 67, 204, 228.
Chandeleur, *fête*, 183.
Changlin (Chine), 263.
Charbonneaux, 16.
Charlemagne, 173, 238.
Charles le Chauve, empereur, 200.
Charles Martel, 238.
Charles-Quint, empereur, 282.

Charroux (Vienne), 108, 265, 266*.
Chartres (Eure-et-Loir), *cathédrale*, 272 n. 6.
Chédanne, *architecte*, 241 n. 5.
Chéronée, *bataille de*, 18.
Chérubins, 70, 185, 186, 193.
Chigi (Agostino), 275.
Chine, 13 n., 15, 33 n. 1, 36, 263.
Chios, 8.
Chiusi (Étrurie), *tombe*, 72, 289.
Chloudov, *psautier*, 140 n. 7.
Chœphores, 67, 74.
Choisy, 47, 56.
Choricius de Gaza, 207.
Christ, voir Jésus.
Cicéron, 53, 72, 86, 91, 153, 162, 234.
Ciel, 62, 150, 165 n. 3.
Cignani, 216.
Cimabué, 203.
Cinira, roi, 21.
Circé, 33, 285.
Cividale (Italie), *baptistère*, 116 n. 4, 120 n. 5.
Claros, 51, 54, 55, 215.
Claude, empereur, 163.
Claude II, empereur, 169, 170.
Claudel (Paul), 124.
Clément d'Alexandrie, X, 112, 131, 149.
Clément de Rome, 133, 171.
Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), *basilique*, 103 n. 4 ; *Saint-Antolien*, 239.
Clisthènes, 15.
Clodius Hermès (M.), 212.
Clovis, 178.
Cluny (Saône-et-Loire), 270.
Clytemnestre, 129.
Cnide (Asie Mineure), 25.
Cnossos (Crète), 14*, 15, 19, 58, 59*, 63, 94.
Colone (Attique), 11, 26, 36.
Colophon (Asie Mineure), 48.
Combourg (Allemagne), 265.
Côme (Italie), *églises S. Abbondio*, 133 ; *S. Giovanni in Atrio*, 117.
Comello (Italie), *baptistère*, 117.
Commagène (Asie Mineure), 152.
Comos, 34.
Conflans (Savoie), *fonts*, 280 n. 2.
Constance (Allemagne), 265, 266.
Constance Chlore, 106, 107, 174.
Constance II, 171, 174, 175, 199.
Constantin, 100, 103-112, 133-135, 140, 153, 162, 165 n. 8, 170, 171, 177, 178, 180, 181, 187 n. 2, 191, 197, 198, 209, 210, 228, 232, 233, 237, 238, 274, 282, 283.
Constantin II, 174*, 175.
Constantin IV, 224.
Constantin V, 207.
Constantinople.
— *Baptistère*, 116 n. 4, 117.
— *Cérémonies*, 198.
— *Colonne d'Arcadius*, 224 n. 7.
— *Coupoles célestes*, 175.
— *crise iconoclastique*, 207.
— *Églises des Blachernes*, 207.
— — *des Saints-Apôtres*, 108, 110, 231, 247, 291.
— *Églises des Saints-Pierre-et-Paul*, 233.
— — *des Saints-Serge-et-Bacchus*, 172, 233.
— — *Sainte-Irène*, 210 n. 4, 247, 291.
— — *Sainte-Sophie*, 126, 138, 192 n. 11, 197, 210 n. 1, 312 n. 4, 233, 236, 240 et n. 2, 247.
— — *de la Vierge du Phare*, 141 n. 2.
— *Fêtes*, 183, 206.
— *Forum*, 77, 78, 170.
— *Hippodrome*, 282 n. 2.
— *Iconographie*, 87.
— *Lychni*, 83 n. 3.
— *Martyrium de Sainte-Euphrasie*, 112.
— *Musée*, 156.
— *Palais*, 126, 170, 172, 173, 175, 199 n. 4, 202, 209, 210, 224, 233, 236, 239.
— *Porte d'or*, 173.
— *Sénat*, 290.
— *Trône vide*, 167.
Contenau, 32, 197.
Copte, *sculpture*, 221, 225 ; *niches*, 260 ; *chaire*, 261.
Cordemoy, 278.
Coré, 10, 16, 51.
Corinthe (Grèce), 17, 57, 58, 88, 89.
Corneto (Étrurie), *baptistère*, 120 n. 6 ; *Santa Maria in Castello*, 270 n. 1 ; *tombes*, 50.
Corrège, voir Allegri.
Cortone (Italie), *musée*, 77 n. 2.
Corybantes, 156.
Côrycius (antre de) au Mont Parnasse (Phocide), 53.
Cos (Sporades), 86.
Cosmas Indicopleustès, 202, 219, 220, 238.
Cosmocrator, XII, 69, 168, 179, 185, 189, 194, 219, 231, 247-249, 272, 290.
Cosmos, XII, 32 n. 1, 66, 74, 112 n. 3, 151, 153, 168, 171, 178, 218, 245, 275, 283, 284, 285, 287, 290, 291.
Cotte (R. de), 271.
Cottys ou Cottyto, déesse, 113, 114.
Cousin (Jean), 276.
Cousin (Victor), 285.
Cozzo, 241 n. 5.
Crassus le Jeune, 91.
Crémone (Italie), *palais*, 275.
Crète, *coupole*, 48.
— *Divinités*, 13, 51, 149.
— *eschatologie*, 67.
— *Foyers autels*, 4.
— *Grottes*, 33, 51, 62.
— *Holocauste*, 5 n. 13.
— *Maisons*, 17, 20.
— *source Castalie*, 34.
— *Temples*, 24.
— *Tombes*, 49.
— *Voyage de Pythagore*, 65.
— voir Cnossos, Hagia-Triada, Mallia, etc.
Criophore, VI, 181 n. 1, 183, 289.
Cromatius, 173.
Cronios, 34.
Cronos, 6, 150, 272, 287.
Cuddhodana, 262.
Cues (Nicolas de), 275.

Cumes (Campanie), *sibylle*, 53.
CUMONT (F.), VI, IX, 67, 150.
CURTIUS, 81.
CYBÈLE, déesse, 17, 22, 51, 52, 62, 73, 86, 104, 112, 113, 137, 152, 154, 156, 158, 168, 171, 176, 182 n. 1, 253.
— voir aussi Mère (Grande) et Terre.
CYCLOPES, 55.
CYCNOS, 146.
CYPRIEN (saint), 100, 175, 203.
— (pseudo), 182 n. 1.
CYRILLE (saint) de Jérusalem, 133, 181.
— d'Alexandrie, 183.
— (pseudo), 83.
CYRUS, 64, 162.
Cyzique (Phrygie de l'Hellespont), *martyrium*, 102 n. 5 ; *monnaie*, 17, 235 n. 2.

D

DAGOBERT, roi, 135.
Damas (Syrie), 52, 235.
DAMASE, pape, 110 n. 1, 131.
Dana (Syrie), *tombe*, 102 n. 4, 134, 138, 246 n. 1.
Danemark, *ring*, 26.
DANIEL, 183.
DANTE, 272, 273.
Daphné (Attique), *église*, 248*.
Dar Dossi (Syrie), *église Saint-Théodore*, 241 n. 2.
Dar Kîta (Syrie), *baptistère*, 114.
DAVID, 31, 129, 171, 224 n. 4 et 6, 227.
DÉCANS, 68 et n. 7, 108 n. 9, 214.
DÉDALE, VIII, 29.
DEE (John), astrologue, 38.
DÉESSE AUX SERPENTS, 13.
DÉESSE SYRIENNE, 165 et n. 3, 202.
DEINVICTIACI, 181.
Deir el-Abiad (Égypte), *couvent*, 109.
Deir el-Bahari (Égypte), 63 n. 5.
Deir Sêta (Syrie), *baptistère*, 110 n. 3, 114*, 119, 120 n. 4.
Delagoa (baie de) (Afrique), 70 n. 7.
Delos, *autels*, 4, 7, 19.
— *Cercle de la terre*, 62.
— *Citernes*, 58.
— *Ecclesiasterion*, 57.
— *Héròon*, 9.
— *Puits*, 17 n. 8.
— *Pythion*, 205.
— *Sanctuaire des Cabires*, 10.
— *Temples*, 56, 214 n. 4.
— *Théké*, 27, 28.
Delphes (Phocide).
— *Adyton*, 160.
— *Autel de Gaia*, 22.
— *Fêtes*, 20.
— *Manteion*, 54.
— *Megara*, 55.
— *Omphalos*, 13, 22, 54, 62, 63, 136.
— *oracle*, 25.
— *Puteal*, 81 n. 3.
— *Pythion*, 14, 62.
Delphes (Phocide).
— *Source Castalie*, 54.
— *Tholoi*, 15, 16*.
— *Tombe de Dionysos*, 63.
DÉMÉTER, déesse, 9 n. 11, 10, 13, 34, 51, 52, 54, 55, 62.
DEMETRIOS DE PHALÈRE, 69.
DEMETRIOS POLIORCÈTE, 25, 162.
DÉMONS, 37, 70, 100.
Dendéra (Égypte), 71*, 172, 214, 233, 234*, 244, 289.
Denezé-sous-le-Lude (M.-et-L.), 249.
DENIS (saint), 135.
— L'ARÉOPAGITE, 193.
— (pseudo), 177, 184, 229.
DERVICHES, 253.
Deux-Sèvres, 43.
DIA (déesse), 215.
DIABLE, 36 et n. 9, voir SATAN.
DIADOQUES (les), 137, 162.
DIANE, 16, 52, 82, 114, 274, 283.
DIDIER (saint), 230.
DIDIUS JULIANUS, 73.
Didyméion (Asie Mineure), 19.
Dijon (Côte-d'Or), *église Saint-Bénigne*, 265, 266* ; *musée*, 199*, 200, 237.
DIKÉ, 149.
DIOCLÉTIEN, 105, 170, 174, v. Spalato.
DIODORE DE SICILE, 167.
DION CASSIUS, 165, 167.
DIONYSIES, 35.
DIONYSOS, dieu, 17, 20, 26, 29, 63, 104 n. 2, 129, 149, 153, 154, 192 n. 1, 206, 262, 289, 290.
DIOSCURES, les Gémeaux, 70, 137, 152, 164 n. 7, 245, voir Castor et Pollux.
Djebel Hauran (Syrie), 224.
Djemila (Algérie), *baptistère*, 118*, 119*, 120 n. 5, 121 n. 2.
— *Basilique*, 207.
— *Mosaïque*, 244*, 245.
— *Thermes*, 122*.
Djerre (Perse), 256 n. 2.
DJINNS, 37.
Djuwaniyeh (Syrie), *tombe*, 246 n. 1.
Doberen (Allemagne), 265.
DOLABELLA, 77.
DÖLGER, IX, X.
DOMINATIONS, 193.
DOMINIQUIN, voir ZAMPIERI.
DOMITIEN, empereur, 85, 91, 167, 244.
DONATISTES, 99, 131, 181, 199.
Dougga (Tunisie), 122 n. 4.
Doura Europos (Syrie), *baptistère*, 114, 128 n. 8.
— *Mithraeum*, 151 et n. 3.
— *Synagogue*, 160, 218.
DRAGON, 195, 280, 285.
Dua-Abul-Naga (Égypte), *tombe*, 242 n. 3.
DUCCIO, 203.
DUCHESNE (Mgr), 133.
DUFEUX (Constant), 285.
DURAND, évêque, 54 n. 8, 217.
DÜRER (Albert).

E

EA, dieu, 13, 31, 32*, 61, 65 n. 5, 272.
EALIL, dieu, 61.
Eau, 6, 150.
ÉBERSOLT, 233, 234.
Ecbatane (Hamadan) (Perse), 24.
ECHIDNA, 13 n. 5.
EDDÉ (Phénicie), 158*.
Eden, 180.
Edesse (Syrie), *église*, 64, 187 n. 1, 240, 241 n. 2.
Égée, 10.
Egine (Grèce), 8, 56.
Égypte, *astrologie*, 73, 287.
— *dieux*, 3, 61, 62, 153.
— — *serpents*, 11, 13.
— — *solaires*, 16, 146, 157, 161, 166, 288.
— *Eschatologie*, 64, 67, 68.
— *Fêtes*, 183 n. 1.
— *Génies*, 31.
— *Hiéroglyphes*, 287.
— *Iconographie*, 187.
— *Kernoi*, 4.
— *Naiskoi et ciboria*, 134, 136 et n. 2, 138.
— *Nimbe*, 198.
— *Nômes*, 74 n. 1.
— *Pharaons*, 147, 175.
— *Pyramides*, 7.
— *Ramesseum*, 162.
— *Représentation du ciel*, 63.
— *Rites funéraires*, 29.
— *Rois dieux*, 161.
— *salles hypostyles*, 258.
— *Scarabée*, 197.
— *Sciences*, 151.
— *Stèles*, 29.
— *Temples*, 36 n. 8, 62, 214, 215.
— *Tombes*, 45, 49.
— *Triades*, 175.
— *Trônes*, 158.
— *Vigne d'Osiris*, 128.
— *Zodiaque*, 68.
EIRÉNÉ, 194.
EISLER, 64, 220.
Elaeon, près Phigalie (Arcadie), 51.
ELAGABAL, empereur, 169, 174.
EILEITHYAI, 28, 51.
El-Djem (Tunisie), 206 n. 4.
Eleusis (Attique), 4, 34, 51, 125, 154, 175, 289.
ELEUTHÈRE (saint), 135.
ELIE, 149, 157, 177, 186, 192, 275, 276.
Elis (Elide), 63 n. 1.
ELISABETH D'ANGLETERRE, 38.
ELOI (saint), 135, 181 n. 4.
Elvire (Espagne), *concile*, 130, 263.
EMPÉDOCLE, VIII, 66.
EMPEREURS BYZANTINS, 183, n. 3 197.
— ROMAINS, 70, 137, 145, 156, 158, 163, 174, 182, 192, 199 n. 5, 197, 198, 283, 290.
Empyrée, 180.
ENAKI, 148.
ENDOR (la Sorcière d'), 38.
ÉNÉE, 13, 81, 82.
Énéide, 211.
Enfers, 70.
ENKIDI, 157, 158.
ENLIL, 55, 65 n. 5.
ENNEATOUM, patesi, 161.
EOS, 198.
Ephèse (Asie Mineure), *Artemision*, 25, 31, 51, 52, 137.
— *Baptistère*, 117, 119.
— *Bas-relief*, 164.
— *Temple de Rome*, 86.
— *Tombeau de saint Jean*, 104, 134.
ÉPHÉSIENS, 88.
EPHRAÏM LE SYRIEN, 202.
Epidaure (Argolide), Asklepeion, *tholos*, 11, 13, 14*, 17*, 18, 34.
EPIMÉNIDE, 16.
ER L'ARMÉNIEN, 68, 70 n. 2.
ERATÈS DE MILET, 72.
ERATOSTHÈNE DE CYRÈNE, 68.
Erèbe, 22.
ERECHTHÉE, 13, 28.
ERYNIS, 36 n. 5.
Eryx (Mont) (Sicile), 194 n. 5.
ESCHYLE, 14, 34, 74.
ESCULAPE, voir Asklepios.
Escurial (Espagne), 279, 280 n. 3.
ESHMOUN, 13.
Esneh (Égyphe), 192.
ESSÉNIENS, 152, 215, 263.
Espagne, *alcôves*, 260.
— *baldaquins*, 270.
— *Cierges*, 183 n. 3.
— *Grottes*, 50.
— *Statues polychromes*, 52.
— *Tombes*, 49.
ETARD (Paul), XIII.
ÉTÉOBOUTADES, 20.
Ether, 6, 151, 155, 167, 225, 248.
ETIENNE (saint), 132, 218 n. 3.
Etna (Mont), 55.
Étrurie, *miroir*, 64.
— *mundus*, 79.
— *Temples*, 167.
— *Templum*, 77 et n. 2.
— *Tombes*, 8, 27, 47, 91.
— *Villes circulaires*, 24.
ETRUSQUES, 76.
Etschmiadzin (Arménie), *évangéliaire*, 140*, 141 n. 2, 221 n. 6, 222*.
EUDES DE DÉOLS, 266.
EUDOXE DE CNIDE, 68.
Eumenada, 86.
EUMÈNE, 167.
EUMÉNIDES, 10, 26.
Euphrate, 49.
EURIPIDE, 34, 63, 67 n. 8, 73, 218.
Europe, 67, 145.
EURYDICE, 12, 36.
EUSÈBE, 105, 108, 109, 111, 129, 133, 140, 171, 196, 198, 209, 210, 235 n. 3.
EUSTACHE, architecte, 105.
EVAGRIUS, 177.
ÈVE, 103.

EXUPÈRE, évêque, 132.
EZÉCHIEL, 185, 186, 188, 214.
Ezra (Syrie), *église Saint-Georges*, 110 n. 3, 111*, 117, 133, 241 n. 3.

F

Fal'al (Syrie), 110 n. 3, 231 n.
FATIMIDES, 254, 260.
FAUST (Dr), 41.
FÉCONDITÉ, 3, 7.
FÉES, 285.
FÉLIBIEN, 282, 283.
FELICIANUS, 132.
FÉLIX Ier, pape, 131.
FÉLIX IV, pape, 132.
FÉRAUD, prieur de Roquestéron, 37.
Feriana (Tunisie), *basilique*, 103 n. 4.
Ferrare, *palais Schifanoja*, 275.
FESTUGIÈRE (le Père), 177.
FÊTE-DIEU, 282.
Feu (Culte du), 5, 6, 150.
FILARÈTE, 275.
FIRMICUS MATERNUS, 551, 171.
Firuzabad (Perse), 137, 173.
FLAVIA, gens, 9.
FLAVIENS, empereurs, 166, 169.
FLEED (Robert), 274.
Florence (Italie), *baptistère*, 273.
— *Bargello*, 175, 178.
— *Bibliothèque laurentienne*, 219.
— *Eglises Santa Croce*, 275 ; *San Lorenzo*, 275 ; *des Carmes*, 276.
— *Evangéliaire*, 220, 221*.
— *Tombeau des Médicis*, 279.
Flousiyet Ostracine (Égypte), *baptistère*, 120 n. 2.
Fontaine de vie, 103.
Fontenay-le-Marmion (Calvados), 27.
Fontvielle (Bouches-du-Rhône), 47.
Forli (Italie), *dôme*, 276.
FORMIGÉ (J.), architecte, 374 n. 1.
FORTUNAT, 232, 239, 240.
FORTUNE, 11, 163*, 165 n. 5, 166, voir Tyché.
FOUGÈRES, 55.
France, *baptistères*, 264.
— *Grottes*, 50.
— *Rois*, 271.
FRANCE (Anatole), 41.
FRANCESCO DI GIORGIO, 276.
FRANÇOIS (saint), 269.
FRANÇOIS Ier, 282.
FRANÇOIS II, *évangéliaire*, 140 n. 1.
FRANKEN (Frans), peintre, 37.
FRAZER, VIII, IX.
Fréjus (Var), *baptistère*, 116 n. 4, 117, 119*, 120 n. 6, 121 n. 2.
FRÈRE (H.). 220 n. 4.
FRONTIN, 77, 215.
FROTHINGHAM, 77, 78.
Fulda (Allemagne), *Saint-Michel*, 265.
FURIA, gens, 96*, 268.
FUSTEL DE COULANGES, 5, 6.

G

Gâ ou Gaia ou Gê, 10, 13, 15, 54, 63, voir Terre et Grande Mère.
GABRIEL, archange, 159, 181.
Gaète (Italie), *tombeau de L. Minucius Plancus*, 92.
Gaggera (Sicile), *temple*, 55.
Gaillon (Eure), 276.
GALBA, empereur, 166.
GALÈRE, 111, 170.
Galgal, *lieux dits en Palestine*, 24.
GALILÉE, 216, 274.
GALLES, prêtres de Cybèle, 55, 152, 156, 253.
Galliano (Italie), *baptistère*, 264.
GALLIEN, empereur.
GALLAS, 132.
Gand, *rétable de*, 126.
Gandhara (Inde), 261, 262.
Gange, 32.
GANYMÈDE, 157.
Gard (France), *tombes*, 49.
Garotman, 149.
GAUDENTIUS, 138.
Gaule, 229.
— *Baptistère*, 238.
— *Basilique à coupole*, 239.
— *Cierge*, 183 n. 3.
— *Civitates*, 239.
— *Cultes orientaux*, 170.
— *Eglises*, 132.
— *Tombes*, 5, 47.
— *Villages circulaires*, 23.
GAULOIS, 80.
Gayolle (La), *sarcophage*, 156, 192.
Gaza (Palestine),
— *Eglise Saint-Serge*, 207.
— — *de Maioumas*, 241 n.
— *Marneion*, 104, 240 n. 6.
— *Martyrium*, 133.
— *Temenos*, 231 n. 1.
GÉMEAUX (les), voir DIOSCURES.
GENÈSE, 274.
Genève, *Saint-Pierre*, 265.
GENGIS KHAN, 263.
GEORGES (saint), 195 n. 1.
Gerasa (Syrie).
— *Eglise Saint-Jean-Baptiste*, 110 n. 3, 120 n. 2, 240 n. 6.
— — *Saint-Théodore*, 123.
GERMAINS, 19.
GERMANOS ou GERMAIN, patriarche, 230, 239.
GERMANICUS, 36 n. 3, 167.
Germigny-des-Prés (Loiret), 239.
GERSON, 272.
GERVAIS et PROTAIS (saints), 134.
GESHTIN-AN-NA, 206 n. 3.
GETA, empereur, 169.
Gezer (Palestine), *tombe*, 50, 59.
Gezireh (*architectes de la*), 254.
Gigunû, 11.
GILGAMESH, 53, 156.
GIORGIO (Francesco di), 276.
GISORS (J. P.), 284.
GLOTZ, 68 n. 8.

GNOSTIQUES, 69, 112, 125, 181, 209.
GODEL (Guillaume), 266.
GORGONES, 33, 77 n. 2, 148 n. 5, 288.
Gortyne (Crète), 5, 57, 242.
GOUDÉA, patesi, 12, 200.
Goupta (*époque*) *aux Indes*, 152.
GRABAR, 172.
Grado (Italie), *baptistère*, 116 n. 4, 117.
GRAILLOT, 104.
GRAND DIEU, 148.
Grande Bretagne, *cercles*, 26 n. 8.
GRANDE DÉESSE ou GRANDE MÈRE, voir MÈRE.
GRANDE OURSE, 213 n. 4.
Grèce, *Archéologie*, 69.
— *Assemblées*, 26.
— *Baptistères*, 122.
— *Charpentes*, 22 n. 6.
— *Coq*, 136.
— *Cultes solaires*, 149.
— *Démons*, 31.
— *Dieux*, 150.
— *Eschatologie*, 68.
— *Hutte ronde*, 20.
— *Magie*, 32, 33, 286.
— *Maisons*, 19.
— *Naiskoi*, 136.
— *Putéal*, 81.
— *Rites*, 28, 42.
— *Sacrifices*, 5.
— *Sages*, 65.
— *Saltations*, 43.
— *Scholae*, 86.
— *Serpent*, 13.
— *Temples*, 130, 152, 214.
— *Tholoi*, 15.
— *Tombes et tumuli*, 7, 48, 94.
— *Voûtes*, 59.
GRÉGOIRE Ier LE GRAND, 180.
GRÉGOIRE IV, pape, 269.
GRÉGOIRE XI, pape, 282.
GRÉGOIRE DE NAZIANZE, 112.
— DE NYSSE, VII, 112 n. 2, 177.
— DE TOURS, 100, 230, 239, 271.
GRIMALDI, 271 n. 3.
Grimaldi, *grottes*, 5.
Grossgarbach (Würtemberg), *maisons*, 19.
GUACCIUS (le Père), 38.
GUARINI (le Père), 277.
GUÉRIN (Gilles), 282.
GUIBERT DE NOGENT, 268.
GUILLAUME LE CONQUÉRANT, 272.
GUSTAVE-ADOLPHE, 101, 280.
GYGÈS, 33.

H

HADAD, voir ADAD.
Hadès, 13, 14, 19, 33, 36 n. 5, 45, 62, 65, 67, 68, 70, 109, 141, 279.
HADRIEN, empereur, 85, 104, 105, 116, 165 n. 8, 167, 289.
Hafagi (Chaldée), *temple*, 24, 25*.
HAFIZ, calife, 257.
Hagia-Triada (Crète), 6.
Halaf (Tell) (Syrie), 166*.
Halicarnasse (Asie Mineure), 18, 88.
Hammamlif (Tunisie), *baptistère*, 121 n. 1.
HAMMOURABI, 153, 161.
HARDOUIN-MANSART (J.), 271, 277, 280, 283.
HARPYES, 10.
HARUSPICES, 74, 81.
Hâss (Syrie), *tombeaux*, 94, 102 n. 4, 246 n. 1 et 2.
HÉBREUX, 183, 214, 224, 228.
— *Anges*, 70.
— *le ciel*, 65.
— *Conception de Dieu*, 152.
— *Cultes célestes*, 149.
— *Démons*, 31.
— *Forme de la terre*, 65 n. 3.
— *Influences égyptiennes*, 147.
— *Nom de Dieu*, 66.
— *Nuée*, 177, 178.
Hébron (Palestine), 45, 108 n. 7, 254, 255.
HÉCATE, 54, 62.
HÉCATÉE, 156.
HÉLÈNE, VIII, 52 n. 2.
— (sainte), 105, 109.
HÉLIOGNOSTI, 181.
Héliopolis (Égypte), 162.
HÉLIOS, 16, 141, 149, 151, 153, 157, 158, 159*, 162, 164, 165, 169, 170, 171, 175, 179, 225, 283. voir aussi Apollon et Soleil.
Hemmaberge (Carinthie), *baptistère*, 119.
Henansal (Côtes-du-Nord). 280 n. 2.
Henchir Damous (Tunisie), 122 n. 4.
Henchir es-Srira (Tunisie), 51 n. 8.
HENRI II, empereur, 272.
Hephaistos, 55.
HERA, 52, 62, 64, 125, 151, 162, 175.
HERACLÈS ou HERCULE ou HERCLÉ, 12, 14, 29, 63, 82, 83, 84, 123 n. 1, 153, 154, 179, 195.
HERACLITE, 65, 81, 149.
HERCULÉENS (empereurs), 170.
HERMÈS, 10, 25, 32, 33, 70, 83.
HERMÈS TRISMEGISTE, 181, 275.
HERMÉTISTES, 177, 245.
HERMODORE, 81.
Hermontis (Égypte), *basilique*, 103 n. 4.
HÉRODE AGRIPPA, 164.
HÉRODE ATTICUS, 234.
HÉRODOTE, 24, 50, 68, 90, 158.
HÉSIODE, 3, 6, 10.
HESPÉROS, 70.
HESTIA, 8 n. 6, 62, 100, voir Vesta.
HÉSYCHIUS, 5, 54.
Heures (les), 166, 282, 283.
HEUZEY, 49.
Hierapolis (Phrygie), *Plutonium*, 55.
— (Syrie), 110 n. 3, 202, 211 n. 2.
HILAIRE (saint), 264.
— pape, 115.
— évêque de Poitiers, 112.
— évêque de Toulouse, 132.
HILARIES, fêtes, 182 n. 1.
Hildesheim (Allemagne), *cathédrale*, 271.
HIPPARQUE, 68, 151.
HIPPIAS, 65.
HIPPOCRATE, 26, 31.

HIPPOLYTE, écrivain, 130.
HIPPOLYTE, fils de Thésée, 130.
HIPPOMÉDON, 73.
HITTITES, *autels-foyers*, 4.
— *le ciel chez les* —, 65.
— *Dieux*, 148.
— *Disque ailé*, 156*, 157, 197.
— *Rois*, 161.
— *Tombeaux*, 5.
— *Villes*, 23.
HOFFMAN, 285.
Hoggar, 91.
Hom, arbre de vie, 125, 210.
HOMÈRE, VIII, 3, 6, 15, 22, 25, 33, 51, 52, 66, 69 n. 6, 80.
HONORIUS Ier, pape, 269.
— empereur, 111, 224, 232.
HOPITAL (maréchal de l'), 282.
HORACE, 33 n. 3, 163.
HORUS, 29, 36, 62, 157, 162, 181, 195, 197, 198.
HOSPINIEN, 122 n. 2, 274 n. 4.
HOTTENTOTS, 23.
HUBERT, 77.
HUGO (V.), 288.
Human (Russie), 24 n. 5.
Huns, 23.
HUYSMANS, 291.
HVARENA, 162, 166, 206, 278, 284.
HYADES, 213 n. 4.
HYAKINTHOS, 9, 58.
HYDRE DE LERNE, 12, 14, 195.
Hydrophories, *fête*, 29.
HYGIEIA, 13.
HYGIN, 77.
HYPERBORÉENS, 156.
HYPERION, 116.
HYPSISTAIRES, 180.
HYPSISTOS, 152, 153, 180 ; voir Zeus.

I

IA'RET, *serpent*, 11.
IARIBOLOS, palmyrénien, 53 n. 3.
IATIKU, 79.
IBN WASHIYA, 197.
Ida (Mont), 62.
Iena, 33 n. 5.
Il-Barâh (Syrie), 246 n. 1.
Iles bienheureuses ou fortunées, 67, 68, 70, 289.
ILLOUYANNA, 12.
Illyrie, 156.
INCAS, 149 n. 10.
Inde, *culte du feu*, 5.
— *Divinités*, 150, 152.
— *Karma*, 67 n. 8.
— *Mandala*, 32.
— *Serpents*, 12, 13.
— *Symbolisme*, 261-263.
— *Trône vide*, 167.
— *Tumuli*, 7.
— *Vihâra*, 102.
Inina ou Nina, 51, 161.
Ionie, 64.
IPHIGÉNIE, 63.
Ipsamboul (Égypte), 24.
Iran, 245, 262.
— *dieux*, 13, 149, 152.
— *Eschatologie*, 67.
— *Feu*, 30, 132, 256.
IRÈNE (sainte), 178.
— impératrice, 171 n. 12, 172*, 175.
IRÉNÉE, 130.
Irlande, 154.
ISAAC, 45.
— (Gaspard), graveur, 37, 38*.
ISAIE, 125, 177, 184, 185, 198, 225 n. 7.
ISHTAR, 11, 61, 147*, 149, 161.
ISIS, VIII, 13, 31, 41, 62, 68, 73, 125, 128, 150, 152-154, 163, 165, 171, 175, 183 n. 1, 914 n. 5, 195, 197.
Islam, 37, 253-261.
ISMAIL, 45, 253.
Isopata (Crète), 30, 48.
ISRAEL, 228.
Issoire (Puy-de-Dôme), *église Saint-Austremoine*, 103.
Italie, *cierge*, 183 n. 3.
— *coupoles*, 243, 289.
— *cultes orientaux*, 152.
— *Édifices circulaires*, 83.
— *Grottes*, 51.
— *Naiskoi*, 137.
— *Putéal*, 81.
— *Signes du Zodiaque*, 272.
— *Tumuli, tombes*, 7, 8, 89, 90.
— *Villages circulaires*, 23.
Ithaque, 33, 57, 104.
Iunca (Tunisie), 134.

J

JACOB, 41, 45, 255.
JACQUES (saint), 38, 177.
— — de Nisibis, 123 n. 4.
JAMBLIQUE, 72, 287.
JEAN (saint) BAPTISTE, 114, 126.
— *Evangéliste*, 108, 124, 125, 177, 178, 187, 196, 202, 209, 228, 229.
— (fêtes de la), 43, 156.
JEAN VII, pape, 138, 203 n. 4.
JEAN CHRYSOSTOME (saint), 182, 216.
JÉHOVAH, 104, 177, 185, 193.
Jéricho (Palestine), 19.
JÉRÔME (saint), 103, 108, 112, 125, 188.
Jérusalem, 253.
— *Baptistère*, 117.
— *Brebis*, 203, 204, 289.
— *Chapelle de l'Ascension*, 110 n. 3.
— *Cierge*, 183 n. 3.
— *Église Saint-Jean-Baptiste*, 241 n. 2.
— — *de Sion*, 231 n.
— *Fête des Tabernacles*, 125.
— *Grotte d'Adonis*, 105, 108.
— *Haram ech-Cherif*, 24.
— *Kubbat es-Sakhrah*, 240 n. 6, 257, 258.
— *Mont des Oliviers, Gethsemani*, 104 et n. 2, 111.

Jérusalem.
— *Omphalos*, 8, 108.
— *Orientation*, 215.
— *Porte dorée*, 173.
— *Saint-Sépulcre, Anastasis, basilique, Golgotha*, VI, n. 5, 104, 105*, 106, 107*, 108-110, 123, 124, 126, 133, 134, 140, 173, 205, 209, 210, 213, 228, 229, 241 n. 2, 247, 265, 266, 271, 280, 287.
— *Temple de Jupiter et Aphrodite*, 104.
— — *de Salomon*, 126, 136, 137, 177, 182, 183, 214.
— *Tombeau dit d'Absalon*, 91, 93 n. 2.
— — *de la Vierge*, 110 n. 3, 111, 198 n. 1, 241 n., 277.
JÉRUSALEM CÉLESTE, 204, 227-240, 292.
JÉSUS, VI, VII, 68, 103-111, 123-130, 133, 135, 137, 139, 140, 141, 145, 154, 173-278, 287-290.
Jever (Allemagne), 279.
JONAS, 183, 275.
JOSEPH, 45.
— (saint), 103, 139 n. 9.
— *d'Arimathie*, 104, 106.
JOSÈPHE, X.
JOUFFROY, 285.
Jourdain, 128.
JOVIENS, empereurs, 170.
JUGURTHA, 80.
JUIFS, 20, 166, 175, 179, 182, 229, 253, 289, voir Hébreux.
JULES (les), 85, 167.
JULES II, pape, 274, 278.
JULIEN, empereur, 123 n. 1, 170.
JULIEN DE LAODICÉE, 152.
JUNIUS BASSUS, 189*, 191, 213, 237.
JUNON, 84, 137.
JUPITER, 8, 11, 72, 73 n. 3, 152, 153, 154, 159, 164, 167, 191, 211, 228, 273, voir Zeus.
— Dolichenus, 152, 168, 195.
— Héliopolitain, 168, 195.
— Idéen, 33.
— Julius Caesar, 163.
JUSTIN II, empereur, 171, 172.
— (saint). 126.
JUSTINIEN, 111, 171, 188.
JUVÉNAL, 16, 178.

K

Kadech (Palestine), 13, 14.
Kafer ed-Djarra (Phénicie), 50.
Kala'at Siman (Syrie), 116 n. 4, 117, 133, 241 n.
KALAOUN, 255, 260.
KAMATEROS, 197.
Kaoussié (Syrie), 241.
Kasr ibn-Wardan, 233, 241 n. 1.
Kasserine (Tunisie), 93.
Kazaulak (Bulgarie), *tombe*, 50 n. 3, 59.
KÉPLER, 274, 277.
KÈRES, 29, 42, 79.
Kerjean (Finistère), 280 n. 3.
Kerkour, 91.
KHEPHREN, 158, 162.
KHEPSI, 146.
Khorsabad (Perse), 164.
Kiev (Russie), *cathédrale Sainte-Sophie*, 197, 249*, 269 n. 7.
Kilmuckridge (Wexford), 154*.
KITSCHELT, 230.
Korykos (Syrie), *martyrium*, 239, 241 n.
Kodja Kalessi (Syrie), 241 n.
Kokanâya (Syrie), *tombe*, 246 n. 1.
Koujoundjik, 64.
Kourangoun (Iran), 13.
Kousair Amra, 173.
KRAUTHEIMER, 265.
Ksar Menara (Tunisie), 91, 92*.
Kubebé, 51.
Kuh i-Kwaja (Perse), *coupole*, 243.

L

LABBOU, *serpent*, 12, 33.
Labyrinthe, 30 et n. 2.
Lacedémone, voir Sparte.
Laconie, *tombes*, 48.
LACTANCE, 196, 209.
LADJIN, 254.
LA FONTAINE, 40.
Lagash (Chaldée), 161.
La Gayolle, voir Gayolle.
Lahore (Inde), 262.
LA HOUSSAYE, 41.
Lambèse (Algérie), *Thermes*, 97.
Lambridi (Algérie), 197, 244, 245.
Lampaul-Guimiliau (Finistère), 280 n. 2, 281*.
Landes, 43
LANFRANC, 276.
Lanleff (Côtes-du-Nord), 266.
Laraires, 137.
LARES, 5.
LASSUS, 231, 240.
Latakieh (Syrie), *arc de Septime Sévère*, 173.
LATINUS, 162 n. 8.
Latium, *urnes cabanes*, 56.
LAVINIUS, 83.
Lebadée (Grèce), *antre*, 11, 51, 54, 57.
— *Temple*, 57.
LE BLANT, 183.
LE BRUN, 282, 283, 291.
LÉDA, 167.
LELIUS, 273.
LEMURALIA, fêtes, 35.
LENÔTRE, 283.
LÉON, empereur, 171.
LÉON III, pape, 115, 138, 181, 188, 217, 237, 238, 264.
LÉON IV, pape, 269.
LÉON V, pape, 182.
LÉON X, pape, 274.
Leningrad, *musée de l'Ermitage*, 186.
LÉPIDE, 163.
Lerne, voir Hydre.
Lesbos, 62.
LE VAU, 277.
LEVI (Isidore), 152.

Leviathan, 12.
Liah, 45, 255, 256.
Libo (Drusus), 163.
Licinius, 154, 170*.
Ligario, 86.
Ligures, 146.
Limoges (Haute-Vienne), *sacramentaire*, 272 n. 3.
Lion, *signe du Zodiaque*, 58.
Livie, 86.
Loisy, VIII, 179, 183 n. 4.
Lolla Paulina, 163.
Lombardie, 229, 238.
Lombards, 132.
Londres, *British Museum*, 21, 23, 28, 197, 199 n. 8, 222*.
— *Victoria and Albert Museum*, 275 n. 3.
L'Orange, 165, 173, 233.
Lorenzetti, 273.
Loret, 282.
Lorme (Philibert de), 275, 279.
Lotan, 12.
Loth, 36.
Lothaire (*évangéliaire de*), 187.
Louis XII, 282.
Louis XIV, 81, 282, 283, 290.
Louis XVIII, 158.
Louis-Philippe, 158.
Louis (René), 122.
Luc (saint), 108, 179.
Luca della Robbia, 178.
Lucien, 33, 34, 151, 218.
Lucius, 125.
Ludovic le More, 275.
Lugli, 114.
Luminaires (fête des), 183.
Lune, déesse, 66, 67 et n. 1, 148, 149, 154, 155 n. 3, 163, 164, 167, 169, 171, 178 n. 4, 195, 205, 220, 262, 263.
— voir Men, Sin, Séléné.
Lupercalia (fête des), 29 n. 4, 35.
Lupicius (saint), 141.
Luther, 274.
Lychnos, 178 n. 3.
Lydie, 51.
Lykæon (Mont) (Arcadie), 52.
Lyon, *Saint-Jean*, 103, 217, 236, 237, 271.
Lysandre, 9.

M

Má, la Grande Mère, voir Maia.
Ma'arrit Bêtar (Syrie), 138.
Macaire, évêque, 104.
Macarius, 199.
Macédoine, *grottes*, 50.
Macrobe, 69, 76, 156.
Madaure (Algérie), exèdre, 234 n. 4, 235*.
Madrid (Espagne), *Musée*, 81 n. 3, 140.
— *Académie historique*, 224 n. 2.
Mages, 64, 67, 68, 70 n. 3, 78, 100, 103, 104, 149, 150, 151, 182, 197, 221, 287, 288.
Magusées, 112 n. 3.
Mahomet, 253, 254, 257.
Maia, la Grande Mère, 17, 51.
— étoile, 94.
Makkari, 210.
Malachbelos, 169.
Malachie, 178, 179, 182.
Malatesta, 275.
Mâle (Émile) VII, 264.
Malebranche, 286, 288.
Malekbel, 289.
Mallia (Crète), 4, 6*, 83, 99.
Malte, *catacombes*, 101, 134.
Malthi (Messénie), 27.
Manchester (Angleterre), 212 n. 5.
Mançouriya (Ifriqiya), *palais*, 258.
M'andjet, *la barque*, 147.
Mandukani, 229 n. 1.
Mânes, 52, 70 n. 10.
Mani, 69.
Manichéens, 175, 178 n. 4.
Manosque (Basses-Alpes), *sarcophage*, 197.
Mansart (Fr.), 280.
Mantegna, 277.
Mantoue (Italie), *palais ducal*, 277.
— *Palais du Té*, 277.
Mâra, 12, 36.
Marathon (Attique), 8, 27, 53.
Marc Aurèle, empereur, 84, 153, 164, 168, 173.
Mardouk, 13, 161.
Mardouk-Zaker-Shamsi Ier, 161.
Mari (Mésopotamie), 136.
Marie, voir Vierge.
Marie de Médicis, 264.
Marie-Thérèse, 282.
Marius, 29.
Markos (le diacre), 104.
Marly (S.-et-O.), *château*, 283.
Marmoutier, *monastère*, 200.
Maroc, *le Sultan*, 21, 260.
Marpessos, 62.
Mars, 79 n. 10, 85, 159, 165 n. 6, 167, 273, 283.
Marseille (Bouches-du-Rhône), *baptistère*, 117, 120 n. 4 et 6.
Marsyas, 151.
Martial, 86.
Martianus Capella, 167 n. 9.
Martin (saint), 132.
Martin (J.-B.), 282.
Marucchi, 23.
Marusinac (Dalmatie), 102.
Marzabotto (Italie), 80 n. 2.
Maselli (le P.), 278 n. 3.
Mathilde (la reine), 271.
Mathoura (Inde), 262.
Matthieu (saint), VI, 179 n. 3, 215.
Matthieu (pseudo-), 103.
Maurétanie, 91.
Maurice (saint), 132.
Maxence, 209.
Maxime, 173.
Maxime de Tyr, 207.
Maximien, 229 n. 2.
Maximin le Thrace, 169.
Maximin Daia, 170.
Mayafarquin, *église*, 134.

Mayence (Allemagne), 86 n. 4.
Mazdéens, 196, 206.
Mazek (Bulgarie), *tombe*, 50 n. 3.
Mécène, 163.
Mechet Ouret (la vache), 63.
Mecque (La), 253, 259.
Médée, 36, 125.
Médie, *palais*, 162 n. 7.
Medinet az-Zahra (Espagne), 260.
Méditerranée, *tombes*, 45.
Méduse, 82.
Mégare (Grèce), 25, 54.
Megiddo (Palestine), *tombe*, 48.
Melampos, 13, 17.
Mélas (Ardèche), *baptistère*, 117, 264.
Méléagre, 9.
Melishpak II, 147*.
Meliton de Sardes, év., 125.
Melkart-Hercule, 153, 195.
Melnic (Turquie), 236.
Ménandre, 151, 174.
Mên, dieu lune, 16, 51, 62, 64, 73, 149, 151, 220.
Ménélas, 7, 67.
Menenptah, 63 n. 5.
Mercure, 33 n. 1, 82, 83, 159, 164, 165 n. 6, voir aussi Hermès.
Mère (la Grande), XII, 4, 6, 8-10, 13, 15, 17, 18, 44, 51-53, 58, 60, 62, 63, 70, 86 n. 6, 104, 130, 145, 148, 151, 152, 171, 175, 182 n. 1, 197, 202, 285, 289, 292.
— voir Terre, Cybèle, Ma, Maia.
Meriamlik (Séleucie d'Isaurie), 241 n. 2.
Mer Rouge, 128.
Merv (Russie), *église*, 238 n. 2.
Mesara (Crète), *tombes*, 48.
Mesenktet, *la barque*, 147.
Mésopotamie, 214.
— *Aigles*, 70.
— *Baptistères*, 114.
— *Dais*, 136.
— *Dieux*, 3, 11, 12, 61, 62, 139, 149, 153, 155, 157.
— *Eschatologie*, 67.
— *Feu*, 61.
— *Formes*, 253.
— *Génies*, 31, 254.
— *Iconographie*, 206.
— *Nestorianisme*, 178.
— *Nombres*, VI.
— *Prêtres-poissons*, 180 n. 10.
— *Rituels*, 28.
— *Tombes*, 5, 9, 41, 48, 50.
— *Tours*, 26.
— *Trônes*, 158, 186.
— *Voûtes*, 49.
Michael ou Michel, archange, 70, 100, 158, 181, 195 n. 1, 280.
Michel-Ange, 278.
Medidi (Tunisie), *basilique*, 103 n. 4.
Milan (Italie).
— *Baptistère de Thécla*, 116, 126, 232.
— — *San Giovanni in Fonte*, 117, 122.
— *Édit*, 231.
— *Entrée de Louis XII*, 282.
— *Église Saint-Ambroise*, 134, 194 n. 1, 195*, 219, 270*.
— *Sant'Aquilino*, 122.
— *San Gregorio*, 122.
— — *Lorenzo*, 133.
— — *Nazaro Grande*, 133.
— — *Sisto*, 122.
— — *Victor*, 194 n. 1.
— *des Saints Apôtres*, 233
— *Rotonde*, 265.
Milet (Asie Mineure), 62.
Milizia, 277.
Millénaristes, 112 n. 3.
Millet, 219.
Minerve, 167, 185, 294.
Minotaure, 30.
Min t'ang, *temple du ciel*, 263.
Minucius Felix, 127.
Mirayeh, Syrie, 110 n. 3.
Mismieh ou Mousmieh (Syrie), 240 n., 242.
Mitanni, 11.
Mithra, 52 n. 1, 73, 74, 104, 108 n. 9, 125, 149-154, 165, 169, 170, 175, 179, 180, 182 et n. 1, 185, 218.
Mithriacisme, 67, 149-153, 163, 179.
Mnemosyne, 53.
Moctar (Tunisie), *tombeau*, 93.
Mohammed en-Nacer ibn Kalaoun, 255, 256.
Moïse, VII, 32, 74, 114, 128, 139 n. 7, 171, 186, 188, 192, 218, 258.
Molchomor, 289.
Molinello (Italie), *tombeau*, 102*.
Mongols, 258.
Monique (sainte), 130.
Monreal (Sicile), 178, 249.
Montana, 233.
Montanistes, 96 n. 8.
Monticello (Italie), *tombe*, 97*.
Montmorillon (Vienne), 249, 265.
Mont-Thabor (Palestine), 229.
Montoire (Loir-et-Cher), *Saint-Gilles*, 249.
Monza (Italie), *ampoules*, 188.
Moret, 62, 161.
Morlaix (Finistère), *Saint-Melaine*, 280 n. 2.
Moschophore, 181 n. 1.
Moscou (Russie), *bibliothèque*, 140 n. 7.
Moudjouleia (Syrie), *baptistère*, 119, 120 n. 4.
Mougheir (Chaldée), 7.
Mousmieh, voir Mismieh.
Mschatta, *palais*, 233, 235*, 238.
Münich (Bavière), *musée national*, 106 n. 8, 107, 108.
Muses, 11 et n. 3, 25, 53, 66, 125, 151.
Mycènes (Grèce), *autel-foyer*, 4.
— *Cercle des tombes*, 27, 28*, 30, 48.
— *Tombe dite Trésor des Atrides*, 48, 49*, 59, 63.
— *Voûtes*, 22, 242 n. 4.
Mykerinos, 162.

N

Nabou-Apal-Iddin, 136 n. 2.
Nâgarâdja, 12, 13.
Nantes (Loire-Inf.), 232, 239.

Naples (Italie). *Baptistère*, 187 n. 5, 192, 211 n. 2, 238.
— *Catacombes*, 136, 256.
— *Cloître des Vierges*, 82.
— *Cratères*, 55.
— *Église : ancienne cathédrale*, 188.
— — *Sant' Aquilino*, 192.
— — *Saint-Sôter*, 128 n. 7.
— *Musée*, 72, 165.
NAPOLÉON, 158, 278.
Nazareth (Galilée), 103.
Naziance (Cappadoce), *martyrium*, 133, 240, 241 n.
Nayin (Perse), Mesjid-i-Jami, 259.
Nea Anchialos (Thessalie), *baptistère*, 120 n. 6.
NEKHABIT, 11.
Nekuia, 36.
Némée (*lion de*), 115.
NÉOPLATONICIENS, 70, 75, 76, 163, 177, 178, 193, 196, 287.
NÉOPYTHAGORICIENS, 76, 86, 153, 175, 177, 236, 245.
Népal, 262.
NEPTUNE, 24, 26, 164, 166, 167.
NERGAL, 158.
NÉRÉIDES, 53, 70, 88.
NÉRON, empereur, 162, 164 n. 3, 165* et n. 8, 166, 169, 173, 232, 240.
NESTORIENS, 135.
NESTORIUS, 197.
Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre), 266, 267.
Nevers (Nièvre), *baptistère*, 117*, 120 n. 4.
New-Grange (Angleterre), *tombe*, 47 n. 1.
Nicée, *concile*, 164.
NICIAS, *paix de*, 17.
Nicosie (Chypre), *musée*, 224 n. 6, 227*.
NIGIDIUS FIGULUS, 153.
NIL (saint), 207.
Nimroud (Assyrie), 24, 136 n. 2.
NINA ou INNINA, déesse, 51, 161.
NINAZU, 12.
NIN-GISH-ZIDA, 12.
NINIHARSAG, 161.
Ninive (Assyrie), 11.
Nisibis (Syrie), *baptistère*, 123 et n. 4.
— *Mar Aba*, 218.
NISSEN, 216, 218.
Nocera (Italie), *baptistère*, 118*, 119, 120 n. 4 et 6.
NOÉ, 192.
NOËL, 42, 182 et n. 1.
Noirmoutier (Vendée), 264.
Nola (Italie), *baptistère et basilique*, 122 n. 5.
— *Tombeau de saint Félix*, 134, 217, 233.
Nomentanum (Italie), 132.
Norba (Italie), 80.
Northampton (Angleterre), 265.
NOTUS, *le Sud*, 53.
NOUN, *l'océan*, 32 n. 1.
NOUT, déesse, 63.
Novare (Italie), *baptistère*, 117.
NUIT (La), 36.
NUMA, 36, 87, 168, 215.
NUMERIUS SUFFICIUS, 53.
NUSKER, *dieu du feu*, 139.
Nymphées, 74, 88, 111 n. 6.
NYMPHES, 53 n. 2, 66, 74.
Nyssa (Asie Mineure), *martyrium*, 133, 241 n. 2.

O

Obeid (Tell el-) (Mésopotamie), 24, 25*.
Occident, 62, 74, 149, 217, 231, 238.
OCÉAN, 22, 52, 67, 68, 70, 150.
OCTAVE, voir AUGUSTE.
ODILON (saint), 270.
ODYSSÉE, 15, 53.
ŒDIPE, 11, 26, 36.
OLYMPIAS, 13.
Olympie (Péloponèse), *autel*, 19.
— *Bouleuterion*, 57.
— *exèdre d'Hérode Atticus*, 86, 234.
— *maisons*, 56.
— *Métrôon*, 86.
— *Philippeion*, 17*, 18, 57.
— *Salle ronde*, 17.
— *Statue de Zeus*, 137.
OLYMPIENS, 65 n. 6.
OMPHALOS, 8 et n. 6, 183.
OPTATUS DE MILÈVE, 133, 135.
OPTIMUS MAXIMUS, 152.
ORCAGNA, 270 n. 2.
Orchomène (Béotie), *autel*, 19.
— *maisons*, 56.
— *Tombes*, 48.
— *Voûtes*, 59.
Orient, *coupoles*, 241.
— *Direction*, 287.
— *Iconostase*, 200.
— *Influence sur Rome*, 162.
— *Thermes*, 241.
— *Voûtes*, 238.
ORIGÈNE, V, 69, 112, 124, 127, 177 et n. 2, 202, 216, 264.
Orléansville (Algérie), *basilique*, 102*, 103 n. 4.
ORMUZD, 151, 160.
ORPHÉE, VI, 36, 183, 289.
ORPHIQUES, 67, 68, 99, 123 n. 7, 149, 163.
Orvieto (Italie), *tombes*, 21, 245.
— *Cathédrale*, 269 n. 2.
OSIRIS, VIII, 62, 102, 129, 152, 183 n. 1, 198.
Ostie (Italie), 6, 86.
OTHON, empereur, 166.
Otrante (Italie), *cathédrale*, 273.
Otricoli (Italie), 242.
OUADJET, déesse, 11.
Ouchak (Asie Mineure), *Cybèle*, 62.
OUEN (saint), 181 n. 4.
Oumm es-Zeitoun (Syrie), *Kalybé*, 241, 243.
Our (Chaldée), *tombes*, 9, 47*, 56, 62, 242 n. 3.
OURANOS, 6, 55, 73 n. 3.
OUTTOU, dieu, 148.
OVIDE, 20, 24, 29, 53, 70 n. 2, 80, 82, 83, 156, 164, 165, 166, 196, 215, 283.

P

Paderborn (Allemagne), 265.
PACIOLI (Luca), 275.

Padoue (Italie), 275.
PAÉONIENS, 156 et n. 3.
Paga (Pamphylie), *monnaie*, 136, 137*.
Palaéopolis (Corfou), 148 n. 5.
Palaicastro (Crète), 20, 34.
PALAIMON, 17, 58.
Palatitza (Macédoine), *palais*, 18*, 19.
Palerme (Italie), *tombes*, 271.
Palestine, *grottes*, 51.
— *Kernoi*, 4.
— *Serpents*, 13.
— *Tombeaux*, 132.
— *Voûtes*, 58.
Palestrina (Italie), *salle*, 97*, 98.
PALLADIO, 169, 275, 284.
Palmyre (Syrie), 160, 169, 219.
PAN, 51, 53 et n. 2, 57.
PANAGHIA (Mégalé), 104, 175.
Panajirdagh (Asie Mineure), *trophée*, 88.
Panisperna (Italie), 239.
Panticapée (Chersonèse Taurique ou Crimée), *tombe*, 50, 243.
PANTOCRATOR, XII, 152, 186, 188, 189, 192, 219, 231, 247, 248, 249, 251, 275.
— Voir Cosmocrator.
Paphlagonie, *coupole*, 64.
PAPHLAGONIENS, 163.
Paphos (Chypre), 136.
PÂQUES, 183 n. 2, 289.
Paradis, 20, 42, 128, 129, 183, 202, 204, 207, 210, 213, 216, 218, 228, 252, 272, 276.
Parenzo (Italie), *baptistère*, 116 n. 4, 117.
— *Église*, 183 n. 7, 192 n. 2, 212 n. 6, 222*, 223, 226, 236*, 237.
PARIBENI, 114.
Paris.
— *Bibliothèque de l'Arsenal*, 39, 41.
— — *Nationale, Cabinet des Médailles*, 21, n. 5 106 n. 8, 159, 170.
— — — *Cabinet des manuscrits*, 186 n. 2, 187, 272 n. 6, 273*.
— *Église Notre-Dame, autel*, 268, 271, 272.
— — *Sainte-Chapelle, autel*, 268.
— — *Sainte-Croix*, 240.
— — *Saint-Louis des Invalides*, 277, 280, 281*.
— — *Saint-Vincent*, 240.
— — *Saint-Sulpice*, 278.
— — *des Carmes*, 276.
— *Musée de Cluny*, 140 n. 3.
— — *du Louvre*, 21, n. 1, 34, 62, 63 n. 5, 71, 72, 81, 147, 149, 157, 192, 194 n. 1, 195 n. 1, 246, 269 n. 2, 271, 282.
— *Palais du Louvre*, 283*.
— — *des Tuileries*, 278, 282, 283.
— *Val-de-Grâce*, 276, 279*.
Parme (Italie), 276.
PARMÉNIDE, 65, 151.
Parnasse (Mont) (Phocide), 53.
PARQUES (les), 51.
PARTHES, 162.
PAUL III, pape, 274.
Pergame (Asie Mineure), *autel de Zeus*, 62, 85, 137.
— *Exèdre*, 234.
Pergame (Asie Mineure).
— *marché*, 57.
— *Rois*, 162.
— *Rotonde d'Asklepios*, 86.
PEROZ, roi, 21 n. 3.
PERPÉTUE (sainte), 202.
PERRAULT (Ch.), 283, 285.
Persans, 214.
Perse, 254.
— *Alcôves*, 260.
— *Apadanas et salles hypostyles*, 258, 260.
— *Culte du feu*, 5, 65.
— — *de Mithra*, 150.
— — *du Soleil*, 149, 157.
— *Dionysos*, 63.
— *Formes*, 253.
— *Influence*, 238.
— *Loculus*, 96 n. 4.
— *Magie*, 41, 73.
— *Mystères*, 74.
— *Rois*, 64, 106, 145, 162, 174, 175, 204.
— *Tombes*, 7, 45, 256.
PERSÉPHONE, 10, 13, 33, 68, 70.
Persépolis (Perse), 31, 191.
PETRONIUS DE BOLOGNE, 110.
PÉRUGIN, voir VANNUCCI.
PERUZZI, 275.
PÉTRARQUE, 273.
PHAÉTON, 149.
Phaistos (Crète), 4.
Phénicie, 10, 12, 13, 45, 51, 149, 157.
PHÉNICIENNES (les) d'Euripide, 73.
PHÉNIX, 196, 205, 274.
PHIGALIENS, 51.
PHILIPPE, roi, 18.
PHILIPPE III, roi, 241.
PHILIPPIENS, 174.
Philippopolis (Shehbâ), 241.
PHILOLAUS, 65, 66 n. 2.
PHILON LE JUIF, X, 112, 125.
PHILOSTRATE, 20, 173, 215.
Phlious (Péloponèse), 8.
PHOCAS (Jean), 108.
PHŒBUS, 161, 164 et n. 3.
PHOSPHOROS, 70, 150.
PHOSPHOROI, les dieux, 16, 225.
PHRAATE, roi, 87.
Phrygie, 8, 13, 24, 51, 52, 55, 58, 215.
PICARD (Ch.), 15, 49.
Picardie, 42.
PIERRE (saint), 41, 114, 123, 125, 126, 129, 177, 179, 197, 204, 229, 232, 238, 269.
PIERRE D'ILLYRIE, 232.
PIGANIOL (A.), XIII, 79 et n. 5, 108.
PINZA, 80.
PIRANÈSE (G. B.), 241 n. 5.
Pirée (Grèce), 8.
Pise (Italie), 265, 273.
PISON, 36 n. 3.
Plaisance (Italie), 77 n. 2.
PLANÈTES, 66, 70, 112.
PLATON, VII, 3, 9, 24, 31, 59, 65-74, 87, 102, 112, 123 n. 7, 133, 141, 151, 153, 154, 166, 177, 218, 275, 287, 288.

Platoniciens, 173.
Pléiades, 74, 213 n. 4.
Plemmirio (Sicile), *tombe*, 46*, 47.
Pleurs (Marne), *tombe*, 26 n. 8.
Pline l'Ancien, 64, 76, 85.
Pline le Jeune, 122, 228, 242.
Plotin, VII, IX, 153, 163, 275, 287.
Plutarque, 26, 30, 77, 79, 87, 98, 151, 164, 265.
— (pseudo), 131.
Plutonium, voir Hierapolis en Phrygie.
Poggiarello (Italie), 80.
Poitiers (Vienne), *baptistère (temple Saint-Jean)*, 117, 120 n. 6.
— *Basilique de Sainte-Hélène*, 178.
— *Église Sainte Radegonde*, 187, n 5
— — *Notre-Dame-la-Grande*, 249.
Pola (Italie), *musée*, 139*, 141 et n. 10.
Polius (Jacobus), 274.
Pollux, 70 et n. 7, 164.
Polybe, 100.
Polycarpe, 173.
Polyphème, 55.
Polyxène, 8.
Pompée, 153, 229, 233, 234.
Pompéi (Italie), *Divinités alexandrines*, 153.
— *Exèdre*, 86.
— *Fontaine*, 89 n. 8.
— *Fresque*, 20.
— *Maison*, 161 n. 2.
— *Nymphée*, 88*, 89.
— *Putéal*, 81, 82.
— *Ruines*, 284.
Pontivy (Morbihan), *tumulus*, 6*.
Pontos, 10.
Pope (Upham), 259.
Popilius Laenas, 33.
Porphyre, 50, 53, 74, 130, 163, 215.
— évêque de Gaza, 175.
Portici (Italie), 211.
Porto (Italie), 58, 105, 242.
Portugal, *tombes*, 49.
Poseidon, 6, 62, voir Neptune.
Posidonius d'Apamée, 153.
Poussin (N.), 291.
Pouzzoles (Italie), 89.
Pozzo (le Père), 277.
Praesos (Crète), *tombe*, 48.
Préneste (Italie), 53, 84.
Primus, 132.
Priene (Asie Mineure), 57.
Principautés, *anges*, 193.
Priscilla, 94.
Priscillianistes, 181.
Probus (diptyque de), 224*.
Proclus, 31, 153.
Prophètes, 218.
Proserpine, 51, 52.
Protée, 67, 291.
Protésilas, 33.
Providence, 171.
Prudence, 86, 122, 123, 182, 236, 237 n. 1, 240.
Prunay (Marne), *tombes*, 264 n. 8.
Prytanée, 16.
Psyché, 40.
Psychro (Crète), 4.
Ptah, 62, 147.
Ptoion (Béotie), 11, 13, 17, 54, 56.
Ptoios, 9, 17.
Ptolémée, géographe, 72.
— II Philadelphe, 18, 41, 57.
— IV, 57.
Puccio (P. di), 273.
Pudens, voir Servilius.
Puissances, *anges*, 193.
Putéal, 81, 82.
Pythagore, VII, 31, 65, 66, 72, 99, 131, 151, 196, 234, 261 n. 3, 263.
Pythagoriciens, VI, 31, 34, 65 et n. 4, 66 et n. 3 et 6, 67-70, 76 et n. 1, 77 n. 2, 79, 87, 99, 141, 149, 151-153, 173, 177 n. 2, 178, 215, 275, 285, 287, 288, 289.
Pythie, 54.
Python, 8, 14, 18, 54, 162.
Pyrénées, 9.

Q

Quintanilla de las Viñas (Espagne), 192.

R

Raban Maur, 218.
Rabula, *évangéliaire de*, 140, 186 n. 2, 188, 223 n. 6.
Rachel, 164.
Radamanthe, 67.
Ramsès IV, 63 n. 5.
Raphael, archange, 181.
Raphael, voir Santi.
Ras Shamra (Syrie), 6, 47*, 48, 99.
Ratisbonne (Allemagne), *Saint-Emmeran*, 269 n. 1.
Ravenne (Italie).
— *Baptistères*, 114 n. 4.
— — *des Ariens*, 9, 117, 201, 202 n. 2, 243, 245, n. 6.
— — *de la Cathédrale*, 118 n. 9, 245 n. 6.
— — *des Orthodoxes*, 115*, 117, 120 n. 5, 202 n. 2, 206 n. 1, 212 n. 5, 213*.
— *Chaire*, 141 n. 1, 223.
— *Chapelle archiépiscopale*, 194 n. 7, 196*, 220, 245.
— *église Saint-Apollinaire-le-Neuf*, 106 n. 8, 107*, 138, 205, 212* et n. 5, 223, 289.
— — *Saint-Apollinaire in Classe*, 138 n. 8, 186, 188, 210 n. 1 et 4, 224 n. 3.
— — *Saint-Martin*, 213.
— — *Saint-Vital*, 183, n. 5 et 7, 184*, 187 n. 5, 190, 192 n. 2, 206 n. 1, 208, 211 n. 2, 212 n. 5, 219 n. 3, 229, 238, 289.
— — *Sainte-Croix*, 134.
— *Musée, ivoire*, 221, 223*.
— *Palais de Théodoric*, 138, 233.
— *Tombeau de Galla Placidia*, 123, 125, 204, 206 n 1, 209*, 210 n. 1, 211 n. 2, 212* et n. 5, 213.
— — *de Théodoric*, 111, 264, 265*.
Rbé'ah (Syrie), *baptistère*, 114 ; *tombe* 246 n. 1.
Ré (dieu), 16, 64, 147, 162, 179, 197.
Rébecca, 45.

Rembrandt, 41.
Remi, commentaire de — sur Martianus, 272.
Remiremont (Vosges), 267.
Remus, 26 et n. 5, 82.
Renan, 241.
Resefa (Syrie), 239, 241 n.
Rhea, 6, 51, 52, 86, 112.
Rhodes, 149, 163.
Riez (Basses-Alpes), *baptistère*, 114*, 116 n. 4, 117, 120 n. 4.
Riha, près Antioche (Syrie), 221 n. 6.
Rimini (Italie), 275.
Ripa, 154 n. 7.
Riva San Vitale (Suisse), 264.
Robert, 20, 21.
Rogations (fête), 282.
Roger, 37.
Rohan (cardinal de), 283.
Romains (épître aux), 123.
Rome.
— *Fondations*, 26 ; *Rome circulaire*, 24, 77, *carrée*, 77, 84 ; *son nom secret*, VIII.
— *aqua marcia*, 88.
— *area sacra argentina*, 84.
— *astrologie*, 69.
— *augures*, 215.
— *Aventin*, 84.
— *Baptistères du Latran et oratoires annexes*, 113*, 114, 115, 119, 121, 122, 123, 124, 126, 128, 129, 135 n. 3, 183 n. 7, 187 n. 2, 194 n. 1, 203 n. 4, 206 et n. 1, 210 n. 2, 211, 212, 213, 226.
— *Basiliques chrétiennes*, voir églises.
— — *Julia*, 233.
— — *de Junius Bassus*, 213, 239.
— — *pythagoricienne*, 74, 153, 215 n. 1, 236.
— — *de Trajan*, 103, 242.
— *Cabane de Romulus*, 83.
— *Capitole*, Musée, 169.
— — grotte, 54.
— — statue de Domitien, 166.
— *Catacombes et cimetière*, 100, 101*, 134, 198 n. 8, 204, 223, 245.
— — *de Calliste*, 123.
— — *de Domitilla*, 103, 218 n. 2, 244.
— — *de Prétextat*, 97, 121.
— — *de Priscilla*, 81, 74, 123, 131, 197.
— — *de S. Ponziano*, 123.
— *Champ d'Agrippa*, 169.
— — *de Mars*, 153.
— *Château Saint-Ange*, voir tombeau d'Hadrien.
— *Cirques*, 168-169.
— — *de Flaminius*, 82, 84.
— — *Maximus*, 80, 84, 153, 182.
— *Civitas*, 230.
— *Colisée*, 166.
— *Colonie égyptienne*, 153.
— *Comitium*, 179.
— *Confrérie de Santa Maria del Suffragio*, 124.
— *Coupoles*, 175, 243.
— *Cultes primitifs*, 75.
— — *orientaux*, 152, 153.
— — *solaires*, 215.
Rome.
— *Eglises*.
— — primitives, orientation, 214, 239.
— — *Saint-Pierre et tombeau de saint Pierre*, 110*, 111, 122, 131, 134, 138, 140, 181, 189*, 191, 192, 203 n. 4, 204, 206 n. 7, 211*, 212, 217, 226, 232, 233, 239, 270, 277 n. 3, 278.
— — *Saint-Alexandre*, 134.
— — *Saint-André*, 237 n. 3.
— — — *della Valle*, 276.
— — — *in Via Flaminia*, 277.
— — *Saint-Chrysogone*, 120, n. 2.
— — *Saint-Clément*, 208*, 209 n. 1, 212 n. 3, 237, 269 n. 7.
— — *Saints-Cosme et Damien*, 132, 138 n. 8, 187, 194 n. 3, 196, 202 n. 2, 210*, 211.
— — *Saints-Dominique et Sixte*, 277.
— — *Saint-Etienne le Rond*, 132, 270 n. 1.
— — *Saint-Ignace*, 277.
— — *Saint-Jean de Latran*, 135, 140, 211 n. 2.
— — — *in Oleo*, 280.
— — *du Jésus*, 277.
— — *Saint-Laurent-hors-les-Murs*, 131, 134, 138, 190*, 192 n. 2, 270 n. 1.
— — — *in Damaso*, 131.
— — *Saint-Marc*, 183 n. 8.
— — *Saint-Martin-aux-Monts*, 183 n. 3.
— — *Saints-Nérée et Achillée*, 103, 134, 188.
— — *Saint-Paul-hors-les-Murs*, 185*, 187 et n. 5, 192 n. 9, 226, 232, 233, 240.
— — *Saint-Sauveur*, 211.
— — *Saint-Sébastien*, 212.
— — *Saint-Silvestre*, 211 n. 2.
— — *Saint-Théodore*, 192 n. 2.
— — *Quatre-Saints-Couronnés*, 239 n. 2, 282.
— — *Sainte-Anastasie*, 110 n. 1.
— — *Sainte-Anne des Palefreniers*, 277.
— — *Sainte-Cécile*, 183 n. 8, 205, 210*, 211, 229.
— — *Sainte-Constance*, 86, 109*, 110, 119, 123, 129, 183 n. 8, 191, 194, 205*, 208, 241.
— — *Sainte-Croix de Jérusalem*, 133, 134, 233.
— — *Sainte-Félicité*, 183 n. 8.
— — *Sainte-Françoise Romaine*, 282.
— — *Sainte-Marie-Antique*, 183 n. 7 et 8.
— — *Sainte-Marie-in-Domnica*, 203 n. 6, 204*.
— — *Sainte-Marie-Majeure*, 109 n. 7, 111, 187, 197, 199 n. 8, 200, 201 n. 2, 206 n. 1, 210, 212 n. 3, 229, 278.
— — *Sainte-Marie della Navicella*, 203 n. 4.
— — — *du Peuple*, 275, 276.
— — — *du-Transtévère*, 212 n. 3.
— — *Sainte-Praxède*, 183 n. 7 et 8, 187, 192, 194*, 202* n. 2, 219 n. 3, 229, 232, 245, 264.
— — *Sainte-Pudentienne*, 110, 132 et n. 4, 187 n. 5, 194 n. 2, 204, 209, 210, 211, 229*.
— *Iconographie*, 187, 207, 119.
— *Influence de l'Orient*, 162.
— *Jardins de César*, 153.
— — *de Gallien*, 89.

Rome.
— *Jardins de Lucullus au Pincio*, 89.
— — *de Salluste*, 89.
— *Jeux théâtraux*, 20 n. 2.
— — *Taurii*, 82.
— *Lac Curtius*, 81.
— *Liturgie*, 216, 217.
— *Maison d'Auguste*, 97*, 121, 233, 244.
— — *de Caligula*, 164.
— — *de Caracalla*, 232.
— — *dorée de Néron*, 162, 165, 166, 182, 232, 240.
— — *des SS. Jean et Paul au Caelius*, 178.
— — *des Vestales*, 84.
— *Mariage*, 64.
— *Mitoyenneté*, 24.
— *Monuments circulaires et polygonaux*, XII.
— *Mundus*, 78, 79, 80.
— *Mystères*, 79.
— *Nymphées*, 89*, 235 n. 1.
— *Obélisque*, 169.
— *Omphalos*, 8.
— *Palais de Latran*, 106, 114, 237*, 238.
— — Voir aussi baptistère.
— — *du Vatican : appartements Borgia*, 275.
— — — *Bibliothèque*, 102 n. 5, 186 n. 2.
— — — *Médailles*, 34, 138.
— — — *Musée*, 28, 197, 225.
— — *Costaguti*, 277.
— — *Lancelotti*, 277.
— — *Verospi-Torlonia*, 277.
— *Palatin*, 242.
— *Place Capranica*, 97.
— *Pont Milvius*, 106.
— *Portes*, 36 n. 8, 84 et n. 6, 86, 110.
— *Putéal*, 30, 81.
— *Rites*, 28, 29.
— *Ruines*, 284.
— *Sancta Sanctorum*, 245, 247.
— *Sanctuaire des Lares Compitales*, 83.
— *Schola, via Appia*, 86*.
— *Sénat*, 167.
— *Septizonium*, 168, 232.
— *Serapeum*, 235 n. 2.
— *Statue de Domitien*, 166.
— *Temples*, orientation, 214, 217.
— — *d'Apollon au Palatin*, 163.
— — *de Bacchus Liber*, 86.
— — *de Castor et Pollux*, 164.
— — *de Cloacina*, 84.
— — *de Cybèle*, 113.
— — *des divinités syriennes au Janicule*, 96, 153.
— — *du Forum Boarium*, 83*, 284.
— — *d'Hercule*, 84.
— — *de Mars*, 79, 84, 87.
— — *de Mercure sur l'Aventin*, 84.
— — *de Minerva Medica (nymphée)*, 89, 241, 265.
— — *de Mithra à Saint-Clément*, 151 et n. 1.
— — *Panthéon*, 74, 77, 82, 85, 86, 106, 107, 167, 168*, 172, 211, 241.
— — *du Soleil*, 15, 109, 159.
— — *de Vesta*, 82, 84, 87.
Rome.
— *Templum*, 77-79.
— *Thermes*, 241.
— — *d'Agrippa*, 89.
— — *de Caracalla*, 89, 97*, 105, 121.
— — *de Constantin*, 97*.
— — *de Dioclétien*, 89.
— — *des Flaviens*, 166.
— — *des Laterani*, 121.
— — *de Trajan*, 89.
— *Tholos*, 82.
— *Tombeaux d'Auguste*, 91, 96, 106.
— — *des Aurelii*, 96, 245.
— — *de Caecilia Metella*, 91, 93*.
— — *près des catacombes de Saint-Prétextat*, 121.
— — *de la gens Flavia*, 91.
— — *d'Hadrien (Château Saint-Ange)*, 92, 94*, 96, 106, 165 n. 8, 197.
— — *de Lucius Pætus*, 92.
— — *de Romulus, fils de Maxence*, 106.
— — *dit Sedia del Diavolo*, 95.
— — *dit Temple du dieu Rediculus*, 95*.
— — *dit Tor de' Schiavi*, 94, 95*, 105.
— — *dit Tor Pignataria (tombeau de Constance)*, 106.
— — *dit Torre della Cecchina*, 95, 244.
— Transtevère, 130.
— Triades, 175.
— Tullianum, 80.
— *Université de la Sapience*, 274.
— *Via Appia*, 84, 86, 97, 121.
— — *Nomentana*, 244.
— — *Salaria*, 92.
— *Villa Borghèse*, 154 n. 7.
— — *Farnesine*, 275.
— — *Ludovisi*, 277.
— — *Negroni*, 84.
ROMULUS, 26, 79, 82.
— fils de Maxence, 106.
Roquesteron (Alpes-Maritimes), *prieuré*, 37.
RUSTIQUE, (sainte) 135.
Ruwêha (Syrie), *tombes*, 241 n. 2, 245, 254.

S

SABAZIOS, 113, 152, 156 n. 7, 167, 180.
SABÉENS, 149.
Saint-Bertrand de Comminges (Hte-Garonne), *basilique* de Valcabrère, 217.
Saint-Clair (Bouches-du-Rhône), 45 n. 2.
SAINT-CYRILLE (Thomas de), 274.
Saint-Denis (Seine), 269, 279*, 280, 281*.
Saint-Gall (Suisse), 105 n. 2.
Saint-Georges, *grotte de Saïfa*, 104.
Saint-Germain (S.-et-O.), 81.
Saint-Jean d'Acre (Syrie), 256.
Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), 280 n. 3.
Saint-Léonard (Hte-Vienne), 266, 268*.
Saint-Luc (Grèce), 248.
Saint-Ménas (Égypte), 103 et n. 4.
Saint-Michel d'Entraigues (Charente), 265*.
Saint-Pierre de Tripiès (Lozère), 45 n. 2.
Saint-Quentin (Aisne), 30.

Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), 92*, 93, 101, 121 n. 2.
Saint-Riquier (Somme), 267.
Saint-Siméon, voir Kala' at Siman.
Saint-Vincent de Majorque, 47 n. 1.
SAISONS, 180, 194, 275, 277, 282, 283.
Sakkarah (Égypte), 63, 236,* 237, 261.
SALADIN (Salah el-din), 173.
Salamanque (Espagne), *hôpital*, 280 n. 3.
Salerne (Italie), *cathédrale*, 223 n. 1.
SALLUSTE LE PHILOSOPHE, 22.
SALOMON, *anneau*, 33 n. 1.
— *Clavicules*, 40.
— *Sceau*, 37.
— *Trône*, 170.
— *Temple* (voir Jérusalem).
Salonique (Macédoine), 200 n. 1.
— *Église S. Demetrius*, 101, 102, 112, 126.
— *Saint-Georges*, 111, 229, 237.
— *Sainte-Sophie*, 192 n. 11, 195*, 210 n. 1, 212.
SALVIATI, 275.
Samara (Mésopotamie), 254.
SAMARITAINE, 125, 126, 128, 141.
Samothrace (Grèce), *Arsinoeion*, 18, 92 ; *temple des Cabires*, 10, 18, 57.
SAMSON, 280.
SAMUEL, 38.
San Biagio (Sicile), 70.
San Fructuoso de Montelios (Espagne), 238.
San Juan del Duero (Espagne), 270 n. 1.
SANMUT, 63 n. 5.
San Ponzo Canavese, (Italie) 117, 264.
San Prisco (Italie), 187 n. 5, 205, 208, 211 n. 2.
Sant' Andrea in Flumine (Italie), 270 n. 1.
Sant' Angelo in Formis (Italie), 269 n. 8.
Santa Comba de Bande (Espagne), 238.
SANTI (Raphael), 275, 276.
Sanxay (Vienne), 86 n. 4.
SARAH, 45, 255.
Sardes (Lycie), 200 n. 4.
SARGON, 161.
Sarlat (Dordogne), 256, 265.
Sarvistan (Perse), 173.
SASSANIDES, 173, 186, 201, 207, 238, 243, 283.
SATAN, 17 et n. 1.
SATURNE, 36, 51, 73 n. et 3, 150, 185, 272.
SATURNIN (saint), 132.
SATYRICON, 34.
SAUL, 31, 226 n. 6.
SAUVAGET, 231, 234, 258, 261.
Savoie, 20, 280.
Sbeitla (Tunisie), 103 n. 4, 120, 121*.
SCANDINAVES, 145.
SCHÖNFELD (J. H.), 38 n. 2.
SCIPION, 13.
SCORPION, signe du Zodiaque, 150, 163.
Sébaste (Palestine), 108, 241 n. 2.
SEBILLOT, 41.
Seeland (île de) (Danemark), 145.
SÉGUIER (le Chancelier), 282.
SÉLÉNÉ, 16, 52 n. 2, 167, 225.
Séleucie (Syrie), 136.
— *de Pierie*, 239, 241 n.
— *d'Isaurie* (Meriamlik), 241 n. 2.
SÉLEUCIDES, 152, 162, 166.
Sélinonte (Sicile), 55.
Seo de Urgel (Espagne), 272 n. 3.
SEPTIME SÉVÈRE, 73, 84, 85, 137, 168, 169, 173, 245.
SÉRAPHINS, 185, 193.
SERAPION, évêque, 178 n. 1, 186 n. 1.
SERAPIS, dieu, 73, 152, 153, 163, 171, 195, 215.
SERGE, pape, 158.
SERLIO, 277.
Serpent, 11-14.
SERVILIUS PUDENS, 132 n. 4.
SERVILIUS VATTA ISAURICUS (P.), 86.
SERVIUS, 5 et n. 8, 13 n. 16, 77, 79, 82, 215, 220 et n. 1.
SETH, dieu, 36.
SETHOS Ier, 63 n. 5.
SEVERIAN DE GABALA, 232.
Séville (Espagne), *musée*, 223 n. 5.
Sfax (Tunisie), *baptistère*, 121 n. 1.
SHAMASH ou SHAMS, SHAPASH, SHAPSOU, dieu, 61, 136*, 147*, 148-150, 153-161, 180.
SHAMÉ, dieu, 61.
SHILAK IN-SHOUSHIMAK, 148*.
SHENOUDI, 109, 140.
SHOU, dieu, 153.
Siagû (Tunisie), voir Bir bou-Rebka.
SIBYLLE, 53.
SICARDI, VII.
Sicile, *catacombes*, 101, 134, 256.
— *cratères*, 55.
— *Tombes*, 50.
SICULES, 29.
Sidé (Asie Mineure), *thermes*, 89.
Sidi Mohammed el-Gebioui (Tunisie), 122 n. 4.
Sidi Mansour (Tunisie), 120 n. 6, 121 n. 1.
Sienne (Italie), *palais public*, 273.
SIGISMOND, roi, 265.
Silfiac (Morbihan), *tumulus*, 6*.
SILÈNES, 77 n. 2.
SILVESTRE (Israël), 271.
SIN, dieu lune, 61, 147*, 149.
Sinaï (Mont), 188, 193, 217, 219.
Siout (Égypte), 68 n. 7.
Sippar (Mésopotamie), 136 n. 2.
Sipyle (Asie Mineure), 7.
SIRÈNES, 70 et n. 2, 77 n. 2, 289.
SIRIUS, 214.
SISINNIOS (saint), 102 n. 5.
SIXTE III, 114, 115, 197.
SKIPHORIA (fête des), 20.
SMITH (Baldwin), XII, XIII, 237.
Smyrne (Asie Mineure), 7.
SOCRATE, 11.
Sohag (Égypte), *couvents*, 140, 187, 192, 216 n. 2, 220, 226, 234*, 235.
Soissons (Aisne), *évangéliaire de Saint-Médard*, 126 n. 7, 127*, 140 n. 9.
SOL INVICTUS, 231, 283.
SOLEIL, VI, 42, 67 et n. 1, 70, 74, 75, 76, 145-177, 211, 212, 214, 215-218, 224, 262-264, 272, 274, 280, 282, 283, 285, 288, 289, 290, 291.
— *Cité du* —, 151.
— *Disque du* —, 156*-161, 197.
— *du Salut*, XII, 210, 214, 278.

Soleil.
— *de la Justice*, XII, 178, 179, 182, 214.
— *des Morts*, 179.
Sophie (sainte), 134, 285.
Sousse (Tunisie), 91, 206 n. 4.
Sozomène, 108.
Spalato (Dalmatie), *palais de Dioclétien*, 78, 105, 106, 111*, 112, 170, 220 n. 1, 224, 226*, 232.
Sparte, 9.
— *Amphithéâtre*, 290.
— *Amycleon*, 58.
— *Artemision*, 175, 290.
— *Rotonde de Zeus et Aphrodite*, 16.
— *Metrôon*, 16.
— *Tholos*, 15, 16, 20, 285.
Stabies (Italie), 161 n. 2.
Stace, 94.
Stamboul, voir Constantinople.
Steperion (fêtes du), 20, 36.
Stern, 108.
Sthenelus, 146 n. 2.
Stobi (Macédoine), *baptistère*, 116 n. 4.
Stonehenge (Angleterre), 155, 156.
Stoiciens, 153, 163, 177, 178.
Stoicisme, 144, 153.
Strabo (Walafrid), 218.
Strasbourg, *cathédrale*, 272 n. 5 ; *hôtel de Rohan*, 283.
Struma (Macédoine), *rivière*, 156 n. 3.
Strzygowski, 126, 206, 247.
Styger (Mgr), 123.
Stymphale (Péloponèse), 24 n. 7, 48 n. 3.
Suétone, 163, 164, 165, 169.
Sumer, 12, 13, 61, 158.
Sumériens, VII, 22, 31, 65 n. 5, 147.
Sulpice Sévère, 236.
Suse (Elam), 9, 12, 48*, 59, 148, 157, 245.
Suzanne, VII, 183.
Swedenborg, 285, 288.
Sylla, 29, 84, 152.
Sylvestre, pape, 238.
Symmaque, 86, 154.
Syphax, roi de Numidie, 273.
Syracuse (Sicile), 7 n. 7, 27, 103 n.
Syrie, 33, 254.
— *Architectes*, 254.
— *Baptistères*, 116.
— *Coupoles*, 240-244.
— *Cultes*, 10, 51, 149, 152, 153, 156, 157, 169.
— *Églises*, 231, 239.
— *Grottes*, 52.
— *Missionnaires*, 217.
— *Niches*, 260.
— *Pierre noire*, 169.
— *Temples, orientation*, 214.
— *Tombeaux*, 5, 45, 94, 254.
Syriens, 168.
Syros ou Syra (île), 47, 56, 145.

T

Tabarca (Tunisie), *basilique*, 182.
Tabernacles (fête des), 20.
Tacite, 152, 163.
Taddeo di Bartolo, 273.
Taho, sarcophage de —, 63 n. 5.
Tahull (Espagne), *Saint-Clement*, 192 n. 4.
Taltita (Syrie), 246 n. 1.
Tamerlan voir Timour.
Tammouz, dieu, 103, 104, 161.
Taq i-bostan (Perse), 21 n. 23.
Tarente (Italie), 3.
Tarquinia (Étrurie), 99.
Tarrasa (Espagne), *S. Pedro*, 271.
Tarrega (Espagne), *Santa Maria*, 272.
Tartare, 22, 151.
Tassi (A.)., 277
Tchelenko, 248.
Tcheremisses, 29.
Tchoga-Zembil (Elam), 13.
Tebessa (Algérie), 117, 173, 233.
Télémaque, VIII. 15.
Tell el-Amarna, voir Amarna.
Tell el-Obeid, voir Obeid.
Tell Halaf, voir Halaf.
Templiers, 267.
Templum, 76-78.
Tène (La), 146, 150.
Téniers, 37.
Terenzio, arch., 241 n. 5.
Termes, dieux, 26.
Terre-Mère, XII, 2, 4, 6, 8, 10, 13 et n. 5, 15, 22, 36, 41, 51, 53, 54, 61, 62, 67 n. 1, 74, 78 n. 4, 83, 103, 147, 150, 154, 165 n. 6, 202, 203, 264, 274, 287, 289.
Tertullien, 99, 123, 124, 128, 129, 130, 152, 156, 217.
Teukros le Babylonien, 180 n. 1, 197.
Thargelia (fêtes), 11.
Thasos, 8, 58 n. 2, 234 n. 4.
Thébains, 149.
Thèbes (Grèce), 13 n. 5, 54, 57.
— (Égypte), 63 n. 5.
Thecla, 208.
Théocrite, 21.
Theodora, impératrice, 212 n. 5.
— mère du pape Pascal Ier, 264.
Théodore d'Ancyre, 139.
— de Mopsueste, 180.
Théodoric, 138.
Théodose Ier, 5, 110, 111, 171, 224, 225*, 232, 269.
Théodose II, 173, 175.
Theodosius (l'enfant), 179.
Théogène, devin, 163.
Théophile, 172.
Théophraste, 72.
Théotokos, 104, 175, 197, 203 n. 6.
Thérapné (Laconie), 58.
Thermos (Étolie), 56.
Thésée, 67 n. 8, 125.
Thesmophories (fêtes), 139.
Thessalie, 4, 48, 56.
Thétys, 283.
Thiers, archit., 232.
Tholoi, 79, 82.
Thot, dieu, 62.
Thourioi (Italie), 68.
Thrace, 51, 99, 113, 152, 167.
Thrasyllus, 163.
Tibaldi (Pellegrino), 277.

Tibère, 25 n. 4, 86, 163.
Tiberiopolis (Phrygie), 86.
Tibre (Italie), 86, 163.
Tiburce (saint), 102 n. 3.
Tiele, 214.
Tigre, 49.
Tigzirt (Algérie), 117*, 120 n. 5, 138.
Timgad (Algérie), 234 n. 4.
— *Baptistère*, 120* et n. 7, 121 n. 2.
— *Mosaïque*, 206 n. 2.
— *Musée*, 223 n. 3, 225 n. 2.
— *Thermes*, 89.
— *Ville*, 89, 90*.
Timour ou Tamerlan, 126, 263.
Tipasa (Algérie), *baptistère*, 129.
— *Thermes*, 89.
— *Tombeau*, 99.
Tiresias, 33.
Tiridate, roi, 165, 166.
Tirynthe (Argolide), 4, 5, 20.
Tishpak, dieu, 12, 33.
Tite-Live, 80, 81.
Titus, empereur, 167, 195.
Tivoli (Italie), *temple rond*, 78, 84, 85*, 284.
— *Tombe des Plautii*, 94.
— *Villa Hadriana*, 97*, 98. 121, 127, 232, 289.
Tolède (Espagne), 140, 278.
Tomar (Portugal), 267.
Torcello (Italie), 219 n. 3.
Torriti (Jacopo), 212 n. 3.
Tory (Geoffroy), 276.
Touatiuh, dieu, 156 n. 1.
Toulounides, 254, 260.
Toulouse (Hte-Garonne), *La Daurade*, 198 et n. 1, 213, 228.
Touna (Égypte), 63 n. 5.
Tours (Indre-et-Loire), *basilique Saint-Martin*, 100, 103, 105 n. 2, 134, 218 et n. 4, 239, 271.
Toushratta, roi, 11.
Toussaint, 42.
Tout Ank-amon, 102, 158, 160*.
Trachsel, 285.
Trajan, empereur, 164.
Transjordanie, *tombeau*, 94.
Trapezonte (Asie Mineure), 55.
Trebonianus Gallus, 137.
Tremaouezan-Plouedern (Finistère), 280 n. 2.
Trente (*Concile de*), 291.
Trèves (Allemagne), 234, 246, 290.
Trimalcion, 73, 161.
Tripoli (Syrie), 173, 192 n. 1, 194 n. 1, 243.
Tripolitaine, 93, 168.
Tritons, 70.
Trivulce, collection, 106 n. 8, 107, 247.
Troie (Asie Mineure), 4, 56.
Troilos, 13 n. 15.
Trônes, anges, 193.
Trophonios, 11, 54, 57.
Trundholm (Scandinavie), 146.
Trysa (Lycie), 25.
T'sin, empereurs, 263.
Tsuen Chan Fu (Chine), IX.
Tûbla (It-) (Syrie), 241 n.
Tullia, fille de Ciceron, 91.
Tunis, musée du Bardo, 206 n. 4.
Tunisie, *tombes*, 139.
Tur Abdin, *église*, 220.
Turbie (La) (Alpes-Maritimes), 37, 87*, 88.
Tusculum (Italie), 96*, 234.
Tyché, 11, 165 n. 3, 166, 272.
— Voir Fortune.
Typhon, 14, 195.
Tyr (Phénicie), 110 n. 3, 207.

U

Ucek-Tepé, 8.
Ulysse, 15, 32, 33, 36, 53, 62, 70, 131.
Upenna (Tunisie), *baptistère*, 121 n. 1.
Uranie, 73.
Uranus, dieu, 191 et n. 2.
Uzalum (Afrique), 218 n. 3.

V

Valentinien, 114.
Valérien, 129.
Valerius Soranus (Q.), VIII.
Van der Meer, 187.
Van Eyck, 126.
Van Gennep, 41.
Vannucci (Pietro) dit le Pérugin, 276.
Vardar (Macédoine), 156 n. 3.
Varron, 73, 77, 78, 79, 80.
Vedas, 146.
Venasque (Vaucluse), *baptistère*, 116*, 117.
Venatius, 128.
Venise (Italie), *Saint-Marc*, 192 n. 11, 247, 291.
Vénus, 40, 84 n. 2, 85, 94, 103, 159, 165 n. 6, 167, 206 n. 2, 215 et n. 3, 221, 283, 290.
— Voir Aphrodite.
Vents, 70, 193.
Vercingétorix, 80.
Verdes (Loir-et-Cher), *thermes*, 30.
Vérité, 54 n. 7.
Vérone (Italie), *tombeaux des Scaliger*, 271.
Véronèse, voir Caliari.
Versailles (S.-et-O.), *château*, 283.
— *Petit-Trianon*, 284*.
Verulonia (Étrurie), 91.
Vesone (Périgueux) (Dordogne), 86.
Vespasien, 163, 165, 166, 195.
Vesta, déesse, 6, 20, 78, 82-87, 98, 150, 154.
— Voir Hestia.
Vestales, 80, 81.
Vettius Agorius Praetextatus, 154.
Vicence (Italie), *rotonde*, 284.
Vic-sur-Saint-Chartrier (Indre), 249.
Victoire, 70, 166, 192.
Victor (saint), 131.
Vienne (Autriche), *musée historique*, 37.
Vierge Marie, 104, 178, 183, 194 et n. 5, 197, 199, 200, 203, 212, 218, 221, 248-252, 269, 272, 274, 276, 288.
Vierge, signe du Zodiaque, 163.
Vierge-Mère, 75, 175.
Vintimille (Italie), *baptistère*, 120 n. 6.
Vigiles, 106.
Vincent (le Père), 255.

Vinci (Léonard de), 274, 275.
Viollet-le-Duc, 264, 268.
Virgile, 140, 163, 166.
Virgo caelestis, 197.
Viterbe (Italie), 91.
Vitruve, 22, 57, 83, 163, 165, 215.
Vivien (comte), 200.
Viviers (Ardèche), *baptistère*, 128.
Vogué, 245.
Voie lactée, 67, 74.
Voltaire, 41, 43.
Volturne (Italie), *Saint-Laurent du*, 200.
Volubilis (Maroc), 103.
Volusianus, 137.
Voragine (J. de), 173.
Vosges (Hautes). 42.
Vounoi (Chypre), 34, 35*.
Vouvray (Indre-et-Loire), 56.
Voyer d'Argenson (marquis de), 41.
Vulcain, dieu, 82, 150, 165 n. 6, 166.
Vulci (Étrurie), 91, 198, 245.
Vulgate, 65 n. 3.

W

Walafrid Strabo, 218.
Walther (saint), 36 n. 9.
Warburg, 275.
Wieland, 135.
Wilpert (Mgr), 113, 114.
Wimmeken (Edo), 279.
Wisigoths, 198.

X

Xanthos (Lycie), 21*, 58, 95.

Y

Yachoufu (Chine), 263.
Yao, souverains, 263.
Yenchofù (Chine) 21 n. 3, 263.
Yeng-Chun (Chine), ix.
Yehowmilk, roi, 160 n. 2.
Ypapanti (fêtes), 183.

Z

Zacharie, pape, 238.
Zaghouan (Tunisie), 121 n. 1.
Zagreus, 13.
Zampieri (Domenico) dit le Dominiquin, 277.
Zara (Dalmatie). *baptistère*, 119 et n. 1, 120 et n. 6.
Zendjirli (pays hittite), 4, 24.
Zenobius, architecte, 105.
Zénon, 171.
Zeus, dieu, 6, 14, 16, 51, 52, 55, 62, 64, 67, 70, 73, 81 n. 4, 137, 149, 151, 152, 154, 157, 158, 162, 167, 180, 189, 199. Voir Jupiter.
— Casios, 136.
— dictéen, 51.
— Heliodromos, 62.
— Hypsistos, 152.
— Meilichios, 14, 36 n. 5.
— Pergamenos, 137.
Zodiaque, 68, 73, 74 et n. 6, 150, 151, 156, 161, 163, 165, 167, 169, 170, 171, 180, 181, 192, 197, 224, 245, 262, 272, 275, 277, 282, 283.
Zorzi (Francesco), 275.
Zoser, pharaon, 162.
Zoroastre, 40, 41, 65, 150, 154.
Zoroastrisme, 149, 152.
Zilmissos (Thrace), 156.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Fig. 1. — Table à offrande de Mallia, d'après *Ch. Picard* « Les origines du polythéisme »..... 6
Fig. 2. — Tumulus de Silpiac (aujourd'hui à Pontivy), d'après *Déchelette* « Manuel d'archéologie préhistorique et celtique, tome III »..... 6
Fig. 3. — Divinité tenant le vase aux eaux jaillissantes : période d'Agadé (Musée du Louvre)..... 10
Fig. 4. — Les serpents enlacés sur le gobelet à libation de Goudea : vers 2500 av. J.-C. (Musée du Louvre). 12
Fig. 5. — Tertre funéraire avec le serpent, d'après *Daremberg et Saglio* « Dict. des Antiquités, tome IV ».. 12
Fig. 6. — Le serpent devant l'Asclepieion d'Epidaure (Monnaie d'Epidaure), d'après *Ch. Picard* « Manuel d'Arch. grecque, La sculpture, tome III »... 14
Fig. 7. — Tholos sur une bague de Cnossos, d'après « Bulletin de Correspondance hellénique, 1931 »..... 14
Fig. 8. — Tholos d'Athéna Pronaia à Delphes, d'après *Ch. Picard* « Manuel d'Arch. grecque, La sculpture, tome III »..... 16
Fig. 9. — Tholos d'Epidaure. Plan, d'après *Cavvadias*, dans *Ducati* « Arte classica »..... 17
Fig. 10. — Philippeion, coupe, reconstitution par Adler, dans *Ducati* « Arte classica »..... 17
Fig. 11. — Palatitza (Macédoine). Palais avec salle ronde. Plan par Daumet, d'après *Heuzey* et *Daumet* « Un palais en Macédoine »..... 18
Fig. 12. — Satrape sous le parasol. Soubassement du monument des Néréides à Xanthos (British Museum)..... 21
Fig. 13. — Intérieur d'un camp. Epoque d'Assournazirpal (British Museum)..... 23
Fig. 14. — Temple ovale de Hafaji, d'après *Contenau* « Manuel, IV »..... 25
Fig. 15. — Temple ovale de Tell el-Obeid, d'après *Contenau*, « Manuel, IV »..... 25
Fig. 16. — Tombeau de Berru (Marne), d'après *Déchelette* « Manuel, IV »..... 27
Fig. 17. — Cercle des Tombes à Mycènes, d'après *Evans* « The shaft graves »..... 28
Fig. 18. — Animaux sauvages pris dans un enclos circulaire. Cylindre de Suse : vers 3000 av. J.-C., d'après *Contenau* « Manuel, I »..... 30
Fig. 19. — Dieu tenant la baguette et le cercle magiques, d'après *Contenau* « Manuel, IV »..... 32
Fig. 20. — Exorciste costumé et tenant le cercle, d'après *Contenau* « Manuel, I »..... 32
Fig. 21. — Fidèles dans un cercle. Provenant de Vounoi (Chypre), d'après « Syria, XIII »..... 33

Pages

Fig. 22. — Gaspar Isaac. L'abomination des sorcières, d'après *Grillot de Givry* « Le Musée des Sorciers »... 38
Fig. 23. — Personnages enfermés dans le cercle, d'après *Guaccius* « Compendium Maleficarum » Milan, 1626. 39
Fig. 24. — Cercle magique (Manuscrit de l'Arsenal)... 39
Fig. 25. — Cercle magique (Manuscrit de l'Arsenal)... 40
Fig. 26. — Cercle magique (Manuscrit de l'Arsenal).... 40
Fig. 27. — Tombe de Plemmirio (Sicile), d'après « Notizie degli Scavi, 1899 »..... 46
Fig. 28. — Tombe de Fontvielle (Bouches-du-Rhône), d'après *Déchelette* « Manuel, I »..... 46
Fig. 29. — Tombe de Ras Shamra, d'après *Contenau* « Manuel, I »..... 47
Fig. 30. — Tombe de Roi à Our, d'après *Contenau* « Manuel, III »..... 47
Fig. 31. — Tombe de Callorgue (Gard), d'après *Déchelette* « Manuel, I »..... 48
Fig. 32. — Tombe dite d'Atrée à Mycènes, d'après *Robertson*, « Greek and roman architecture »..... 48
Fig. 33. — Coupoles sur des greniers à blé. Cylindre de Suse : vers 3000 av. J.-C., d'après *Contenau* « Manuel, I »..... 49
Fig. 34. — Temple de Cnossos, dit le tombeau de Minos, d'après « Bulletin de Correspondance hellénique, 1931 »..... 59
Fig. 35. — Zodiaque de Dendera (Musée du Louvre), photo Giraudon..... 71
Fig. 36. — Atlas Farnèse (Musée de Naples), photo Giraudon..... 72
Fig. 37. — Globe céleste (Codex de Dresde du ix* siècle), d'après *Thiele* « Antike Himmelsbilder »..... 73
Fig. 38. — Temple circulaire du Forum Boarium à Rome, photo Giraudon..... 83
Fig. 39. — Temple rond dit de Vesta de Tivoli, photo Giraudon..... 85
Fig. 40. — Schola sur la Via Appia, d'après *Daremberg* et *Saglio* « Dict. des Antiquités »..... 86
Fig. 41. — Trophée de la Turbie. Restitution de J.-L. Formigé, d'après *Cagnat* et *Chapot* « Manuel d'Arch. romaine, I »..... 87
Fig. 42. — Trophée d'Adam-Klissi (Roumanie). Restitution de Niemann et Reichhold, d'après *idem*..... 88
Fig. 43. — Nymphée sur la vie Appia, d'après *Giovannoni* « Saggi sull' architettura del Rinascimento »... 89
Fig. 44. — Pompéi. Nymphée, d'après *Daremberg* et *Saglio* « Dict des Antiquités »..... 88
Fig. 45. — Timgad. Cour avec fontaine, d'après *Benoit* « L'Afrique méditerranéenne »..... 90

Pages

FIG. 46. — Amrit. Tombeau, d'après *Contenau* « Manuel, I »..... 90
FIG. 47. — Tombeau dit de la chrétienne (Algérie), d'après *Berthier* « Algérie et son passé »..... 90
FIG. 48. — Medracen de Batna (Algérie), d'après *idem*. 91
FIG. 49. — Tombeau de ksar Menara (Tunisie). d'après *Benoit* « L'Afrique méditerranéenne »..... 92
FIG. 50. — Tombeau de Cecilia Metella sur la Via Appia, d'après *Cagnat-Chapot* « Manuel, I »..... 93
FIG. 51. — Rome, Mausolée d'Hadrien (château Saint-Ange), photo Giraudon..... 94
FIG. 52. — Saint-Rémy. Tombeau des Jules, d'après *Cagnat-Chapot* « Manuel, I »..... 92
FIG. 53. — Mausolée dit Tor de' Schiavi, à Rome. Reconstitution d'Isabelle, d'après *idem*..... 95
FIG. 54. — Tombeau dit Temple du dieu Rediculus, d'après *Durm* dans *idem*..... 95
FIG. 55. — Tombeau de la Famille Furia à Tusculum, *a*) élévation, *b*) plan, d'après *Altmann* « Romische Rundbauten »..... 96
FIG. 56. — Édifices sur plan central, d'après *Giovannoni* « Saggi sull' architettura del Rinascimento »..... 97
FIG. 57. — Arcosolium, d'après *Dom Cabrol* « Dict. d'Arch. »..... 101
FIG. 58. — Tombeau à baldaquin à Molinello, d'après *idem*. 102
FIG. 59. — Orléansville (Algérie). Basilique à deux absides, d'après *Lasteyrie* « Arch. relig. à l'époque romane en France »..... 102
FIG. 60. — Plan et Coupe du Saint-Sépulcre de Jérusalem, d'après les PP. Vincent et Abel..... 105
FIG. 61. — Le tombeau du Christ et la Résurrection. Ivoire (Musée national de Munich)..... 107
FIG. 62. — Le tombeau du Christ sur l'ivoire de Trivulce (Milan), d'après *Diehl* « Manuel »..... 107
FIG. 63. — Le tombeau du Christ. Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne, d'après *idem*..... 107
FIG. 64. — Rome. Sainte-Constance. Plan, d'après *Lasteyrie* « Arch. relig. ép. Romane »..... 109
FIG. 65. — Rome. Sainte-Constance. Coupe, d'après *Gailhabaud*..... 109
FIG. 66. — Rome. L'ancienne basilique de Saint-Pierre. Plan, d'après *Lasteyrie*..... 110
FIG. 67. — Cathédrale d'Esra, d'après *Vogué* « Syrie centrale »..... 111
FIG. 68. — Spalato. Tombeau de Dioclétien, d'après *Cagnat-Chapot* « Manuel, I »..... 111
FIG. 69. — Rome. Baptistère de Latran, d'après *Lasteyrie* « Arch. relig. ép. romane »..... 113
FIG. 70. — Idem, intérieur, d'après *idem*..... 113
FIG. 71. — Baptistères octogonaux, d'après *idem*..... 114
FIG. 72. — Ravenne. Baptistère des orthodoxes, d'après *Diehl* « Manuel »..... 115
FIG. 73. — Venasque. Baptistère. Plan et intérieur, d'après *Lasteyrie*..... 116
FIG. 74. — Tigzirt (Afrique). Baptistère, d'après *idem*.. 117
FIG. 75. — Nevers. Plan du baptistère, d'après « Bull. Monumental, 1950 »..... 117
FIG. 76. — Nocera (Italie). Baptistère, d'après *Lasteyrie*. 118
FIG. 77. — Djemila. Baptistère, d'après *Berthier* « Algérie et son passé »..... 118
FIG. 78. — Baptistère de la basilique de Timgad, d'après *Benoit* « L'Afrique méditerranéenne »..... 118

Pages

FIG. 79. — Djemila. Ciborium du baptistère, d'après *idem*..... 119
FIG. 80. — Fréjus. Baptistère. Photo Giraudon..... 119
FIG. 81. — Timgad. Cuve du baptistère, d'après *Benoit* « L'Afrique médit. »..... 120
FIG. 82. — Sbeitla. Baptistère. La cuve, d'après *idem*... 121
FIG. 83. — Djemila. Piscine des Thermes du Baptistère, d'après *idem*..... 122
FIG. 84. — La Fontaine de vie. Évangéliaire de Saint-Médard de Soissons (B. N.)..... 127
FIG. 85. — Ciborium de Saint-Laurent à Rome, d'après *Wieland* « Altar u. Altargrab »..... 135
FIG. 86. — Autel de Melchisédec, d'après la Genèse, de Vienne..... 135
FIG. 87. — Shamash sous le dais (British Museum)..... 136
FIG. 88. — Artémis sous le dais. Monnaie de Paga en Pamphilie, d'après *Daremberg* et *Saglio* « Dict. »..... 137
FIG. 89. — Coffret de Pola, d'après *Pierce* et *Taylor* « L'Art byzantin »..... 139
FIG. 90. — Évangéliaire d'Etschmiadzin, d'après *Diehl* « Manuel »..... 140
FIG. 91. — Chariot solaire de Trundholm, d'après *Déchelette* « Manuel, II »..... 146
FIG. 92. — Couteaux scandinaves ornés de bateaux solaires, d'après *idem*..... 146
FIG. 93. — Symboles de Shamash, Sin et Ishtar. Koudourrou de Melishipak II (Musée du Louvre)..... 147
FIG. 94. — Plateau votif de Shilak in-Shoushipak de Suse (Musée du Louvre)..... 148
FIG. 95. — La roue solaire, d'après *Déchelette* « Manuel, II »..... 154
FIG. 96. — Le soleil sur une hampe. Autel d'Assour (Musée de Stamboul)..... 155
FIG. 97. — Cercle de Stonehenge, d'après « Archeological Journal, 1920 »..... 155
FIG. 98. — Le disque ailé, cylindre syro-hittite, d'après *Contenau* « Manuel, II »..... 156
FIG. 99. — Le disque ailé. Bas-relief. Bas-relief de Suse (Musée du Louvre)..... 157
FIG. 100. — Le disque ailé, d'apres *Contenau* « Manuel, III »..... 158
FIG. 101. — Hélios radié. (Cabinet des Médailles de la B. N.)..... 159
FIG. 102. — Le trône du soleil porté par des hérauts, d'après *Contenau*, Manuel, IV..... 160
FIG. 103. — Trône de Tout-Ank-Amon (Musée du Caire), d'après *Boreux* « L'Art égyptien »..... 160
FIG. 104. — Néron radié (Cabinet des Médailles de la B. N.)..... 165
FIG. 105. — Rome. Le Panthéon. Photo Giraudon..... 168
FIG. 106. — Licinius emporté vers le Soleil. Camée (Cabinet des Médailles de la B. N.)..... 170
FIG. 107. — Scène d'Apothéose. Ivoire du British Museum, d'après *Pierce* et *Taylor* « L'Art byzantin »... 172
FIG. 108. — L'Impératrice Irène. Ivoire (Musée Nat. de Florence), d'après *Diehl* « Manuel »..... 172
FIG. 109. — Les empereurs sous le baldaquin à rideaux, d'après *Wilpert* « Mosaiken »..... 174
FIG. 110. — Ravenne. Saint-Vital. Mosaïque du chœur, d'après *Diehl* « Manuel »..... 184
FIG. 111. — La vision de l'Apocalypse. Rome. Saint-Paul-hors-les-Murs. Arc triomphal. Photo Giraudon. 185

Pages

FIG. 112. — Ravenne. Saint-Apollinaire in classe. Mosaïque, d'après *Diehl* « Manuel »..... 186
FIG. 113. — Baouit. L'Ascension, fresque, d'après *idem*. 187
FIG. 114. — Évangéliaire syriaque de Florence. L'Ascension, d'après *idem*..... 188
FIG. 115. — Sarcophage de Junius Bassus. Rome, crypte de Saint-Pierre. Photo Giraudon..... 189
FIG. 116. — Rome. Saint-Laurent-hors-les-Murs. Arc triomphal. Photo Giraudon..... 190
FIG. 117. — Ravenne. Saint-Vital. Abside. Mosaïque, d'après *Diehl* « Manuel »..... 190
FIG. 118. — Parenzo (Italie). Abside. Mosaïque, d'après *idem*..... 191
FIG. 119. — Salonique. Sainte-Sophie. Coupole. Mosaïque, d'après *idem*..... 193
FIG. 120. — Rome. Chapelle Saint-Zénon à Sainte-Praxède, d'après *Wilpert* « Mosaiken »..... 194
FIG. 121. — Milan. Église Saint-Ambroise. Mosaïque, d'après *idem*..... 195
FIG. 122. — Ravenne. Chapelle archiépiscopale, d'après *idem*..... 196
FIG. 123. — Le collège Sacré. Ivoire du Musée de Dijon, d'après *Pierce* et *Taylor* « L'Art byzantin »..... 199
FIG. 124. — Rome. Saint-Agnès, Abside. Mosaïque, d'après *Diehl* « Manuel »..... 200
FIG. 125. — Ravenne. Baptistère des Ariens. Coupole, d'après *Wilpert* « Mosaiken »..... 201
FIG. 126. — Le trône avec saint Pierre et saint Paul. Rome, chapelle de Saint Zénon à Sainte-Praxède. Mosaïque, d'après *idem*..... 202
FIG. 127. — La Vierge. Rome. Baptistère du Latran, d'après *idem*..... 203
FIG. 128. — Rome. Santa Maria in Domnica, photo Giraudon..... 204
FIG. 129. — Sainte-Constance. Mosaïque, d'après *Wilpert* « Mosaiken »..... 205
FIG. 130. — Rinceaux. Rome. Oratoire du Latran, photo Giraudon..... 206
FIG. 131. — Casanarello. Coupole, d'après *Wilpert* « Mosaiken »..... 207
FIG. 132. — Rome. Saint-Clément. Mosaïque de l'abside, d'après *idem*..... 208
FIG. 133. — La coupole étoilée. Ravenne. Mausolée de Gallia Placidia, photo Giraudon..... 209
FIG. 134. — Rome. Abside des saints Cosme et Damien, photo Giraudon..... 210
FIG. 135. — Sainte-Cécile, abside, photo Giraudon.... 210
FIG. 136. — Rome, Ancienne basilique de Saint-Pierre. L'abside, d'après *Wilpert* « Mosaiken »..... 211
FIG. 137. — Ravenne. Mausolée à Galla Placidia, d'après *idem*..... 212
FIG. 138. — Ombelle et couronne. Ravenne. Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf, d'après *idem*..... 212
FIG. 139. — Le trône. Ravenne. Baptistère des orthodoxe, d'après *idem*..... 213
FIG. 140. — Pantocrator. Sainte-Praxède de Rome, photo Giraudon..... 219
FIG. 141. — Évangile syriaque de Florence. La Pentecôte. d'après *Diehl* « Manuel »..... 221
FIG. 142. — Le Christ trônant. Évangéliaire d'Etschmiadzin, d'après *idem*..... 222
FIG. 143. — Diptype du British Museum, d'après *idem*.. 222
FIG. 144. — Ivoire de Murano, d'après *idem*..... 223

Pages

FIG. 145. — Parenzo. L'Annonciation, photo Giraudon. 222
FIG. 146. — Diptyque de Probus (Aoste), d'après *Pierce* et *Taylor* « L'Art byzantin »..... 224
FIG. 147. — Disque de Théodose (Madrid), photo Giraudon..... 225
FIG. 148. — Spalato. Péristyle du Palais de Dioclétien, d'après *Diehl* « Manuel »..... 226
FIG. 149. — Mariage de David. Plat d'argent (Musée de Nicosie), d'après *idem*..... 227
FIG. 150. — Rome. Sainte-Pudentienne. L'abside, photo Giraudon..... 229
FIG. 151. — Couvent blanc, plan, d'après *Monneret de Villard* « Les couvents près de Sohag »..... 234
FIG. 152. — Basilique de Dendera, plan d'apres *idem*.. 234
FIG. 153. — Mschatta, plan, d'après *idem*..... 235
FIG. 154. — Madaure. Exèdre, d'après *Berthier* « L'Algérie et son passé »..... 235
FIG. 155. — Parenzo. Siège épiscopal dans l'abside de la basilique, d'après *Diehl* « Manuel »..... 236
FIG. 156. — Le trône de Sakkarah, d'après *Dutbuit* « La Sculpture copte »..... 236
FIG. 157. — Rome. Triclinium de Leon III. Mosaïque, d'après *Wilpert* « Mosaiken »..... 237
FIG. 158. — Naples. Baptistère. La coupole et ses trompes, d'après *idem*..... 242
FIG. 159. — Rome. Peinture dans les catacombes simulant des trompes, d'apres *Wilpert* « Die Malereien der Katakomben »..... 243
FIG. 160. — Peinture dans les catacombes simulant des trompes, d'après *idem*..... 243
FIG. 161. — Djemila. Mosaïque, d'apres *Berthier* « L'Algérie et son passé »..... 244
FIG. 162. — Ivoire de Barberini (Musée du Louvre) d'après *Diehl* « Manuel »..... 246
FIG. 163. — Église de Daphné (Grece). Répartition des mosaïques, d'après Milet, d'après *idem*..... 248
FIG. 164. — Le Pantocrator. Kiev. Sainte-Sophie, mosaïque de la coupole, d'après *idem*..... 249
FIG. 165. — Le Pantocrator de Céfalù (Italie). Mosaïque de l'abside, d'après *idem*..... 250
FIG. 166. — Pantocrator de Berze-la-Ville (S.-et-L.), d'après *Mercier* « La peinture clunisienne »..... 251
FIG. 167. — Tombeau des Saba Banat aux environs du Caire, d'après *Hautecœur* et *Wiet* « Les Mosquées du Caire »..... 254
FIG. 168. — Tombeau de Tankizbougha, cimetiere du Caire, d'après *idem*..... 255
FIG. 169. — Machad de Gouyouchi sur le Djebel Mokattam au Caire, vue et plan, d'après *idem*..... 256
FIG. 170. — Le Caire. Mausolee de Sayyida Roukkayya, d'après *idem*..... 257
FIG. 171. — Le Caire. Mosquée d'Ibu Touloun. Le Sahn, d'après *idem*..... 258
FIG. 172. — Le Caire. Mihrab et Niches des frères Youssouf, d'après *idem*..... 259
FIG. 173. — Tombeau de Theodoric à Ravenne, photo Giraudon..... 265
FIG. 174. — Saint-Michel-d'Entraigues, plan d'après Abbadie, d'après *Lasteyrie* « Arch. relig. ép. romane ». 265
FIG. 175. — Charroux. Relevé de Foramigé, d'après *idem*..... 266
FIG. 176. — Dijon. Saint-Benigne. La rotonde d'après Dom Plancher, dans *idem*..... 266

Pages

Fig. 177. — Neuvy Saint-Sépulcre (Indre). La rotonde, d'après *idem* 267
Fig. 178. — Saint-Léonard (Haute-Vienne). Rotonde, d'après *idem* 268
Fig. 179. — Présentation au Temple de Bartolo di Maestro Fredi (Musée du Louvre), photo Giraudon. 268
Fig. 180. — Ciborium de Saint-Ambroise de Milan, photo Giraudon 270
Fig. 181. — La Transfiguration, d'après le ms. grec 1242 de la B. N., d'après *Diehl* « Manuel » 273
Fig. 182. Rome. Santa Maria del Popolo. Coupole par Raphaël, photo Giraudon 276
Fig. 183. — Paris. Val-de-Grâce, Baldaquin, d'après *Hautecœur* « Hist. arch. classique, I »..... 277

Pages

Fig. 184. — Saint-Denis. Chapelle des Valois, élévation et plan, d'après *idem* 279
Fig. 185. — Le dôme des Invalides. Plan, d'après *idem*, II 281
Fig. 186. — Saint-Denis. Tombeau de François Ier et de Claude de France, d'après *idem*, I 281
Fig. 187. — Lampaul-Guimiliau. Les Fonts baptismaux, d'après *idem*, I 281
Fig. 188. — Plafond de la chambre du Roi au Louvre d'après *Hautecœur* « Le Louvre et les Tuileries 283
Fig. 189. — Versailles. Petit Trianon. Le Temple de l'Amour, d'après *Hautecœur* « Hist. Arch. classique, IV 284

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE V

LIVRE PREMIER

DU CERCLE CHTHONIEN A LA COUPOLE CÉLESTE.

CHAPITRE I. — *Le Cercle chthonien.*
1. Les édifices chthoniens circulaires 3
2. Origines du plan circulaire 19

CHAPITRE II. — *L'Antre Divin et la voûte rupestre.*
1. Les tombes rupestres 43
2. Les antres divins 50

CHAPITRE III. — *La Coupole céleste.*
1. Les cultes ouraniens 61
2. Le ciel 63
3. Le symbolisme céleste 69

CHAPITRE IV. — *Les édifices circulaires romains.*
1. Templum, mundus, puteal 76
2. Édifices circulaires : Temples, nymphées, tombeaux 82

CHAPITRE V. — *Les édifices circulaires chrétiens.*
1. Tombeaux, et martyria 100
2. Baptistères 112
3. Les Ciboria 129

LIVRE II

LA COUPOLE.

CHAPITRE I. — *La coupole solaire.*
1. Sol invictus 145
2. Souverains et coupoles solaires 161

CHAPITRE II. — *La coupole chrétienne.*

1. Le Christ solaire 177
2. Le Christ roi et juge 198
3. Le symbolisme de l'abside et de la coupole 214
4. La Jérusalem céleste 227

CHAPITRE III. — *Les Survivances.*

1. Islam et Extrême-Orient 253
2. L'Occident médiéval et moderne 263

CONCLUSION 286

INDEX DES NOMS CITÉS 293

TABLE DES ILLUSTRATIONS 315

TABLE DES MATIÈRES 319